

ITALIE PITTORESQUE.

NAPLES, CALABRE,
BASILICATA, TERRE D'OTRANTE,
POUILLES,
LES ABRUZZES.



A Paris,
CHEZ AMABLE COSTES, ÉDITEUR.

M DCC XXXVI.

TABLE DES MATIÈRES ET INDICATION DES FIGURES.

LIVRAISONS.	FIGURES.
1 ^{re} . — NAPLES.	{ <u>Sainte-Lucie.</u> <u>Hermitage du Vésuve.</u>
2 ^{me} . — Id.	{ <u>Voie des Tombeaux.</u> <u>Maison du poète tragique.</u>
3 ^{me} . — Id.	{ <u>Voie des Tombeaux.</u> <u>Temple de Vénus.</u> <u>Bains de Tibère, à Capri.</u>
4 ^{me} . — Id.	{ <u>Castellamare.</u> <u>Amalfi.</u> <u>Pestum.</u>
5 ^{me} . — Id.	{ <u>Marionnettes.</u> <u>Polichinelle.</u> <u>Château de l'Oeuf.</u>
6 ^{me} . — Id.	{ <u>Boutique de fruits.</u> <u>Capo di Monte.</u>
7 ^{me} . — Id.	{ <u>Capri.</u> <u>Maison du Tasse.</u> <u>La Cava.</u>
8 ^{me} . — Id.	{ <u>Masaniello.</u> <u>Duc de Guise.</u>
9 ^{me} . — Id.	{ <u>Femme de Capri, — d'Ischia.</u>
10 ^{me} . — Id.	{ <u>Château de la reine Jeanne.</u> <u>Vases étrusques.</u>
1 ^{re} . — CALABRE.	{ <u>Lauria.</u> <u>Nicastro.</u> <u>Le Pizzo.</u>
2 ^{me} . — Id.	{ <u>Scilla.</u> <u>Reggio.</u> <u>Plaine de Rosarno.</u>
3 ^{me} . — Id.	{ <u>Plaine de Locres.</u> <u>Chute de Gatavello.</u>
4 ^{me} . — Id.	{ <u>Colonie albanaise.</u> <u>Rocca Imperiale.</u> <u>Château de Melissa.</u>
1. — BASILICATA.	
1. — TÈRE D'OTRANTE.	{ <u>Village d'Otrante.</u> <u>Château de Bindez.</u>
1. — POUILLES.	{ <u>Grotte de Palazzo.</u> <u>Abbaye de San-Vito.</u> <u>Château de Lucera.</u>
1. — ABRUZZES.	

NAPLES.

Un premier jour à Naples. — La fête di piè di Grotta. — Les Studi. — L'ascension au Vésuve.

Le 3 septembre, à sept heures du soir, par le temps le plus frais et le plus pur, nous quittâmes la rade de Livourne, nous dirigeant vers Naples. Le 6, à trois heures de l'après-midi, nous fîmes une petite halte à Civita-Vecchia, et le 7, à dix heures du matin, nous entrâmes à pleine voile dans le golfe de Naples, ayant à notre droite l'île de Procida, et à notre gauche Nisida, qui sont posées là comme deux sentinelles sur leur amphithéâtre de jardins et de rochers. Depuis deux heures tous les passagers étaient sur le pont, l'œil fixé dans la direction où devait se trouver Naples, et attendant avec anxiété que cette ville de leurs rêves de jeune homme sortît des flots. Enfin nous vîmes éclore à l'horizon comme un point blanchâtre et lumineux. Naples! Naples! cria-t-on de toutes parts, voilà Naples!... A ce cri répété sur le pont, toutes les figures s'animèrent, on se précipita sur l'avant du bateau, et chacun de tirer sa lunette d'approche, de se pencher en avant pour mieux voir, et on se serrait la main, on se parlait, on s'aimait!... Cependant le bateau filait,.... filait,.... et ce point blanchâtre grossissait à chaque seconde; les coteaux, les collines se prononçaient plus nettement; les jardins, les toits, les fenêtres se dessinaient peu à peu, et enfin nous entrâmes dans le port à midi, après quarante heures de traversée; mais avant de débarquer, il nous fallut rester deux heures en rade pour que la douane fit ses perquisitions; et pendant ce temps, arrivèrent en foule autour de notre paquebot de petites embarcations pleines des parents, des amis de nos passagers, et ils s'envoyaient des saluts d'amitié, et même des baisers; et nous qui n'avions personne à attendre, cela nous rendait tristes. Enfin nous voilà à terre! J'avais une quarantaine de volumes dans mes malles, on m'en laissa cinq, le roi ayant décidé par ordonnance, que cinq volumes étaient bien suffisants pour la consommation d'un voyageur: nous nous fîmes conduire, mon compagnon et moi, à l'hôtel de la Grande-Bretagne, chez Maggati.

Sur les six heures du soir, nous fûmes surpris par un grand bruit de voitures et de chevaux. L'hôtel de la Grande-Bretagne est situé sur la Chiaja. La Chiaja est un quai qui longe la Villa-Reale (les Tuileries de Naples), et qui s'étend ensuite sur le bord de la mer jusqu'à Pausilippe: tous les soirs, sur les six ou sept heures, après le dîner, la Chiaja est le rendez-vous de la haute société de Naples, qui vient y respirer la brise de mer; les élégants montés sur de petits chevaux calabrais, noirs et à tous crins; des femmes dans de brillantes calèches découvertes, des militaires en grand uniforme, les ouvriers qui ont fini leur ouvrage, les lazaroni qui mendient, les petits cabriolets à hautes roues, tout cela débouche avec grand bruit sur le quai, et pendant deux heures va et revient des Crocilles à Pausilippe, c'est-à-dire pendant l'espace d'une lieue environ; c'est le Long-Champ de Naples, si ce n'est que ce Long-Champ recommence tous les jours. Nous descendîmes; la foule était immense; nous nous mêlâmes à tous ces promeneurs, et après un quart d'heure de marche, nous étions au bout de la Villa-Reale, et nous nous trouvâmes tout-à-fait sur le bord de la mer. Je propose à mon compagnon une promenade; il accepte; un batelier arrive, nous nous jetons dans la barque. — Leurs Excellences veulent-elles aller à Portici pour voir l'éruption? — Quelle éruption? — Excellences, l'éruption du Vésuve. — Comment! il y a une éruption! une vraie éruption? Partons.

Le batelier prend la rame. A peine voignons-nous depuis quelques secondes, que nous voyons se dérouler devant nous le plus magnifique de tous les spectacles. Le crépuscule commençait à s'étendre sur les collines; devant nous, à trois lieues au plus, était le Vésuve, coiffé d'un turban de fumée noire, et laissant couler sur ses épaules une rivière de feu, couleur de sang; vis-à-vis, et comme pour lui servir de pendant, le soleil, ce Vésuve éternel, le soleil couchant, répandant ses dernières roses sur les coteaux de l'Occident. Au-dessus

de nos têtes, se levait claire et argentée, la lune, la lune douce et calme, et qui semblait s'avancer comme un conciliateur entre ces deux géants de feu, dont l'un détruit, et l'autre féconde; au-dessous, la mer toute moirée d'argent par les rayons vacillants de la lune, et si unie, si tranquille qu'elle n'avait pas de flots, et que ses rides légères ressemblaient aux plis gracieux qu'une pensée mélancolique imprime, en l'effleurant, sur un front de dix-huit ans.

Saisis au cœur par tant de beautés, nous nous assimes, chacun à une extrémité de la barque, et regardant tour à tour le ciel, l'eau, l'air, nous restâmes long-temps immobiles et absorbés dans nos contemplations.

Ce qui me frappait surtout, c'était de penser qu'à quelques milles de cette mer si calme, de ce ciel si pur, à côté de cette nature si reposée, au milieu de cette atmosphère imprégnée de volupté et de mollesse, il y avait une montagne où tous les éléments bouillonnaient, fermentaient, brûlaient et se combattaient avec rage; et que dans les entrailles desséchées et sanglantes de la terre, il se faisait, à une demi-lieue de là, la plus terrible et la plus effroyable guerre.

Pendant la nuit commençait à éteindre toutes les splendeurs du ciel; les jardins étagés en amphithéâtre derrière la Chiaja, les têtes de palmiers de Pausilippe, les collines de verdure s'effaçaient dans l'ombre où flottaient leurs formes indécises; les petites maisons toutes blanches, arrondies en demi-cercle sur le bord de la mer, se perdaient dans la brume, comme une troupe de jeunes filles qui s'éloigne, et l'on voyait éclore une à une, à toutes les fenêtres, les lumières du soir, qui semblaient autant d'yeux ouverts pour admirer ce délicieux spectacle!...

Après avoir tourné le Château de l'Oëuf, nous nous fîmes débarquer à Santa-Lucia, qui est le quartier le plus marchand de Naples.

Signori!... Monsignori!... Voici des huttes, des ostrechini, des caranci, des ferali, tous les fruits de la mer! Savez-vous! savez-vous! car l'anchois est si frais qu'il va vous mordre!... Voilà ce que vous crient le soir à Santa-Lucia une foule innombrable de marchands, en plein air, et à moitié nus. Quarante boutiques de file, sur le bord de la mer! mais quelles boutiques? Pour auvent, un reste de voile déchirée! pour comptoir, quatre ais à peu près aussi solides

que ceux de Baucis! une chandelle à chaque bout! Pour linge, une couche épaisse de ces plantes marines, vertes comme émeraude, luisantes comme du vernis, et toutes ruisselantes d'eau, où sont étalés des milliers de coquillages et de petits poissons encore tout frétilants. Puis, à côté de ces boutiques, de vieilles femmes accroupies par terre, et faisant griller sur des braseros les épis jaunes du maïs; puis les vendeurs de pastèques, avec leurs couteaux minces et longs!... Puis les boutiques roulantes d'oranges et de cédrats, toutes chargées de fleurs et d'images de la Vierge! Et enfin, les longs rubans de macaroni!... Nous achetâmes quelque chose à toutes ces boutiques, parce que les voyageurs doivent voir tout et manger de tout.

Pendant que nous achevions notre repas à la napolitaine, nous aperçûmes un groupe de lazzaroni écoutant avec beaucoup d'attention un récit qu'on leur faisait, et mangeant des pastèques; or vous savez qu'une pastèque est un gros melon, dont l'écorce est verte et unie comme une coloquinte, et la chair rose, molle, juteuse; et à Naples; quand un lazzarone a un sou, il achète une pastèque, la coupe en deux, et puis fouillant là-dedans à plein museau, il y barbotte jusqu'à ce qu'il l'ait creusée comme une coupe; de là ce proverbe napolitain : *Per un soldo, si beve, si mangia, e si lava la figura*; pour un sou, on mange, on boit et on se lave la figure. Voici ce récit qu'ils écoutaient.

Dans une petite chapelle située sur la route de Pausilippe, il y avait une madone qui portait au cou une fort belle chaîne d'or, offrande de quelque pieux pèlerin. Une nuit, cette chaîne fut volée. Les soupçons se portèrent sur un lazzarone nommé Giacomo à qui on avait vu la chaîne; le juge le fit arrêter, et Giacomo arriva suivi d'une foule de ses compagnons.

On craignait à ce moment une émeute dans la populace de Naples, et le juge avait besoin de prudence. — Approche, Giacomo, approche... Hé bien! mon ami, c'est donc toi qui as volé la chaîne de la Sainte-Vierge? — Je ne l'ai pas volée. — Comment, tu ne l'as pas volée! on te l'a vue entre les mains. — C'est vrai, mais je ne l'ai pas volée. — Voyons, voyons, ne me force pas à me fâcher; hé bien! oui, tu ne l'as pas volée, mais tu l'as prise. — Je ne l'ai pas prise. — Comment l'aurais-tu? — Voici. Je deviens vieux, mon bon juge; et j'ai toujours été très dévot, faisant soir et matin prière



NAPLES



From the ...

No. 10

à la sainte madone. Or, vous saurez qu'avant-hier j'étais allé faire mes dévotions à la petite chapelle de Pausilippe, et je disais à la sainte madone que je ne pouvais plus travailler. Alors elle détacha sa chaîne, me la donna et me dit : Tiens, voilà de quoi avoir toute ta vie des macaroni et de l'aqua gelata (de l'eau fraîche). Et c'est comme cela que j'ai eu la chaîne. A ces mots les lazzaroni poussèrent des cris de joie. *Benedetta la madona! Bravo, Giacomo, bravo! la santa madona ha fatto un miracolo per lui! Bravo Giacomo! Benedetta madona!* Giacomo avait la figure pleine de bonhomie et de sang-froid. Le juge était un peu embarrassé. Cependant, les cris apaisés, il reprit : C'est très bien, Giacomo, et tu ne seras pas pendu; je te crois, tu n'as pas volé la chaîne, et certainement la madone est bien assez bonne pour te l'avoir donnée; mais toi, Giacomo, tu devais être assez délicat pour ne pas l'accepter. Les lazzaroni applaudissent, Giacomo fait un geste. — Car enfin cette pauvre madone, elle n'a plus rien; elle est dépouillée, et c'est par toi, Giacomo; ce n'est pas bien, vois-tu, il faut lui remettre sa chaîne. Les lazzaroni applaudirent encore; Giacomo prit sur sa tête un de ces animaux qui ne manquent jamais aux lazzaroni, l'écrasa d'un air distrait et dit : Hé bien! mon juge, la voilà la chaîne, je la rends à la madone, mais je suis sûr que cela lui fera de la peine. — Du tout, cela lui fera plaisir, et la preuve c'est qu'elle ne te la rendra jamais. Le juge appuie sur ce dernier mot, et Giacomo s'éloigne sans la chaîne.

Ce récit, accompagné de tous les gestes napolitains, car les Napolitains sont le peuple le plus gesticulateur du monde, nous parut fort caractéristique (tout est si beau pour un nouveau débarqué), et dans l'espoir de trouver encore quelques-unes de ces bonnes fortunes de coin de rue, nous nous lançâmes à l'aventure dans la ville, sans guide, sans dessein, nous arrêtant, revenant sur nos pas, courant, marchant, ouvrant les yeux à droite et à gauche, et nous livrant enfin à tous les caprices du hasard; car souvent ce qu'on trouve vaut mieux que ce qu'on cherche. Que de cris! que de danses! que de joie! Quel amusant spectacle que la place publique de Naples! C'est une population immense qui se rue, se coudoie, se pousse, frappe, crie, chante, vend, achète, et rit comme à une distribution des Champs-Ély-

sées, et cela tous les jours! Tous les jours illuminations, fêtes, galas! C'est une foule de petites rues étroites et montueuses, toutes semées de marchands, et tout étoilées de lanternes. Naples, c'est un nid d'enfants mal élevés, gourmands, pailleurs, paresseux, querelleurs, aimant mieux voler que prendre; prendre que gagner, jouer que manger, et dormir que tout le reste.

Après plus de deux heures de promenade aventureuse, nous arrivâmes devant un édifice à colonnades, éclairé, et gardé par quelques soldats; nous nous approchâmes, c'était le fameux théâtre de San-Carlo! Nous entrons... Ah!... la belle perruque pompadourée, poudrée, étagée, parfumée, comme celle de Polichinelle!... C'est lui! c'est Lablache dans la Prova! c'est Campanone avec sa mine rubiconde et réjouie, sa voix forte comme un tonnerre, et douce comme le bruit de la mer de Baya, avec son habit de moire violette, et son épée au côté! C'est lui!... Quels éclats de rire! Ah! San-Carlo, le Saint-Pierre des théâtres, San-Carlo, avec ses quarante loges de file et ses six rangs de galerie, frémissait plus à la détonation de cette voix jupitérienne qu'à celle du Vésuve même! San-Carlo est plus grand que notre Opéra d'un tiers environ; mais selon la coutume d'Italie, la salle était sombre et peu éclairée, les dorures ternies, bien des places vides; mais mon Campanone me la redorait, me l'illuminait! Je ne pourrais jamais dire quel effet me fit ce souvenir de Paris jeté au milieu des enchantements de Naples! Car Lablache, pour moi, c'était Paris!... Et puis dans un coin de la salle, nous aperçûmes un profil de femme, délicat et frêle, se détachant sous un chapeau de deuil. Nous approchâmes, c'était la pâle fille de Garcia, notre ravissante Desdemona!... Quelle soirée! la Chiaja! la mer! le Vésuve! le ciel! Santa-Lucia! les lazzaroni! la musique! la nature et l'art! la populace et le génie! Toutes les merveilles de Paris, de Naples et d'une île déserte! Tout! tout! Ah! c'était pour rendre fou! Aussi quand nous rentrâmes, à une heure du matin, à notre hôtel, nous avions la tête perdue comme des hommes ivres, et nous nous endormîmes en disant : à demain le Vésuve.

Les voyageurs dorment vite : le lendemain à six heures nous étions debout; nous ouvrons notre fenêtre, et nous sentons avec délices la brise de mer qui entrain par bouffées. Le ciel

était d'un bleu pâle, la mer unie comme une glace, et l'air si transparent et si pur, qu'on apercevait très nettement, au bout de l'horizon, l'île de Capri qui se dessinait comme un énorme rocher d'azur sombre; sur tout le golfe brillaient les voiles blanches d'une foule de petits bateaux, qui avaient pêché toute la nuit et qui rentraient en rade; les pêcheurs qui étaient revenus plus tôt étendaient sur le rivage leurs filets bruns et embarrassés de belles lianes marines vertes, et les faisaient sécher aux premiers rayons du soleil levant; c'était un spectacle dont le charme ne peut se rendre. Bientôt nous vîmes arriver de tous côtés des caracelles chargées de monde, et quoiqu'il fût à peine huit heures du matin, une foule immense et toute brillante de pourpre et d'or descendait de Pausilippe, accourait de Portici, et il y avait sur tous ces visages un air de fête qui m'étonnait. Je demandai à un pêcheur quel saint on célébrait, et il me répondit en se signant que c'était la fête de la *madona di piè di Grotta*. Bien heureux de voir une fête religieuse à Naples, nous remîmes au lendemain notre course au Vésuve.

La *madona di piè di Grotta* a une petite chapelle située sur la route de Pausilippe, et quand arrive le 8 septembre, jour de sa fête, toutes les filles d'Ischia, de Capri, de Procida, de Portici et même de Sorrento accourent dès le matin à Naples pour faire leur pèlerinage à la petite chapelle. Ce jour-là, le jardin de la Villa-Reale est ouvert à tout le monde; d'ordinaire, les gens à la livrée, les hommes de la campagne et le peuple sont exclus de cette délicieuse promenade; mais, grâce à la madone, le 8 septembre, plus de hallesbardes. La Villa-Reale est un jardin enchanté: bordée d'un côté par la mer qui vient baigner le pied de ses terrasses, et de l'autre par la Chiaja; peuplée de vases, de fontaines et de statues, toute plantée d'oscias et d'orangers, de myrtes et d'épais bosquets d'arbres épineux; terminée par un temple circulaire en marbre blanc, c'est une solitude de fraîcheur et de parfums. Il y avait autrefois au milieu de la promenade, et dans le centre d'un vaste bassin, le fameux groupe du taureau Farnèse, qui depuis a été transporté aux Studi: je m'assis à l'ombre d'un oranger bien touffu, et j'attendis la foule qui arrivait. Sur les onze heures elle devint immense, et le coup d'œil ravissant. Il n'y a plus de costumes caractéris-

tiques à Naples; mais pour ce jour de fête, toutes les filles des environs accourent avec leurs vêtements nationaux. A Ischia, à Procida, à Capri, il y a dans chaque famille un costume complet et fidèle du temps passé, qui se légue de génération en génération, et qui sert de dot à la fille aînée quand elle se marie; elle ne revêt ce costume que dans les jours de grande solennité, et il n'y a pas de plus grand jour que le 8 septembre. On dit même que jadis les filles des îles environnantes stipulaient, en se mariant, comme une des choses du contrat, que leurs époux les conduiraient chaque année à la fête de *piè di Grotta*. On ne peut se figurer comme, au milieu des marchands en bonnet rouge, et tout chargés de fruits réunis en guirlandes, étincelaient les ornements et la pourpre de tous ces vêtements: c'étaient les Grecques de Procida, avec un manteau de soie rouge, brodé en or, les cheveux retenus par de longues épingle d'argent, et les pieds chaussés de sandales; c'étaient les filles d'Ischia, s'avancant gravement, pieds nus, avec leurs spencers verts, et leurs longues boucles d'oreilles à cinq pendants; il y avait aussi des pèlerins tout couverts de coquilles. Nous remarquâmes une femme dont le corsage bleu clair était tout parsemé d'une multitude de petits boutons ronds et blancs, et qui portait une grosse jupe de laine écarlate (le thermomètre marquait vingt-six degrés de chaleur); nous nous lançâmes au milieu de cette foule, et étant arrivés jusqu'à la chapelle de la madone, nous nous dispersâmes dans l'église, chacun le crayon en main, pour dessiner quelques-uns des costumes. Je me plaçai dans un coin obscur, et je commençai le croquis d'une bonne paysanne qui avait une chaîne d'acier, à six rangs, autour du cou, quand un homme du peuple, qui priait à genoux à côté de moi, se leva, et m'adressa quelques mots napolitains; je ne comprenais pas le napolitain, mais je compris parfaitement à ses regards qu'il m'appelait chien d'hérétique, et qu'il s'indignait de me voir dessiner; et comme j'étais dans mon tort, et que ce chrétien-là me semblait un peu intolérant, je serrai aussitôt mon album et mon crayon, et je m'esquivai sans achever le cinquième tour de la chaîne d'acier de ma vieille femme.

Le roi avait ordonné une grande revue pour ce jour-là. Il était deux heures. En sortant de la chapelle de la madone, et au moment où je

commençais à redescendre la Chiaja, j'aperçus à l'autre extrémité des troupes qui débouchaient, tambours en tête, sur la place de la Victoire, et se dirigeaient vers la chapelle où le roi allait faire son offrande; toutes les fenêtres de la Chiaja étaient ouvertes et pleines de monde; sur chaque balcon étaient étalées des tapisseries et des étoffes brillantes où s'appuyaient les femmes dans le costume le plus élégant; le soleil dardait à plein sur ces mille balcons étincelants, et jetait des flots de lumière sur cette masse de peuple et de paysans qui poussaient de grands cris de joie, et sur ces soldats rouges qui marchaient lentement et silencieusement.

Le roi arriva bientôt après ses troupes; il était à cheval, entouré d'un assez nombreux état-major : c'était un homme jeune, gros, gras, pâle, et qui semblait assez affable. Derrière lui s'avançaient plusieurs carrosses, et sur le siège ainsi que derrière la voiture se tenaient gravement, tête découverte, les cochers et les valets, affublés d'énormes perruques poudrées, comme celles de présidents à mortier, et qui donnaient au cortège un air pittoresque. Cependant tous les vaisseaux de tous les pays qui se trouvaient alors dans la rade de Naples s'étaient placés dans la partie de la baie qui longe la Chiaja, et pavoisés de drapeaux, ils répondirent aux roulements du tambour par des coups de canon, pendant tout le temps que défila le cortège. Nous nous fîmes alors conduire en mer à quelques pas du rivage, nous nous mîmes en costumes de baigneurs, et nous voilà dans l'eau ! Quelles délices ! Cette fête guerrière, religieuse et populaire, ces maisons étincelantes de mille couleurs, ces beaux vaisseaux tout revêtus d'étendards flottants, ces bruits de canon, de rires, de pas militaires, qui nous arrivaient confondus comme une seule grande voix harmonieuse, ces femmes que nous voyions s'agiter aux balcons, et que nous rêvions si belles, ce peuple si étrange, si nouveau, si bariolé, et tout cela, le voir et l'entendre au milieu des fraîches eaux, en nageant dans les flots bleus et brillants de la Méditerranée, porté sur les vagues comme sur des bras de femme ! Oh ! les langues humaines n'ont pas de mots pour exprimer de telles sensations !

Pour clore la journée, le prince S... T... donnait le soir un grand bal où devaient assister le

roi et la reine-mère ; nous y fûmes invités comme étrangers ; la soirée commença par un concert : la salle du concert était ronde et soutenue par des colonnes toutes chargées de fleurs ; le plafond s'élevait en voûte, et de la voûte descendait un lustre en or incrusté de pierrieres. Lablache, madame Tokli et madame Rainbault firent les honneurs du concert ; la reine-mère paraissait aimer singulièrement la musique, car après chaque morceau elle envoyait sa dame d'honneur complimenter l'artiste. Le concert fini, on ouvrit les salles du bal qui étincelaient de lumières et d'ornements, et aussi les portes du jardin ; le jardin était tout illuminé de verres de couleur ; il y avait des jets d'eau et de larges bassins également illuminés, et l'on y servait, sur de petites tables et sous des bosquets d'orangers, des fruits glacés, des cédrats confits, des figues confites et des sorbets de toutes sortes ; à une heure du matin commença un souper magnifique qui se prolongea jusqu'à trois heures, et le jour commençait à luire quand nous retournâmes à notre hôtel.

Le lendemain nous disposâmes ainsi notre journée : le matin, les Studi ; le soir, le Vésuve, car on ne peut pas aller contempler l'éruption en plein jour. Qu'est-ce qu'un feu d'artifice à midi ?

Les Studi sont certainement un des plus beaux musées du monde. Ils sont situés au haut de la rue de Tolède ; ils se composent d'une collection de statues et de vases antiques, d'une galerie de peinture et d'une bibliothèque.

Parmi les statues, on remarque les neuf statues de la famille Balbus, trouvées à Herculanum, et surtout l'Hercule et l'Aristide. L'Hercule, ouvrage du sculpteur athénien Glycon, avait d'abord été trouvé privé de ses jambes, dans les thermes de Caracalla ; Michel-Ange fut chargé par Paul III Farnèse de le remplacer ; mais à peine en eut-il achevé le modèle, qu'il le brisa à coups de marteau, disant que jamais il ne pourrait ni ne voudrait faire un doigt d'une telle statue. Guillaume de la Porta fut chargé du travail, et le remplît avec talent ; mais les véritables jambes ayant été retrouvées dans un puits à trois milles de la place où le corps avait été découvert, elles furent remises à la statue. La collection des bronzes est la plus curieuse partie des Studi, car elle est unique. Il y a partout des livres latins, des statues romaines, des monuments romains ; mais ce que

l'on ne trouve qu'à Naples et aux Studi, ce sont les instruments de la vie intérieure et matérielle des Romains. Le Vésuve, aussi conservateur que destructeur, a gardé sains et saufs, sous ses couches de cendres, pendant plusieurs siècles, les habitations de Pompéi et tous les meubles de ces habitations. Le gouvernement napolitain a fait transporter aux Studi tous ces instruments, à mesure que les fouilles découvraient une nouvelle maison à Pompéi. Pompéi, ce sont les maisons antiques; les Studi, c'est la collection de tout ce qui ornait ces maisons: si bien qu'avec les Studi et Pompéi vous vous refaites la vie antique comme si elle était la vôtre: vous entrez dans les familles romaines, vous assistez à toutes leurs occupations journalières. Rien ne manque à cette collection, depuis les instruments des sacrifices jusqu'aux plus petits meubles de toilette, depuis la hache des sacrificeurs jusqu'aux bijoux des Aspasiés; c'est une immense boutique romaine. On y voit les curules de bronze, placées près des trophées d'armes et de boucliers; les trépieds, les autels, les urnes, les coupes, les couteaux, les tables, on peut faire un cours complet des sacrifices. Ce sont des dés pipés, des fuseaux, des aiguilles, des dés à coudre, voire même du fard. Il n'y a pas jusqu'à un pâtre antique que la lave du volcan n'ait conservé pour la postérité. Quant aux instruments de chirurgie et d'accouchement, aux fioles d'apothicaires, aux mortiers et aux pilons, ils prouvent que l'art n'a guère fait de progrès; et enfin on voit le fameux encrier à sept faces qui a fait faire deux volumes in-4 au bizarre Martorelli.

Après la collection des bronzes vient le cabinet des objets réservés; c'est un petit musée de statues ou de groupes licencieux; mais ce qu'il y a de remarquable dans ces statues, c'est la perfection et la grâce des formes. Les anciens ne faisaient pas de la licence par débauche. Idolâtres, comme tous les peuples méridionaux, de la beauté du corps, ils reproduisaient avec délices toutes les grâces que lui donne la volupté; et l'impudicité de leurs pinceaux on de leurs ciseaux n'était que l'amour de l'art.

La galerie de tableaux est médiocre, sans quelques beaux Salvator Rosa, deux spagnoletto, et surtout, dans la salle des chefs-d'œuvre, l'admirable portrait de Philippe II par le Titien. Ce n'est qu'en voyant ce portrait que l'on comprend la vie et le règne de Charles IX es-

pagnol. La tête est pâle, le teint jaune, le front bas, la paupière épaisse et charnue, l'œil bleu clair, le regard vitreux et frappé de fixité; les lèvres avancées, grosses et sans couleur. On devine en voyant ce portrait que le prince était un de ces esprits étroits, mais opiniâtres, qui ont la volonté qui exécute, sans avoir l'intelligence qui conçoit; aussi ce qu'on lui apprit, il le croit, et ce qu'il croit, il le fait; il le fait invinciblement, sans restriction, sans remords, sans doute. Il a, pour réaliser les idées des autres, la même énergie qu'un grand homme pour exécuter la pensée sortie de son cerveau: tout Philippe II est là; les prêtres lui ont soufflé sa vie jour par jour, et il l'a accomplie aussi paisamment que s'il eût été Bonaparte.

On cite encore dans les Studi la collection des verreries qui monte à douze cents, et qui prouve que les anciens savaient ciseler, colorier et travailler le verre; la collection des vases, qui s'élève à deux mille cinq cents; le riche médailler, où est la célèbre tasse de Sardoine, d'un pied de diamètre, commentée par les savants les plus illustres, et dont le groupe de sept figures représente, selon Visconti, le Nil, Orus, Isis et les nymphes du Nil; et enfin la bibliothèque royale, placée depuis 1804 dans le beau et grand salon du palais des Studi, construit par Fontana. Elle compte cent cinquante mille volumes, et environ trois mille manuscrits; les plus curieux monuments de cette bibliothèque sont une Bible du dixième siècle, un Nouveau-Testament du dixième siècle, un célèbre autographe de saint Thomas d'Aquin, et le manuscrit de trois dialogues du Tasse.

Les aveugles sont très nombreux à Naples; la lumière y est si éblouissante et si vive, et les maisons toutes blanches se répercutent avec tant de force, que tout voyageur prudent doit emporter une paire de lunettes bleues, arme beaucoup plus utile que les pistolets et poignards dont on fait provision contre les brigands qui n'existent presque que dans les tableaux. Il y a à la bibliothèque une salle destinée aux aveugles. Dans cette salle se trouve un homme qui lit tout haut, moyennant une faible rétribution; mais ces lecteurs n'étant pas fort habiles, les auditeurs aveugles les font souvent répéter pour comprendre le sens de la phrase, *e lo mento a guisa d'orbo in su levano*, comme dit Dante, ce qui fait le plus singulier spectacle. Il y a encore quatre autres bibliothèques





publiques à Naples, et l'on pourrait presque dire que l'on compte autant de bibliothèques que de librairies, car les livres y sont très difficilement admis, et sont soumis, avant d'entrer, à une censure très sévère. Un libraire me raconta à ce sujet qu'il avait fait venir pour le jour de l'an quelques almanachs de Paris; les almanachs arrivèrent au mois de décembre, mais comme ils durent subir un examen, on ne les rendit au malheureux libraire que vers la fin de juillet. Des almanachs au mois de juillet!

En descendant des Studi, nous allâmes prendre au Môle la voiture qui devait nous conduire au Vésuve.

La route de Naples à Portici, qui dure à peu près une heure, est un véritable enchantement. A Portici, on quitte les bords de la mer pour aller à Résina; là, on trouve une bonne hôtellerie, tenue par Salvator, et on y fait halte. L'estomac lesté d'une bouteille de vin de Lacryma-Christi, et d'une bonne volaille, car la course est rude, nous prîmes chacun un âne, un guide, un énorme bâton, nous fîmes mettre dans un panier des pastèques et du vin d'Ischia, et nous commençâmes notre ascension. On moute environ pendant une heure et demie, n'ayant autour de soi qu'une terre extrêmement stérile, et toute couverte de cendres, et de mottes de laves refroidies; c'est une désolation affreuse, et rien ne peut rendre la tristesse que vous imprime la vue de la couleur grisâtre répandue sur toute cette terre; les sentiers sont rudes, étroits, et très raboteux; mais les ânes qui vous portent ont le pied si sûr, et ils ont fait si souvent la route, qu'ils vont droit tout en dormant. Nous arrivâmes enfin à un petit plateau où est la maison des deux ermites; ces deux ermites ne sont pas ermites le moins du monde, et leur hospitalité n'est nullement gratuite; on dit même qu'il y a quarante ans, un d'eux était un ancien valet de chambre de madame de Pompadour. Avoir servi les petits sœurs de Louis XV, et préparer le repas frugal du voyageur! Le Triouon au pied du Vésuve! Quel contraste!

Après quelques minutes, nous remontâmes sur nos ânes, et ayant marché encore un quart d'heure, nous arrivâmes au pied de la montagne même. Là, il fallut descendre de nos montures; nous les abandonnâmes à un paysan; nos guides prirent des torches, nous nous armâmes de

grands bâtons, et nous voilà grimpaient. Il était huit heures du soir; et la nuit commençait à venir. Pendant le jour, l'éruption n'est pas visible, et l'on distingue seulement à la cime du mont un long panache de fumée grise qui s'étend à droite on à gauche, selon la direction du vent, à la distance de plus d'une lieue; on dirait un nuage long et mince qui borde un côté de l'horizon. Mais le soleil couché, et le ciel s'assombrissant, nous voyions déjà avant d'arriver à la maison des ermites un long sillon rouge qui étincelait sur le penchant de la montagne. Arrivé à la base, et avant de monter, je résolus de ne pas regarder et de fermer les yeux, de peur d'affaiblir l'effet de cet immense spectacle par la gradation. Quand on monte l'œil toujours fixé sur cette merveille, chaque pas que l'on fait vous en révèle une nouvelle beauté; vous lisez ce grand livre ligne à ligne, vous contemplez ce grand tableau pied à pied, et quand vous arrivez en haut, il n'y a plus saisissement, enthousiasme, extase, parce que toutes vos émotions ont été amenées une à une, comme dans une scène bien filée. Ce qu'il faudrait, c'est être transporté tout d'un coup et les yeux bandés, au-dessus de la montagne; puis alors, voir!...

Quand on est au pied, et que de l'œil on mesure la distance qui vous sépare de la cime, on s'imagine qu'un quart d'heure de marche vous suffira pour l'atteindre; aussi, en partant, tous les voyageurs, les Français surtout, s'élancent-ils vivement en plantant leur bâton dans la cendre; ils montent en courant pendant les dix premiers pas; mais cette ardeur s'éteint bien vite; le sol de la montagne est une cendre très fine et très glissante, et où l'on enfonce jusqu'aux genoux; pour avancer d'un pas il faut en faire trois; nous fûmes bientôt essoufflés, notre haleine devint plus rapide et plus courte; nous ouvrimmes la bouche pour respirer plus librement, et cette cendre fine et sèche, s'attachant à notre gosier, nous épuisait la poitrine. De désespoir, nous nous assîmes dans la cendre, et, jetant notre bâton à côté de nous, nous nous accrochâmes, haletants, à une grosse pierre! *Andiam, Signori, coraggio*, nous disaient les guides; courage! et nous voilà relevés; nous repartons, mais comment?... Chacun des guides nous une grande ceinture rouge autour de ses reins, en ayant soin de laisser flotter les bouts par derrière; nous primes cha-

cun un de ces bouts, et ils se mirent à nous hisser comme un vaisseau traîne une chaloupe à la remorque. Comme nous étions à peu près aux trois quarts de la route, nous rencontrâmes un jeune homme que l'on portait à bras, et dont le front était tout ensanglanté. Il s'était approché trop près du volcan, et avait reçu une pierre à la tête. Au lieu de nous ralentir, cette vue excita notre amour-propre; nous quittâmes la ceinture de nos guides, et nous gravâmes courageusement; la sueur nous ruisselait sur le front, et c'était un spectacle curieux que de voir toute cette foule qui jurait, qui chantait, qui criait; des hommes, des femmes, des étrangers, des Italiens, les uns en chaise à porteurs, les autres à pied, pliés en deux comme des porte-faix! et puis les chutes, les rires, et ceux qui descendaient encourageant ceux qui montaient! Est-ce bien beau? — Admirable! dans cinq minutes vous y serez, courage! — Merci.. Enfin nous y voilà; nous sommes à la cime; j'ouvre les yeux. Oh! Dieu! que c'était grand!

D'abord je ne distinguai rien, tant mes yeux furent éblouis par ce spectacle de feu! j'entendais seulement le fracas de l'éruption, et je voyais une foule de fantômes noirs qui s'agitaient autour de moi, car il faisait pleine nuit, et il y avait là plus de cent voyageurs, éclairés seulement par les reflets du volcan. Après quelques minutes d'éblouissement, ma vue s'éclaircit peu à peu; les objets se dessinèrent plus nettement, et voici ce que je vis.

Nous étions sur le bord d'un plateau qui s'étendait devant nous à peu près l'espace d'un grand quart de lieue; au bout de ce plateau s'élève le sommet de la montagne, et au haut du sommet est le cratère du volcan: le phénomène s'accomplissait ainsi. D'abord je vis sortir du cratère, comme d'une énorme cheminée, une colonne de fumée noire et épaisse; puis cette fumée, s'élargissant et s'étendant à mesure qu'elle sortait, devint brune, puis violacée, puis rouge sombre, puis écarlate; alors il se fit une horrible détonation, et le volcan lança en l'air, à une énorme distance, une pluie de feu, mêlée de pierres; on distinguait les pierres parce qu'elles étaient d'un rouge plus noir: puis ces pierres retombèrent sur les épaules du volcan, imitant par le bruit de leur chute les feux de peloton. Tout cela dura à peu près une minute; alors il y a un moment de calme, et ensuite le même phénomène recommence: voilà

ce que c'est que la l'éruption. On croit communément que la lave sort du cratère, rien de plus faux; le volcan ne lance que des pierres, et je fus fort surpris de voir se former les ruisseaux de lave; ce plateau qui nous séparait du sommet était enflammé comme une forge; la terre en était ouverte par d'énormes crevasses toutes rouges, pleines de feu, et d'où sortait à flots une fumée épaisse et rousse, on eût dit un immense foyer de charbon de terre; ce sol se divisait par morceaux, par mottes, s'agitait, se liquéfiait, se mouvait, et arrivé sur le bord du plateau, coulait en ruisseaux compactes et brûlants, sur la pente, entraînant après eux pierres et rochers; on eût dit des fleuves d'or fondu, et cependant ils ne se précipitent pas comme des flots; ils descendent gravement, lentement, mais invinciblement: ils se déroulent comme de longs rubans, pendant un espace de près de deux lieues, s'amoindrissant ensuite, s'éteignant et se ralentissant toujours, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus formés que de quelques pierres rouges jetées çà et là par intervalles.

Nous voulûmes plonger nos grands bâtons dans cette fournaise, mais ils ne purent pénétrer, car la lave, toute mouvante qu'elle soit, n'est pas un corps liquide; c'est du fer rouge qui marche. Comme nous avions le visage brûlé par le voisinage de la fournaise, et le dos glacé par le vent de la montagne, pour nous réchauffer, nous nous retournâmes, et nous vîmes au bas un spectacle fort étrange. Il était onze heures du soir, et c'est l'heure favorite pour les ascensions; aussi arrivait-il au pied du sommet des foules de voyageurs. Ces voyageurs montaient, tous armés d'une torche; et comme on ne pouvait voir que les torches, rien de plus curieux que ces chartés qui erraient, vacillaient, avançaient, descendaient, pâlisaient et étincelaient; on aurait dit tout un peuple de petites âmes sans corps.

Nous restâmes à admirer jusqu'à minuit; puis, pour opérer notre descente, nous nous lançâmes à corps perdu sur cette pente de cendres, et nous nous trouvâmes en bas dans l'espace de quatre minutes, sans avoir pu nous arrêter, et sans être tombés. Nous avions mis une heure entière à monter.

A trois heures du matin nous étions à Naples.

E. LECOEUR.

ENVIRONS DE NAPLES.

COURSE A POMPÉI.

Le 8 août 18....., nous partîmes de Naples à une heure de l'après-midi pour aller visiter Herculaneum et Pompéi. Nous étions arrivés à Résina à deux heures : Résina est bâti sur Herculaneum, ce qui empêche d'y continuer les fouilles, car il faudrait détruire la ville nouvelle pour ressusciter l'ancienne; la visite d'Herculaneum est cependant une des plus curieuses et des plus intéressantes. On nous adressa à un concierge qui est gardien de ces ruines; il prit une torche et nous fit descendre à peu près soixante marches; nous nous trouvâmes alors dans un grand corridor très sombre, c'était le couloir du théâtre. On nous montra la scène, les coulisses, la partie destinée aux loges des acteurs, les vastes et spacieuses galeries, les places réservées aux magistrats, et toute cette masse architecturale étant enfouie sous terre à plus de cinquante pieds, et n'étant éclairée que par la lumière vacillante des porches qui dessinaient dans les anfractuosités du théâtre mille fantômes étranges, ressemblait à une apparition fantastique, et nous saisissait plus encore par ce que l'on ne voit pas que par ce que l'on voit. Herculaneum n'a pas été englouti sous les cendres, il a été inondé d'une pluie de lave qui a coulé comme du plomb fondu dans tous les monuments, et, une fois refroidie, est devenue pierre comme cux. Aussi les excavations y sont-elles très difficiles, car c'est à coups de hache qu'il faut s'ouvrir un passage. En quittant la partie du bâtiment réservé aux comédiens, nous aperçûmes une chose assez étrange, c'est l'empreinte du masque d'un acteur incrustée dans la lave; le nez, la bouche, l'ouverture de l'œil, tout y est. Comment ce masque a-t-il pu ainsi être enchâssé dans cette lave? que faisait celui qui le portait? Qu'est-il devenu dans ce désastre? comment l'a-t-il jeté là? comment a-t-on retrouvé le masque et pas l'homme? tous problèmes insolubles et qui nous agitaient jusqu'aux larmes; car il y avait là de la douleur, de la passion, de la vie, de la mort, de l'homme enfin! Une impression de masque vivre tant de siècles de plus que l'homme même!

Nous partîmes pour Pompéi, et afin d'abrégier la route, un de nos compagnons nous donna quelques renseignements historiques.

La ville de Pompéi était située au fond du golfe appelé le Cratère, formé par le cap de Mysène et l'Athénéum; elle était assise au bord de la mer dont elle est aujourd'hui éloignée; mais en fouillant, on a retrouvé dans plusieurs endroits des coquilles et le sable du rivage; d'ailleurs on ne peut douter, d'après ce que dit Strabon, qu'elle n'ait été un port comme Herculaneum et Stabia. La ville était bâtie sur une élévation isolée formée par la lave, et qu'on peut même regarder comme une ancienne bouche du volcan. Le 16 février de l'an 63, il y eut à Pompéi un grand tremblement de terre qui renversa une partie de la ville et endommagea beaucoup Herculaneum; un troupeau de six cents moutons fut étouffé, des statues se fendirent, et plusieurs personnes perdirent la raison; l'année suivante il en survint un autre pendant que Néron chantait sur le théâtre de Naples, qui s'écroula aussitôt que l'empereur sortit; enfin, le 23 août de l'an 79, se manifestèrent les premiers symptômes de l'éruption que Pline a si éloquemment décrite. Il était à Mysène où son oncle commandait la flotte. A une heure après midi, on avertit Pline l'ancien qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires; sa forme approchait de celle d'un pin; après s'être élevé très haut comme un tronc, il étendait une espèce de branchage, tantôt blanc, tantôt noirâtre, tantôt de diverses couleurs. Pline commande d'appareiller sa liburne (vaisseau léger) et part. A mesure qu'il approchait, la cendre tombait sur son vaisseau plus épaisse et plus chaude; des pierres calcinées et des cailloux tout noirs pleuvaient autour de lui; la mer semblait refluer, et le rivage devenait inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert. Pline se dirige vers Stabia où était Pomponianus; mais la cour de la maison de Pomponianus se remplissant de cendres, ils se résolurent à aller dans la campagne; car les maisons étaient tellement

ébranlées par les tremblements de terre, que l'on eût dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, puis remises à leur place. Ils sortent et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs. Ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs, mais dans le lieu où ils étaient, continuait une nuit des plus sombres et des plus affreuses, et qui n'était que très peu dissipée par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On essaya de s'approcher du rivage et d'examiner ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva encore fort grosse et agitée d'un vent contraire; le rivage, devenu beaucoup plus spacieux, se trouvait rempli de poissons restés à sec sur le sable. Pline et ses amis étaient réduits à se lever pour secouer leurs habits tout couverts de cendre; car sans cela elle les eût accablés et engloutis; bientôt les flammes parurent plus grandes et précédées d'une odeur de soufre. Pline tomba mort.

Sur les neuf heures, le tremblement de terre et l'éruption s'apaisèrent, le jour se leva et même le soleil, mais jaunâtre, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. La ville de Pompéi ne fut pas détruite par la lave, sa position élevée la mit à l'abri d'un pareil événement; mais elle fut ensevelie sous une pluie de cendre et de poussière qui forma des couches alternatives à la hauteur de quinze et de dix-huit pieds. On a trouvé des indices qui portent à croire qu'après la destruction de la ville quelques particuliers revinrent fouiller dans leurs habitations pour en retirer des débris, mais sans pouvoir réussir. Pendant seize cent soixante-seize ans la ville de Pompéi resta ensevelie sous la cendre. On trouva les premières traces de ses ruines en 1689; mais l'on ne commença à y fouiller qu'en 1755. Il est cependant étonnant qu'elle n'ait pas été découverte plus tôt, car Dominique Fontana ayant été chargé, en 1592, de conduire les eaux du petit fleuve Sarno à Torre de l'Annunziata, fit passer un canal souterrain qui traverse la ville, et rencontra souvent les substructions de ses édifices.

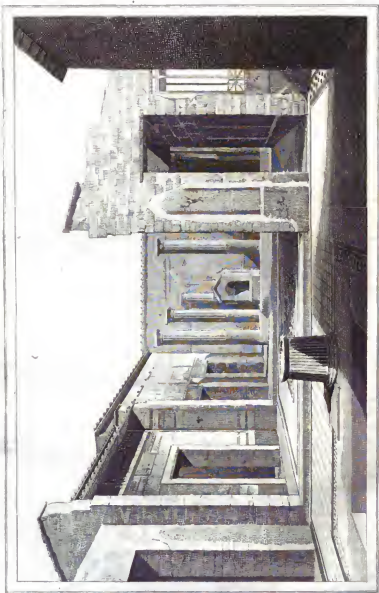
Notre compagnon s'arrêta après avoir donné ces détails; nous étions à un mille et demi de la tour de l'Annonciation; nous rencontrâmes alors sur la route royale qui conduit de Naples à Salerne, un pilier sur lequel était écrit:

Via di Pompei. Le cœur nous battit d'émotion. Nous quittâmes la route royale, et, nous dirigeant à gauche par un sentier, nous franchîmes une colline peu élevée, et nous nous trouvâmes devant une barrière en bois; c'était l'entrée de Pompéi. Deux gardiens vinrent vers nous; ils ressemblaient à des commis de l'octroi: nous pénétrâmes dans la ville. Pendant la dernière partie de notre route, aucun de nous n'avait presque ouvert la bouche, tout émus que nous étions à ce seul nom de Pompéi, et préoccupés de toutes les beautés que nous allions voir. Quand on est jeune, qu'on arrive à Naples et qu'on se dit: « Je vais aller à Pompéi, » on se figure d'avance les majestés les plus abruptes et les plus imposantes de la nature; l'idée du Vésuve, des éclairs, des flots de lave, des détonnations se mêlant à la pensée de cette ville enfouie, jette sur elle une lueur infernale et mystérieuse; on s'attend à voir un de ces horribles bouleversements matériels qui anéantissent l'âme du spectateur: mais j'avoue que je n'ai jamais éprouvé de désillusionnement plus grand qu'en apercevant Pompéi. Je ne pouvais en croire mes yeux, j'étais muet de désappointement comme on l'est d'admiration; en me promenant au milieu de toutes ces rues, je voyais tomber un à un tous les beaux châteaux de mon imagination.

Rien d'élevé, de majestueux, rien qui saisisse au premier aspect: Pompéi n'est qu'une chose charmante: un soleil insultant, des rues éclairées et larges, une barrière en bois pour entrée, deux soldats pour gardiens, pas de mystère, pas de poésie; mais une fois que, renonçant aux chimères de son imagination, on est consolé de ce manque de beauté dans l'impression de l'ensemble, Pompéi devient l'étude la plus amusante et la plus curieuse par les détails. Ce sont les mémoires les plus circonstanciés sur les Romains, c'est la vie antique, la vie matérielle, intérieure, la vie de tous les instants, écrite en pierres, en marbre et en colonnes.

Avant d'arriver à la porte de la ville même, vous vous trouvez dans une espèce de faubourg appelé Augustus Félix; la voie qui traverse ce faubourg est la voie des Tombeaux. Ainsi semés sur les deux bords de la route et servant de bornes milliaires, les sépulcres anciens ont quelque chose d'étrange et de grandiose; ces peuples qui avaient toujours vécu sur la place publique ne voulaient pas d'une sépulture re-





MAISON DE PIERRE TRAÇANTE.

Échelle 1/100

tirée et solitaire; c'est le ciel, c'est l'air qu'il faut à leurs restes! Quelle belle idée de mêler ainsi les vivants aux morts! quelle impression de respect devait-on éprouver à aller ainsi de Rome à Naples entre deux rangées d'ombres illustres ou chères! Aussi la voie des Tombeaux nous remplit-elle tous d'une tristesse grave et sérieuse, et nous allions, épelant sur ces monuments renversés ou mutilés les inscriptions et les noms des familles éteintes. En débroyant cette voie, l'on a rencontré les ossements de plusieurs habitants qui, au moment du désastre, cherchant leur salut dans la fuite, trouvèrent la mort au milieu des tombeaux où reposaient peut-être leurs amis et leurs proches. Trois de ces squelettes étaient des femmes, elles s'étaient assises contre le pilier d'un portique et y avaient été étouffées par la pluie de cendres; on trouva aussi le cadavre d'une malheureuse mère qui avait sur les bras un enfant au berceau et deux autres moins petits auprès d'elle. Leurs os étaient réunis, confondus ensemble, ce qui prouve que cette famille infortunée se tint embrassée jusqu'au dernier soupir. Parmi leurs os on recueillit trois anneaux d'or et deux paires de boucles d'oreilles garnies de perles fines : l'un de ces anneaux avait la forme d'un serpent replié sur lui-même; un autre, plus petit, avait pour chaton un grain de grenat sur lequel était sculptée une foudre. Les pendants d'oreilles étaient en forme de balance; enfin, l'on rencontra aussi les restes d'un vieillard qui serrait encore dans ses mains un faible trésor; il y attachait sans doute beaucoup de prix, car il l'avait enveloppé très soigneusement dans une étoffe de lin qui est demeurée intacte. Le nombre des monnaies trouvées dans ce linge était de quatre cent dix. Le plus beau tombeau de cette voie est celui de Nevoleja Tiche. Voici l'inscription :

Nevoleja Tiche a érigé ce monument pour elle et pour Caius Munatius qui a mérité la décoration du Bisellium; elle l'a érigé aussi pour ses affranchis et affranchies.

Ce tombeau consiste en un grand bloc de marbre taillé en carré long. Dans les ornements supérieurs, on remarque le buste de Nevoleja; le côté du monument en marbre qui regarde le septentrion représente une barque avec deux mâts, l'un dressé, l'autre penché. Divers enfants carguent la voile; un d'eux grimpe au cordage qui assujettit le mât du côté de la

proue; et quelques savants ont vu, dans cette représentation maritime, l'image des orages de la vie. Après la visite extérieure du tombeau, nous pénétrâmes dans l'intérieur par une porte fort basse; l'intérieur est d'environ six pieds carrés, avec deux rangs de niches. Dans la plus grande de ces niches, on a trouvé une grande amphore d'argile avec une quantité de cendres qu'on a amoncelées sur un entablement qui règne tout autour du caveau. Quatre autres urnes de Rosettes fort communes, ayant leurs couvercles, contenaient encore des restes funéraires. Au-dessus de chacune de ces urnes, était une lampe d'argile et aussi des monnaies de bronze destinées à payer Caron. Mais la découverte la plus singulière est celle de trois vases de verre à large ventre qui étaient renfermés dans autant de vases de plomb; ils étaient pleins d'eau et contenaient des ossements calcinés et une liqueur composée d'eau, de vin et d'huile : dans deux de ces urnes, la liqueur est roussâtre, et dans l'autre, jaune, onctueuse et transparente. En sortant de ce tombeau, nous vîmes la fameuse maison de campagne dont Cicéron parle si souvent à Atticus, puis un portique situé sur la route; quatre sièges en pierre qu'il contient et le toit qui le domine, font penser que c'était un lieu public de repos et de rendez-vous pour les oisifs de Pompéi qui aimaient à s'y entretenir, à débiter des nouvelles et à voir, assis et couverts, passer et repasser les allants et les venants. Enfin, pour terminer nos recherches dans le fanbourg d'Augustus Félix, nous allâmes visiter la maison de campagne de Marcus Arius Diomedes. On y monte par quelques degrés revêtus de briques et embellis de deux petites colonnes latérales. On entre d'abord dans une cour située au centre de l'édifice et que les anciens appelaient *impluvium*; autour de cette cour règne une sorte de galerie ou petit portique, orné de quatorze colonnes de briques, revêtu de stuc, sous lequel on pouvait circuler des quatre côtés sans crainte de la pluie. C'est de là que partaient toutes les différentes distributions du logis, et c'est de cette cour que les appartements recevaient la lumière. Nous entrâmes dans un grand salon appelé *exedra*, où les anciens faisaient, en été, la méridienne; de là, dans une galerie appelée *basilica*, qui servait de pièce d'introduction, et au bout de laquelle est une terrasse découverte,

embellie de marbre blanc et qui domine sur un jardin et sur la mer. Revenus dans la cour, nous entrâmes, à main droite, dans le *nymphaeum* ou petite salle de bain, entourée de colonnes de stuc : cette pièce est peinte en jaune ; le pavé, qui est très beau, est une mosaïque. On y voit encore la cuve qui servait à prendre les bains, appelée *baptisterium* : elle est construite en brique et revêtue de marbre. Au lieu de monter dans leurs baignoires, les anciens y descendaient par quelques marches, et nous aperçûmes dans le mur la place où étaient les tuyaux. Passant à la seconde chambre, nous y vîmes un long fourneau de singulière construction, et qui servait à chauffer l'eau au degré que l'on jugeait convenable. Nous remarquâmes aussi l'*ipocaustum* ou récipient du feu avec son *prefurnium* ou ouverture. Trois vases de cuivre, placés l'un sur l'autre, recevaient tous trois l'eau avec des degrés de chaleur différents ; et selon que les baigneurs voulaient de l'eau chaude ou froide, ils ouvraient un des tuyaux qui communiquaient avec celui des vases dont ils désiraient se servir. A l'étage supérieur et précisément au-dessus de l'*ipocaustum*, est située une petite chambre avec une niche en forme conique ; elle a vue sur le jardin par une fenêtre, et est remplie de peintures et de tableaux. Cette chambre est le *sudatorium* ou étuve, pour faire suer ; afin de lui donner un degré de chaleur suffisant pour sa destination, on établissait dans le pavé des ouvertures pour laisser passage à la flamme et à la vapeur qui montaient par des conduits pratiqués le long des murailles dans la salle inférieure. La chaleur ainsi concentrée dans le *sudatorium* devait en faire une vraie fournaise, et c'est sans doute pour éteindre l'ardeur de cette température qu'on ouvrait la fenêtre dont nous avons parlé ; car cette fenêtre était trop petite pour donner du jour, et on trouve dans le mur la place destinée à recevoir une lampe. Enfin en sortant du *sudatorium*, on entrait dans l'*unctuorium* ou salle de parfums ; c'est là que, après le bain chaud, tiède et froid, on venait s'essuyer et se parfumer. Un domestique qui assistait au bain, y recevait le baigneur avec le frottoir (*strigdis*) et la petite fiole (*gutium*). Le frottoir servait à emporter l'humidité : il était composé de petites lames oblongues et recourbées, d'un pouce de large, en or, en argent, en cuivre, avec lesquelles on enlevait la sueur ; ensuite on versait de la fiole

quelques gouttes d'huile odorante. A la fenêtre de cette chambre, on a trouvé placées dans un châssis de bois, réduit en charbons des vitres d'une palme de largeur. Ce qui a décidé la question de savoir si les anciens connaissaient l'art de faire le verre.

La partie de la maison destinée pour le sommeil est composée de trois chambres ; l'usage était de placer le lit sur un gradin en marbre dans un encaissement de mur qui l'enfermait de trois côtés ; devant il était clos par un rideau dont nous trouvâmes les anneaux de bronze.

A gauche de la galerie était l'entrée d'un autre appartement plus intérieur et plus secret ; ce devait être le gynécée ou l'habitation des femmes, le *cœnaculum* ou salle à manger, le *dispendium* ou salle de dépense, toutes pièces qu'on appelait *conclavi*, parce qu'on les fermait sous une seule clef. Nous descendîmes par deux escaliers au rez-de-chaussée ; il consiste en huit chambres peintes en rouge et ayant des voûtes. Dans l'une d'elles coulait abondamment une fontaine dont l'eau était conduite dans la pêcherie du jardin. Du rez-de-chaussée, nous allâmes dans un souterrain ou corridor tout rempli d'amphores de grès pour faire rafraîchir le vin. On a trouvé dans cette cave dix-sept squelettes des infortunés habitants de cette maison. Un des squelettes est probablement la maîtresse de la maison, et on voit encore tracée dans le mur une forme de nez et de front, leur visage ayant été écrasé et empreint dans le ciment. De ce souterrain, nous montâmes au jardin ; on trouva à la porte qui donne dans la campagne le cadavre du maître de la maison, ayant en main une clef et dans l'autre des chaînes d'or. Derrière lui venait un domestique qui portait des vases d'argent. Après avoir examiné le jardin, nous arrivâmes sur la voie consulaire, et de là à la porte de Pompéi.

Renvoyons nos guides, dis-je alors à mes compagnons, et parcourons au hasard cette ville morte ; puis, ce soir, rendez-vous à Castell-a-Mare. Mon plan fut adopté : l'un tourne à droite, l'autre à gauche, et j'errai ainsi tout seul au milieu de ces décombres immenses. C'était pour moi comme un livre qu'on parcourt sans suite, allant du commencement à la fin sans achever les feuillets. Une chose qui me frappait vivement, c'était toutes ces rues étiquetées, nommées et numérotées comme les

nôtres; c'était de voir *via del Corso*, *via dei Poveri*, là où il n'y avait plus même de morts. Autrefois les anciens ne désignaient pas les habitations par les numéros, mais par le nom, la qualité ou l'état de l'habitant. L'œil fixé sur le mur, je cherchais ces caractères rouges à moitié effacés et qui me disaient : Ici a vécu Numatius, Marius... tous les hommes qui avaient existé à dix-huit cents ans de moi, et qu'il me semblait connaître cependant, auxquels je m'intéressais dès que je voyais leurs noms. J'aperçus à côté de la porte de la ville, sur une muraille, des caractères rouges semblables aux premiers, mais avec des inscriptions différentes; l'une portait :

Pugna mala; v; non. april. venatio.

et plus loin :

Glad. par. xx. pugna. non.

Le sens de ces mots incomplets est : Combat et chasse pour le cinq des nones d'avril.

Vingt paires de gladiateurs combattaient aux nones.

Des affiches de spectacle à Pompéi ! Des affiches traversant dix-huit siècles qui ont englouti tant de grands hommes et tant de grandes choses ! J'entrai dans toutes les maisons qui me présentaient quelque aspect curieux : c'était un cabaret, une boutique de charron, un temple, tantôt une cuisine avec des pots de grès, des cuillers; puis une école de chirurgie avec des instruments; puis une chambre de bains; puis un *venereum*. Je vis une espèce de petit café avec cette inscription : *perennius nympherois*. Dans le fond de l'établissement, il y a un fourneau, et sur le comptoir en marbre blanc, se trouve encore l'empreinte du dessous des tasses; les liqueurs qu'elles contenaient étant composées avec du miel et des acides, ont pénétré dans la pierre et y ont laissé trace. Je trouvai encore des magasins de Phallus ou Priapes qui ont pour enseigne leur marchandise même : puis des boulangeries avec des fours et des moulins dont la forme ressemble à des moulins à café; des ânes tournaient ces meules, et Plaute et Tércence furent condamnés à les tourner étant esclaves. Je remarquai une boutique de liqueurs dont l'enseigne représentait Ulysse repoussant les breuvages de Circé; puis des boucheries, puis des écriteaux où Julia Félix offre à bail pour cinq ans, des Thermes, un *venereum*, et neuf cents boutiques. Je descendais dans des caves; j'allais m'agenouiller à

l'autel des dieux Lares; je recherchais dans les endroits les plus obscurs les traces de quelque habitude antique; je ramassais avec respect les débris les plus vils, espérant y trouver l'explication d'un usage, d'une coutume. J'admire la maison de Sallustius : une boutique communiquait à son appartement. Ce qui prouve que les anciens patriciens vendaient eux-mêmes leurs denrées; et encore aujourd'hui à Florence, il y a, à côté de la porte-cochère de chaque palais, un tour par où les nobles trafiquent de leur vin et de leur huile. En sortant du temple des Vestales, je me trouvais dans une maison de prostitution : dans l'une, l'autel où brûlait le feu, la chambre de pénitence, les appartements simples et austères; dans l'autre, des peintures lubriques, des arrangements d'extérieur cyniques et voluptueux. Comment peindre tout ce que j'éprouvais à parcourir ainsi, en quelques instants, toute l'échelle des conditions humaines, à passer en revue tant d'états, tant de sacrifices, tant de peines, tant de plaisirs, tant de vices; à recomposer toutes ces existences éteintes; à deviner tous ces secrets de vie intérieure ! C'est avec une espèce de crainte, et en affaiblissant le bruit de mes pas, que je pénétrais dans tous ces sanctuaires; que j'errais lentement et silencieusement dans ces vastes salles solitaires qui ont le ciel pour voûte; apercevant quelquefois seulement dans un coin quelque peintre copiant les fresques; il se retournait à mon approche, et puis se remettait à son œuvre sans me parler, comme si nous eussions craint, lui et moi, de réveiller ces morts. Les fresques surtout me ravissaient ! Ce sont des peintures de grands jardins, d'appartements avec des jets d'eau au milieu, qui rappellent l'Alhambrah, des groupes d'îles délicieuses, des combats de mer, des instruments de musique inconnus de nos jours; des nymphes nues, dignes de l'Albane, et qui font oublier l'immodestie de leurs poses par leur ineffable volupté et la richesse de leur coloris; ce sont des jeux d'enfants les plus gracieux du monde, et tout cela représenté dans les plus petites habitations, sur les murs, seulement pour cacher la nudité de la pierre. En parcourant ces beaux lieux, et en songeant que Pompéi n'était qu'une ville du cinquième ordre, on reconnaît combien, avec toute notre civilisation et nos 1800 ans de perfectionnement, nous sommes loin encore de la

délicatesse exquise des anciens, et comme ces hommes de place publique entendaient mieux que nous la vie intérieure qui n'était rien pour eux. Nous autres Français, nous sommes le peuple le moins artiste du monde; il nous a fallu des leçons des Anglais, même pour avoir le confortable qui ne fait pourtant pas la moitié de la science de la vie. S'il y avait un volcan à côté de Poitiers, que le volcan ensevelit Poitiers sous ses cendres, et que dans dix-huit cents ans on exhumât cette ville momie... Quels barbares! dirait-on. Quelle grossièreté maladroite et disgracieuse dans leurs usages! Comme ils savaient mal vivre! Quels édifices mesquins! Quelles habitations sans goût d'artistes! car nous rapetissons tout, maisons et temples. Les anciens ne vivaient qu'en plein air. Leur demeure était le forum, les basiliques, les cirques; tout cela majestueux, vaste, noble, et leurs habitations mêmes mystérieuses, fraîches, coquettes. Chez nous, plus de palais, plus d'édifices; des appartements et des chapelles. De Notre-Dame de Paris, nous sommes tombés à Notre-Dame de Lorette.

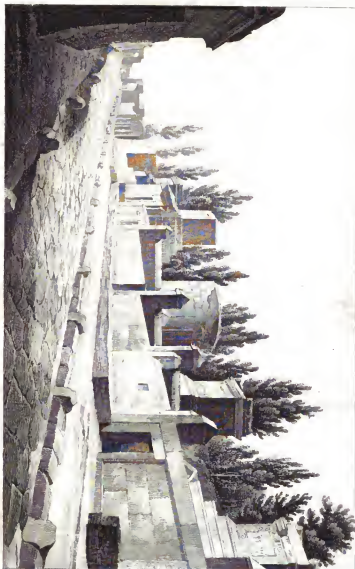
Poursuivant le cours de mes découvertes, j'arrivai à une petite maison dite la Maison d'Actéon, parce que l'infortune de ce chasseur est peinte sur la muraille. J'y admirai deux pièces fort curieuses, un triclinium, un venereum. Ce triclinium, ou salle de repas, est délicieusement située. On y arrive en traversant un petit parterre (un xyste) tout planté de fleurs avec des murs décorés de fontaines peintes, d'oiseaux et de beaux arbres. Il se trouve sous une treille; au milieu, un bassin plein d'eau vive où l'on plaçait les flacons de vin dans la neige; contre le portique, un fourneau destiné à recevoir de l'eau atténuée; au fond, un autel où se versaient les libations des dieux. Quant au venereum, c'était un appartement secret, consacré au plaisir et à l'amour; sa distribution et les peintures qui le décoraient ne permettent pas d'en douter. Il y a deux portes d'entrée au venereum; la seconde, plus petite que la première, comme doit l'être celle d'un lieu mystérieux, et on ne l'ouvrait probablement qu'après avoir fermé l'autre. Cette porte, ainsi que toutes celles du venereum, devait clore parfaitement et ne pas avoir la moindre fente; aucun bâtiment voisin n'avait vue sur cet appartement, qui se composait d'un

petit jardin semé de plantes stimulantes, et entouré d'un portique où aboutissaient plusieurs chambres secrètes; ces chambres, toutes ornées de fresques, avaient une fenêtre vitrée et donnaient sur le jardin.

Nous voici devant le temple d'Isis, il a 84 palmes de longueur et 64 de largeur. Tout l'édifice est construit en briques, enduites d'un mastic très dur; sur une élévation près du sanctuaire se trouvèrent les fragments de l'idole d'Isis. On ne peut pas s'y arrêter long-temps, parce que non loin de là se développe une vapeur malsaine appelée par les paysans *mo-fette*, et qui donne des vertiges. C'est probablement cette vapeur qui faisait tomber les pythoïsses dans les convulsions, hérissait leur chevelure et leur arrachait, avec effort et fureur, quelques paroles entrecoupées qu'on prenait pour l'inspiration d'un dieu. Sous le trône de l'idole il existe une petite chambre où l'on peut soupçonner que les prêtres se cachaient lorsqu'ils rendaient les oracles au nom de la déesse.

Je quittai le temple pour aller au théâtre; mais je fus frappé en entrant d'en trouver deux au lieu d'un; le premier, plus petit, plus élégant, était couvert; l'autre, plus grand et noblement décoré, était en plein air; le plus petit servait aux représentations comiques et satiriques. Ces théâtres de second ordre s'appelaient *Odeum*; on allait y entendre de la musique, voir jouer des pantomimes, assister aux luttes poétiques et à des disputes de philosophie, où un trépid était la récompense du vainqueur. Les anciens, ne sachant pas se servir de lustres et de lampes pour éclairer le théâtre, on laissait une ouverture entre chaque colonne qui soutenait le toit pour donner de la lumière aux spectateurs. Il y avait dans ce théâtre, comme dans le théâtre tragique, la place des magistrats, celle des instituteurs, des jeunes gens admis à porter la robe prétexte; et, pour éviter la confusion, les décevirs distribuaient à chaque personne entrant la *tessera theatralis*, ou billet d'entrée, pour qu'il occupât la place qui lui convenait. Ces marques de théâtre étaient en os, d'une figure circulaire comme nos pièces de monnaie: elles contenaient l'indication du théâtre, l'indication de celui des cinq coins où l'on devait se placer, sur quel gradin on devait s'asseoir, et le nom de l'auteur de la pièce qu'on allait représenter. Mais c'est au grand théâtre seul que je compris

POLENTI.



VIA DEI TORNATI.

2000 1914



toute la beauté de ces édifices de l'antiquité. Je mesurai d'abord le diamètre de l'une à l'autre extrémité de l'hémicycle, il y avait 17 pas. Puis ce furent les gradins, d'une grande dimension, au nombre de 5 dans l'orchestre, tous recouverts de marbre; à la suite de ces gradins, un sixième, plus large et plus spacieux, qui sépare la première travée de la seconde. Au point du milieu de cette seconde travée, étaient fixées trois statues de marbre; vingt gradins, tous revêtus de marbre blanc et symétriquement placés les uns au-dessus des autres, formaient cette seconde enceinte; venait ensuite un large mur, qui faisait la séparation de la seconde à la troisième travée. Cette dernière, la plus élevée, était composée de quatre gradins où les femmes et le peuple étaient placés pêle-mêle. La foule arrivait dans la seconde enceinte par le moyen de six escaliers qui correspondaient à six vomitoires ou portes extérieures encadrées de marbre. Tous les gradins, même les plus élevés, sont découverts dans ce théâtre; la pluie, la neige et le soleil n'effrayaient pas les spectateurs; quand l'air était chargé de vapeurs froides, ils se revêtaient d'un manteau blanc appelé *laccerna*. Martial a fait là-dessus une épigramme assez curieuse; la voici : *Horace était assis au spectacle seul en manteau noir, tandis que le peuple et les magistrats étaient tous vêtus de blanc; tout à coup tombe du ciel une neige abondante, et voilà Horace vêtu de blanc comme les autres.* Contre le soleil, ils portaient de larges chapeaux thessaliens que Caligula introduisit le premier à Rome. Les Campaniens trouvèrent un moyen plus sûr, c'étaient des voiles et des antennes qu'on fixait à certaines poutres à l'extrémité du mur où se terminait l'hémicycle, et qui servaient à le couvrir; j'aperçus encore les pierres forcées et saillantes de mur où les poutres étaient fixées. Mais ces voiles n'étaient pas toujours tendues au théâtre, et les affiches annonçaient au peuple que tel jour, par extraordinaire, les voiles seraient déployées. C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans les théâtres d'Italie, on prévient que pour telle représentation il y aura *illumination*, c'est-à-dire qu'on verra clair. A droite et à gauche de l'orchestre sont situées deux tribunes en pierres volcaniques; l'une était la loge du préteur ou décurion, qui présidait aux jeux; on appelait cette loge *Podium*; l'autre était la tribune des vestales. Je remarquai différentes excavations qui devaient servir

à cacher les fioles et les tubes d'où se répandait sur tout le théâtre une odeur de safran, ou bien encore ces tubes lançaient des eaux balsamiques comme Adrien en fit verser en l'honneur de Trajan. J'aperçus aussi, à droite et à gauche de la scène, deux grands espaces vides où se disposaient les décorations et les machines. La machine la plus ordinaire était celle qui servait à faire voler. Une pièce antique ne se passait guère sans quelque héros qui montât au ciel ou quelque dieu qui en descendit. Il y avait des machines pour transformer les héros en divinités à vue d'œil; les décorations de droite servaient à représenter tout ce qui se passait hors de la cité et qui pouvait appartenir aux alliés, aux villes municipales, aux colonies, aux champs; c'était par là que s'introduisaient les hérauts et les voyageurs. Les machines de gauche figuraient tout ce qui se passait dans la ville et aussi les ports, les divinités des eaux, etc. Le fond de la scène est formé d'un frontispice à trois portes; la porte du milieu, la plus décorée de marbre, s'appelait porte royale, et c'est par cette porte que sortaient les héros. La porte à droite était destinée aux personnages de second ordre, tels que vieillards, matrones, généraux d'armée; enfin la porte gauche s'ouvrait pour les esclaves, affranchis et pédagogues. Le diamètre entre l'avant-scène et la scène était fermé par une toile appelée *auleum* ou *siparium*. Destinée à cacher aux spectateurs les changements de décoration, elle ne s'élevait pas comme les nôtres, par le moyen d'une poulie, mais elle était attachée à deux larges poutres, et, au moyen de cabestans, on la précipitait au-dessus du théâtre, on on l'enlevait pour la cacher.

Ayant observé les deux théâtres et la place Marchande, je franchis la voie Consulaire, et après une courte traversée dans la campagne du côté de l'Orient.

C'est dans la Campanie que s'étaient formées les premières réunions de gladiateurs, désignées sous le nom de *familles*; et on voit, d'après des inscriptions, qu'il est fait mention de la famille de gladiateurs de Podius Rufus, et de celle d'Ampliatius. Pour se venger des Samnites qui les avaient souvent vaincus et soumis, les Campaniens faisaient comparaître dans l'arène des gladiateurs armés à la manière des Samnites, c'est-à-dire, ayant un bouclier qui paraissait d'or, portant des guêtres et ayant en

tête un casque surmonté d'une aigrette. Ils se figuraient voir tomber des Samnites dans la personne des gladiateurs, et ne les désignaient que sous ce nom. Tel était leur amour frénétique pour ces horribles combats, qu'il ne se donnait pas un repas solennel chez les particuliers riches, sans être accompagné d'un combat de gladiateurs.

Et c'est une coutume antique, dit Silius, d'égayer les festins par des scènes de carnage, et de mêler au repas le tragique spectacle de gladiateurs combattant à outrance, tombant quelquefois sur les tables et les coupes des convives et les inondant de sang.

Les esclaves et les prisonniers ne combattaient pas seuls dans l'arène; on y voyait aussi des personnes libres, des chevaliers, et même des sénateurs, appelés *auctorati*, et qui venaient faire montre de leur courage, et disputer le prix auctoramentum.

Dans cet amphithéâtre se représentaient, outre les combats des gladiateurs, le combat contre les bêtes féroces. Pour donner l'aspect d'une campagne à l'arène, on avait soin d'y planter des arbustes de différentes espèces qui figuraient un bosquet, ce qui faisait de l'amphithéâtre un site tout-à-fait semblable à celui d'une chasse. L'amphithéâtre présente la figure d'une ellipse; il est appuyé d'un côté à la colline, sur laquelle s'étendaient les murailles d'enceinte de Pompéi; de l'autre, il est terminé par des arcades et des pilastres de forte construction. On y pénètre par deux grandes entrées à forme de portique, et il y en a une troisième, du côté du couchant; elle est très petite, pratiquée dans le parapet, et conduit à une sortie secrète; cette porte était appelée *Libitinensis*; ce nom vient de Libitine, déesse de la mort, parce que c'est par cette issue qu'on faisait passer les cadavres des gladiateurs morts qu'on tirait avec un crochet jusqu'au *Spoliatum*, c'est-à-dire au lieu où on les dépouillait. Cette porte se nommait encore *Sandapilaria*.

On ne peut pas de l'arène monter dans l'enceinte réservée aux spectateurs, à cause d'un mur à parapet qui sert de rempart et de séparation entre les gradins inférieurs et l'arène. Ce mur a été édifié pour la sûreté des spectateurs, afin de les préserver des bêtes furieuses qu'on excite, et qui auraient pu, en grimpaient dans l'amphithéâtre, porter la terreur et la mort. On voit encore sur les bords du parapet de ce mur

les trous où étaient fichés autrefois les barreaux de fer qui ajoutaient à son élévation et à la sûreté des spectateurs sans gêner leur vue. Les grillages sont appelés par Plin du nom de *rets*, à cause de la forme de leur construction; et en parlant du luxe de Néron à l'occasion d'un combat de gladiateurs, il dit que l'ambre était prodigué au point que les barreaux élevés qui protégeaient la loge de l'empereur contre ces bêtes féroces, étaient soudés avec cette résine précieuse.

J'étais déjà depuis long-temps à parcourir cet amphithéâtre, en me recomposant les combats antiques à l'aide de mes souvenirs de Vitruve, de Juvénal et de Plin, quand je me sentis frapper sur l'épaule; c'était un des gardiens qui m'avertissait qu'il fallait partir, car on allait fermer la barrière. En effet, la nuit commençait à venir, et la lune se levait. Ce que je désirais avant tout, c'était de voir Pompéi au clair de lune; car il me semblait que cette lumière devait bien aller à la ville morte. Je suivis cependant le gardien; mais je trouvais un moyen pour gagner du temps, ce fut de laisser tomber ma bourse qui était pleine de monnaie. Nous voilà tous deux baissés pour ramasser les pièces éparses; comme il ne faisait plus très clair, la recherche était plus difficile; et pendant ce temps la lune montait toujours; puis, chaque fois que le gardien me rapportait deux pièces, je lui en donnais une, ce qui réveillait son ardeur. Quand la recherche fut finie, ma bourse était moins lourde; mais la lune donnait à plein sur la ville. A la clarté de ses rayons, toutes les habitations semblaient de marbre; la lumière tombait à terre et sur les murailles à larges tranchées, et pas un souffle, pas un bruit; on eût dit une veuve enveloppée d'un linceul noir et blanc. Les maisons étant toutes découvertes, les rayons de l'astre, en plongeant dans les anfractuosités des appartements, y projetaient mille accidents bizarres d'ombre et de lumière. Enseveli dans mille délicieuses rêveries, je sentais, sur la hauteur où je m'étais placé, venir des bords de la mer un vent frais et pur qui complétait mon ivresse. J'offris au gardien deux louis pour qu'il me laissât passer la nuit à errer dans la ville; mais la défense est formelle, et, m'arrachant à regret de ce beau spectacle, je trouvai, à la porte opposée une voiture qui me conduisit à Castell-a-Mare.

NAPLES.

Convoi. — Sonnets. — Grotte de Pausilippe. — Pouzzoles. — Baia. — Misène. — Ischia. — Capri. — Grotte d'Azur. — Retour à Naples. — Môle.

Nous allions un soir à San-Carlo (je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi les Italiens font un nom de théâtre avec un nom de saint), quand nous aperçûmes, au détour de la rue de Tolède, quelques troupes qui arrivaient, fusils baissés et tambours couverts d'un crêpe : c'était le convoi d'un général. Le corps n'était pas enfermé, comme en France, dans une bière recouverte d'un drap noir ; il était placé sur une sorte de lit de parade que l'on portait, le visage découvert, et son chapeau à ses pieds avec son épée ; derrière lui marchaient lentement, en chantant des cantiques, des pénitents armés d'une grosse torche de résine ; et, car il faisait déjà nuit, ils étaient couverts des pieds à la tête d'un vêtement de laine rouge, et on y avait fait des trous à la place des yeux et du nez : pour nous, étrangers, c'était vraiment quelque chose de très singulier que ces hommes rouges et ce visage mort, éclairés par les lueurs vacillantes et fumées des torches !

Le cortège passé, nous nous rendîmes au théâtre. Je m'étais assis au parterre, et le rideau venait de se baisser sur le second acte de l'opéra, quand je sentis tomber quelque chose sur ma tête, je me retourne, et je vois tourbillonnant dans la salle d'innombrables morceaux de papier blanc, pliés en deux et larges comme la main. Tous les hommes qui étaient au parterre levaient les mains pour en saisir un ; je pensai qu'il devait y avoir quelque intérêt à ces papiers, j'ouvre : qu'est-ce que je trouve ? un sonnet ! oui, en vérité, un sonnet ! C'était, ce jour-là, la représentation d'adieu de je ne sais quelle cantatrice, et les amis étaient montés aux quatrième loges, après son air de bravoure, et de là avaient répandu sur le public cette pluie de sonnets, qui n'était pas la manne, quoiqu'elle tombât du paradis. C'est la coutume. Ils ont en Italie une rage de sonnets qui va jusqu'au délire. Dès qu'il y a à Naples un chat, un chien, un homme ou une femme extraordinaire, voilà la fontaine aux sonnets qui s'ouvre, et Dieu sait combien il en coule. Madame Mali-

bran aurait pu établir une boutique de libraire avec tous ceux qu'elle a reçus pendant six semaines ; elle en avait pour mille livres pesant. Je me rappelle très bien que, passant à Bologne, la ville des empereurs et des saucissons, je m'arrêtai devant les murs de l'université, tous placardés d'affiches : c'étaient des sonnets !.... l'un en l'honneur d'un prêtre qui avait dit sa première messe : *il suo primo sacrificio* ; l'autre, pour un étudiant qui avait passé sa thèse ; enfin j'en vis un pour un apothicaire qui venait d'être reçu !.... En vérité, c'est être trop poète !... il y a mesure à tout.

Mais laissons là sonnets et théâtre, et reprenons nos courses hors de la ville.

Figurez-vous un géant assis qui ouvre en les arrondissant deux énormes bras ; c'est Naples et son golfe. Naples est le corps ; les deux bras sont, à gauche, les bords de Portici, de Pompéi, de Sorrento ; à droite, le rivage de Pausilippe, le cap Misène. Nous avons déjà visité Portici et le Vésuve, aujourd'hui nous allons parcourir la gracieuse courbe que décrit la rive droite à l'opposite du volcan.

Après avoir dépassé la Villa-Reale, si vous longez le Chiaja pendant un quart d'heure, vous arrivez à un chemin taillé dans le roc : c'est la grotte de Pausilippe : elle a une demi-lieue de longueur, étroite comme une rue, obscure comme un cachot, même en plein midi ; on suspend à sa voûte, d'intervalles à intervalles, de pâles lanternes qui jettent juste assez de lumière pour faire voir l'obscurité. Des charrettes, des chevaux, des piétons passent et repassent sous cette voûte, se heurtant sans cesse et encombrant l'étroit passage ; et je ne sais pas de spectacle plus étrange que d'arriver à l'entrée de la grotte, et les yeux encore tout éblouis par l'éclat du jour si étincelant à Naples, de plonger dans ce long et sombre corridor, d'entendre tous ces bruits confus et inégaux, de distinguer toutes ces masses sans forme qui se meuvent dans cette obscurité ; et puis, tout au bout de la grotte, à l'autre extrémité, de voir briller

comme une immense étoile le jour qui entre par l'ouverture. On se croirait aux catacombes. Je quittai la grotte, et reprenant la route qui longe la mer, j'admirai en passant ce palmier jeté sur une hauteur comme un échantillon de l'Orient; la villa Barbaja, maison de plaisance bâtie dans un rocher par le fameux Impresaria, qui lui a donné son nom; le tombeau de Virgile, et son laurier qui est immortel, parce qu'on le replante quand il meurt; puis enfin, tournant à droite vers Pouzzoles, je quittai à regret cette rive délicieuse dont le nom même est un enchantement. *Pausilippe* vient de deux mots grecs; *παυσις* *της* *λυπης*, pause de tristesse. C'est là, sur une petite plage appelée la Mergellina, au milieu des pêcheurs simples et laborieux, que vécut long-temps Sannasari, poète assez remarquable quoiqu'il fit des vers latins. Ces beaux lieux lui inspirèrent des églogues maritimes, *Piscatorie*, pleines de grâce et de mélancolie; mais M. de Fontenello les condamna, en disant que les bergers étaient seuls en possession des églogues. Cet arrêt n'est-il pas charmant? Voyez-vous ce droit d'aïeune des bergers sur les pêcheurs? Est-il un plus beau coup de lance en faveur de la légitimité poétique? et n'admirez-vous pas ce jugement solennel qui défend aux marins d'être poètes de par M. de Fontenelle!

J'arrivai à Pouzzoles au milieu du jour, et je trouvai à grand-peine un misérable âne pour aller visiter le temple de Sérapis et la Solfatara. C'est une admirable ruine que le temple de Sérapis. Par suite de l'affreux tremblement de terre de 1538, les eaux du lac Lucrin furent violemment jetées sous le temple, et tout le pavé en est encore inondé. Rien de plus majestueux que cette vue : de tous côtés, des socles renversés, des colonnes fendues, d'énormes morceaux de marbre tout baignés d'une eau stagnante, des autels inerustés de coquillages, verdoyants d'une mousse humide, enveloppés de lianes; pas de toit, le ciel pour voûte; et puis, au milieu, seules, debout, nues, trois grandes colonnes qui semblent sortir de la mer : ajoutez à cela un soleil éblouissant qui tombait d'aplomb sur cette masse immobile, et vous pourrez comprendre que l'on reste là des heures entières en contemplation. C'est si triste le grand soleil ! Je sortis du temple pour aller à la Solfatara. La Solfatara (quel beau nom !) est une montagne de souffre; c'était autrefois un volcan : main-

tenant elle offre à l'œil l'aspect d'une montagne qui s'est affaissée au milieu. Le cratère semble s'être creusé un trou, où l'on arrive par une pente douce; il est jaune, violacé, brun, rouge. On descend dans des espèces de petites grottes chaudes comme une salle de bain de vapeur, et dont les parois sont couvertes de cette admirable fleur de souffre, si légère à l'œil qu'on dirait de la neige teinte, si brillante qu'on la prendrait pour de la mousse cristallisée, et d'un jaune si fin et si moelleux qu'elle fait tort aux rayons du soleil. La Solfatara occupe un espace d'environ une demi-lieue de circonférence. Je me promenai long-temps sur ce terrain si étrange d'aspect et de couleur; ça et là on trouve encore de petits cratères qui bouillonnent, et jettent des pierres légères à un pouce de hauteur; mais dès qu'il y a éruption au Vésuve, la Solfatara se tait : quand le lion rugit, tous les animaux sont muets.

De la Solfatara à la grotte du Chien, la route n'est pas longue. Vous ne savez pas ce que c'est que la grotte du Chien? Imaginez-vous une petite caverne fort sombre et fort infecte, et qui a l'heureuse propriété de jeter ceux qui y demeureraient dans des convulsions nerveuses qui vont jusqu'à la mort. Le gouvernement a loué ce repaire à un paysan. Vous allez trouver ce paysan, vous lui donnez quatre paoli (deux francs), moyennant quoi il prend un petit chien noir, assez laid, et l'emène avec vous à la grotte; vous entrez, on met l'animal dans un certain coin privilégié, et le voilà qui tourne l'œil, tombe sur le dos, remue les pattes et s'évanouit. Aussitôt le maître le retire de peur qu'il ne meure; et puis allez-vous-en, la farce est jouée. Savez-vous un sort plus triste que celui de ce pauvre chien qui représente cette pièce depuis cinq ans? J'aimerais mieux être jeune premier tragique, au moins on ne meurt qu'une fois par soirée; mieux vaudrait être puce travailleuse ou hanneton maître-d'armes; et Munio lui-même, le martyr de la civilisation; Munio qui jouait aux dominos, n'était pas si malheureux que le chien de la grotte: c'est le pendant des gladiateurs.

Il me restait à visiter sur cette côte, Baia, Cumes, Bauli, Misène : les souvenirs historiques abondent dans ces lieux; c'est à Cumes qu'Agrippine aborda à la nage, après avoir échappé aux sicaires de Néron; c'est à Cumes qu'était la fameuse Sibylle qui brûla le livre des





VOIE DES TIMBREAUX A POTTERIES.

oracles; c'est à Cumès que Pétrone se fit ouvrir les veines, et que Cicéron avait sa délicieuse villa; c'est de Misène que partit Pline l'ancien pour aller reconnaître l'éruption; c'est à Baïa que les anciens allaient prendre les eaux; Horace en parle comme du séjour le plus délicieux de l'univers, et lui donne la voluptueuse épithète de *Tepidae* (tièdes); c'était la rendez-vous de tout ce qu'il y avait de brillant et de corrompu dans l'empire romain; mais tous ces souvenirs d'histoire et de poésie s'effaçaient bientôt pour moi devant la sauvagerie et solitaire dévastation de ces lieux. Jamais sol n'a étalé un cadavre plus horriblement mutilé, sous un ciel plus pur et au bord d'une mer plus belle. On ne marche que sur des volcans éteints; partout des lavas et des montagnes de cendre; chaque fois que vous demandez à votre guide : — Qu'est-ce que ceci ?... Il vous répond : C'est un ancien cratère. Du feu, partout du feu. Ce sont des bouleversements effroyables. Vous voyez un lac, frais, ombragé, limpide; le lendemain vous revenez, plus de lac, l'eau a été consommée, ou lancée à plusieurs lieues; et à la place du lac, est sortie de dessous terre une montagne élevée en une nuit. Et ce que je dis là n'est pas exagération de voyageur : le Monte-Nuovo s'est élevé en trois jours; Dieu remue cette terre comme il fait de la mer; ce sol a des tempêtes ainsi que l'Océan. Quelle dévastation ! Le beau port de Misène s'appelle maintenant Mare-Morto. L'air jadis si pur et si vivifiant de Baïa est mortel et infecté; partout une population languissante et rachitique; des enfants maigres et hâves, les joues creuses, les yeux brillants, les cheveux rares, les lèvres pâles, et se traînant lentement au soleil; des hommes petits comme des enfants, et ayant le ventre gonflé comme des hydropiques; c'est sur cette plage, c'est après avoir visité les bains de Néron, qu'un de nos compagnons de voyage, Charles de Montalivet, saisi d'une fièvre ardente, mourut en six jours; à Naples, entre les bras d'un ami. Pauvre jeune homme ! si beau ! si animé ! avec une vie si belle ! Nous étions dix Français ensemble un mois auparavant; il semblait le plus vivace de nous tous ! Et mourir à vingt-deux ans, loin de sa mère ! loin de son pays !

J'arrivai bientôt à l'endroit où Virgile a placé son Achéron et ses Champs-Élysées. J'avais fait connaissance à Naples d'un chanoine nommé Il Canonico Jorio, homme d'esprit et d'érudition,

qui a écrit un petit livre fort curieux sur le voyage d'Énée; à force de patience et de recherches, il a retrouvé pas à pas et sentier à sentier toute la marche du héros troyen, depuis son débarquement sur la côte, au cinquième livre de l'Énéide, jusqu'à la descente aux enfers. Guidé par lui et un Virgile à la main, j'allai au temple d'Apollon, j'écoutai l'oracle de la Sibylle, je cueillis le rameau d'or dans la forêt sacrée, je jetai le gâteau à Cerbère, je traversai l'Achéron et les Champs-Élysées; le malheur c'est que l'Achéron est maintenant un marais où l'on élève des bûtres, et les Champs-Élysées sont un vignoble; mais le travail du chanoine est cependant fort intéressant, comme témoin de la fidélité scrupuleuse que Virgile a mise à décrire ces lieux.

Pour terminer mon pèlerinage, je me dirigeai vers le golfe de la Sibylle. Le général Lamarmora n'avait parlé du guide comme d'un homme fort extraordinaire, qui lui avait passé par les mains. C'était un ancien brigand de la Calabre, qui avait été arrêté, convaincu d'avoir tué six personnes, condamné au gibet, pendu, et qui s'était sauvé par miracle. Je le trouvai seul, nous parlâmes de l'examinis attentivement; c'était un petit homme, la bouche fendue comme un requin, un sourire singulièrement ironique, le nez long, un œil brun et un œil bleu, le regard éteint et voilé comme un oiseau immobile; son cou était légèrement penché; je cherchais sur sa figure et sur son crâne chauve les lignes et les bosses du meurtre; mais bosses et lignes, tout me faisait faute; enfin je me décidai à le questionner, et tout en allant à la grotte, je lui dis : — Hé bien ! on m'a dit que vous l'aviez échappé belle, et que la mort et vous, avez déjà fait connaissance.

— Ah ! on vous a dit cela, monsieur ?

— Oui; et dites-moi, pourquoi aviez-vous été condamné ?

— Pour avoir tué.

— Ce n'était pas vrai ?

— Si, eccellenza.

— Comment donc ?

— Oui, j'avais tué six hommes.

— Six ! m'écriai-je.

— Oui, eccellenza, reprit-il avec calme, et vous en auriez fait autant à ma place.

— Ceci est un peu fort.

— Écoutez et jugez. J'avais quinze ans; pas bien robuste ni bien grand, comme vous le

voyez ; j'allais avec mon vieux père aux champs cueillir du maïs ; mon père avait pour grand ennemi un de nos voisins nommé Jacomo ; nous le rencontrons , il se jette sur mon père et le frappe d'une hache à la tête ; le sang coule ; je cours à notre esse , je prends un fusil , je reviens , et je tue Jacomo. N'en auriez-vous pas fait autant , eccellenza ?

— Sans doute.

— Jacomo tué , je m'enfuis , les soldats français me poursuivent et me cernent dans une chaumière où je m'étais réfugié ; je saute par la fenêtre , il y avait un Français au bas de la fenêtre , je le tue. N'en auriez-vous pas fait autant , eccellenza ?

— Sans doute.

— La nuit , je reviens au village pour emmener avec moi mon jeune frère , car notre mère était morte ; j'entre , les parents de Jacomo l'avaient assassiné pour se venger : je cours dans la maison de Jacomo , et je tue son fils. N'en auriez-vous pas fait autant , eccellenza ?

— Mais... peut-être.

— Chassé de montagne en montagne , attaqué comme une bête féroce , et traînant avec moi une fille de Pouzzoles qui m'aimait , je la vois un jour tomber épuisée de faim dans mes bras ; je demande à manger à un paysan , il me refuse ; je lui donne un coup de poing dans la poitrine , je prends son pain , j'en fais manger à Gianetta , et puis... ah ! bah ! il ne faut pas mentir , je lui ai donné un coup de hache... N'en auriez-vous pas fait autant , eccellenza ?

— Sans doute , lui dis-je , fort embarrassé , et ce diable d'homme , avec son , *n'en auriez-vous pas fait autant ?* m'allait faire avouer que ses six meurtres étaient les plus belles actions du monde , quand heureusement nous aperçûmes l'entrée de la grotte. Elle est encore plus longue que celle de Pausilippe ; on compte trois milles : c'est par-là que la Sibylle se rendait mystérieusement à Cumæ où aboutissait l'autre entrée de la grotte , et dont aujourd'hui il ne reste plus qu'une porte. Le souterrain est noir et marécageux. Mon honnête criminel prit une torche , l'alluma et me la remit ; puis il me dit de monter sur son dos , et nous voilà tous deux cheminant , moi armé de ma mèche de résine , lui , jambes nues , courbé sous mon poids et dans l'eau jusqu'au genou. Nous arrivâmes ainsi à une chambre de bain , qui servait , me dit-il , pour la Sibylle ; puis me faisant remar-

quer un trou pratiqué dans le mur , il ajouta , avec un aplomb imperturbable , que c'était par ce trou que Néron venait regarder la Sibylle dans le bain. Dès que nous fûmes sortis de ce souterrain , mon vertueux guide me déposa à terre et me dit avec un air narquois : *Signore , ne dimenticate il vostro cavallo* (Monsieur , n'oubliez pas votre cheval). Je le récompensai largement , ayant un peu peur que , s'il n'était pas content , il ne me donnât un coup de poing à sa manière , et qu'après il ne me dît : *Est-ce que vous n'en auriez pas fait autant ?*

Le soir approchait , je pris un batelier au cap Misène , et en une heure j'étais à Ischia.

Ischia , Procida et Capri , sont les plus délicieuses îles des environs de Naples. Ischia et Procida , situées en face du cap Misène , forment avec lui le col du golfe de Naples. C'est à Ischia que se réfugia d'abord Murat en quittant Naples ; c'est à Ischia que vint chercher asile , Vittoria Colonna , marquise de Pescaire , veuve inconsolable du vainqueur de Pavie. Vittoria Colonna fut la Béatrix de Michel-Ange ; il a fait pour elle des sonnets beaux comme ses statues et ses toiles , et c'est en parlant de Vittoria qu'il disait : *Le regard de cette femme est le rayon de lumière qui me conduit jusqu'à Dieu.*

Je voulais aller d'Ischia à Capri ; ayant trouvé quatre voyageurs qui avaient le même projet , nous louâmes , eux et moi , une forte barque , avec cinq bateliers , et nous partîmes le lendemain à trois heures du matin. Le trajet est ordinairement de quatre heures ; mais la mer étant grosse et le vent contraire , nous restâmes douze heures en route , manœuvrant , jurant , et ne faisant pas que cela ; car nous étions tous , sauf un seul , comme le don Juan de Byron , et nous n'aurions pu faire une déclaration d'amour par bonnes raisons. On avait étendu des matelas au fond de la barque , et tous quatre couchés sur le dos , ayant au-dessus de nous le ciel éclatant et d'un bleu foncé , voyant les vagues qui montaient jusque sur le bord de la barque , nous relevions de temps en temps la tête pour crier aux bateliers : Arrivons-nous bientôt ? Enfin à trois heures de l'après-midi , nous abordâmes à Capri.

L'île se compose de deux villages : Capri proprement dit , qui est situé sur le bourg de la mer , et Anacapri , superposé sur le bras inférieur à plusieurs centaines de pieds. Nous laissâmes Capri , et nous voilà gravissant bravement

l'étroit et rude escalier de cinq cents marches, taillé dans le roc, en plein air, et qui conduit à Anacapri. Nous primes nos quartiers chez un hôte qui vous nourrit très bien, pourvu qu'on apporte tout, et nous commençâmes nos excursions. Le mont Solaro eut notre première visite; c'est la plus belle vue d'Italie. Figurez-vous une montagne à pic sur la mer : vous voilà suspendu sur le bord d'un rocher ; au-dessous de vous, à quelques cents toises, la Méditerranée qui se brise avec fureur au pied de cette montagne de pierres; des rochers immenses, tout droits, luisants comme une armure brunie, deux quartiers de roc, taillés en pointes, qu'on appelle les Aiguilles de Capri, et qui s'élèvent comme des obélisques au milieu des flots ; çà et là une verdure âpre, des arbres vigoureux, mais courts, et sombres comme des cyprès ; puis tous les feux rouges du soleil couchant, tombant enflammés sur la mer étincelante, et couvrant les rochers d'une poussière d'or ; c'était vraiment magique. C'est à peu près de ce côté que l'immortel général Lamarque, escaladant Anacapri, chassa de cette position importante sir Hudson-Lowe, et assura la conquête de Naples. Après le mont Solaro, nous allâmes visiter le palais de Tibère, jeté sur une autre cime de l'île, comme un nid d'aigle ; de là-haut il planait sur la Sicile, l'Italie et l'Égypte. Nous revînmes à notre hôtellerie ; le soleil était couché ; nous montâmes sur la terrasse de la maison, et là, étendus, nous passâmes une partie de la nuit à respirer la fraîcheur du soir, et à admirer cette étrange ville : elle n'a rien des autres villes d'Italie ; elle n'est sûre ni de la mauresque Venise, ni de Rome l'antique, ni de Florence la fortresse ; avec ses toits en dômes, et ses dômes couverts en plomb, elle a quelque chose d'oriental ; on dirait une mosquée ; son aspect est d'un effet singulièrement bizarre qui saisit ; on voudrait vivre à Naples et mourir à Capri. Un Anglais vint à Capri pour y passer trois jours, il y resta trente-cinq ans.

Le lendemain nous redescendîmes à Capri pour aller visiter la grotte d'Azur. Cette grotte, si merveilleuse que les Mille et une Nuits n'ont pas de palais plus féerique, fut découverte de la façon la plus étrange. Deux Anglais navigaient près des côtes de Capri ; un d'eux voyant une excavation dans un des rochers qui bordaient la rive, s'y dirigea, y entra avec la mer, et quand il en sortit, il était muet d'ad-

miration ; il avait découvert la grotte bleue !

Voici le récit de notre course. Nous primes tous les cinq un bateau qui nous conduisit à peu près à la distance d'une lieue le long de la côte de Capri ; le batelier nous prévint pendant la route, que la mer étant un peu grosse, nous ne pourrions peut-être pas pénétrer dans la grotte. Après une demi-heure de marche, il nous dit : Signori, nous voilà arrivés. Nous étions à deux cents pas de la rive. Nous regardons avec empressement ; rien qu'un grand rocher noir ; mais le batelier nous fit remarquer au pied du rocher une petite ouverture, où les flots se précipitaient avec fureur : *Eccola grotta*, répéta-t-il, mais l'accès est difficile aujourd'hui ; au reste, consolez-vous, je connais un voyageur qui est venu quinze fois de Naples à Capri pour voir la grotte bleue, et qui ne l'a jamais vue.

— Marchons, marchons ! criâmes-nous tous les cinq.

— Comme il vous plaira, eccellenze, cela ne me regarde plus.

En effet, nous aperçûmes à quelques pas de nous un bateau plus plat et plus long que le nôtre ; notre batelier lui fait signe d'avancer ; nous passons dans cette nouvelle embarcation. Maintenant, nous dit notre nouveau pilote, étendez-vous de toute votre longueur au fond du bateau, pour que votre tête ne dépasse pas le bord et ne se heurte pas à l'ouverture de la grotte. Nous voilà tous couchés comme des harengs en caque. Le batelier rama du côté de la grotte ; il faut arriver au moment où le flot s'avance vers l'excavation, et se faire porter par lui pour entrer. Notre pilote saisit bien cet instant, mais la vague était si forte qu'elle en remplit toute l'ouverture, et nous eût brisés contre la voûte. Nous nous retirons sur le côté. Nouvel essai, nouvel échec. Enfin, à une troisième fois, notre barque monte pour ainsi dire sur une vague qui semblait moins haute, nous sommes à l'ouverture.... Ne levez pas la tête, s'écria le batelier ; puis se courbant presque en deux, il appuie sa rame sur la paroi intérieure du rocher où l'eau nous jetait trop violemment, résiste, pousse, et enfin, au bout d'une seconde, jette un grand cri de victoire qui retentit sous la voûte... Nous étions dans la grotte bleue ! Quelle magie ! C'est un petit lac d'un quart de mille de circonférence, tranquille comme un lac de montagne ; une eau huileuse et transparente ; tout y est bleu ; l'eau, les murs, le sable ; mais d'un bleu

si doux et si reposé qu'on dirait que tout cela est tapissé en dessous d'une gaze d'argent pour rendre cet azur plus tendre et plus moelleux. L'eau a quinze pieds de profondeur, et vous vous penchez pour ramasser des coquillages au fond, comme si vous alliez y atteindre avec la main; aucun corps, ni barque, ni homme, ne projette d'ombre sur ces flots. La voûte, qui est fort élevée, est un rocher tout déchiré, et tout déliqueté en stalactites : ce sont comme des pointes de cristal qui pendent sur votre tête. A l'endroit où s'arrête l'eau sur la paroi du rocher, brille et se déroule tout autour de la grotte, et comme pour lui servir de ceinture, un long chapellet de petits coraux étincelants. Saisis au cœur par ce palais de fée, nous étions tous silencieux, personne ne remuait ; le batelier avait abandonné sa rame, et la barque coulait mollement et lentement sur cette eau presque immobile : pas de flots, pas de balancement, pas de brise, pas de aillage ; un silence profond, solennel, comme dans une église ; la mer elle-même, qui s'élance avec tant de fracas à l'entrée de la voûte, s'apaise en y pénétrant, et glisse sans bruit dans le lac, comme saisie, elle aussi, de respect et de crainte. Nous étions là depuis un quart d'heure en contemplation, et personne n'avait songé à dire : Que c'est beau ! Enfin nous nous retournâmes l'un vers l'autre, un cri nous échappe en nous regardant : nous étions bleus, le batelier était bleu, la barque était bleue, nos visages, nos vêtements étaient bleus ! Nous apercevions au fond de la grotte une sorte d'enfoncement fort obscur ; nous nous y faisions conduire ; la barque aborde : c'étaient des marches brisées, désunies par l'eau, et couvertes d'une mousse noire ; nous les montons : elles conduisaient à une excavation sombre et humide ; où il serait dangereux de pénétrer. On prétend qu'il y avait là un escalier communiquant avec le palais de Tibère, et qu'il faisait des noyades dans cette délicieuse grotte. Nous nous plaçons à peine dans cet enfoncement, pour examiner dans son ensemble ce palais enchanté, que tout à coup nous voyons s'obscurcir légèrement l'ouverture de la grotte. — Voici une autre barque, nous dit le batelier. En effet, nous entendons le cri de victoire ; un bateau se présente et pénètre. Deux personnes couchées au fond se lèvent : c'étaient deux hommes. Un de nous s'écria : Bériot ! C'était lui, en effet, c'était le jeune rival de Paganini,

celui qui a au rendre le violon aussi touchant que la voix humaine. Notre barque nous conduisit à la sienne, et connaissance fut bientôt faite. Nous lui fîmes les honneurs de la grotte. Après les premières exclamations d'enthousiasme, un de nous dit tout bas, mais de manière à ce qu'il l'entendit : Ah ! s'il avait son violon ! Le voisin répéta la phrase un peu plus haut, et elle arriva enfin jusqu'à lui. Alors il se baissa, et nous vîmes sortir du fond de la barque une boîte en cuir noir, qui nous sembla plus belle que si elle eût été d'or. Il prend son archet. Quel silence ! nous ne respirions pas. Il commença ; ce ne fut pas, comme on le pense bien, un morceau brillant et à variations ; il prit quelques chants les plus simples de la *Flûte enchantée*, et du *Freyschütz*, et ils se lièrent ensemble par le doux enchaînement des sensations qui les amenaient. Cela dura un quart d'heure ; on vit bien des années avant de retrouver un semblable moment.

Il fallut partir cependant ; nous reprîmes donc notre route vers Capri, et une heure après nous voguions vers Naples.

Il était quatre heures environ ; le ciel était clair et pur, mais la brise fraîchissait, et la mer commençait à moutonner. La journée de la veille avait été féconde en inconvénients, et couchés au fond de la barque sur des matelas, nous attendions avec anxiété le moment fatal : rien ne lie comme le mal de mer ; on se connaît plus quand on a souffert sur l'eau ensemble une demi-heure, qu'après des années de relations sur la terre ferme : nous étions donc, tous les cinq, les meilleurs amis du monde. Alors un de nous s'écria, sans lever la tête :

— Écoutez, je crois qu'il y a un moyen de ne pas souffrir.

— Lequel ! lequel !

— C'est de chanter de Capri à Naples. (Il y a dix lieues environ.)

— Quelle plaisanterie !

— Du tout, je ne plaisante pas, j'en ai fait l'expérience.

— Allons donc !

— Essayez.

Cela dit, il entonne à haute voix je ne sais quel chant de Rossini ; les autres suivent, et voilà que commence un concert à peu près aussi harmonieux que celui de Jean-Jacques ; l'un chantait un air de Mozart, le second glapissait du Weber ; celui-ci dans un ton, celui-

NAPLES.



TEMPLE DE VENUS A BAYA.



RUINES DES SAINTS LE TITRE A TAPPI.



là dans l'autre; tous criant comme les sourds frappent. Dès qu'une voix s'arrêtait :

— Allons donc! courage! lui disait-on en chantant, car on chantait tout; on chantait *donnez-moi de l'eau*, sur l'air de *di tanti palpiti*, et *frottez-moi les tempes*, avec l'entrée de Chérubin. Il y en avait un parmi nous qui était valide et sain, et il allait de l'un à l'autre, secourant les faibles, désaltérant les secs et soutenant les défaillants; c'était un vacarme inconcevable, un mélange d'éclats de rire, d'éclats de voix et sons de poitrine très caractéristiques; les bateliers nous regardaient ébahis et nous prenaient pour des fous; enfin, après deux heures de traversée, et à force de viaiaigre et de cavatines, nous arrivâmes presque sains et saufs à Naples; et erroyâmes désormais à la lyre d'Amphion, qui n'avait fait après tout que bâtir des maisons. Les bateliers nous abordèrent au môle. Le môle, avancé en saillie du rivage dans le bassin du port, et exhaussé en pierre à quelques pieds de l'eau, est le lieu de promenade des curieux qui viennent y respirer le frais; c'est là qu'est élevé le phare; la situation en est belle : à droite, le Vésuve, en face, tout le golfe. Sept heures du soir venaient de sonner quand nous arrivâmes; c'était un samedi, et il y a foule chaque samedi sur le môle, car ce jour-là se réunissent les trois sortes de bateliers : les polichinelles, les improvisateurs, et les prédicateurs en plein vent. Les polichinelles ressemblent beaucoup aux nôtres; c'est toujours l'imperturbable chat gris avec sa chaîne au cou, assis gravement dans le coin du théâtre, le commissaire et sa robe noire, polichinelle et son *coute*. Nous passâmes outre, et, entendant des éclats de rire très aigus à quelques pas de nous, nous allions grossir un cercle de curieux.

C'était un improvisateur. Autour de lui, assis par terre, en rond, jambes nues, têtes nues, et joant avec le sable des lazzaroni de tous les âges, depuis cinquante ans jusqu'à six, et qui écoutaient religieusement ce que racontait le beau parleur. C'était un grand jeune homme brun, les yeux vifs, d'une figure assez belle, et ne portant ni oripeaux, ni dorures, ni lambeaux de satin, comme nos saltimbanques. Il leur faisait des récits, à la manière de l'Arioste, de chevaliers et de princesses, de lancers échantés, de palais de diamants, le tout puisé dans de vieux poèmes nationaux; chaque soir il parlait pendant plusieurs heures de suite à ces

misérables, qui ne perdaient pas une syllabe, et qui revenaient toujours, car souvent un récit prenait deux ou trois séances; ce jour-là il y avait une *histoire en train*.

Il s'agissait, je crois, de quelque Amazone qui fendait la tête à son amant qu'elle ne reconnaissait pas; l'improvisateur était debout parlant avec grands gestes du bras et grands roulements d'yeux; montrant le ciel, frappant du pied la terre, et faisant surtout l'air tendre et défaillant quand arrivait le mot *amor* ou *dolor*. Tout à coup, au moment le plus pathétique de son récit, il avisa notre groupe caché derrière tout le monde; il vit que nous avions des chemises; ce ne sont pas de mes pratiques ordinaires, se dit-il; et alors, sans s'inquiéter de la princessse, il sauta légèrement par-dessus ses auditeurs assis par terre, et arrive droit à nous en tendant la main avec mille singeries suppliantes; mais ne croyez pas qu'il nous regardât; du tout, c'est à notre poche qu'il s'adressait, il la caressait de l'œil, il lui faisait des gestes, il lui parlait : la poche répondit. A peine eut-il levé son impôt, qu'il sauta de nouveau par-dessus les têtes des lazzaroni, qui ne bougèrent pas; et, reprenant son désespoir à l'endroit où il l'avait laissé, se mit à chanter l'Amazone comme s'il n'avait pas été interrompu, avec le même feu, avec la même passion. Nous parthmes en riant, charmés de la prestesse de ce chanteur, et surtout de la grave attention de ses auditeurs en guenilles. Allez donc dans un carrefour chanter des poèmes en vers aux gamins de Paris!

Il n'y avait guère que des hommes autour de ce sgricci ambulant, mais en nous retournant nous aperçûmes un groupe de vieilles femmes pressées avec beaucoup de peuple autour d'un homme en robe noire, criant et gesticulant avec bien plus de feu encore que le chanteur. C'était un prédicateur. Tous les samedis, il fait au peuple un sermon en plein air, qui porte fort bien son fruit. Dès qu'on craint quelque mouvement dans la populace, vite un grand sermon public, et ce discours leur calme le sang. Il paraît que ce jour-là il y avait danger, car le prédicateur criait très fort. Nous nous approchâmes. Heureusement il ne faisait qu'entrer en chaire, c'est-à-dire qu'il venait de monter sur sa table. Voici à peu près ce sermon, qui peint bien le caractère napolitain :

« Mes chers amis, leur dit-il, il faut que je

vous raconte un prodige : cette nuit, étant parfaitement éveillé comme vous l'êtes en m'écoulant, j'ai senti deux mains qui m'ont pris sous les bras, je me suis enlevé comme si j'avais eu des ailes, et au bout de quelques minutes, j'étais dans le ciel. Les deux mains étaient des anges. Je fus d'abord un peu effrayé, mais bientôt je me dis : *Per Bacco*, puisque je me trouve dans le paradis, il faut que j'aie saluer le grand saint, protecteur de notre grande ville, le glorieux saint Janvier.

A ce nom, le peuple applaudit ; le prédicateur reprend : « Je voulais demander le chemin à mes anges, mais ils étaient partis ; me voilà donc tout seul à courir et à chercher dans le ciel. O mes amis ! que ceux qui iront seront heureux ! Figurez-vous des rivières d'acqua gelata, des montagnes de pastèques et des arbres de macaroni ! »

Tous les lazzaroni remuaient les lèvres à cette description d'un paradis de Napolitain.

« Enfin, je rencontre un beau jeune homme à la chevelure rousse ; je pensai que c'était le grand saint Georges, patron de l'Angleterre. — Grand saint, lui dis-je, je voudrais savoir où demeurent messieurs les saints. Il m'indique le lieu où je dois aller. J'arrive. — Je voudrais parler à l'illustre saint Janvier, patron de la grande ville de Naples. — Saint Janvier n'est pas ici ; passez au conseil de Jésus-Christ.

« Je vais au conseil ; pas de saint Janvier. — Il est peut-être, me dit-on, chez le Père éternel. Je vais chez le Père éternel ; personne. — Je crois, me dit alors un petit ange, que je l'ai vu causant là-bas avec la santa Madona. J'y cours. Il n'y était pas non plus. Vous sentez, mes amis, que j'étais désespéré. Enfin, pour dernier espoir, je m'en vais trouver saint Pierre. Saint Pierre est le portier du paradis, me dis-je, il saura où est saint Janvier. J'entendis un bruit de clefs. Voilà saint Pierre.

— Grand saint Pierre, savez-vous où est le glorieux saint Janvier ?

— Saint Janvier ? il doit être dans le paradis, je ne l'ai pas vu sortir.

— Je l'ai cherché partout sans pouvoir le trouver.

— Attendez donc ! attendez donc ! voilà, en effet, long-temps que je ne l'ai aperçu. Il va souvent sur la terre, pour visiter son bon peuple de Napoli qu'il aime tant ; et il est parti depuis trois semaines.

« Je remercie saint Pierre, et je sors du paradis, bien triste de n'avoir pas vu notre glorieux patron. Je n'avais pas fait deux cents pas, que j'aperçois par terre, à droite de la route, un homme courbé dans la poussière, les vêtements déchirés, le visage tout souillé, et le corps caecé dans les buissons. Je m'approche : c'était saint Janvier. — O grand saint, m'écriai-je en me jetant à ses genoux, que faites-vous là, dans ce misérable état ? Alors il me dit d'une voix sombre, et en pleurant : — Je ne puis plus rester dans le paradis, les crimes des Napolitains m'en chassent. Tous les jours j'apprends qu'ils volent, qu'ils tuent, qu'ils pillent. Les autres saints m'humilient. Saint Paul me dit : Tu es le patron des brigands ; saint Marc me dit : Tu es le patron des impudiques ; saint Georges : Tu es le patron des assassins. Ces affronts m'ont navré le cœur ; je suis sorti du paradis, je me suis mis dans la poussière, sous ce buisson, et j'y resterai tant que les Napolitains ne se corrigeront pas.

« Ainsi, mes amis, s'écria le prédicateur qui pleurait, cet auguste, ce saint, cet illustre, ce puissant protecteur de notre ville est chassé du paradis !... par vous ! par vous, qu'il aime tant, que saint Pierre lui-même me l'a dit. Voulez-vous qu'il reste toujours le visage dans la poussière ? Cela ne vous touche-t-il pas de penser qu'il demeure ainsi courbé quand il pourrait manger du macaroni toute la journée ! Ah ! jurez ! jurez de ne plus tuer, de ne plus voler, de ne plus piller... » etc., etc.

Les lazzaroni éclatèrent en bravos terribles ; et pendant quelque temps ils laissèrent leurs couteaux dans leurs gaines et leurs mains dans leurs poches. On cria peut-être au mensonge en lisant ce sermon ; mais que l'on songe qu'il y a encore dans un petit village des environs de Naples, à Pouzzoles, je crois, une vieille femme à qui quelques misérables font une espèce de pension, parce qu'elle est *parente de saint Janvier*. Allez à Naples, allez au môle, examinez ces visages, si attentifs, si persuadés, si enthousiastes, et vous comprendrez que cela soit vrai. Le môle ! c'est Naples tout entière ; Naples mendicante, Naples poétique, Naples crédule, Naples insoucieuse ! De l'eau et de la brise ! un polichinelle ! un chanteur ! un prédicateur ! et au fond, le Vésuve, étincelant, avec ses détonations pour accompagnement aux lazzi du paillasse, et aux métaphores du Bourdaloue en guenilles.

E. LEGOUVÉ.

NAPLES.

Castellamare. — Sorrento. — Amalfi. — Positano. — La Cava.

Ouvrez les mailles d'un Français jeune qui part pour l'Italie, vous n'y trouverez ni Dante, ni Guicciardini, ni même l'Arioste; mais force habits élégants, des bijoux, des provisions de gants, tout l'attirail d'un Lovelace en voyage. Les romans nous ont fait les Italiennes si passionnées et si impétueuses, que nous parions tous en rêvant duchesses et *marchesa*, comme on dit maintenant; nous allons en Italie comme à un rendez-vous. Une fois arrivés, pas une fenêtre mauresque derrière laquelle nous ne cherchions quelque Desdemona; pas un bal où nous ne voyions des Juliette; et il nous a été tant parlé des yeux noirs et des coups de poignard des Italiennes, qu'à chaque coin de rue on s'attend à être enlevé, et qu'on prendrait volontiers un second comme pour un duel. Tous les hommes se ressemblent, et j'avouerai que je me disais tout bas : Je serais bien malheureux si je ne trouvais pour ma part quelque pauvre princesse; je voulais même bien descendre jusqu'aux comtesses, à cause de la Guiccioli, mais j'étais fort décidé à ne pas me compromettre avec les baronnes. Je rencontrai à Naples un compatriote spirituel et fringant, et le soir nous cherchions les aventures. On ne fait pas un pas dans les rues de Naples sans rencontrer quelques misérables appelés ruffiani, qui, un petit œillet sur l'oreille, vous abordent avec cette phrase : *Signor, vi piace la moglie d'un capitano?* Si vous faites les dédaigneux, ils vous offrent la femme d'un colonel; si cela ne vous satisfait pas encore, ils vous proposent l'épouse d'un général; et je me rappelle qu'un de ces drôles eut l'effronterie de nous dire que, moyennant dix piastres, il nous présenterait à l'ambassadrice d'Espagne. Notre fatuité ou notre confiance dans les romans n'allait pas jusqu'à croire que toutes les marquises napolitaines étaient des Isabeau, et d'ailleurs nous voulions être pour quelque chose dans notre succès. Enfin un soir, à San-Carlo,

XIV. ITALIE PIET.

comme nous nous promenions dans l'espace laissé libre autour du parterre, nous distinguons une voix de femme partie du rez-de-chaussée, et qui dit assez haut en nous regardant..... *Due Francesi!* deux Français! Puis au bout d'un quart d'heure, étant dans notre loge, nous entendîmes frapper un coup léger; et un Napolitain de nos amis entra, et nous prévint que la duchesse de *** l'avait prié de nous présenter à elle le lendemain. Une duchesse! c'était bien cela! qu'elle joie! Nous acceptâmes, comme on le pense bien; chacun de nous convaincu de son côté que c'était lui que la duchesse avait remarqué... et de là bien des châteaux en Espagne : l'amour-propre est un si habile architecte!

Le lendemain, deux heures avant le moment de la présentation, nous étions à notre toilette. Rien n'était assez beau; il n'y avait pas de parfums assez exquis, pas de vêtements assez frais. Chacun de nous disait à l'autre : « C'est vous qu'elle a remarqué; » et par une affectation de modestie, c'était à qui de nous deux parlerait son compagnon; j'avoue même que je poussais ce petit mensonge très loin : je lui frissais sa monstache, je mettais le je ne sais quoi à l'économie de sa coiffure; je disposais le nœud de sa cravate. Je lui répétais si souvent que sûrement il serait le héros de cette aventure, je mis tant de soins à le faire beau, que je finis par m'en convaincre moi-même. Au moins, me disais-je, si je ne suis pas le favori d'une duchesse napolitaine, je serai l'ami de son favori, et c'est encore très bien. Nous partons. En route, je lui répétais : « Sur tout soyez bien aimable, bien brillant! J'amènerai la conversation sur la régence, et alors en avant les histoires de soupers, de roueries, etc. De l'esprit! de l'esprit! il faut qu'elle n'y voie que du feu. » Notre voiture s'arrête; encore un dernier coup de main, et nous entrons.

La duchesse nous attendait; elle touchait aux

(NAPLES. — 4^e Liv.)

trente-six ans, et avait le teint légèrement olivâtre; cela nous désenchantait un peu; mais, après tout, une duchesse est toujours belle; et au bout de cinq minutes nous lui trouvions une peau de lis. Elle nous fit elle-même les honneurs de son palais; c'était un séjour royal; il avait coûté 1200 mille francs; des statues de Canova, des planchers de marbre, des murs peints à fresque; un lit en moire bleue avec des rideaux de dentelle retenus par une couronne de duc; un petit boudoir tout tendu en satin rose, et au milieu une fontaine qui lançait des eaux de senteur exquises; nous étions dans le ciel. Cependant *la princesse*, car à chaque pas elle gagnait un titre dans notre imagination, nous avait à peine parlé durant cette promenade dans ce palais d'Armide, et elle avait conversé tout le temps avec notre ami napolitain; nous avions en vain épié un regard révélateur: rien, absolument rien! C'est de la prudence, pensions-nous; et nous reconnaissons bien là cette profonde dissimulation que les Italiennes joignent à la passion.

Enfin on passe dans la salle à manger. Elle nous place à sa droite et à sa gauche. Voilà le moment de briller. Je fis un signe à mon compagnon; c'était le coup d'archet du chef d'orchestre; puis je dis à notre illustre hôtesse: « Quelle ravissante salle à manger! on se croirait à Trianon!... n'est-il pas vrai, mon ami! » Mon ami sourit, la duchesse nous regarde, ne répond rien, et recommence la conversation avec les autres convives. Je fais une nouvelle tentative, même succès. Le temps s'écoule, le dîner se passe, puis la soirée; toujours le même silence. J'espérais encore, trouvant cependant qu'elle poussait un peu loin l'art de Machiavel, quand à la fin elle s'approche de mon compagnon, et lui dit: « Monsieur, pourriez-vous me dire si Derépas demeure toujours au Palais-Royal, je voudrais lui écrire pour une lorgnette. »

Après ce mot, je me levai et nous sortîmes. Une fois dans la rue, il me prit un fou rire inextinguible, en voyant ainsi tous nos châteaux par terre. Mon compagnon était un peu moins gai, parce qu'il avait eu plus d'espoir; et, en rentrant il me dit: « Ne trouvez-vous pas que Naples est une ville bien ennuyeuse? Allons à Castellamare. — Allons à Castellamare, répondis-je; » et nous partîmes le lendemain.

Savez-vous comment l'on va de Castellamare à Naples? En omnibus! Ce que je dis est vrai. On passe en omnibus par Portici, par Résina, près de Pompéi; et la route, qui a deux pieds de poussière, est semée de manchots, de ladres, de blessés, et ressemble à un hôpital en plein air. Il y a surtout beaucoup d'aveugles, et, ce qui est étrange, c'est que ces aveugles courent à toutes jambes après les voitures et les passants. Pour ce, voilà comment ils font. Ils ont avec eux un petit garçon; dès qu'il passe quelqu'un, l'aveugle met la main sur l'épaule de son guide; le guide prend le pas de course, et l'aveugle le suit, toujours appuyé sur son épaule, et criant *la carità!* à briser tous les tympanes.

Castellamare est situé à quatre lieues de Naples; c'est le rendez-vous des familles opulentes, qui vont y prendre les bains de mer et y chercher un abri contre les chaleurs de la canicule. Placé sur le bord de la Méditerranée, au pied d'une montagne, ce petit bourg est défendu des ardeurs du soleil par une forêt de châtaigniers qui s'élèvent sur la pente de la montagne dont il est abrité. Rien de plus charmant que les promenades à cheval dans ces bois épais: l'ombrage est ce qui manque en Italie; souvent, au milieu des pins de la campagne de Rome, des lagunes de Venise, des montagnes bleuâtres et veloutées du royaume de Naples, je me suis pris à regretter nos riches feuillages, nos majestueux massifs sous lesquels l'air est si frais, et où les oiseaux chantent si doucement: j'étais las de soleil; mais trouver près de la baie de Naples les allées ombrées de *Mortes-Fontaines*; voir la mer et le ciel italien à travers les branches d'une forêt du Nord, n'est-ce pas un vrai enchantement? Souvent je montais une lieue ou deux dans le bois pour apercevoir une plus grande étendue de mer. Il y avait surtout un petit sentier, à droite, à côté d'une fontaine, d'où le spectacle était magique; et je restais là des heures entières à admirer au-dessous de moi cette immense Méditerranée qui s'étendait à plusieurs milles, si étincelante, qu'on eût dit une mer de flammes; à gauche, Capri, qui se dessinait comme une masse plus sombre; et à droite Naples, semblable à une vapeur blanchâtre entre l'azur du ciel et celui de la mer.

On parle beaucoup du ciel de Naples; et, à





1840

CATTEL A. MAPPE.

1840
1840

entendre certaines gens, Dieu aurait fait pour ce ciel d'autres couleurs que pour le nôtre. J'ai cependant vu sur le quai Malaquais, entre la rue de Seine et le Pont-des-Arts, de plus riches couchers de soleil que dans toute l'Italie. Quand le jour s'éteint au milieu de cet amoncellement de nuages qui se pressent à nos horizons d'occident, la lumière a des reflets bien autrement vigoureux, des contrastes bien plus magnifiques, que dans ces soirées méridionales où l'astre décline au milieu d'une atmosphère aussi éclatante que lui-même. Le noir et le brun manquent aux ciels d'Italie, comme les arbres à ses campagnes; mais ce qu'il y a d'exprimable et de ravissant, c'est une transparence d'air qui rapproche les objets les plus lointains; c'est un éther si pur, si lumineux, si léger, si mobile, que la lumière est un plaisir, et qu'on est heureux de voir rien que pour voir. Après ces courses sur la montagne, je redescendais à mi-côte au casin du roi; les jardins en sont beaux et bien tenus, et on l'appelle *qui si sana* (ici on guérit). Les soirées se passaient à Castellamare; on y jouait la comédie, et surtout le vaudeville: du Scribe, toujours du Scribe! Il n'y a pas une de ses pièces qui n'ait été traduite et représentée; car les théâtres italiens vivent de nos comédies, comme les nôtres vivent de leur musique. A Naples, aux Fiorentini, j'ai vu Dominique le possédé, et je me rappelle qu'à Milan une troupe d'amateurs jouait le vaudeville tous les samedis. J'y allai par curiosité; leur jeu étincelait de verve et de naturel; leur salle, grande comme celle d'un de nos petits théâtres, était encombrée de monde; et, ce qui me frappa, c'est que, pendant toute la représentation, il n'y eut pas un quolibet de la part des spectateurs. Les Italiens, en même temps qu'ils pétillent de feu et de vivacité, sont des hommes graves et de bonne foi; ils prennent tout simplement, et il n'est pas de nation moins moqueuse.

Outre la comédie, il y a une autre manie à Castellamare et dans tout le royaume de Naples, c'est la *jettatura*.

Ils s'imaginent que certains individus ont le pouvoir ou le don de jeter des sorts sur tous ceux qu'ils rencontrent ou avec qui ils vivent; de là le mot *jettator*, du verbe *jettare*, jeter. Si un homme regarde d'une certaine façon, s'il a une physionomie étrange, si dans une pro-

menade la femme qu'il accompagne tombe de cheval, c'est un *jettator*, et tout le monde de fuir. Mais comme le quinquina guérit de la fièvre, et que le paratonnerre garantit de la foudre, il y a un remède contre la *jettatura*; c'est une petite corne en ivoire ou en corail que les femmes suspendent à leur cou et les hommes à leur montre. Dès qu'un *jettator* vous regarde, tournez vers lui la pointe de votre corne, et le charme est rompu. Dans les appartements on met toujours pour le même objet, d'énormes cornes de bœuf qui peuvent avoir dix pieds; enfin, comme on n'est pas toujours chez soi, et que chez les autres on peut ne pas avoir de corne à tourner vers le *jettator*, il est encore un moyen de détruire le sort, c'est de rompre la colonne d'air entre le sorcier et vous. Ainsi, vous êtes à table, un *jettator* vous regarde; lancez-lui votre tasse de café à la figure, et soyez sûr que vous ne courez plus aucun risque. Il est vrai qu'il pourra vous en demander raison, et vous tuer; mais du moins ce n'est pas de la *jettatura* que vous mourrez. Nicolas Valletta a fait un livre sur la *jettatura*, intitulé *Cicala sul fascino, volgarmente detto la jettatura*. Dans ce petit traité il prétend que cette croyance remonte à la plus haute antiquité. On cite aussi de lui une jolie inscription en dialecte napolitain, qui était autrefois dans un cabaret de Pausilippe; la voici :

Amici, alliegge magnammo e bevimmo;
Fin che n'ci stace uoglio a la lucerna:
Chi sa s'a l'autro munno n'ci vedimmo?
Chi sa s'a l'autro munno n'c'è taverna?

« Amis, buvons et mangeons joyeusement, tant qu'il y a de l'huile dans la lampe. Qui sait si dans l'autre monde nous nous reverrons? Qui sait si dans l'autre monde il y a une taverne? »

De Castellamare à Sorrento, la distance est très courte. Sorrento est la ville des orangers. Avec ses rucs montueuses et pierreuses, elle offre un aspect plus pittoresque que Castellamare. On ne peut pas se dispenser, quand on est à Sorrento, d'aller visiter la maison du Tasse; et je vis, dans un enclôt d'orangers et de lauriers, l'emplacement de la *villa* où il était né. Mais j'avais entendu les Italiens parler du Tasse avec si peu d'admiration, que mon émotion fut très médiocre. Chaque peuple a presque toujours deux phares; deux grands génies

donc il fait alternativement son idole ; les Allemands vont de Goëthe à Schiller, et de Schiller à Goëthe ; l'Allemagne actuelle est pour Schiller ; le *xviii^e* siècle élevait Racine aux nues, nous l'avons rabaisé au profit de Corneille ; les Italiens nomment le Tasse ou Dante ; ces variations dépendent de la position intellectuelle et politique d'un pays : aujourd'hui, en Italie, ils renient *la Jérusalem*, et Dante est leur Dieu. Pendant que j'étais à Rome, il se forma parmi les jeunes gens des plus hautes familles romaines une société où se commentait le Dante. Ils voulurent bien m'y admettre. On se réunissait deux fois la semaine à midi. La société se composait de dix ou douze membres. Voici comment les séances étaient organisées. On convint qu'à chaque réunion on examinerait un chant, et que chaque membre à son tour serait chargé de préparer le travail. Tous les membres rassemblés, celui qui était professeur ce jour-là montait sur un siège un peu plus élevé que les autres, et commençait d'abord par lire le chant qu'il avait examiné, avec la prononciation la plus pure et la plus accentuée. On connaît le proverbe, *La lingua toscana in una bocca Romana*. Quand par hasard il se trompait dans sa manière de placer l'accent, un des assistants le reprenait. La lecture finie, commençait l'explication avec les commentaires : il y a eu des volumes de commentaires sur la *Divine comédie*. Le jeune homme qui parlait, analysait et examinait toutes ces scolies, les critiquait, les comparait entre elles ; et, les motifs de son opinion bien posés, établissait le sens qui lui semblait le meilleur. A côté de lui étaient deux membres qui avaient aussi préparé ce travail, et qui étaient ses contradicteurs. Dès qu'il avançait un sentiment erroné à leur sens, la discussion commençait ; on lui opposait d'autres textes, d'autres commentaires, et, peu à peu, les imaginations se montant, de chaque coin de la salle partaient des objections ; les réponses se croisaient en tous sens : le professeur, attaqué souvent de quatre ou cinq côtés à la fois avec une vivacité toute méridionale, répartait à tous sans s'émouvoir. On ne peut se figurer combien de mots spirituels, combien de saillies pétulantes et originales jaillissaient de ce conflit ; mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'au milieu de ce feu de discussion, on n'entendait jamais ni un mot amer, ni une plaisanterie mordante ;

c'était pour Dante, et non pour leur amour-propre, qu'ils bataillaient.

On trouvera peut-être un peu de futilité dans ce long travail sur les commentaires, et on accusera ma Société dantesque d'être pédantesque ; mais qu'on songe à ce que sont les Romains aujourd'hui. Les grandes familles romaines sont toutes pauvres. Pour les engager à bâtir ces admirables palais qui décorent Rome, les papes des siècles précédents leur ont prêté des sommes immenses hypothéquées sur leurs biens, avec des intérêts usuraires ; peu à peu ces intérêts se sont accumulés, et la tiare est devenue tutrice de toutes ces propriétés déposées entre ses mains comme gage. Le pape nomme pour les régir, avec de forts appointements, un sous-tuteur, qui en charge un administrateur, qui paie un homme d'affaires ; et les plus riches fortunes succombent sous tant de protecteurs ; de là une position affreuse pour ces nobles jeunes gens : ils ont des palais royaux, des galeries de tableaux inestimables, et ils logent dans leur grenier, car rien de tout cela ne leur appartient. Il est tel descendant des Boniface ou des Grégoire qui n'a pas mille écus de revenu ; viennent ensuite les exigences de leur nom. Une noble dame romaine serait déshonorée si elle n'avait pas de carrosse ; elle a donc un carrosse, et sa famille vit comme une famille d'ouvriers ; leur demeure est un supplice pour les héritiers de ces hautes maisons. Ajoutez à cela une stagnation littéraire et politique désespérante ; pas de presse, pas de livres, la censure coupe tout ; que voulez-vous qu'ils fassent ? il faut bien aimer quelque chose dans ce monde. Hé bien, ils aiment Dante ; ils se jettent dans le passé et s'y accrochent. Et j'avoue que, pour moi, je me prenais singulièrement d'intérêt pour ces hommes si malheureux, et vivant de leur admiration pour un grand homme ; se passionnant pour cette poésie si grave, si austère et si italienne avant tout. Comme ils ont une intelligence fine et exquise du beau ! Je me rappelle qu'à une séance on s'occupa du chaut de Francesca ; hé bien, quand le lecteur arrive à ce vers si simple et si touchant :

Quel giorno più non vi leggemmo avante,

la voix lui manqua, il devint pâle, et je vis couler des larmes des yeux de tous ceux qui l'é-

coutaient. Ces hommes avaient là ces vers cent fois, ils les savaient depuis leur enfance, et cependant ils ne pouvaient pas les entendre sans pleurer. Quelle belle et poétique organisation ! et qu'on est heureux d'être poète quand vos vers s'adressent à de telles oreilles.

Nous voilà bien loin de Sorrente ; mais cette digression n'en est pas une, puisqu'elle sert à faire connaître le côté intellectuel de l'Italie.

De Sorrento je me rendis, par la montagne, à Amalfi. La route est rude, semée de rochers, et il faut plus de sept heures de marche vigoureuse : j'arrivai le soir. Amalfi, jadis république puissante et guerrière, n'est plus aujourd'hui qu'un village admirable par sa position pittoresque, et fameux par son macaroni. La seule trace de sa grandeur est la cathédrale, où l'on retrouve de belles colonnes de granit, un vase antique de porphyre, et deux sarcophages antiques. Mais il y a encore, ce qui vaut mieux que tous les monuments et tous les temples du monde, la plus belle nature humaine et matérielle. Je partis le matin à cinq heures, et je longeai toute la côte dans une barque. C'est un enchantement ; toute cette côte est un paysage de Salvatore en pierre. Des rochers noirs, verts, bleus, gris, taillés à grands coups de hache, et semés de bouquets d'arbres rudes et âpres ; puis sur le bord, d'intervalle à intervalle, de petites anses calmes et enfoncées, avec un ou deux hâteaux en rade. Je me fis arrêter à Atrani, bourg situé à une portée de fusil d'Amalfi ; je montai sur une hauteur : sur la grève, des vingtaines de lazzaroni tout nus, presque noirs, se jetant avec frénésie dans la mer, criant, chantant ; puis remontant par groupes sur des pointes de rochers avancées ; ou bien revenant à bord, s'étendant nus et immobiles sur le sable ; puis d'autres se roulant humides sur la grève, et se relevant tout enveloppés d'un sable noir luisant ; il faut les voir pour comprendre ce que c'est que la mer. La mer, c'est leur vie, leur déesse, leur amour ! Une fois qu'ils ont gagné quelques sous, ils vont se jeter à la mer, et les y voilà pour huit heures, dix heures ! Ils y dorment, ils y mangent. Je m'amusais à envelopper quelques pièces de monnaie d'une feuille de papier, et la leur montrant, je la lançais dans la mer aussi loin que mon bras pouvait l'envoyer : à peine la pièce lancée, dix, vingt, trente d'entre eux se jetaient en plon-

geant ; et l'eau était si pure et si transparente, que je les apercevais long-temps encore nageant sous les flots ; puis l'un d'eux paraissait élever en l'air la pièce d'argent, et alors grands cris de joie et de triomphe. Certes, il n'y a pas de plus beau morceau de poésie écrite que l'Invocation à l'Océan de *Child Harold* ; hé bien, cette foule de corps jeunes et beaux, au milieu de cette mer écumeuse, me semblait mille fois plus poétique. C'est qu'ils ont des formes si belles et si nobles ! Quelle élégance dans leurs membres nus ! Des jambes si fines et si vigoureuses ! une peau si dorée et où le sang circule si vivement ! des muscles si accusés et cependant si arrondis ! Et, en les regardant, je pensais à ces longues bandes d'écoliers que nous rencontrons dans notre Paris, allant au collège, avec leurs figures pâles et maigres, leurs yeux brillants, leurs habits désordonnés, frissonnant sous notre ciel rigoureux ; et je me disais : Que je voudrais bien renaitre à Amalfi, et ne jamais apprendre à lire !

Je me fis alors servir à déjeuner. Comme le soleil était très ardent, on me mit sous une couverture de paille tapissée de toiles d'araignée, et l'on me donna, sur une table de bois, du jambon cru et des œufs. Bientôt, à l'odeur de mon repas, arrivèrent autour de moi une foule de petits enfants de quatre ou cinq ans, et trop jeunes encore pour nager. Il y en avait un dont la figure était charmante, je l'appelai ; son costume était curieux : une grande veste qui lui tombait jusqu'au bas des reins, un pantalon de toile, et au fond du pantalon, justement à un endroit que je ne puis nommer, une énorme déchirure par où pendait un morceau de sa chemise, en forme de bavette ; puis, sur le chef, un grand bonnet de coton : le peintre Bassano représente tous ses enfants ainsi. Il avait avec cela un air d'empereur romain, vraiment comique par sa gravité ; je lui donnai un œuf. Il paraît que sa mère ne le nourrissait pas de cette façon, car son premier mouvement fut de mordre dedans. Voyant que la coque résistait, il le tourna dans tous les sens pour trouver une ouverture ; il avait l'air d'un singe qui tient une noix. Enfin, pour dernier moyen, il prit une pierre, et frappa si bien sur l'œuf, que toute la partie liquide lui jaillit à la figure ; son étonnement fut merveilleux. Mais un de ses petits frères, qui était plus civilisé

apparemment, se jeta sur lui, et, en un clin d'œil, il l'avait débarbouillé. Allez à Atrani apprendre à manger des œufs à la coque.

C'est à Atrani qu'est né Masaniello; c'est sur ces roches que la boussole a été inventée, et qu'on a retrouvé les *Pandectes*. Le village offre encore un monument très curieux; ce sont les bas-reliefs en bronze de l'église de San-Salvatore, avec l'inscription de l'année 1087, époque de la grandeur de la république d'Amalfi. Les portes, commandées par Pantaléon, fils de Pantaléon Biaretta, pour le rachat de son âme, et consacrées à Saint-Sébastien, sont aujourd'hui les plus anciennes des nombreuses portes en bronze de l'Italie, depuis que l'incendie de Saint-Paul-hors-des-Murs, en 1823, a détruit les portes de cette basilique, fondues, en 1070, à Constantinople.

D'Amalfi je me fis conduire par mer jusqu'à Salerne. Salerne est à une distance de deux lieues environ. C'est, comme on le sait, une ville fort célèbre dans les fastes du moyen âge; Robert Guiscard en avait fait sa capitale, et il y avait une célèbre école de médecine et de droit. Son port, d'après l'inscription, fut commencé par le fameux conspirateur des vèpres siciliennes, Jean de Procida, noble et médecin de Palerme, ami et compagnon de Manfred, le poétique bâtarde de l'empereur Frédéric II. A l'exception du Dôme, construit d'antiquités, et des six curieuses colonnes romaines cachées dans l'écurie de l'archevêque, l'aspect de la ville est aujourd'hui assez moderne.

Le Dôme, vaste édifice consacré à saint Mathieu, par Robert Guiscard, est presque un musée par la multitude de colonnes et de bas-reliefs enlevés au temple de Pæstum. Grégoire VII, mort fugitif à Salerne, y est enterré; et quoique l'on y vénère le corps de saint Mathieu, la sainteté de la relique de l'apôtre paraît presque effacée par le souvenir du pontife. Ce fougueux successeur de saint Pierre, dont toute la vie fut un combat, s'est fait une épitaphe bien étrange par sa gravité calme :

Dilexi iustitiam, et odivi iniquitatem; propterea morior in exilio.

« J'ai cheri la justice, j'ai haï l'iniquité, et pour cela je meurs en exil. »

• Valéry.

• Idem.

Non loin de la chapelle où sa statue est debout, se voit le tombeau du cardinal Caraffa, son admirateur, sur lequel on trouve un bas-relief antique et une inscription qui se termine par une sorte de jeu de mots assez étrange :

Hic mortuus jacere delegit ubi Gregorius VII, pontifex maximus, libertatis ecclesiasticæ, vigil assiduus, excoebat adhuc, licet cubet.

« J'ai voulu reposer ici où Grégoire VII, très-haut et très-grand pontife, gardien assidu des libertés ecclésiastiques, en est resté debout quoique couché. »

Après avoir visité la ville, je louai pour quelques paoli une sorte de petit cabriolet composé de trois planches, et je partis au point du jour pour Pæstum. La route est de six heures environ. Nous arrivâmes avant midi; le thermomètre marquait trente-trois degrés de chaleur. Je ne voulus pas cependant perdre de temps, et mon guide me conduisit aux trois temples. Je ne sais rien au monde de plus triste, de plus imposant et de plus solennel. Imaginez-vous une plaine aride, plate, brûlée, à peine tapissée d'une herbe courte et jaunâtre; au-dessus un ciel d'airain; à deux cents pas de là, la Méditerranée bleue et unie, et au milieu s'élevant, solitaires, trois temples assez distants l'un de l'autre pour que la vue ne les confonde pas, assez rapprochés pour que le regard puisse les embrasser à la fois, et restant là debout comme les derniers monuments de toute une civilisation expirée. Pas une maison, pas un palais, pas une ruine; rien que ces trois temples. Leurs toits et leurs murs ont été détruits par le temps, il ne reste que les colonnes; et on ne peut se figurer comme c'est un effet ravissant de voir la lumière jouer dans les intervalles de ces colonnes, et de saisir le ciel et la mer à travers leurs torses bruns et élégants. Souvent au-dessus d'elles planent des volées de corbeaux, comme pour s'abattre sur ces cadavres de pierre; et il y a une colonnette du temple de Neptune, encore sillonnée, noircie et fendue d'un coup de tonnerre. Enfin pour compléter la sombre impression de ces lieux, la *mal aria* y règne toute l'année. Tout le monde a entendu parler des roses de Pæstum; aujourd'hui plus de fleurs, et il me semble que cette parure irait mal aujourd'hui à ces ruines majestueuses; l'air empoisonné qui pèse sur elles s'harmonise bien mieux avec leur sombre beau-

NAPLES.



Engraved by

AMALFI.



Engraved by

ITALIA. PISTIA.

VESTUM.

J. Turner del.



té. Ni village, ni habitations; une grande métairie où habitent ceux qui montrent les temples. Leurs visages sont caves, leurs yeux crenux, leurs voix faibles; il n'y a que leur misère qui soit plus affreuse que leur dépérissement; ils me préparèrent cependant un déjeuner passable. Après mon repas, je me sentis atteint d'une tête pesanteur de tête, que mes yeux se fermaient malgré moi; mais ces bonnes gens m'empêchèrent de dormir, en me disant que ce sommeil me donnerait la fièvre; ils m'engagèrent aussi à repartir à l'instant; et ce ne fut qu'au bout d'une demi-lieue que cette somnolence se dissipa. Combien faut-il que des hommes soient misérables, pour passer leur vie dans cette atmosphère chargée de peste, à montrer ces ruines mortelles; et cela, non pas afin de se préparer une vicieuse douce et fortunée, mais pour recueillir quelques légères aumônes des voyageurs, et s'empêcher de mourir! Demandez-leur ce qu'ils gagnent, ils vous répondent, et leurs baillons avaient répondu avant eux, *Si campa*, on vit. Est-ce là vivre?

De Prestum je me dirigeai vers la Cava. La Cava est une vallée suisse, située un peu au-dessus de Salerne, avant Amalfi, et offre des oliviers, des chênes, des châtaigniers, des cascades, de sombres et fraîches grottes. C'est à la Cava que Filangieri a écrit la science de la législation; c'est à la Cava que Michalon a composé les paysages. Quand vous avez parcouru dans tous les sens cette délicieuse vallée, montez sur ces hauteurs, presque au sommet du mont Fenestra, et vous trouvez un couvent très curieux, appelé le monastère de la Trinité.

Les monastères jouent un grand rôle en Italie. L'Angleterre montre ses églises, l'Allemagne ses châteaux, l'Italie ses couvents. Les couvents ont été long-temps, dans une grande partie de l'Europe, les sanctuaires de la science, et les laboratoires de la civilisation. Le protestantisme et la révolution française les ont jetés bas dans le Nord; mais en Italie, où ils ont été si long-temps la pépinière des papes, ils conservent encore aujourd'hui leur majesté poétique. Ce sont des mines de marbre, de pierres précieuses, de chefs-d'œuvre en peinture presque inestimables; ce sont les dépositaires des trésors historiques et politiques. Pas une chartreuse qui n'ait son illustration ou comme beauté de site, ou comme richesses in-

tellectuelles; et pas un bourg, pas un village, qui n'ait sa chartreuse. La chartreuse de Pavie est une merveille; l'abbaye de la Vallombreuse, près de Florence, est un enchantement. Mais un des plus curieux couvents que j'aie vus en Italie, est certes le couvent des Capucins.

Savez-vous quel est leur cimetière? Ce sont trois chapelles placées à la suite l'une de l'autre, et toutes meublées d'ossements humains. Tout ce qui décore ces trois chapelles est fait avec des débris de corps; des amas de têtes ont servi à disposer les autels, les voûtes et les niches. Dans ces niches sont les cadavres des moines, encore habillés de bure; l'un est debout, l'autre assis, l'autre à genoux, et l'un en a dont on n'aperçoit que la tête à moitié couverte d'un capuchon, et les mains qui passent au bout des manches et tiennent un crucifix; on en voit qui ont la bouche fermée, et, à côté d'eux, d'autres ont la bouche ouverte, montrant deux rangées de dents blanches; ils imitent toutes les poses de la vie; et, chose étrange, ces têtes de morts n'ont pas toutes la même physionomie. Quand les squelettes tombent en ruines, et qu'ils ne peuvent plus rester entiers, les morceaux en sont bons, et avec les débris, on fait des lampes, des flambeaux, des ornements pour l'autel. Il y a sur le mur des membres attachés en saintoïr; j'ai même vu un sonnet dont les lettres étaient des débris d'ossements. Je demandai au moine qui nous servait de guide, pourquoi tous les squelettes n'étaient pas dans la même attitude; il me répondit: *Bisogna cambiare*, il faut bien changer; et c'est qu'en vérité il y a de la coquetterie dans tout cela, dans cette architecture à dentelles, comme les églises du moyen âge; dans ces combinaisons ingénieuses de croix, de dessins et d'arabesques; c'est le boudoir de la mort.

La Cava n'est pas un couvent de cette espèce; c'est une de ces retraites scientifiques où l'on fait le rêve de s'enfermer un an pour dévorer des manuscrits, quand on a vingt ans, et qu'on croit à la postérité.

La Cava est le monastère le plus riche en charte et en institution du moyen âge. On voit là comme les souverains de Bénévent, de Salerne et de Capoue, envoyaient toujours quelques actes de donation aux couvents après un crime commis. Le style et la teneur de ces chartes jettent un grand jour sur l'esprit et l'his-

toire de ces temps de barbarie. Parmi ces monuments, il en est un fort curieux comme preuve de la modération des habitants.

Alphonse I^{er} d'Aragon avait envoyé à la commune un blanc-seing, avec invitation d'y inscrire tous les privilèges qu'elle désirait; la commune remplit le vide, et renvoya la charte à Alphonse; mais on avait mis tant de discrétion dans l'usage de cette permission, que le prince lui renvoya le diplôme avec des concessions plus étendues que celles qui avaient été demandées.

La bibliothèque n'est pas fort nombreuse, mais elle renferme de belles éditions des Aldes, des Jantes, des Grifi et des Etienne; une édition de saint Jean-Chrysostôme, fort remarquable; une Bible du viii^e siècle, très bien conservée, in-quarto, écrite avec de l'encre de plusieurs couleurs, et témoin curieux de la calligraphie à cette époque; une autre Bible du xiii^e siècle, dont on ne peut trop admirer la netteté des caractères, la blancheur du vélin, la richesse éblouissante des enluminures et des images peintes en or, et en diverses nuances. On y trouve enfin le *Codex legum longobardorum*, de l'année 1004, un des exemplaires connus, et le plus précieux de ce qui contient les lois des rois d'Italie jusqu'à Lothaire II.

Le moine qui nous servit de guide nous raconta un fait fort intéressant. Le monastère de la Cava renferme des titres généalogiques des maisons les plus anciennes d'Italie. Un jeune homme, descendant d'une haute famille, se vit disputer son nom et ses biens. Il était épris d'une jeune fille de noblesse, et le père de sa fiancée lui déclara qu'il ne l'épouserait qu'après avoir fait constater, d'une manière irrécusable, ses droits au titre qu'il prenait. Le jeune homme, sur des renseignements donnés, part pour le monastère de la Cava, arrive, s'enferme dans la bibliothèque, et, après six mois de recherches perpétuelles, revient à Naples avec ses titres établis, et épouse celle qu'il aimait.

L'église du couvent, appelée église de la Trinité, offre une pierre sépulcrale avec une mitre renversée. On a fait là-dessus beaucoup de commentaires; mais la tradition du couvent est que cette pierre recouvre les restes de l'anti-

pape Bourdin. Peu d'années auparavant, vers 1100, un autre anti-pape, nommé Théodoric, après avoir promené son vain titre pendant cent trois jours par les bourgs de la Campanie, mourut simple bénédictin dans ce monastère. Enfin, vers la fin du même siècle, Innocent III, troisième anti-pape, fut enfermé, par Alexandre III, à la Cava. La Cava était la maison pénitentiaire de la tiare.

Nous retournâmes le soir même à Naples; nous allâmes dîner à une *osteria* située à Santa-Lucia, sur le bord de la mer; c'est une des jolies positions de Naples. La salle à manger est une galerie élevée de quelques pieds au-dessus de l'eau, et vous voyez en bas une foule de petites barques qui se bercent au flot; vous pouvez même pêcher de la salle à manger dans la mer, si vous le voulez. Sur ces barquettes, que l'on appelle des lances, viennent se mettre des chanteurs ambulants qui vous chantent les plus jolies *canzonettes* du monde; je m'en rappelle une, pleine de grâce et de gentillesse. La voici :

M'ardesto core comm' a na cannella,
Bella, quando te sento annomenare,
Oje piglia la spenzienza della neve:
La neve è fredda e se fa maniare;
E tu, comme si tant' aspra e crudele,
Muorto mme vedi e non mme vù ajutare.
Fenestra chiusa e padrona crudele,
Quanti sospiri m'aje fatto jettare.

Vorria arventare no picciotto,
Co na lancia a ghi venenno acqua;
Pe mme nne i da chiste palazzotte:
« Belle femmene meje a chi vo acqua? »
Se voca na nennella de là 'ncoppa:
« Chi è sto ninno che va venenno acqua? »
E io responno co parole accorte:
« So lagreme d' ammore e non è acqua. »

« Le cœur me brûle comme une chandelle, quand je t'entends nommer, ma belle. Prends aujourd'hui exemple de la neige : la neige est froide et se fait manier; et toi, tu es si âpre et si cruelle, que tu me vois mort et ne venx pas m'aider. Fenêtre fermée et maîtresse cruelle, combien de soupirs tu m'as fait pousser ! »

« Je veux devenir un petit garçon avec deux seaux pour vendre de l'eau, et j'irai disant : « Belles femmes, qui veut de l'eau ? » Et si une jeune fille dit d'en hant : « Quel est le petit qui va vendant de l'eau ? » je réponds avec des paroles accortes : « Ce sont des larmes d'amour et non de l'eau. »

E. LACOURÉ.

Valery.

LES PETITS THÉÂTRES DE NAPLES.

Oui, mesdames, c'est un feuilleton en grand. La ville de Naples, qui n'a peut-être pas trois journaux (par ordre exprès de son gouvernement), me permettra bien, je l'espère, ce genre de satisfaction. Je veux vous mener en belles robes et en éventails de papier peint, d'abord, au théâtre *San-Carlo*, puis ensuite, si vous le permettez, au théâtre de *Polichinelle*. Vous n'y entendrez que des choses édifiantes. Il ne s'y passera rien de la force des drames modernes; les dandies ne parleront pas le chapeau sur la tête comme à la Porte Saint-Martin font les colonels et les séducteurs, et il n'y aura pas de jeune fille qui assure avec un fanteuil la porte menacée de sa chambre d'auberge.

Naples, espagnole et italienne à la fois, raffole de spectacles. Depuis le Vésuve, théâtre éternel qui ne donne que le soir et à heures fixes, que de représentations, bon Dieu! Ici, d'abord, c'est une rue inouïe au monde, la rue de Tolède, la rue la plus ériarde, la plus sale et la plus gaie, la rue de Naples où l'on fait le mieux le nuochoir. Prenez garde à vos poches, honnêtes *forestieri*! Quand de pauvres vieilles dames à chapeau de paille, assez semblables à des revendeuses à la toilette, vous demanderont l'aumône dans cette rue; quand de belles grandes filles brunes comme une grappe d'Ischia vous porteront sous le nez de petits enfants tout nus, en vous disant : *Un grano per carità*! défiez-vous bien de cette misère qui s'en va flairant vos habits et la générosité de vos manchettes! Je sais un de mes compagnons de voyage, grand philanthrope, auquel il en a coûté six foulards, pour avoir écrit dans cette rue des remarques sur son album. Tout cela parce qu'au milieu du bruit et devant *San-Carlo* même on bat la caisse, et qu'un petit homme trapu, assez pareil au *gracioso* du théâtre espagnol, cabriole sur quatre planches au milieu de franciscains qui font la quête! Au mercredi des cendres et quand il est bien promené, suivant l'usage, habillé en femme

enceinte, ce *gracioso* commence à se rouler sur cette même place avec force doléances et grimaces, disant qu'il souffre et qu'il veut un médecin. Arrive un opérateur qui veut lui faire subir la méthode *césarienne*. *Gracioso* y consent. L'opérateur, armé de tenailles, lui extrait alors du ventre trois paquets de corde, un fœtus, du vermicelle et un gâteau de macaroni. Et à ce spectacle, les *lazzaroni* battent des mains; ils pleurent de rire et de compassion en s'écriant : *Povera donna!* Ne voilà-t-il pas, Messieurs, le bon gros rire de Ragotin dans notre *Roman comique*?

Il est temps que je vous conduise à la façade de *San-Carlo*. *San-Carlo* ou Saint-Charles est un théâtre plus beau, à mon sens, que la *Scala* de Milan, malgré un assez mauvais goût de décoration intérieure qui fait ressembler ses dorures au papier de plomb qui recouvre les chocolats. Saint-Charles est vaste, aéré, brillant de reflets quand on veut bien se donner la peine d'allumer son lustre. Les jours de gala (et notamment le jour du bal donné en l'honneur de sir Walter Scott, 1832) la salle de Saint-Charles offrait un brillant coup-d'œil. C'est en général la haute aristocratie qui en occupe les loges. Les officiers napolitains, brillants et agrafés dans leur uniforme, y font l'effet de ces enseignes ou mannequins élégants qui bordent les boutiques de tailleurs anglais dans Piccadilly ou le Strand. Ils sont presque tous fort soigneux de leur personne, jolis hommes et bons ténors. *Donne-moi donc mon corset, maraud*, dit Juan à Leporello son valet. Les officiers napolitains en disent autant. Le théâtre Saint-Charles joue le chant, la danse, et les oratorios. Dominique Barbaja, entrepreneur de tous les théâtres d'Italie, était un pauvre cocher du temps de Napoléon; il paraît qu'il aime mieux avoir à cette heure un palais *via di Toledo*, et une villa au Pausilippe. Vive l'industrie!

Au théâtre Saint-Charles, le premier théâtre de Naples, qu'entendez-vous, je vous le demande, que vous n'avez pas entendu? Madame Malibran y jouerait-elle la *Cenerentola*, Labla-

* Voyageurs.

* Un sou par charité!

che, *Henri VIII*, et Tamburini l'*Agnese*; vous croyez encore toucher le velours d'une loge des Bouffes. Venez donc à deux pas de là, oui, rien qu'à deux pas, et vous n'aurez pas sujet de vous repentir.

A deux pas de *San-Carlo* est construit son diminutif, *San-Carlino*, théâtre des polichinelles. C'est bien le plus bouffon, le plus érassieux, le plus pogueu-nard, le plus rusé, le plus napolitain de tous les théâtres de Naples! J'y avais une place marquée tous les soirs entre la clarinette et le second joueur de *timbalo*, un petit bonhomme de douze ans. Je me souviendrai ma vie entière de la première farce que j'y vis jouer en août 1832. La *Rocca di monte Corvo* était le titre de ce bon et gras mélodrame. Dans ce mélodrame il y avait douze brigands, un pauvre signor qui donnait sa bourse, et un souffleur que l'on agonisait d'injures dans la salle même parce qu'il était *allegro* et donnait mal la réplique. Dans cette pièce, le *Pulcinella* était comme dans toutes, le premier et le seul nœud de l'intrigue. C'est lui qui apprenait aux captifs de la caverne à jouer du flageolet et à s'esquiver; le souterrain de Gilblas perçait évidemment dans tout cela. Il y avait une vieille de soixante ans, en jupe rouge, espèce de Léonarde, qu'on voulait aussi marier avec ce même Polichinelle. Le premier jour j'e trouvai cela médiocrement bouffon, je comprenais très imparfaitement le dialecte. Le dialecte napolitain est plein de verve, caustique jusque dans son grassement et ses sons de gorge, ayant parfois dans ses éclairs un singulier rapport avec ce que les Anglais nomment *humour*, mot qui serait ici fort bien remplacé par celui de *brio*. Une fois familiarisé avec la langue, je fus surpris de saisir et d'applaudir moi-même involontairement à outrance la scène qui suit (C'est Polichinelle avec sa veste blanche à gros boutons comme nos pierrots, et son masque noir à nez de carton, qu'on amène devant les brigands *della Rocca*). On lui demande sa profession.

« — *Sono artista*, dit d'abord Polichinelle. »

Le brigand lui explique alors comment il se fait qu'il n'y a d'artistes utiles à la société que ceux qui tuent, pillent et dévalisent. Le même *bricone* fait paraître alors devant lui quelques autres hommes de la troupe qui continuent avec acharnement l'interrogatoire.

« — De quel pays êtes-vous? lui demandent-ils en chœur. »

Polichinelle, effrayé d'abord, se rassure et dit : *Romano*.

« — *Romano!* dit un voleur, attends donc. Je me souviens qu'une fois, à Rome, un *contadino* m'a frappé de son couteau dans un marché! Depuis ce temps j'ai fait vœu de boire le sang et de manger le cœur du premier Romain que je rencontrerais. »

« — Signori, alors je suis *Toscano!* »

« — *Toscano!* reprend un autre; j'ai reçu sur la tête un violent coup de marteau dans cette gracieuse cité de Florence, et depuis... »

« — Signori, signori, sono... *Sinese!* »

Du moment que *Pulcinella* est *Sinese*, c'est-à-dire *Chinois*, on ne l'inquiète plus et chacun le laisse paisible. Il croise alors ses mains sur sa jaquette, fait tourner ses pouces et met un pâté dans la coiffe de son chapeau. Il mange ce pâté avec la grace de *Pourceaugnac* achevant sa cotelette dans Molière. Il crie, il chante, il fait rire les bandits, danser la vieille et trembler la caverne avec sa voix de *basso*. J'oubliais de vous dire que, dans cette pièce, l'homme volé (*Pigliato della Roba*), le pauvre diable est hué et sifflé. On applaudit beaucoup des voleurs qui sont grands et forts comme des porteurs d'eau du Louvre. Avant tout, le Napolitain aime à se voir peut-être dans la glace; ces gens à rude barbe, à chapeau pointu, à phrases brèves, gens de grand chemin et de petites ruses, leur plaisent. Le *Pulcinella* les égale et a tout le fruit de ces représentations.

D'autres fois Polichinelle est le plus patient filon de la terre; il raconte combien de temps il faut *avant de se faire la main*. Cette fois il est intendent du duc de Paligatiano, joli petit duc boiteux, aveugle, rachitique, que ce bon Polichelle récréé et escroque comme un acteur ou un auteur en vogue à Paris.

Les *pulcinella* portent le costume suivant :

Une jaquette très ample à boyaux, un pantalon blanc comme la jaquette, des souliers à pompon blanc, un bonnet blanc, tout cela *fariné* comme la statue du commandeur à la lune; le nez seul est noir; ils nomment ce nez un nez de *papagallo*.

Quand c'est *Pasquale*, le meilleur et le plus vieux polichinelle de Naples, qui joue à ce petit théâtre de *San-Carlino*, théâtre enfoui, Naples n'a pas assez de carrosses.

J'ai connu un pauvre diable qui jouait les *polichinelles* sans trop de succès, et qui avait été



LETTORI TIRIACCHI E HALLOW.



MARI-UNITER.

Am. Editor del
ITALIA DEL 1874

marquis à Bergame, la patrie des arlequins. « C'est Arlequin qui m'aura porté malheur, Arlequin mon rival! soupirait-il mélancoliquement. » Ce pauvre marquis ruiné dépensait dix grains par soir, una *orgeata*, una *limonata*, et tout était dit.

Il avait cinquante-deux ans. Je l'emmenai dîner un soir en compagnie à Santa-Lucia. Il s'exprimait avec une aisance parfaite dans ma langue, savait Juvénal et les poètes de la décadence, mangeait fort peu de pastèques et jouait fort bien aux dominos. Il me raconta que Murat lui avait un jour cassé sa canne sur l'épaule. D'habitude, Seripandia (c'était son nom) était fort railleur; il jugea comique de porter un soir en scène les bottes jaunes, les éperons et les dentelles de Murat. Il avait un cheval blanc (en carton), et, comme il est à remarquer que les généraux ont presque toujours des cheveux blancs, Seripandia faisait le général et commandait douze galopins armés de bâtons. Cette farce amusa beaucoup parce qu'il imitait le prince admirablement. Au sortir du théâtre, un homme en manteau l'aborda sous une lanterne et lui remit une lettre. C'était un bon de 200 piastres sur la cassette de Mura. Le même manteau élevant alors ses deux manches, laissa choir un gourdin irrécusable de volume sur les épaules du pauvre acteur. « Et de cette manière, ajoutait Seripandia, je touchai deux capitaux, ce à quoi je fus très-sensible... »

Le théâtre *San-Carlino*, qui est placé dans une cave, réunit souvent la meilleure société de Naples; communément c'est la bourgeoisie qui en occupe les gradins. Le *poeta* du théâtre, l'auteur des imbroglis, reçoit quarante piastres pour son livret quand ce livret est excellent. C'est ce que touche chez nous, par semaine, le plus mince auteur de vaudeville. Le *poeta* est souvent lui-même à la porte cansant avec l'*abboyeur*; il loge d'ordinaire dans la partie haute et sale de la ville. Tout le monde n'est pas d'un coup *Goldoni ou Giraud*.

« Bravo! bravo! il *furbo e a crepare!* viva! viva! *miraviglioso!* » Voilà dans quels termes s'expriment les loges quand c'est un polichinelle en renom qui joue. Le commissaire assiste en habit brodé à ces représentations pour que tout s'y passe dans l'ordre *e senza parlar di politica*. Il a, comme tous les spectateurs un peu gentils-hommes, un grand éventail de papier peint sur lequel est d'ordinaire saint Janvier, avec sa fiole

de sang et des lunettes. Ce spectacle finit de dix à onze heures. Il est voisin du fameux théâtre *Fondo*.

Le théâtre *del Fondo* a les mêmes acteurs, la même administration et les mêmes opéras que Saint-Charles; il est de moyenne grandeur, misérable d'entrée et flanqué d'une *bottega* intérieure où des garçons en tablier blanc vous servent des oranges et des marasquins.

Je dois vous dire deux mots de la *Fenice*. La *Fenice* qui n'a rien de celle de Venise, est encore un petit théâtre pareil à ceux de nos boulevards. On lit à sa porte des affiches dans le style français le plus obséquieux, sinon le plus pur. Témoins celle-ci, que je vais transcrire *littéralement*.

« Soirée du 28 juillet 1832,

» Pour le bénéfice de l'actrice ISABELLA SARRAZINA,

» Avons l'honneur de vous inviter à notre théâtre, l'actrice incomparable vous ayant choisi une des excellentes pièces du théâtre italien, ayant pour titre :

» *Le triomphal retour d'Ariolde,*

» roi des Lombards, en sa ville ;

» Qui sera suivie d'un petit opéra en deux actes et mêlé

» de bons mots et de traits ridicules pris de l'histoire

» florentine, — savoir :

» *Le poète Tragoli (haricots)*

» à la campagne de Protolino.

» Toute la décence possible, le zèle et les salutations

» de l'humble troupe, sont les attributs qu'elle ose se

» flatter qui pourront mériter votre présence et vos

» bienfaits. »

En sortant de là suivez vers la gauche les grandes dalles du quai du Môle. Le Môle, ce boulevard de Naples, y contient sur ses quais presque autant de badauds que notre boulevard du Temple. Voilà des enfants en chemise, d'autres tout nus, se traînant deux à deux sur les parapets du Môle comme des fourmis au soleil. Survient un troisième, un quatrième, et les voilà qui cherchent à se hisser sur les grands rebords du quai, puis tout-à-coup ils retombent sur le sable, mêlés comme chaque fil d'un macaroni.

Mais chut! voici un monsieur en habit noir, habit râpé, habit de poète. Messieurs, respectons un peu son uniforme. Son habit a vu jadis Ugolin, il a touché de près la manche du comte Roger, il a reçu des coups de plat de sabre des Sarrazins. N'est-ce pas vous dire que ce pauvre chrétien va vous expliquer le Tasse, qu'il est pour le lazaronne la seule providence des temps anciens, l'homme des poèmes, des *canzoni*, des

nouvelles? Voyez! le voilà à peine monté sur ses trétaux que le cercle d'auditeurs se forme attentif. Ils sont là tous en face de la mer d'Ischia et de Caprée; le château de l'OEuf les regarde pour voir s'ils ne conspirent pas. Le château de l'OEuf avec sa seule meurtrière ouverte comme un œil d'aigle, voit des conspirations partout depuis Masaniello. Allons, signor, voici le moment, le moment d'être grand et véritablement hardi; dites-leur bien haut ce que vous pensez de cette force d'inertie qui est la seule force italienne, de cette mollesse de langage qui a passé de la bouche au cœur, de cette paresse qui tue chez eux les plus beaux sentiments d'audace; parlez-leur du Tasse en prison et d'Alfieri, le Brutus en perruque; et si vous avez du sang au cœur, dites, dites bien haut comment il se fait que Pellico ne soit pas vert et pourri comme les murs de sa prison!

Mais l'improvisateur aime mieux parler d'Ugolin, Ugolin et le *mangia' di noi* du Dante; car, ne faites par erreur, l'improvisateur n'est souvent rien moins qu'un pauvre homme de lettres ruiné, comme cela se voit chez nous, un brave homme d'auteur comme l'était *Canerana*, auteur fécond qui jouait à lui seul les pièces de son théâtre, donnant par jour deux représentations, une le matin, une le soir. L'improvisateur d'Italie a du reste un but et une consécration véritables; il popularise, chez le peuple, la poésie. Autant nos improvisateurs de salon et d'Athénée sont ridicules en avilissant chez nous la poésie jusqu'aux fades jeux de la rime et aux puérilités de la scolastique, autant ceux d'Italie, en demeurant dans les bornes de leur emploi, en commentant l'esprit et le génie de leurs poètes, plutôt qu'en y substituant le leur, sont-ils dignes d'attention et de justice. Le domestique de place qui me conduisait me fit remarquer un jour la maison d'un homme qui écrivait quelques poésies devant sa porte. «Voici Olivario, me dit-il, un gaillard solide pour l'improvisation, *bravo per canzoni*; on lui en commande de tous les côtés de Naples. Il fait aussi bien le couplet de table que l'épithalame, et mériterait d'avoir à Pompéi la casa du poète Sallustio. Seulement, il s'est fait une grave affaire. Vous savez peut-être ce que c'est que la *Grotte du Chien*, car je vous suppose trop indolent en fait de curiosité naïve

pour y aller voir ce qui s'y passe. Or, il y avait dans Naples, il y a un mois, une vieille marchesa qui tenait beaucoup à son chien; un griffon nommé Zoppi. Zoppi avait bien le mufle le plus rosé et les oreilles les plus soyeuses du monde; il jappait surtout avec un rare talent, il jappait à ne pas laisser entendre un charlatan vendant son eau-de-vie et ses bouteilles d'élixir. Voilà que tout-à-coup il n'est question dans l'hôtel de la marchesa que de la disparition de Zoppi. Les voitures de la Chiaja avaient-elles écrasé l'intéressant griffon, ou bien la fontaine Santa-Lucia l'aurait-elle noyé? Quel lazzarone assez osé pour un tel crime? On allie Zoppi dans toute la rue de Tolède. Zoppi figure en grosses lettres sur les petites affiches des *botteghe*. La marquise avait des crises de nerfs devant le portrait au pastel de son griffon. Olivario l'improvisateur était le seul qui sût à Naples le sort du pauvre Zoppi. Les aboiements répétés du chien avaient toujours paru fort déplaisants au patient Olivario qui déclamaient avec assez de succès dans le salon du palais Goluccio, le palais de la marquise. Dans une circonstance toute récente, Olivario avec ses habits troncs, son pauvre chapeau gris et ses manchettes sales, avait eu l'insigne honneur de réciter une *novella tragica* devant le roi de Naples lui-même qui était venu chez la marchesa prendre les sorbets. Au plus beau de son poème, Olivario avait été interrompu par Zoppi qui, non content d'aboyer frénétiquement sur la terrasse, était venu mordre aux jambes l'improvisateur, et déchirer son pantalon beaucoup trop mûr, lorsqu'Olivario disait ce vers :

*La vendetta d'Apollo ha fatto Marte **

incident qui avait terminé la tragédie au milieu des rires les plus bouffons. Olivario s'était bien promis de s'en venger de concert avec le paysan qui garde la Grotte du Chien, en trafique et en garde la clef; il avait, dans une belle soirée de juin, volé Zoppi qui furetait dans la cour du côté des cuisines. Le griffon Zoppi était devenu le *sujet* intéressant des expériences carboniques de ce gardien. La vie de ce pauvre animal se passait en évanouissements réguliers et perpétuels; à la joie des curieux, des évanouisse-

* Allusion à l'épisode d'Ugolin (*Inferno*).

* A San-Carlino.

* Cafés.

* Mars a tiré vengeance d'Apollon.

ments à faire envie aux petites maîtresses de Naples!

Or la marchesa n'avait jamais vu la *Grotte du Chien*. Curieuse de visiter cette grotte beaucoup moins digne d'intérêt que les étuves voisines de San-Germano, elle s'y fit conduire par son cavalier servant. Dans le pauvre chien qui se tortait convulsivement sous l'influence empoisonnée de la vapeur de la grotte, elle reconnut Zoppi. Ce fut un coup de foudre pour la vieille marchesa. Elle fit mander le paysan qui confessa tout et vendit Olivario. La marquise voulait qu'il fût emprisonné; mais comme c'était le jour de Pâques, et qu'elle avait coutume d'aller passer le reste des fêtes à Castellamare, le crime d'Olivario fut impuni.

Olivario est un bon père de famille; il cultive lui-même ce petit terrain que vous voyez, et mange son blé de Turquie aussi bien qu'un lazaronne.

En voilà assez sur les théâtres. — Parlons maintenant comme contraste des représentations et fêtes religieuses. Naples, curieuse et vive comme l'est une jeune fille, se laisse prendre par les yeux plus qu'aucune ville d'Italie. C'est le pays de la forme que cette brune Italie, comme l'Allemagne est le pays de l'idée. Il faut à ce ciel d'un bleu dur et vif, d'un contour brillant et toujours net, des couleurs également tranchantes, une poésie palpable et découpée pour ainsi dire au ciseau; il faut que la religion elle-même s'y fasse toucher au doigt comme le côté du Christ qui accuse Thomas d'être incrédule. Et de là ces belles et saintes fêtes, ce trépan porté le soir aux flambeaux et ces fagots allumés devant la maison du malade; de là ce prêtre qui passe sous un dais au son des cloches, et comme s'il s'agissait du salut de toute une ville, comme s'il était Belzunce et que Marseille eût la peste! Tout cela pour un pauvre homme dans une mauvaise chambre, agonisant et entouré peut-être de trois amis. Il n'y a que Naples pour ces représentations aux crucifix miraculeux, aux bannières bénies, aux châsses saintes. Naples, avec son épicurisme grossier, sa glotonnerie flamande, incline le genou devant ces pieux lambeaux du catholicisme. — Je n'en veux pour témoin que la fête du sang de saint Janvier, *festa del sangue*, nom qui désigne le miracle annuel de Naples. C'est dans la chapelle du Trésor que se conserve le buste et le sang de saint Janvier, ce patron merveilleux de la ville. Cette chapelle, érigée après

la peste de 1526, renferme des *lunettes* peintes par le Dominiquin, admirables restes du génie de ce grand maître, dont les rivaux redoutaient tellement la force, qu'ils cherchèrent à l'empoisonner jusqu'à deux fois en mêlant un arôme vénéneux au plâtre chaud dont il se servait pour ses fresques.

Le miracle du sang de saint Janvier a lieu dans cette chapelle. Le sang, contenu dans une fiole de verre, est montré aux curieux pour que l'infailibilité du miracle ne soit pas douteuse. Il y a, dès le matin, de vieilles femmes à bâtons noueux qui s'approchent sans trop de façon de la balustrade, elles se prétendent de la famille, et demandent au saint de ne pas les faire languir. Quand le miracle n'a pas lieu assez vite (c'est d'ordinaire sur le midi), ces femmes mettent les poings sur les hanches, injurient le saint et lui produisent les noms les plus grossiers. L'illumination de la ville est admirable le soir, son obélisque entouré de girandoles: ce coup-d'œil est éclatant, moins remarquable cependant que celui de la *girandola* à la fête de Saint-Pierre de Rome.

Cet appareil de représentations religieuses, toujours théâtral et solennel, se fait remarquer plus étrangement encore à la fête de la Madone de l'Arc. La *Madona del Arco*, solennité plus mystique que celle *Piedigrotto*, réunit autant de monde autour de sa chapelle. C'est pour un voyageur qui ne connaîtrait pas l'Italie, la chose du monde la plus incroyable et la moins suspecte.

Dès le matin cette chapelle, simple et sans ornements autres qu'une chaise chargée de pardons, est ouverte aux populations environnantes. Résina et Portici y accourent en foule. Il y a à l'entour des danses et des tavernes en plein vent. Vous y verriez de beaux jeunes hommes en veste rouge à boutons à fraise, le bonnet pointu et la plume de coq penchée sur l'oreille, des petits enfants et des vieillards paralytiques qui s'y font porter en chaise. Au dehors c'est la vie et le tumulte; on achète des fruits, on mange des *salames*^{*}, on élève bien haut de grandes fourches chargées d'images de saints. Les paysans qui promènent ces fourches sont vêtus de casques à rubans; ils dansent en chantant près du temple la plus animée des tarentelles.

Au dedans et comme contraste, c'est un peuple de mendiants hâves et lépreux qui marche à

* Saucissons.

genoux sur les dalles, prie à voix haute, et se traîne à deux mains depuis la première pierre de l'entrée jusqu'au maître-autel, *lâchant le pavé*, il faut le dire, et se frappant la poitrine en s'écriant *Madona!*

Les gens que leur confesseur ou leurs vœux amènent en cet endroit ne ressemblent que trop à ces malades désespérés que les médecins envoient aux eaux les plus maussades et les plus lointaines. Tout ce misérable troupeau d'hommes serrés, rongé d'ordure et de lèpre, hurlait à notre entrée comme les damnés du Dante; les paysans et les bourgeois se tenaient à l'écart prosternés devant la chaise. Nous vîmes un beau garçon des Abruzzes soulever alors le rideau en cuir; il entra et se mit à prier debout devant la Madone. Il priait avec ferveur et grande onction. Ces gens qui l'entouraient, le regardaient tous comme un païen parce qu'il restait de bout. Je me souviendrai toujours qu'il tenait sa main sous sa veste de velours bleu, il avait le regard fier, ombragé d'épais sourcils, de larges boucles d'oreilles en croissant et le sifflet du chevrier pendu à l'une de ses basques. Il paraissait immobile; je le supposais du moins, lorsqu'en m'approchant je eus vu une main crispée qui labourait sa poitrine, pendant que de l'autre il tenait son chapelet. Les regards de quelques *contadini* des montagnes demeuraient fixés sur lui, et on hésitait à se dire tout bas qu'il avait été vu dans les prisons d'Ancone il y avait bien trois ans. Quel qu'il fût, ce jeune homme avait sans doute à expier quelque crime; car la sueur lui ruisselait du front, et ses lèvres devenaient pâles violettes par intervalles. Il eut un instant où il s'écria : *Benedetta!* avec un tel accent de désespoir que ce mot, qui ne pouvait s'adresser qu'à la vierge, fit détonner la tête aux aveugles de l'église del Arco.

Ces aveugles, pour ne pas perdre leur rang, se tenaient tous par une longue ceinture rouge à glands de soie verte, ayant bien soin d'avancer vers la chaise quand le cri du gardien ou le bruit des pas les avertissait de marcher. Il y avait encore là de tout petits enfants qui s'étonnaient naïvement de voir leur père baiser ainsi le pavé et se relever ensuite la tête meurtrie de coups violents, tandis que l'encens fumait et que l'orgue (un pauvre orgue à trois tuyaux) essayait quelques hymnes saintes. Nous vîmes descendre aussi à la porte même un vieillard en grande robe assez semblable au *pastrano*; il descendait

d'une chaise soutenue sur les bras de ses porteurs. Il fit une très-courte prière devant la Vierge et sortit. Son médecin, monté sur un petit cheval barbe, l'accompagnait. Quand nous sortîmes, la pluie était abondante; les tentes bariolées et les beaux habits des filles devinrent l'objet des plaisanteries de cette foule, et la procession, qui remontait elle-même en caratelle, ne fut pas le sujet de conversation le moins piquant de cette journée.

Il arrive aussi que parfois, à Naples, quelques fêtes religieuses ont lieu sur le golfe. A bord, par exemple, chaque *phalange* ou barque est illuminée. La marine napolitaine envoie des salves de pétards à tous les clochers de Naples; à défaut de canons, cette pauvre marine de pêcheurs se consume en fusées et en chandelles romaines. C'est un magique et curieux spectacle que ce golfe étincelant alors à la lune comme une éme-raude; les petites embarcations le traversent; les hymnes pieuses l'accompagnent le mugissement de sa grève. D'ordinaire c'est à la pointe même du Pausilippe que se tiennent les gros navires; c'est aussi de là que Murat, en bottes jaunes et en manchettes, regardait un jour une escarmouche navale où il pensait à tort avoir le dessus. Quand il vit clairement sa défaite à l'aide de son télescope, il se contenta de demander le spectacle du jour et partit.

Pour peu que vous ayez foi aux revenants, n'allez pas le soir à Naples, près de *San-Giovanni Maggiore*. De mon temps et sous le porche gothique de cette église, il y avait un concours de monde prodigieux. Sur les onze heures du soir un pauvre diable appelé Barabini, apparaissait avec un paillasse et une lanterne magique. Le paillasse, qui avait nom Marotto, demandait alors à la société si elle ne serait pas aise de revoir ses ancêtres. *Sou parenti vecchî e morti*. Quelques esprits forts, qui passaient sous le rideau, prétendaient avoir reconnu fort bien leurs père et mère, que le paillasse découpait sur du papier noir d'après leur indication. Bonnes et candides frayeurs!

Il y a aussi des théâtres particuliers, des théâtres d'*amatori*. Souvent ils servent là-bas à tromper bien des jalousies conjugales, à mener bon train les affaires de cœur des jeunes filles ou des belles dames. Une femme ou une fille qui ne peut voir son *amorado*, et vit cependant dans la même société que lui, convient de prendre dans la pièce que l'on doit jouer un rôle en rapport avec

THE TWO SISTERS IN THE MOUNTAINS.



THE TWO SISTERS

THE TWO SISTERS



sa situation, et de la sorte les deux amans se comprennent et s'épanchent tout en récitant Giraud ou Goldoni. Les comédies de M. Scribe sont maintenant fort goûtées en Italie. La mode, cette folle déesse qui fait une loi de ses caprices, a mis à l'ordre du jour le répertoire de l'ancien théâtre Madame. Les abbés sont répéter *Malvina*, et les colonels apprennent *Philippe*. Monsieur Scribe, vingt fois plus heureux qu'en France où les journalistes se vengent constamment sur lui de tout l'ennui que leur donne un feuilleton à écrire, M. Scribe reçoit sur les affiches italiennes le nom d'*illustrissimo e famoso autore*. Le roi de Naples, en 1832, voulut voir jouer une comédie à Castellamare. Là se trouvait réunie comme de coutume la bonne et brillante société de Naples. Les acteurs étaient M. le comte de la Ferronayes, mesdames de Marcellus, de Gr..., la comtesse Kisl... et autres; société française comme vous l'indique le programme, charmante et douce société! Je laissai un de mes amis, jeune anglais distingué, apprendre le rôle de Frédéric Lemaître dans l'*Auberge des Adrets*. Le roi de Naples vit-il la pièce, je ne sais, toujours est-il qu'elle fut mise à l'étude. C'est une merveilleuse chose que cette importation ou *imposition* du théâtre français en Italie. La paresse italienne trouve les pièces toutes faites, elle n'a que les frais de traduction et de mise scène.

J'ai vu, me disait le comte de S..., j'ai vu il y a quinze ans des théâtres bien plus curieux à Naples. Les domestiques de bonne maison y jouaient; on les appelait *teatri domestici*. Une comtesse de Naples avait fini par s'enticher violemment de ces bouffonneries; elle y passait réellement la moitié de sa vie, donnant à Cassandre et à Pulcinella une tabatière en présent, une montre aujourd'hui, demain une épingle d'or. Un de ces comédiens subalternes, jouant un jour le rôle d'un Frontin, reçut d'elle un billet ainsi conçu : *Alla sera, domani palazzo Nola*. Ce valet, garçon fort intelligent, comprit bien vite qu'il ne fallait pas en cette affaire jouer le rôle commun et fastidieux d'un homme à bonnes fortunes. Il calcula prudemment la valeur des bijoux et du mobilier de la comtesse, il sut tout cela par son frère qui avait antefois servi cette dame. Ayant alors reconnu que le total formait un fonds qui pouvait lui procurer une douce vie et une vieillesse agréable, il osa proposer sa main avant de rien accorder aux bizarres exigences de celle-ci. J'ignore s'il avait lu l'*Epoux*

par *supercherie*, de Boissy, mais toujours est-il que le rusé coquin en vint à ce qu'il voulait. Il épousa la comtesse et eut des gens.

Les lois injustes, qui notent chez nous les comédiens d'infamie, existent moins à Naples que partout ailleurs; les plus grands seigneurs ne rougiraient point de faire leur ami d'un acteur bonnête homme. Riccobini, renommé si justement à Paris, revit encore pour sa probité et ses bonnes manières dans quelques acteurs privilégiés tels que Lablache, Tamburini, Rubini. Ce que je dis là ne doit pas toutefois servir d'excuse à certains caprices féminins trop prononcés. Une autre belle comtesse bien connue promenait à Naples David dans sa voiture; elle s'est pour ce fait mis à dos certains salons. Cependant la comtesse O..., si distinguée par le charme et le piquant de son esprit, est la Christine des arts et la reine des progrès dans cette belle et séduisante Italie! J'aime mieux cette aisance que la froide hospitalité des autres pays; ici l'artiste quand il n'est pas contrefait, est à deux pas de devenir prince. Allons donc faire de la poésie et de la musique là-bas!

Lord Byron avance quelque part dans ses Mémoires une opinion au moins douteuse, c'est que l'Italie ne saurait avoir aucune prétention à un *théâtre comique*, ce pays ne représentant nulle société. C'est une grave aberration, à mon sens. La comédie politique de l'Italie est seulement là où le noble poète ne la voyait pas. Il faisait pis que de ne pas la voir, lui Byron, il l'oubliait. Ainsi il oubliait que c'était cette même société italienne, si molle, si facile, qui lui avait fourni les couleurs gaies de Beppo. Il oubliait encore que Don Juan est Italien plus qu'Anglais vers la partie admirable du IX^e chant, évidemment empreint des souvenirs délicieux de Ravennes, de Pise, de Florence et de Vérone. La comédie italienne trouverait surtout d'abondants sujets de se produire dans cette ville de Naples. La comédie italienne, c'est l'inégalité perpétuellement heureuse et comique des conditions, c'est le polichinelle aux prises avec le marquis. Ne venez donc pas nous dire qu'il n'y a pas de comédie en Italie! Elle vous coudoie dans la rue, dans le salon, elle est partout! C'est elle qui a mis le grelot à Battachi, ce poète de *nouvelle* inconnu en France, jeune Napolitain plein d'avenir et d'esprit. C'est elle qui va souffler quelque jour à Manzoni une belle et admirable comédie politique; car Manzoni me le disait à

moi-même en 1832 : *C'est la comédie de Beaumarchais qu'il nous faut ici !*

Naples est la ville des comédies comme Paris celle des satires, comme Londres l'enfumée celle du drame. Naples obtiendra cette couronne, je n'en doute pas. Quelque jour il surgira ce nouvel Arioste, quelque jour aux chansons du port succédera Aristophane dans la salle Saint-Charles.

M. de Montmorency-Laval, dans une lettre pleine de sens, parlait de l'enthousiasme qu'excitent dans Naples les moindres représentations.

« Les bravos, dit-il, n'y sont pas achetés comme chez nous; on rougirait là-bas de l'ignoble métier que l'on fait entreprendre aux malheureuses bandes de nos théâtres. Le rire napolitain, plus franc que pudique, est le bon rire de Molière. On n'y hurle pas la tragédie, on la chante; — c'est un défaut qui vaut mieux. »

Byron, parlant de sa chère Ravenne, écrivait : « Ravenne aura, dit-on, cette année, quelque reflet des belles fêtes de Naples. Il doit y avoir spectacle, foire, opéra en avril et un autre opéra en juin. — C'est le seul peuple qui comprenne la vie; *il va au spectacle pour parler, en compagnie pour se taire.* »

Du temps de Byron, le *signore Inglese*, si traditionnellement célèbre à cette heure encore parmi les gondoliers de Venise, l'Italie avait encore eu effet de magiques reflets de sa gaieté. L'Italie même, après l'invasion française, respirait pour ainsi dire et se remettait à vivre. Les Anglais n'avaient pas encore glacé le rire aux lèvres de la folle Italie. Ce sont eux, eux seuls qui l'ont faite anglaise et triste. L'Autriche, cent fois moins coupable, n'a rien retranché du moins de ces allures vives et de ces mœurs faciles qui formeront toujours le caractère de ce peuple. Les Anglais, par le luxe de leurs importations, le prosaïsme de leurs idées et leurs excursions fréquentes parmi ce peuple ne servent qu'à le dénaturer de jour en jour, ne fût-ce qu'en donnant le goût du commerce à son indolence. Un Anglais en Italie m'a toujours paru un contresens. — Aux yeux de Byron, chacun sait que c'était plus; c'était un outrage.

Ce peuple d'oubli vivra donc et périra dans l'oubli. C'est au milieu de Naples embaumée, de

Naples radieuse, au bord de son golfe, que tout poitrinaire qui est poète veut mourir; c'est à Nice et sous les orangers que les imaginations les plus bourgeoises vont s'éteindre. Un Napolitain, homme d'esprit, me disait que son aïeul, musicien très-fort sur la *viola di gamba*, s'était fait porter, avant de se suicider, à la pointe du Pausilippe, un tambour de basque sous les pieds, un citron en main et un cigare à la bouche; il chanta, fuma, joua du tambour un petit quart-d'heure, puis se jeta dans la mer. Ne voilà-t-il pas Naples bien représentée dans ce singulier musicien?

Et maintenant vous aurez peut-être une idée des représentations et des cérémonies religieuses ou profanes de Naples. Tout cela se passe au soleil ou aux flambeaux. Le théâtre et l'église unissent leurs pompes sous ce ciel favorisé; les cantatrices de chapelle y font d'excellentes chanteuses de théâtre. Dans cette grande ville de Naples, turbulent et folle cité, tout s'affiche, tout est théâtre. L'un de mes amis, avec lequel j'ai fait ce voyage, vous a raconté Piedigroto; eh bien ! la fête de Piedigroto existe chaque soir dans Naples, sauf le programme et l'ordre de cérémonie. Les femmes de Naples se font voir au balcon, ou montrent leur pied en ramenant leur voile sur le visage. Les *lazzaroni* étalent au soleil le spectacle de leur paresse en haillons; tout ce peuple de misère se pare comme le ferait un vieil acteur de province; il a du blanc et du rouge. Les images qu'on lui montre, et les comparaisons qu'on lui fait toucher au doigt, sont les plus sûres comme impression et résultat.

C'est un peuple vieillard; c'est aussi un peuple enfant. Il ne lui faut ni profession, ni calcul, ni richesse, ni probité; il a trouvé moyen de se passer de cela. Ce qu'il lui faut c'est le *panem et circenses*; les spectacles font sa vie. La fertilité du pays et la multitude de ports maritimes disséminés sur sa côte entretiendront pour longtemps son apathie; il a du savon, du blé de Turquie et des acteurs. Il broie du jaune pour les peintres, produit de la soie pour ses maîtres, et monte des cordes de violon pour ses artistes. N'est-ce pas bien encore la ville de Boccace et de Fontanus?

E. ROGER DE BEAUVOIR.

Coup d'œil monumental et historique. — Capo di Monte. — Théâtres. — Palais. — Lombards. — Normands. — Souabes. — Angevins.

§. 1.

Ces livraisons ont été jusqu'ici étude d'anatomiste ; l'un après l'autre, tous les membres du royaume de Naples ont été étendus sur la table de marbre, et analysés avec tout le jeu de leurs muscles et de leurs nerfs ; passant de la tête aux bras, des bras aux jambes, des jambes au corps, on a été, sans autre ordre que la fantaisie de la pensée, à Amalfi, à Pestum, à Naples, à Sorrento. Aujourd'hui ramassons toutes ces membres épars, et regardons ce grand corps tout entier conché entre trois mers sous un ciel de feu, et sur une terre féconde comme l'Égypte. Les Apennins le traversent dans toute sa longueur comme sa colonne vertébrale ; il baigne son pied dans la mer d'Ausonie à Reggio, touche de la main la mer Ionienne par Otrante, fait épaule dans l'Adriatique par le mont Gargano, et repose sa tête au bord du golfe de Naples. Examinons cette tête, décrivons les monuments détruits ou debout, les temples, les églises qui sont comme les traits de son visage ; puis, en voyant les rides profondes que le temps a inscrites sur sa noble figure, nous demanderons à l'histoire quelles passions l'ont agité, nous raconterons sa vie, ses amours, ses captivités, ses désespoirs, nous irons enfin cherchant sur son sein les blessures par où son sang a ruisselé pendant tant de siècles ! Car le Vésuve n'est pas seulement un volcan situé dans le royaume de Naples, c'est Naples tout entière, c'est son sol, c'est son existence. Les maisons sont bâties de lave, la terre qui le nourrit est de la lave ; les ornements de ses femmes sont faits de laves, et son histoire n'est qu'une éruption perpétuelle : ce sont des nations étrangères qui surgissent sur le sol en une nuit comme le Monte-Nuovo ; ce sont des populations autochtones qui sont écartelées en deux comme la Sicile fut arrachée de l'Apulie par une commotion volcanique ; ce sont des trônes qui s'abîment à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre, comme les villes dévorées par des ératères. Paris, depuis Charlemagne, a été pris quatre fois par les étrangers ; Londres, depuis Guillaume, trois ; Naples, plus de quarante ! et je ne sais pas d'histoire aussi douloureuse et aussi complète que la liste seule de ses

rois. On y trouve des noms de tous les pays, excepté des noms napolitains !

Cette livraison sera donc un coup d'œil sur les monuments de Naples, et un résumé de son histoire.

§. 2.

Collège des Chinois. — Reale Albergo. — San-Carlo. — Santa-Maria del Carmine. — Sacristie de Saint-Dominique.

Mettez deux arcs à côté l'un de l'autre, c'est la baie de Naples ; le point où les deux bouts se touchent est le château de l'Oëuf ; derrière ces deux arcs s'élève en amphithéâtre la ville de Naples, et en haut de cet amphithéâtre, formant une pointe et pour ainsi dire une tête, se trouve le petit village de Capo di Monte. Capo di Monte est situé environ à une demi-lieue de la ville, et quoiqu'il fût une résidence royale, il resta presque inaccessible jusqu'à ce que les Français eussent jeté un pont entre les deux collines. L'admirable vue du Père-Lachaise ne peut pas elle-même se comparer au spectacle magique de Capo di Monte. A vos pieds une demi-lieue de jardins d'orangers en fleurs et en fruits ; au bout de ces jardins la ville de Naples tout entière avec ses blancs palais, et au bout de Naples, la mer, cadre éternel et sublime de toutes les beautés de ces contrées délicieuses. En 1726, Mathieu Ripa, missionnaire napolitain, à son retour de la Chine, y fonda un collège de Chinois. La dépense en est supportée moitié par l'établissement dont le revenu s'élève à 6000 ducats, moitié pour la propagande de Rome. Les élèves sont envoyés de la Chine vers treize ou quatorze ans, et ils y retournent comme missionnaires dans leur maturité. Quarante ont déjà été instruits dans cette maison ; on y voit leurs portraits avec des inscriptions indiquant leur nom, la date de leur naissance, leur province, l'année de leur arrivée à Naples, de leur départ pour la Chine et de leur mort, ainsi que les persécutions ou martyrs que plusieurs ont subis. Après le collège chinois il faut aller visiter Reale Albergo ; c'est à la fois une école, un atelier, un hospice, et aussi une institution de sourds-muets. L'abbé de l'Épée s'est trompé en naissant à Paris ; c'est

à Naples qu'il devait naître, et je ne sais pas pourquoi Dieu a donné une langue aux Napolitains; tant ils font de grimaces, et de grimaces éloquentes! ils ont tous l'air de sourds-muets guéris; la grimace chez eux est tout une langue. Un pauvre vous rencontre? Il ne vous demande pas l'aumône, il fait une grimace quêtuse à votre poche; les mendiants ont un geste pour demander à boire, un geste pour demander à manger, un geste pour demander du macaroni. Un étranger se trouvant à Capo di Monte pria un Napolitain de lui indiquer un casin qui était situé dans la partie haute du village; le Napolitain, pour réponse, releva la lèvre inférieure; comprenez si vous pouvez, car il n'en dira pas plus; et le savant chanoine Jorio, dont j'ai déjà parlé, m'a montré le commencement d'un ouvrage qu'il va publier sur toutes les grimaces du peuple napolitain, avec explication de leur sens, commentaires et gravures coloriées. L'ouvrage est gros comme un dictionnaire, et le chanoine a eu l'idée d'établir une académie chargée de maintenir la grimace dans sa pureté, comme notre académie garde la langue française.

Redescendons à Naples. Il a été déjà parlé des studi, de la chiaja, de la villa reale. Passons aux théâtres. Naples et musique sont deux mots si naturellement liés ensemble qu'on s'attend d'avance à voir le nom de San-Carlo au bout de ma plume. San-Carlo est un grand colombier doré; plus vaste que notre grand Opéra, il offre un coup d'œil magique les jours de *gala* ou de *demi-gala*, par la richesse des illuminations qui se prolongent du rez-de-chaussée jusqu'aux septièmes loges. Il règne tout autour du parterre un espace vide et circulaire où la foule se promène dans les entr'actes. Par une coutume assez bizarre on ne paie pas de droit d'entrée à la porte, car on est censé aller dans une loge, et le théâtre ayant été bâti par les riches familles de la ville, chacune d'elles a conservé la propriété d'une loge; mais dès que vous vous présentez au parterre, il faut une rétribution; le jour de mon arrivée à Naples, on donnait l'*Italiana in Algieri*, je cours à San-Carlo, parce qu'on m'avait dit que dans les pièces où la mer jouait un rôle, le fond du théâtre s'ouvrait et laissait voir la Méditerranée avec les vaisseaux qui étaient en rade; le théâtre s'ouvrit en effet, mais pas de vraie Méditerranée; une mer de carton bleu, comme à notre Opéra, et cela, par une bien bonne raison, c'est que San-Carlo est

au moins distant de la mer de dix minutes, et qu'il en est séparé par trois ou quatre cordons de rues. Après avoir visité San-Carlo, j'allai le lendemain au Conservatoire de musique; Zingarelli, l'auteur de *Romeo*, et Crescentini, qui chanta avec tant de puissance cette admirable cavatine d'*Umbra adorata*, sont tous deux réfugiés là comme aux invalides, avec leurs quatre-vingts ans, l'un faisant des *miserere*, et l'autre, de sa voix de Soprano, chantant des *confiteor*, quoiqu'il ait bien peu de confessions à faire.

Le second théâtre musical de Naples est le théâtre *del Fondo*; on y chante et on y danse : c'est une succursale de San-Carlo. Viennent ensuite les *Fiorentini*, où l'on joue la comédie, et enfin le spectacle national, le spectacle populaire, le trône de Polichinelle, San-Carlo. San-Carlo est la madame Saqui napolitaine. L'affiche portait, le jour où j'y allai : *Agli amatori del genere brillante si offre pel giorno e la sera di... altra produzione giocossissima in tutte le sue scene, non ancora recitata dall'attuale compagnia, ricca di bisarri avvenimenti, ed intitolata... con Polcinella*. Car Polichinelle est là roi absolu; il bat les bourgeois, il casse.... Mais je laisse au spirituel auteur de l'écolier de Clinny, M. Roger de Beauvoir, le soin de vous écrire, avec sa plume facile et brillante, la vie de Polichinelle. Polichinelle est un roi bien heureux d'avoir ainsi deux hommes d'esprit pour historiens; car Nodier s'est déjà fait son historiographe.

Si j'ai une aversion au monde, c'est pour le *Guide des Voyageurs*. Savez-vous qu'il y a des gens, les Anglais surtout, qui, en arrivant à Rome, achètent un *Vasi* (c'est l'historien des rues de Rome); puis ils divisent leur besogne en dix jours : tant d'églises par matinée, tant de tombeaux, tant de villas; c'est réglé comme une ration. Ils partent à l'heure dite, prennent bien la route que leur indique le guide, et les voilà, le nez en l'air et le livre en main, s'arrêtant devant l'arc de triomphe de Constantin ou le Panthéon. *À droite, il y a un bas-relief fort estimé*, dit le Livre; bas-relief, répète l'Anglais, en regardant à droite : bien ! Et il va ainsi de pierre en pierre, se tuant les yeux à trouver sur le monument tout ce qui est écrit dans le livre, regardant chaque chose deux minutes ni plus ni moins, car il doit tout voir, et il n'a que tant de temps pour cet édifice-là; puis enfin, son examen fini, il écrit au bas du chapitre : *vu !* et





Harbour

1891, 1892, 1893

CHATEAU DE L'EXIL

1891, 1892, 1893

en voilà pour toute sa vie. Le lendemain on découvrit dans ce monument un chef-d'œuvre de Michel-Ange... notre homme ne reviendra pas : *vu!* Qu'il y ait à dix pas de là un tableau de Raphaël, dont le livre ne parle pas, il n'ira pas : *vu!* Sa conscience est satisfaite, son devoir est rempli. Connaissiez-vous rien de plus monstrueux que ce *vu!* Et n'avait-on pas raison d'appeler ces voyageurs des *Vasi!* Dans le commencement je faisais comme eux, mais bientôt j'eus une telle indigestion d'églises et de colonnes que je jetai le livre au feu, que j'envoyai au diable les guides vivants et imprimés, et que je me lançai dans la ville, seul, au hasard, cherchant, regardant, voyageant comme dans un nouveau monde, interrogeant les passants, demandant à la forme des édifices la date de leur naissance, causant avec les vendeurs assis à la porte des temples, d'où Jésus-Christ ne les chasse plus, tressaillant de joie à chaque découverte nouvelle, étudiant à la fois la ville antique et la ville moderne, les édifices et les figures, les costumes et les pierres; apprenant enfin ma Rome ou ma Florence comme j'apprends l'âme d'un ami, lentement, sans ordre, par éclairs subits, et faisant de cette découverte une conquête à moi et un ravissement.

Ainsi, ne vous attendez pas que je vais vous prendre par la main et vous mener à Naples d'église en église, et de chapelle en chapelle, en vous disant : Voici une colonne de cipollin, un vase de basalte d'Egypte; non, nous allons entrer brusquement dans ces édifices, et passant quelquefois devant un Christ de marbre sans nous incliner, nous irons droit aux traits poétiques et saillants.

Et d'abord, venez à Sainte-Marie del Carmine; dirigeons-nous vers le maître-autel, et, passant par derrière, lisons, à la lueur d'une lampe, une inscription presque effacée. C'est là que repose le jeune et infortuné Conradin, dont plus tard nous raconterons et la vie et la mort. Ce mystère, cette obscurité, le souvenir d'un meurtre royal, fait tressaillir. Conradin sur l'échafaud n'avait fait entendre que le cri : « Oh! ma mère, quelle douleur va te causer la nouvelle qu'on te portera de moi! » Cette mère, l'impératrice Marguerite, accourait du fond de l'Allemagne pour racheter sa vie; arrivé trop tard elle consacra le prix de la rançon à fonder le monastère del Carmine : on y voit sa statue, où elle est représentée une bourse à la main; une cha-

pelle, sous l'invocation de la croix, fut élevée au lieu de l'exécution, à l'angle des maisons, du côté de l'église del Carmine, où se trouve maintenant un café.

En face, dans la nouvelle église Sainte-Croix al Mercato, se remarque la petite colonne de porphyre qui indiquait la place même du meurtre; elle est inversée, et l'on y lit en caractères lombards :

*Asturis ungue leo pullum rapiens aquilinum
Hic deplumavit acephalumque dedit.*

« Ici le lion d'Astura saisissant le jeune aigle :
« le pluma et le décapita. »

Le mot *Asturis* indique Juan Frangipani, qui prit et livra lâchement Conradin à Charles d'Anjou, et l'on sait que le lion était autrefois dans les armes de France. Quand le bourreau eut fait tomber la tête de Conradin, un homme qui se tenait derrière lui le frappa d'un coup de poignard; afin, dit Biancardi, *che viva non rimanesse un vile ministro che aveva versato il sangue d'un re.*

« Afin que ne demeurât pas vivant un vil instrument qui avait versé le sang d'un roi. »

Quand les Anglais, quatre siècles plus tard, firent périr leur monarque, ils mirent un masque noir sur la figure du bourreau; il n'y a que nous Français qui ayons eu l'horrible courage d'abattre la tête de notre roi à visage découvert et en criant victoire!

C'est encore à l'église del Carmine que chaque année, le lendemain de Noël, est exposé le miraculeux crucifix qui, lors du siège de 1439, plia la tête, afin d'esquiver un boulet de canon; ce crucifix est si vénéré du peuple napolitain que ce jour-là il court en foule l'adorer, et les magistrats vont en corps lui offrir leurs hommages.

Il ne faut pas oublier de se rendre à la sacristie de Saint-Dominique; les tombeaux des rois sont toute une histoire, et vous trouverez là les douze sépultures des princes Aragonais.

Au-dessus du tombeau de Pescaire est son portrait, sa bannière déchirée, et une courtie et simple épée de fer qui, selon l'inscription, serait celle que François I^{er} lui a rendue. Le portrait du vaillant capitaine le représente vêtu en français; ce singulier costume vient de la Grèce, comme une foule d'autres usages de l'Italie méridionale. Les Athéniens, dans l'intention d'expier

les fautes de leur vie, se faisaient ensevelir en habit d'inités ou d'hierophantes. On retrouve dans les îles d'Ischia et de Procidia les vêtements grecs; la Tarantelle est, dit-on, un reste des bacchantes; et l'on voit dans les montagnes de la Calabre de vieilles Calabroises dont le métier est de pleurer et de gémir aux enterrements comme des pleureuses. C'est ainsi qu'à Sainte-Claire on trouve aussi l'image du roi Robert, en habit monacal. Non loin du roi Robert est le sépulchre d'une jeune fille, morte à peine âgée de seize ans; son épitaphe, écrite en vers latins, est un monument euriens de faux goût et de subtilité sentimentale; en voici les deux premiers vers comme échantillon :

*Nata cheu! miserum, misero mihi nata parenti,
Unicus ut fieres, unica nata, dolor.*

C'est son père qui est censé parler, et dans ce seul distique il y a trois jeux de mots sur le mot *nata*, un sur le mot *amica*, et un sur le mot *miserum*. Qu'il y a loin de cette poésie mignarde et abâtardie à l'éloquence brute et pittoresque du peuple! On montrait à un lazzarone l'archiduchesse Marie-Louise, en lui disant : *E la vedova di Napoleone*. — *La vedova?* reprit-il avec indignation, *è il suo sepolcro*. Sa veuve? Dites, son tombeau! Passons à l'histoire.

§. 3.

Lombards. — Sarrazins.

Les Lestrignons dans les temps fabuleux, dans les temps historiques des colonies grecques, puis les Samnites, puis les Romains, tels sont les premiers habitants de ces délicieuses contrées, appelées tour à tour la grande Grèce, l'Apulie et le royaume de Naples. En 568 les Lombards arrachèrent une partie de l'empire d'occident à Justin II, et Autharis, troisième roi des Lombards depuis Ardoïn, traversant toute l'Italie méridionale jusqu'à Reggio, poussa son cheval dans la mer, et frappant de sa lance une colonne élevée au milieu des flots, s'écria que c'était la seule limite qu'il reconnût à la monarchie des Lombards. C'est alors que fut fondé le duché de Bénévent. Situé au milieu du royaume actuel de Naples, il établissait au cœur de la république les ennemis qui devaient l'envahir, en poussant toujours du centre à la circonférence. Mais, à ce moment, ces villes relevaient encore de l'empire de Constantinople. L'empereur avait à Ravenne un exar-

que, et cet exarque nommait les maîtres des soldats de Naples et les gouverneurs de la Calabre et de la Lucanie. Le duché de Bénévent séparait, il est vrai, Ravenne des villes de la Campanie; mais elles avaient pour les défendre un esprit de liberté qui valait mieux que les troupes de l'empereur.

Il faut insister sur ce point, car c'est de là que découle toute l'histoire du royaume de Naples.

La république romaine avait formé les gouvernements municipaux et ceux des colonies sur son propre modèle; chaque ville avait sa constitution. Dans Naples, par exemple, les magistrats étaient élus par les citoyens dans une assemblée annuelle, et le peuple pourvoyait par des taxes qu'il s'imposait lui-même aux dépenses qui le regardaient seul, tandis que le produit des impôts publics était transporté en entier à Constantinople. Il y avait une milice bourgeoise, les remparts étaient fortifiés, et l'éloignement des empereurs de Constantinople favorisant l'extension des principes de liberté, les villes devinrent bientôt de véritables républiques.

De 589 à 830 l'histoire de ces républiques de Naples n'est qu'une longue guerre sans résultat entre elles et les Lombards Bénéventains; deux ou trois fois l'an les Lombards s'avançaient sous les murs de Gaète ou d'Amalfi; alors les barons se retiraient dans leurs châteaux, les bourgeois derrière leurs remparts, et comme, avant l'invention de l'artillerie, défendre une place était beaucoup plus difficile que de la réduire, les Bénéventains après quelques jours de pillage étaient forcés de rentrer sur leurs terres. Cependant, en 830 à peu près, Sicon, duc de Bénévent, vient mettre le siège devant Naples; après plusieurs tentatives les murailles s'ébranlent sous le bélier, une large brèche est ouverte; la nuit approche, et les Lombards frémissants se pressent avec fureur sous les murailles, pour le sac et le pillage. Alors le duc de Naples sort des remparts; il s'appelait Etienne et avait une femme et deux fils; il demande une entrevue à Sicon, il le supplie d'attendre encore une nuit pour entrer dans la ville qui se rendra alors d'elle-même; puis, pour gage de sa parole, il remet au Lombard sa femme et ses deux enfants. Sicon les accepte, Etienne rentre dans Naples; il assemble le peuple. « Je ne suis plus maître des soldats, leur dit-il; j'ai perdu ce titre au moment où j'ai pu livrer Naples aux Bénéventains. Mais ma promesse ne vous lie pas; élisez un nouveau

chef, profitez de la trêve d'une nuit et relevez vos murailles. » On élit un autre maître des soldats; hommes, femmes et enfants se mettent à l'ouvrage, et quand Sicon se présenta le lendemain il n'y avait plus de brèche. Il cria à la trahison; Etienne sort et se remet entre ses mains; on le tue, mais Naples est sauvée.

Une seconde tentative des Lombards sur Sorrento n'eut pas plus de succès. Sicard, le duc de Bénévent, assiégeait Sorrento; comme Naples, cette ville était réduite aux dernières extrémités; mais une nuit, pendant que Sicard méditait dans sa tente, saint Antonin, jadis abbé de Sorrento, lui apparut. Le saint a en main un gros bâton. Avant de parler il en décharge cinq ou six coups sur les larges épaules du duc de Bénévent; puis, d'une voix tonnante: « Subis la juste punition des tourments que tu causes à mon troupeau et soumet-toi au pouvoir duciel et de ses saints. » Ce disant, l'ombre lève encore son bâton, et elle allait recommencer ses raisonnements; mais Sicard vaincu se jette à ses pieds et lui promet de respecter ses fidèles. C'est alors que fut conclu le traité entre Sicard et le duché de Naples, où Naples fut appelée république.

De 836 à 1010 de nouveaux ennemis viennent fondre sur le royaume de Naples. Un Grec-Sicilien nommé Euphémus, ayant enlevé une religieuse dont il était épris, fut poursuivi par la patrice de Sicile. Il se réfugia en Afrique, fit connaître aux Sarrazins un moyen de s'enlaper de sa patrie, et au commencement du neuvième siècle y revint avec une armée d'Arabes. Vainqueurs en Asie, en Egypte, en Afrique, en Espagne, les ardents Sarrazins eurent bientôt enlevé la Sicile aux Grecs énervés. C'est alors que le duché de Naples, sans cesse assiégé par les Bénéventains, appela les Sarrazins à son secours; les Bénéventains les appelèrent aussi. Les barbares ne se firent pas attendre; entrés comme alliés ils furent bientôt maîtres; ils pillèrent les côtes, s'emparèrent des villes, asservirent Lombards et Napolitains, s'établirent à Cumès et Misène. Au lieu de se liguer toutes pour défendre le pays, les cités ne songèrent qu'à se défendre seules et à s'agrandir; déjà indépendantes et pour vues d'institutions républicaines, elles profitèrent du trouble de ces invasions pour rompre tout vasselage. Le royaume alla se morcelant en mille unités débiles; plus de lien, plus de nation. Amalfi se sépara de Naples; des débris du duché de Bénévent se formèrent trois principautés. Pour se garantir des incur-

sions des Sarrazins on avait bâti des châteaux sur des hauteurs inaccessibles; eh bien! les seigneurs de ces châteaux en firent des royaumes; chaque ville devint une république, chaque roc une forteresse, chaque baron un souverain; vingt peuples dans un peuple, mille individus puissants et une nation épuisée! Vienne maintenant un flot de barbares et ces belles contrées sont à eux; mais ils ne les auront pas long-temps; les peuples paient bien des années leurs premières fautes; ces mille Etats au milieu de l'Etat enfanteront révolution sur révolution; souverains et peuples se succéderont sans cesse sur cette terre de délices; tout le monde conquerra Naples, et nul ne la gardera; on verra dix fois peut-être un roi sortir par une porte et son rival entrer par l'autre; Naples sera l'hôtellerie guerrière de toute l'Europe. C'est là que tous les fils ou frères de roi, qui n'auront pas de couronne, viendront savoir comment est fait un trône; les seigneurs les appelleront, le charme du climat les attirera, l'emportement et l'inconstance des populations vésuviennes les enivreront d'acclamations: mais que de larmes, que de sang couleront au milieu de ces *Te Deum* perpétuels!... Pour les chefs, qu'importe!... Ils auront du moins trôné un jour, et en retournant dans leur patrie ils se retrouveront princes comme devant. Qu'importe aux bandes qui les suivront!... elles auront du moins vécu quelques mois de cette vie enivrante de conquérants; et si elles sont tuées, autant dormir à Naples qu'ailleurs! Mais le malheureux peuple indigène... ces misérables couches inférieures, sur lesquelles passeront et repasseront, au pas de course de leurs chevaux, tant de guerriers armés et vêtus de fer!... Ah! que de souffrances! et combien de fois les mères maudiront la beauté de leurs filles!

On va de Reggio à Tarente sans entrer dans aucune ville, si on ne se décide pas à y pénétrer ou plutôt à y gravir par l'âpre chemin qui y conduit. Ce chemin est toujours le lit du torrent; il n'y en a point d'autres. Les pieds des chevaux y glissent sur les galets dont il est couvert. Ce lit a quelquefois un demi-mille de largeur. Les bords sont élevés; il y fait chaud comme dans un four, et tous les galets sont véritablement brûlants. Après avoir fait ainsi à peu près quatre milles, on arrive au pied de la montagne où la ville est perchée comme le nid d'un aigle. On monte deux ou trois milles, et il faut toujours aller à pied tant le chemin est difficile et rapide. On est ensuite tout étonné de se trouver à cette hauteur dans une ville qui compte de trois à cinq cents habitants.

(Lettre de M. MULLIN.)

§. 4.

Domination normande.

Au temps des croisades chacun voulait aller en terre sainte. Les Normands furcut les plus ardents de ces pèlerins armés; mais au lieu de passer par la Méditerranée ils traversaient la France et l'Italie, se fiant à leur épée pour vivre. Au commencement du onzième siècle quarante Normands, revenus du saint pèlerinage sur des vaisseaux d'Amalfi, se trouvèrent à Salerne au moment où une flotte des Sarrazins descendirent sur la côte pour piller la ville. Les Lombards, énervés comme les Grecs sous ce beau ciel, s'enfuirent; les quarante Normands demandent des armes à Guaimar, prince de Salerne, chargent les Sarrazins et les chassent. Guaimar comble ses libérateurs de présents et veut les retenir; ils refusent; Guaimar les supplie du moins d'inviter de sa part des hommes de leur nation, des hommes aussi braves qu'eux, à venir le défendre contre les Sarrazins. En arrivant dans leur pays ils montrent à leurs compatriotes des dattes et des oranges; ces fruits savoureux excitent les désirs des hommes du Nord; on sait que c'est par cet attrait qu'on amenait les Varangiens du fond de la Scandinavie à Constantinople pour y former la garde de l'empereur.

Fidèles à l'invitation des princes de Salerne, des colonies de Normands se succédèrent rapidement jusqu'à ce que, sous les ordres de Guillaume Bras-de-Fer, les fils de Tancred de Hauteville conquissent toute la Pouille; chacun des douze principaux chefs devint comte d'une ville, et il s'établit une république oligarchique et militaire. Effrayé de cette invasion, le pape Léon IX marcha lui-même contre les Normands, à la tête d'une armée d'Allemands et de Grecs; les deux empires s'étaient ligués; Léon est battu et s'enfuit à Civitella; mais les menaces des barbares forcèrent les habitants à le faire sortir de leurs murs et à le laisser sans défense hors des portes. Les Normands victorieux s'avancent alors vers lui; puis ils se jettent à genoux, se couvrent de poussière, implorent son pardon, sa bénédiction, et l'emmenent prisonnier dans leur camp, avec les marques du respect le plus profond. Quelques jours après ils lui demandèrent l'investiture au nom de saint Pierre, de tout ce qu'ils avaient conquis et pourraient conquérir dans la Calabre et dans la Sicile, pour le tenir en fief de l'Eglise.

Léon IX saisit avidement l'occasion de gagner un royaume à sa défaite et donna ce qui ne lui appartenait pas. Ainsi commença cet étrange mensonge de l'investiture qui dura tant de siècles; le premier ambitieux qui arrivait en Italie demandait ce droit au pape pour sanctifier ses conquêtes, et le pape le donnait pour l'acquiescer.

Ceci se passait en 1054. Le fameux Robert Guiscard était un des chefs normands. En 1080 Robert avait conquis toute l'Apulie; quelques années avant, son frère Roger partit pour soumettre la Sicile avec quelques chevaliers. La ville de Traina, dans le val de Démone, lui ouvrit ses portes, et il s'y établit avec sa jeune épouse et trois cents guerriers. Les Sarrazins s'étant introduits dans la ville, les Normands se réfugièrent dans un seul quartier ouvert de tous côtés, y combattirent à chaque heure du jour, et ne purent plus en sortir pour se procurer des vivres. La famine les décimait. La comtesse et les deux femmes qui l'avaient suivie restaient seules pour apprêter le repas de Roger et de ses compagnons; la comtesse et le comte ne possédaient pour eux deux qu'un seul manteau qu'ils portaient alternativement, selon que l'un ou l'autre devait paraître en public. Dans l'un des combats Roger, ayant eu son cheval tué sous lui, et demeuré seul au milieu des ennemis, se fit place avec son épée, emporta la selle sur ses épaules pour qu'elle ne restât pas en trophée aux mains des Sarrazins, et revint lentement à pied au milieu des siens. Les Normands se maintinrent aussi quatre mois dans la moitié d'une ville; au bout de ce temps l'hiver arriva, et avec l'hiver la neige. Les Sarrazins et les Grecs, énervés, ralentirent leurs attaques, et une nuit les Normands les chassèrent de Traina. La Sicile fut ensuite conquise tout entière; et enfin, soixante ans après, le pape Anaclet couronna Roger II roi des Deux-Siciles. Naples seule résista long-temps à ses armes et resta la dernière république; appuyée par l'empereur Lothaire, par les Pisans et par le pape Innocent II, elle soutint un long siège et toutes les horreurs de la famine pour conserver son indépendance; mais Roger ayant fait prisonnier Innocent II, le pape, selon la coutume papale, lui accorda l'investiture du duché de Naples pour obtenir sa délivrance, et Naples, abandonnée de ses alliés, fut forcée d'envoyer la couronne ducale à Roger. Ainsi périt dans l'Italie méridionale la dernière république grecque. C'était en 1138. Cinquante-cinq

ITALIEN.



BOUTIQUE DE NAPLES



LA MONTAGNE DE NAPLES



ans après, en 1193, Tancredè, dernier roi de la race normande, mourut à Reggio, et le royaume de Naples passa à l'Allemagne.

§. 5.

Suabes.

Le règne des Suabes ne fut qu'une longue guerre contre la papauté. Maître du royaume des Deux-Siciles, ils n'avaient que faire de l'investiture et voulaient rompre à tout prix ce vasselage. Le fameux Frédéric II lança contre le pape une protestation en latin, où, rappelant tous ses abus de pouvoir temporel de la tiare, il déclare s'affranchir de l'hommage-lige et du tribut de six cents *schifatorum*. Le pape assemblait des conciles pour l'excommunier; Frédéric emprisonnait les conciles. Et c'est alors qu'à la face de toute la chrétienté et au milieu du silence de l'Europe entière qui écoutait, il jeta ces solennelles paroles : Que le roi de France, Louis IX, soit juge entre le pape et moi ! Frédéric avait deux fils, Conrad et Mainfroi, et leur légua ses haines et ses guerres avec son royaume. Conrad combattit infatigablement et mourut, laissant un enfant au berceau, nommé Conradin; le marquis d'Osnabruck, Bartold, tuteur de Conradin, se rend vers le pape Innocent et lui remet la tutelle du jeune prince, à lui, Innocent, son plus mortel ennemi ! Quelle grandeur ! Mais le pape marche contre le royaume de Naples; vainqueur, vaincu, il laisse enfin la couronne aux mains de Mainfroi, oncle de Conradin. Mainfroid répand partout que Conradin est mort et se fait roi à sa place. Urbain IV lui ordonne de descendre du trône, et, sur son refus, donne à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, l'investiture du royaume des Deux-Siciles. Le traité fut fait par Clément, son successeur, et il restera comme un monument de lâcheté et de honte de la part de Charles d'Anjou. Il se soumet à un tribut annuel de mille onces d'or et d'une haquenée blanche; il s'engage à entretenir trois cents chevaliers bien armés pour le secours des terres d'églises, et mille cavaliers ultramontains pour toute affaire qui intéresserait la foi; il déclare se soumettre à tout ce que voudra le pape pour les exilés de Sicile et les Bénéventains, et puis, après ses drapeaux bénis, il marche contre Mainfroi, le défait dans les plaines de Bénévent et monte sur le trône de Conradin.

Cependant le jeune Conradin grandissait sous

les yeux de sa mère, à la cour de son aïeul, le duc de Bavière, et tout en lui annonçait le digne héritier des vertus de ses pères. C'était en 1268, et il avait seize ans. Déjà les Gibelins étaient venus lui offrir plusieurs fois de le mettre à la tête d'une armée, mais sa prudente mère le voyant si jeune encore, disait : attends. Cependant les compagnons de Mainfroi, les seigneurs exilés qui arrivaient tous les jours de Naples, lui parlaient sans cesse de la haine profonde que la rapacité des Français excitait dans le pays, et que la Sicile n'attendait que sa présence pour se révolter, et que les Sarrazins de Nocera pleuraient d'attendrissement au seul nom de son aïeul ou de son père. Tous lui offraient vie et fortune; les ambassadeurs de Pise et de Sienne lui promettaient l'appui de la moitié de la Toscane, et lui donnèrent cent mille florins pour faire les premières levées. Martino della Scala lui offrait Vérone, et le marquis Pela Vicino mettait à son service sa personne et ses soldats qui avaient vieilli à défendre la maison de Suabe.

Conradin ne peut résister; il part, sa mère le bénit; la première noblesse d'Allemagne se range sous ses étendards; Frédéric, duc d'Autriche, se joint à lui; le duc de Bavière, son oncle, et le comte de Tyrol, second mari de sa mère, arment leurs vaisseaux pour l'accompagner jusqu'à Vérone; mais avant il envoie à toute la chrétienté un manifeste en latin qui est un monument euriex comme éloquence, et comme représentation de l'esprit de cet époque.

« Mon cœur est plein, ma bouche parle, dit-il; » la violence de l'injure m'ouvre les lèvres et je » ne puis la supporter plus long-temps. Le magnifique roi Conrad, mon père, de très-sainte » mémoire, me laissa, par un testament solennel, » dans les mains de notre sainte mère l'Eglise, » moi, tendre enfant, vagissant dans les langes, » et non encore déallait des mamelles de ma » nourrice. Il espérait que l'Eglise me prendrait » benignement dans les bras de la charité, et, » m'ayant pris, me traiterait plus benignement » encore, et, m'ayant ainsi traité m'élèverait fidèlement sur mon trône. Ecoutez cependant ce » que fit le souverain pontife, qui était alors Innocent, qui nuisit à l'Innocent ! (*Innocentus qui nocuit innocent.*) »

Après avoir rappelé les tentatives du pape contre le royaume de Naples, il ajoute : « Voilà comment il exerça l'humanité envers moi, voilà comment il a rempli les devoirs de sa tutelle. O

« donneur, ô crime, ô misérable condition du pue-
 « pille qui recevait le plus d'offenses de là où il
 « devait espérer la défense ! Mon oncle Mainfroi
 « lui-même, répandant faussement le bruit de
 « ma mort, se fit pseudo-roi. O aveugle cupidité
 « des biens de la terre qui pousse à l'injustice
 « les suprêmes pontifes et les parens ! »

Enfin après avoir parlé du pape Urbain, qui
 lui fut *peu urbain* (*inurbanus*), et du pape Clé-
 ment qui lui fut *peu clément*, il finit par ces élo-
 quentes paroles : « Ouvrez les yeux, peuples de
 « la chrétienté, et voyez comme ces hommes
 « trompent le monde sous l'apparence de la
 « vertu ; voyez comme ils abusent fallacieusement
 « de la croix du Christ pour la ruine des chré-
 « tiens. Hélas ! hélas ! par combien d'injustices,
 « combien de fraudes, combien de violences, no-
 « tre héritage a-t-il passé à des possesseurs qui
 « ne devaient pas l'être ! Charles l'impie est roi
 « de notre royaume, et nous, pendant ce temps,
 « nous sommes caché au fond de l'empire, hum-
 « ble, épouvanté, obscur, n'offensant personne
 « ni en parole ni en action ; pupille abandonné de
 « tous et sans honneur, et pourtant le pontife
 « nous poursuit encore comme un chasseur impi-
 « toyable. Il veut écraser le pousin dans l'œuf,
 « et craignant qu'un jour nous ne levions la tête,
 « il lance contre nous, enfant innocent et sans
 « force, la flèche de son carquois ; il fulmine l'ex-
 « communication, il semble que c'est une grave
 « offense envers lui que nous vivions sur la terre.
 « En quoi donc t'ai-je blessé, ô Pontife ? que t'ai-
 « je fait de mal, sainte mère Eglise, pour que tu
 « me *marâtres* (*novercaris*), moi, confié à ta tu-
 « telle ? Mais puisque tous mes sujets m'appellent,
 « j'arrive, je prends le glaive, j'urme la justice de
 « ma cause du fer et du bouclier de la guerre, et
 « notre race magnifique, qui commanda dans des
 « temps si longs et si antiques, ne dégénérera
 « point dans ma personne ! »

Il part, il arrive à Pise, traverse en vainqueur
 Pise et Siccine, voit toutes les populations se le-
 ver pour lui, entre dans Rome, y est reçu comme
 un empereur, passe devant Viterbe où le pape
 était enfermé, déploie toutes ses forces guerrières,
 et débouche enfin par les Abruzzes dans la
 plaine de Saint-Valentin ou Tagliacozzo. Charles
 d'Anjou quitte Luceria et arrive aux mêmes lieux ;
 Charles n'avait pas plus de trois mille chevaliers
 à opposer aux cinq mille que conduisait Conradin ;
 mais une rose d'un vieux capitaine français, nom-

mé Aharl, de Saint-Valery, lui donna la victoire.
 L'armée du jeune prince fut dispersée ; lui-même
 il prit la fuite, mais Jean Frangipani l'arrêta et le
 livra à Charles d'Anjou. Charles avait été effrayé
 de l'amour qui avait éclaté dans la population
 pour l'héritier légitime ; il le tenait dans son pou-
 voir, sa mort fut résolue. Inquiet cependant, il
 écrivit au pape pour lui demander conseil. Le
 Saint Père lui répondit : *Uita Conradini mors Caro-
 roli ; mors Conradini vita Caroli* : « La vie de Con-
 radin est la mort de Charles ; la mort de Conra-
 din est la vie de Charles. » Alors le due, pour don-
 ner à sa vengeance l'apparence de la justice, as-
 sembla des syndics et députés de la Terre de La-
 bour. Tous ces juges étaient vendus. Cependant
 l'un d'eux, Guido de Sucaria, juriconsulte fa-
 meux, se leva et déclara que Conradin était sous la
 sauvegarde des lois de la guerre, que son droit au
 trône était assez plausible pour qu'il ait pu sans
 crime les faire valoir, que les désordres commis
 par ses troupes dans les villes ecclésiastiques ne
 pouvaient lui être attribués, et qu'enfin son âge
 était un titre d'indulgence. Un seul juge osa vo-
 ter pour la mort, et Charles fit prononcer la
 sentence sur un seul vote. Conradin jouait aux
 échecs quand on lui lut l'arrêt ; le lendemain, 26
 octobre, 1268, il fut conduit avec tous ses amis
 sur la place du marché de Naples, le long du ri-
 vage de la mer. Charles était présent avec toute
 sa cour ; une foule immense entourait le roi vain-
 queur et le roi condamné ; les assistants sanglo-
 taient. Robert de Bari, protonotaire du royaume,
 lut la sentence portée contre Conradin, comme
 traître à la couronne et ennemi de l'Eglise. Il
 achevait à peine, quand Robert de Flandre, pro-
 pre gendre de Charles, se lança sur ce protono-
 taire, et le frappant de son épée au milieu de la
 poitrine, s'écria : « Il ne t'appartient pas, miséra-
 « ble, de condamner un si noble et si gentil sei-
 « gneur. » Le juge tomba mort, et Charles n'osa
 le venger. Conradin monta sur l'échafaud, déta-
 cha lui-même son nanteau, et ayant jeté au mi-
 lieu du peuple son gant comme gage de ven-
 geance, il tendit sa tête au bourreau. Il avait
 dix-sept ans.

Après un tel acte d'atrocité, on ne peut rien
 dire sinon que c'était à la fois un grand crime
 et une grande faute. L'avenir (qui est le passé
 pour nous) le prouvera.

SUITE DU COUP D'OEIL HISTORIQUE.

Dynastie angevine. — Charles I^{er}. — Charles II. — Robert. — Position du royaume sous Robert. — Sa fille Jeanne. — Ses quatre maris. — Mort d'Andréa. — Mort de la reine. — Charles Durazzo. — Ladislas. — Jeannelle. — Ses déportements. — Son mari le comte de la Marche. — Sa mort. — Les Alphonsses. — Les vices-rois. — Masaniello. — Le due de Guise. — Philippe V. — Révolution de 1799. — République parthénopéenne. — Résolutions. — Joseph Bonaparte. — Murat. — Restauration.

La mort de Conradin avait assuré la couronne des Deux-Siciles sur la tête de Charles. Les scandaleuses et impitoyables exactions de son vicaire-roi à Palerme, Guy de Montfort, amenèrent les Vêpres Siciliennes en 1282. Pierre d'Aragon est couronné; la Sicile est séparée du royaume de Naples. Le règne de Charles I^{er} et de Charles II, son successeur, n'est qu'une longue guerre entre les rois de ces deux royaumes pour les adjoindre l'un à l'autre par la conquête. En 1309, Robert monte sur le trône; la nation napolitaine devient sous lui une des premières nations de l'Europe. Le pape avait fait Robert roi, Robert soutint le pape : ce fut le plus vigoureux appui du parti guelfe dans ce siècle. Quand l'empereur Henri VII descendit en Italie, Robert leva des troupes et arma des galères pour soutenir la tiare : Robert fut nommé vicaire du Saint-Siège; les Florentins l'élurent à la seigneurie de la ville de Florence; ils lui donnèrent la ville de Lucques pour la défendre; enfin médiateur dans toutes les guerres du nord de l'Italie, il fit plusieurs vigoureuses tentatives pour arracher la Sicile au successeur de Pierre d'Aragon. Son règne fut aussi celui des arts et des sciences; il aimait et cultivait la philosophie et même l'astrologie; Boccace fit à sa cour, et dit-on pour sa fille Marie, le Philopoco et le Fiametta; Pétrarque était son ami, et quand il partit de Naples pour aller se faire couronner au Capitole, le roi Robert se dépouilla de sa robe et l'en revêtit.

Robert n'avait qu'un fils, le due de Calabre, mais ce prince mourut jeune. Costanzo rapporte sur lui un trait singulier, et qui fait regretter sa mort :

« Il tenait toujours une cour de justice avec ses conseillers dans un palais situé où est aujourd'hui l'église de l'Incoronata; et dans la crainte que les portiers ne fissent pas entrer les pauvres, il avait ordonné qu'on plaçât une cloche à la première porte du tribunal. Il arriva un jour que le cheval d'un cavalier napolitain, appelé Marco Capece, cheval que sa vieillesse avait rendu inutile, et que son maître avait chassé à cause de cela, vint se

gratter contre le mur où pendait la corde de la cloche, et la fit sonner. Le due ordonna aux portiers de faire entrer celui qui avait sonné, croyant que c'était un pauvre; les portiers revinrent et dirent que c'était le cheval de Marco Capece. Les conseillers se mirent à rire; mais lui il prétendit que la parfaite justice devait se rendre aussi aux bêtes. Marco Capece fut donc appelé au tribunal, et le due lui demanda pourquoi il laissait ainsi son cheval libre. Marco répondit que le cheval avait été très-bon, qu'il lui avait beaucoup servi dans la guerre, mais qu'il était devenu si vieux qu'il ne voulait pas perdre son argent à le nourrir. Le due se rappelant alors que Marco avait été largement récompensé des services qu'il avait rendus au roi, services auxquels le cheval avait contribué, lui reprocha son ingratitude envers ce noble animal, et ordonna que dorénavant il eût une place dans l'écurie de Marco comme les autres chevaux, sans quoi il le considérerait comme un homme méchant et indigne de ses faveurs. Cette action prouve que c'est avec raison que sur le tombeau de ce prince on l'a représenté les pieds appuyés sur une conque remplie d'eau, dans laquelle boivent pacifiquement un loup et un agneau. »

Les deux filles du due de Calabre devenues les héritières présomptives de la couronne, Robert fiança l'aînée, Jeanne, à Andréa, fils du roi de Hongrie. Les deux époux avaient sept ans, et Andréa resta à la cour de Naples pour y être élevé dans les coutumes du pays où il devait régner. Robert croyait ainsi remédier à la mort de son fils; nous allons voir si sa prévoyance fut heureuse.

Robert mourut en 1343. Sa femme Sanche fut nommée régente; Andréa devait rester toute sa vie due de Calabre, et Jeanne à vingt-cinq ans prenait l'administration de l'état. Ce règne, un des plus sanglants et des plus mouvementés de l'histoire du monde, commença par une tempête si horrible, qu'il n'y a pas de souvenir d'une pareille; étrange ouverture de cet étrange drame! Pétrarque, qui était à Naples à ce mo-

ment, envoyé par le Saint-Père, en fit ainsi la description dans une lettre écrite à un cardinal :

« Cette tempête avait été prédite quelque temps auparavant par l'évêque d'une petite île voisine. Il devait y avoir, disait-il, le 25 novembre, un tremblement de terre qui renverserait toute la ville de Naples. Le 24, toutes les femmes de la cité, les pieds nus et les cheveux épars, leurs enfans dans les bras, allaient dans les églises et demandaient miséricorde à Dieu. Je me retirai dans mon logement avant le coucher du soleil ; le ciel était extrêmement clair, et ouvrant ma fenêtre du côté de l'occident, je vis bientôt se lever la lune, la face toute couverte de nuages. M'étant ensuite mis au lit, je commençai à dormir, quand soudain mes fenêtres s'ouvrirent avec un grand bruit, et toute ma chambre trembla ; je descendis dans le cloître du monastère où j'habitais, et j'y trouvai tous les frères, les eroux et les reliques des saints à la main, pleurant, priant, et tenant des torches allumées ; nous allâmes tous à l'église, et nous étant jetés le visage contre terre, nous implorions Dieu à haute voix, attendant de moment en moment que l'église tombât sur nous. Quels torrents d'eau ! quel vent ! quels coups de tonnerre ! quel déchirement du ciel ! quel tremblement de la terre ! quel bouillonnement de la mer ! quelles clameurs de peuple ! Quand le jour se leva, nous entendîmes un bruit si épouvantable du côté du rivage, que je montai à cheval pour aller voir ce que c'était, on mourir. Grand Dieu ! quel spectacle ! La mer avait envahi tous les bords, et on voyait flottants sur l'eau des milliers de malheureux qui, s'efforçant d'arriver à terre, étaient ballottés par les flots avec tant de violence, qu'on aurait dit autant d'œufs qui allaient se casser. On ne voyait que personnes noyées ou prêtes à se noyer, la tête fendue, les membres brisés ; les entrailles hors du ventre. Il y avait là plus de mille cavaliers napolitains qui étaient venus comme pour assister aux obsèques de la patrie, et je me consolais de mourir en si nombreuse compagnie, quand tout-à-coup le bruit se répandit que le terrain sur lequel nous étions commençait à se crevasser, la mer ayant creusé sous le sol ; aussitôt toute cette foule s'enfuit pêle-mêle avec grands cris, pendant que des montagnes d'eau, non pas noires ni bleues comme dans les autres tempêtes, mais toutes blanches, accouraient impétueusement de l'île de Caprée à Naples. La jeune reine, suivie d'un nombre infini de femmes, parcourait toutes les

églises dédiées à la Vierge. Il n'y eut pas un navire dans le port qui pût résister : trois galères venues de Chypre furent submergées avec tout leur équipage ; plusieurs grands vaisseaux poussés par la violence des flots s'entre-choquèrent et se fracassèrent ; un seul se sauva, un seul, où se trouvaient quatre cents malfaiteurs condamnés aux galères ! Ces brigands firent tant et tant d'efforts qu'ils vainquirent la tempête, et quand ils furent au bout de leurs forces, la mer se calma et les sauva : pas un d'eux ne périt ! Serait-ce qu'il y a un dieu pour les brigands ? ou bien sont-ils plus en sécurité dans le danger parce qu'ils tiennent moins à la vie ? Le ciel le sait. Telle est l'histoire de la journée d'hier ; et je vous prie de ne plus m'ordonner d'aller sur mer, parce que ni à vous, ni au pape, ni à mon père s'il vivait, je ne pourrais obéir en ce point. Laissez l'air aux oiseaux, et la mer aux poissons ; mais quant à moi, animal terrestre, je veux aller par terre. Envoyez-moi en Mauritanie, en Sarnatie, dans l'Inde, oui ; mais sur l'eau, non. Vous me diriez : « Je te ferai avoir un bon vaisseau avec de bons marins, et tu pourras être rendu dans le port avant la nuit, et tu pourras cotoyer le bord ; que j'évous dirais que j'ai vu périr dans le port les plus beaux navires du monde, et je vous proteste que je me servais de ma liberté. Donc, laissez-moi mourir sur la terre puisque je suis né sur la terre. »

Ce fléau ne fut que le prélude des malheurs et des érinies de cette époque. La reine Sanche était morte ; Jeanne, forte et ambitieuse, voulait régner seule ; Andréa, son mari, voulait aussi le titre et le pouvoir d'un roi. Andréa était grossier, stupide et faible, et il était conduit par une troupe de seigneurs hongrois qui étaient venus avec lui dans le royaume de Naples. Celui qui avait le plus d'empire sur son esprit était un moine, son ancien gouverneur, fra Roberto, qui ne cessait de lui dire qu'il était honteux pour lui de n'être qu'un due de Calabre. Ce fra Roberto était un animal horrible, dit Pétrarque, avec les pieds nus, la tête découverte, court de sa personne, le corps gros, les habits nés, déchirés, et montrant une partie de sa chair ; il avait des trésors immenses, et disposait de tous les emplois. La reine détestait fra Roberto et son mari ; les barons du royaume, irrités de voir les richesses et les honneurs passer tous entre les mains des Hongrois, résolurent la mort d'Andréa. Au mois de septembre 1345, Andréa et Jeanne étant allés



NAPLES.



Capri. N.

CAPRI.

Engraving. Capri.

dans la ville d'Averse se logèrent dans le couvent de Saint-Pierre. Pendant la nuit, le roi étant dans la chambre de son épouse, un de ses valets de chambre vint lui dire, de la part de fra Roberto, qu'il était arrivé de Naples des nouvelles d'une grande importance, et qui demandaient une prompte délibération. Le roi sortit aussitôt de la chambre de la reine, qui était séparée, par une pièce, de l'appartement où se traitaient les affaires; arrivé au milieu de cette pièce, on lui mit une corde autour du cou; il fut étranglé et jeté par la fenêtre, car les Hongrois étaient, à cause de la nuit, plongés dans le vin et dans le sommeil. En apprenant cette mort, toute la ville fut consternée; personne n'osait chercher à connaître les auteurs d'un tel homicide. La reine, qui n'avait que dix-huit ans, était épouvantée et ne savait que faire. Les Hongrois avaient perdu leur audace, et craignaient d'être mis en pièces s'il persévéraient à vouloir gouverner. Le corps du roi mort resta dans l'église plusieurs jours sans sépulture; mais Ursillo Minutolo, gentilhomme et moine napolitain, vint de Naples, et à ses frais le fit conduire et ensevelir dans l'archevêché.

La reine se rendit à Naples; des clameurs d'indignation s'élevèrent contre elle, et on l'accusa hautement du meurtre de son mari. Réfugiée dans le Château-Neuf, pour apaiser le peuple, dont la fureur allait toujours croissant, elle chargea le comte Ugo del Balzo de poursuivre les auteurs de cette mort. Parmi les victimes de ces poursuites, fut la comtesse de Montorio; et son histoire est assez étrange pour être rapportée ici :

Quand le roi Robert n'était que duc de Calabre, se trouvant avec sa première femme, la duchesse Violante, en Sicile, et la duchesse étant accouchée d'un fils, ils prirent pour nourrice une fille qui était blanchisseuse de la cour, et qu'on appelait Philippa la Catanaise. Cette fille, pleine d'esprit et d'adresse, prit bientôt à la cour les manières et le langage d'une personne de haut rang, et son mari, qui était pêcheur, étant mort, la duchesse Violante songea à la marier. Le duc Robert avait alors à son service un noir nommé Raimond, qui avait commencé par être cuisinier et qui s'était montré si intelligent et si zélé, qu'après l'avoir fait baptiser, le duc l'avait élevé au rang de chevalier, et Raimond s'était distingué dans la chevalerie, comme jadis dans la cuisine; la duchesse Violante maria Raimond à Philippa, et les deux époux éclipsèrent bientôt

par leurs richesses les plus puissantes familles de la contrée. Quand le duc Robert devint roi, sa seconde femme, Sanche, voulut que leur enfant fût allaité par Philippa; et quand le jeune prince se maria, ce fut encore la vicille Philippa qu'il envoya chercher pour élever ses deux filles, Jeanne et Marie; Philippa était donc toute-puissante à la cour de Jeanne qu'elle avait nourrie. Cette faveur devint la cause de sa ruine. Après le meurtre d'Andréa, le comte Ugo del Balzo la fit arrêter elle et ses enfants comme complices, et on procéda à leur condamnation. Le comte fit construire une palissade sur la Marine de Naples, assez loin du rivage pour qu'on ne pût pas entendre les paroles, et il les mit à la torture sur le bord de la mer; au bout de quelques jours, sans que l'on sût ce qu'ils avaient dit, quoique toute la ville eût assisté à leur supplice, il les fit tenailler, et la vieille Philippa mourut avant d'arriver au lieu où elle devait être décapitée.

En abandonnant ainsi lâchement cette fidèle et ancienne amie, Jeanne espérait se disculper du crime de complicité; mais la voix publique l'en accusait toujours. Elle écrivit au frère de son mari, au roi de Hongrie, pour se concilier sa protection. Le roi lui répondit : « La foi conjugale violée, vos ambitieuses prétentions au pouvoir royal, la juste vengeance du meurtre négligée, et vos excuses tardives, tout prouve que vous saviez et que vous avez favorisé le meurtre de votre mari; or, Dieu ou les hommes punissent toujours les meurtriers. »

La reine Jeanne, en même temps que cette lettre, reçut la nouvelle que le roi de Hongrie se préparait à descendre en Italie pour venger la mort d'Andréa. Jeanne n'avait ni troupe ni argent, ni généraux; elle se maria aussitôt au prince de Tarente, et, quittant avec lui le royaume de Naples, elle alla chercher asyle en Provence. Le roi de Hongrie arriva bientôt, sombre, plein de ressentiment, avec des forces considérables, et faisant porter devant lui un étendard noir où était peint un prince étranglé. Arrivé à Averse, il se fit montrer la fenêtre par où son frère avait été précipité, et condamna au même supplice un baron qu'il soupçonnait être le meurtrier. Après quelques courses dans le royaume de Naples, le roi de Hongrie retourna dans ses états, laissant un lieutenant et des troupes dans la Pouille. A peine fut-il parti, que Jeanne revint avec son mari, le prince de Tarente; et au bout de plusieurs années de combats, le roi de Hongrie consentit

à signer, en 1351, une trêve avec Jeanne et le prince de Tarente, et ce prince fut couronné roi de Naples.

C'était vraiment une maîtresse-femme que cette reine Jeanne; belle, mais de la beauté d'un homme, grande, brave, faisant la guerre et même l'amour comme un chevalier, mais ne pouvant pas avoir d'enfants. Le prince de Tarente; son second mari, étant mort, elle en prit un troisième, le duc de Majorque, toujours dans l'intérêt de l'état. Celui-ci ayant péri aussi (on prétend qu'elle le fit étrangler, mais n'importe), elle en prit un quatrième, Othon de Brunswick. Mais pendant les intervalles d'un mariage à l'autre, elle porta virilement sa couronne, casque en tête et l'épée au poing; c'était elle qui était son premier ministre. Le comte de Mincervino, un des barons les plus puissants du royaume, s'étant révolté, elle le battit et le fit pendre. Ambroise Visconti, seigneur très-illustre de la ville de Milan, vint jusque dans les Abruzzes pour envahir le royaume; Ambroise Visconti fut vaincu et chassé. Le duc d'Andri, rebelle, fut décrété d'accusation et privé de ses biens.

Cependant, parmi toutes ces faveurs du sort, la reine Jeanne avait au sein même de sa famille une cause de ruine. Sa sœur lui avait laissé une nièce, nommée Marguerite; et n'ayant pas, elle, d'enfants, elle la maria à Charles Durazzo en leur promettant l'héritage de sa couronne. Charles Durazzo vit avec jalousie le quatrième mariage de Jeanne avec Othon de Brunswick, et craignant que l'époux de la reine ne voulût lui enlever l'héritage, il profita du premier prétexte pour prendre par force ce royaume qu'il attendait du testament de Jeanne. Étant donc à Rome, il se fit oindre et couronner roi par le pape Urbain, et marcha sur Naples à la tête d'une armée considérable. Malgré les efforts d'Othon de Brunswick, il entra dans la ville, et Jeanne se réfugia dans le Château-Neuf avec toutes les familles qui lui étaient fidèles et une partie de la noblesse napolitaine. Charles Durazzo y mit le siège; Othon, étant revenu de Gaëte avec de nouvelles forces pour délivrer sa femme, combattit et fut fait prisonnier. Cependant la reine Jeanne, pleine d'ardeur et de courage, ayant écrit à ses états de Provence de lui envoyer des vaisseaux, fit ensuite partir vers le roi de France un messenger, pour lui demander du secours, en promettant d'adopter pour son héritier le second fils du roi, Louis d'Anjou. Mais les vais-

seaux n'arrivaient pas, le siège se poussait avec vigueur, les vivres commençaient à manquer, et toutes les femmes renfermées dans ce château demandaient, à grands cris, qu'on se rendit; Jeanne seule, toujours ferme et sereine, mangeait en riant la plus grossière nourriture, et combattait contre Charles. Enfin, après des efforts inouïs de résistance, il fallut ouvrir les portes de la citadelle; la reine se rendit. Le lendemain, les galères provençales parurent dans le port: Charles Durazzo fit venir les chefs à terre, et les conduisit à Jeanne pour qu'elle leur annonçât que lui, Charles, était son seul héritier, héritier des états de Provence comme du royaume de Naples; mais à peine ces capitaines furent-ils entrés qu'elle leur dit:

« D'après les services que vous aviez rendus mes ancêtres, d'après la foi que vous m'aviez jurée, je ne me serais pas attendue à ce que vous fussiez si lents à me secourir. J'ai supporté des malheurs pénibles, non seulement pour une femme, mais pour les soldats les plus robustes. J'ai mangé la chair immonde des animaux les plus vils, et j'ai été forcée de me rendre à mon plus cruel ennemi. Mais si votre retard est l'effet de votre négligence et non de votre malice, s'il vous reste quelque affection pour moi, et quelque souvenir du serment que vous m'avez prêté, je vous conjure de ne jamais accepter pour maître ce brigand ingrat, qui de reine m'a faite esclave. Si jamais l'on vous montre un écrit par lequel je l'institue héritier, ne le croyez pas, ou dites-vous que cet écrit m'a été arraché de force et qu'il est contre ma pensée: car ma volonté est que vous ayez pour seigneur et maître Louis, duc d'Anjou, non-seulement dans le comté de Provence et dans mes autres états au-delà des monts, mais encore dans ce royaume, où déjà je l'ai institué mon champion afin qu'il vengé la trahison et la violence qui m'ont été faites. Allez donc vers lui, obéissez à ses ordres, et que ceux qui auront souvenir de l'amour que j'ai toujours eu pour leur nation, et qui auront pitié de leur malheureuse reine, me vengent les armes à la main, ou prient Dieu pour mon âme, et cela; non-seulement je vous en prie, mais, comme vous êtes mes vassaux, je vous l'ordonne. »

Ayant connu ces paroles, Charles Durazzo envoya Jeanne dans un autre château, où il la fit tenir plus rigoureusement, et quelques jours après, une sédition s'étant élevée en faveur de cette reine, Charles, pour ôter toute espérance à ses

partisans, la fit étrangler ; puis il ordonna que le corps fût apporté dans Naples, et restât exposé huit jours dans l'église de Sainte-Claire ; enfin, sans pompe ni cérémonie, on le jeta dans une sépulture si ignoble qu'on n'a jamais pu retrouver ses restes.

Ainsi périt, en 1382, cette femme extraordinaire qu'on a appelée la Marie Stuart de Naples. Laissons parler Brantôme sur elle ; il est peu de pages aussi curieuses dans aucun historien.

« Quant à lui reprocher ses quatre maris, on ne pourrait, puisque le mariage est si bon et saint, étant ordonné par Dieu, qu'elle n'en pouvait trop prendre ; et aussi bien valait-il mieux qu'elle se mariât, que de se prostituer et de s'abandonner à l'un et à l'autre comme on en a vu de notre temps faire l'amour à outrance étant filles ou veuves. Si elle brûlait du chaud désir de la chair, elle le passait honnêtement avec ses maris.

» Quant à Andréa qu'elle fit mourir, on dit que c'était un hongre, ivrogne, très-dangereux et malicieux en faisant son simple et son niais, et qui voulait la faire mourir pour être seul roi ; mais elle gagna le devant, et gagna à la prime ; car il vaut mieux prévenir que d'être prévenu en matière de la vie.

» Touchant son cousin, le prince de Tarente, qui mourut exténué d'amour pour elle, elle n'en peut mais, puisqu'on ne saurait empêcher aucun qu'il ne s'enivre de son propre vin ; et après, qu'en peut le vin s'il a donné la verve à son maître en buvant ? Je ne doute pas que la grande beauté de la reine, sa grâce, ses façons, ses doux attraits et embrassades ne fissent efforcez ce jeune homme à plus qu'il ne pouvait faire ; mais cet effort venait de lui et non d'elle, car en cela on ne peut forcer l'homme à coups de bâton. Eh ! d'ailleurs, comment pouvait-il mieux mourir qu'en servant sa reine et sa dame, lui montrant l'ardente affection qu'il lui portait, n'épargnant ni peines ni forces, et pour la contenter mourant dans le camp amoureux de son lit !

» Pour le regard de son troisième mari, qu'elle fit étrangler pour l'avoir surpris avec une autre femme, n'avait-elle pas raison de punir l'adultère ? Quel est le juge, tant doux soit-il, qui n'eût condamné ce malheureux d'avoir violé sa foi à la plus belle reine et la plus grande princesse du monde, de lui avoir faussé compagnie, et s'être dérobé pour habiter avec une autre qui ne la valait pas en la moindre partie de son corps. Misérable qu'il était ! C'était tout ainsi qu'un, qui,

pour éteindre sa soif, délaisse la nette et claire fontaine pour aller boire dans un marais sale et boueux. Je dis donc que ce malheureux mourut justement, et que beaucoup de dames devraient prendre exemple sur Jeanne, quand elles élèvent de petits compagnons, leur font cet honneur de les prendre pour maris, et que ceux-ci leur font de faux bonds. »

Jeanne morte, Charles se fit reconnaître et sacrer roi de Naples. Louis d'Anjou, appelé par le testament de Jeanne, arriva dans le royaume et parvint à s'emparer de quelques provinces ; mais la mort qui le surprit, délivra Charles de tout rival ; ayant alors appris que le trône de Hongrie était vacant, il partit pour le conquérir et fut assassiné.

Il laissait deux enfants, Ladislas et Jeanne. Trop jeune pour régner, Ladislas eut heureusement dans sa mère Marguerite une tutrice habile et énergique. Le fils de Louis d'Anjou, attiré par l'espoir de détrôner un enfant, débarqua à Naples en 1390 et y entra en roi ; mais, après plusieurs années de combats, l'activité de Marguerite rendit à Ladislas le trône de son père. Ladislas fut brave, ambitieux, cruel, passionné pour les femmes ; il songea à devenir maître de toute l'Italie, assiégea Rome, marcha contre la Toscane, s'empara de Sienné ; mais à Pérouse, après avoir passé la nuit avec la fille d'un médecin dont il était follement amoureux, il tomba malade, et revint mourir à Naples en 1414.

Sa sœur Jeanne, appelée par les historiens Jeannelle, lui succéda. Jeannelle avait quarante-quatre ans, elle était d'un visage peu agréable, sans grâces dans l'esprit, mais amoureuse de l'amour aussi farcieusement que possible. Dès sa première jeunesse, elle s'était livrée à ses écuyers et à ses gentilshommes ; le trône ne fut pour elle qu'une place plus commode pour cloisir et récompenser ses amants. De tous ses favoris, le plus haut en faveur et le plus audacieux était un certain Pandolfe d'Alopo, qui d'abord avait été son échanton. Sforza, chef de condottieri, soldat brave, puissant, homme d'une beauté virile, aux épaules larges, à la figure martiale, s'étant présenté à la cour, Pandolfe d'Alopo, qui connaissait les goûts de la reine, eut peur d'être supplanté, et fit jeter Sforza en prison. La nouvelle de cette injustice souleva les barons irrités déjà de l'insolence de Pandolfe d'Alopo ; et tous ils se rendirent chez la reine, en lui disant qu'ils ne voulaient pas être gouvernés par un obscur

écuyer, et qu'il fallait qu'elle prît un époux. Jeannelle choisit le comte de la Marche : il fut convenu qu'il ne prendrait jamais le titre de roi ; mais malgré cette précaution, Pandolfe, craignant de voir tomber son erédit par l'arrivée de l'époux, fit sortir Sforza de prison, et tous deux se liguerent contre l'étranger qui venait prendre leur place.

Cependant le comte de la Marche arriva à Naples, et bientôt il s'aperçut du rôle qu'on voulait lui faire jouer, que la reine ne l'avait épousé que de force, que c'était une bachante et non une femme qu'il avait prise, et que s'il voulait régner réellement, il fallait prendre le pouvoir, et non l'attendre. Et d'abord, pour couper court aux adultères de sa femme, il fit arrêter Pandolfe, le fit jeter en prison et mettre à la torture ; puis, le 1^{er} octobre, on le mena sur la place du Marché, on lui coupa la tête ; son corps fut traîné par toute la ville, et pendu enfin par les pieds. Sforza fut aussi mis dans les fers. Ce n'est pas tout : le comte de la Marche chassa de la cour tous les courtisans de la reine, et commença à la tenir si rigoureusement, que personne ne pouvait lui parler qu'en présence d'un vieux Français, choisi pour son geolier ; il ne la quittait ni jour ni nuit ; elle ne pouvait même pas être seule *per le necessità naturali*. Cependant, comme il n'y avait plus de fêtes à la cour, il régna une grande tristesse dans la ville, et les jeunes gens qui avaient compté sur les bonnes grâces de la reine pour faire leur chemin, et les femmes qui participaient à ses plaisirs, faisaient tous de grandes clameurs contre le comte de la Marche. Enfin un jour (on n'avait pas vu la reine depuis trois mois), un grand nombre de cavaliers et de citoyens allèrent au château, en disant : « Qu'ils voulaient voir la reine leur maîtresse ; le roi sortit, et avec un visage tout serein et tout bienveillant, leur dit que la reine n'était pas bien portante, et que s'ils venaient pour quelques grâces ils l'obtiendraient de lui aussi bien que d'elle, à quoi les autres répondirent : « Nous ne voulons pas d'autres grâces de votre majesté, que de bien traiter notre reine. » Le roi entra fort inquiet et fort triste. Parmi les assistants il y avait un seigneur qui avait rendu de grands services au roi, et qui était fort irrité contre lui, parce que le roi ne l'avait pas assez largement récompensé ; en voyant cette scène, il pensa que le moment était favorable pour délivrer la reine, et prendre auprès d'elle, après l'avoir délivrée, le

rôle de Pandolfe. Ce seigneur était Giulio Cesare.

Quelques jours après, il vint donc voir le roi et demanda à visiter Jeannelle. Tous les courtisans savaient à quel point le roi le considérait. Aussi, Gian Berlingiero, c'est ainsi que se nommait le gardien de la reine, non-seulement l'introduisit dans sa chambre, mais lui fournit toutes les facilités de l'entretenir comme il le désirerait : « Madame, je ne nierai pas, lui dit-il, d'avoir été en grande partie cause de la triste situation dans laquelle vous vous êtes trouvée ; vous m'aviez porté à en agir ainsi, en ne tenant nul compte de mes qualités, et du cas que faisait de moi votre très-honoré frère, feu le roi Ladislàs. Les honneurs que j'ambitionnais ont été donnés à un valet d'armée, Sforza, et à un simple écuyer, Pandolfe. Mais si j'espérais, en délinquant votre majesté, et en lui rendant son premier état, chasser de sa mémoire mes offenses et recouvrer la faveur que toujours j'ai désirée, je m'efforcerais à lui rendre en peu de temps sa liberté et sa puissance royale. » La reine lui répondit qu'il ne devait pas douter qu'elle aurait plus de confiance en lui qu'en toute autre personne, et que la liberté et la seigneurie lui seraient d'autant plus douces et plus chères, qu'elle avait souffert de la servitude et de la misère ; mais qu'elle ne savait pas comment il pourrait agir, le roi s'étant emparé du royaume. Giulio lui répondit qu'il le tuerait. A ce moment, Gian Berlingiero entra dans l'appartement de la reine, et l'entretien fut remis à un autre jour.

Le reine demeura l'âme agitée : d'une part, elle soupçonnait le roi d'avoir envoyé Giulio Cesare, à dessein, pour la tenter ; de l'autre, elle était poussée par la haine qu'elle portait à son époux : elle n'avait pas l'espoir de sortir de cet état insupportable par une autre voie ; et pourtant la réussite lui semblait impossible ; enfin la crainte l'emporta, et elle résolut de chercher à adoucir le roi, en lui faisant connaître Giulio, et de se venger ainsi de celui qui, par de fausses relations, avait causé sa ruine et la mort de son cher Pandolfe, qu'elle pleurait encore avec des larmes amères. La nuit suivante, le roi vint coucher avec elle ; elle lui dit alors : « La justice de Dieu, qui toujours favorise les innocentes, m'a donné l'occasion de me montrer à votre majesté pour ce que je suis, et de vous faire apprécier votre bon et fidèle vassal Giulio Cesare di Capua, qui, par ses faux rapports m'a jetée dans votre disgrâce, et a causé la mort de ce pauvre



J. Copley del.

MAISON ET TAZAR.

Sauvage. Sculp.



J. Copley del.
ITALIE PIETRA

LA CAVA.

Sauvage. Sculp.



Pandolfe, qui jamais ne fit rien qui méritât ce supplice, et qui ne fit des aveux que par la force des tortures. Hier il est venu me faire sa cour, et il m'a offert de vous tuer; prévoyant bien que vous ne pourriez croire à une telle trahison si vous ne l'entendiez de vos propres oreilles, j'ai feint de céder à sa demande, et il a différé jusqu'à sa prochaine entrevue avec moi, pour me faire connaître le moment de l'exécution de son projet; en sorte que votre majesté pourra entendre le traître. Le roi connaissait la conduite passée de la reine; il crut néanmoins qu'elle était de bonne foi et voulait s'amender : aussi il l'engagea à se tranquilliser, qu'il connaissait son amour pour lui, et la traiterait en épouse chérie. Deux ou trois jours se passèrent : le roi apprit que Giulio arrivait au palais; aussitôt il fait fermer la porte de sa chambre et ordonne de dire à tout le monde qu'il repose, puis il va secrètement se placer dans la chambre de sa femme, derrière un rideau de tapisserie, avec quelques personnes. Giulio arrive, on lui dit que le roi dormait; il se rend alors chez la reine, qui le reçut avec un visage plein de joie, et lui dit : « *Giulio mio*, ton âme et ta valeur sont grandes; mais je connais toute la difficulté qu'il y aura à réussir dans une pareille entreprise; le château est plein des confidents du roi, et si tu parviens à l'assassiner, ils t'extermineront aussitôt, et moi aussi peut-être. Je ne voudrais pas que nous fussions perdus tous deux. — Ne doutez pas, madame, dit Giulio, que tout ne s'accomplisse selon nos vœux; votre majesté aura l'honneur d'avoir aidé à faire périr cet ivrogne, et moi il me suffira de recouvrer la bonne grâce de votre majesté. J'enverrai demain, au commencement de la soirée, présenter à votre majesté beaucoup de choses. Mon secrétaire, auquel j'ai communiqué tous nos projets, viendra avec des hommes chargés : je serai parmi eux déguisé, et tandis que votre majesté congédiera les personnes qui seront dans la chambre, je me cacherais sous le lit, et la nuit, quand le roi sera endormi, je le tuerai, je lui couperai la tête, et je la jeterai dans la cour du château; les Français auront pour grâce leur vie et la permission de retourner dans leur patrie comme on dit que les Hongrois s'en allèrent à la mort du roi Andréa. Il parla ensuite de tout autre chose, prit congé avec un visage riant, et dit qu'il allait faire la cour au roi, qui devait être éveillé. Le roi avait entendu tout ceci, et fit dire aux gardes du château d'arrêter Giulio

quand il sortirait; puis il rentra dans son appartement. Giulio, introduit auprès du roi, lui dit quelques paroles et se retira; mais arrivé sur le seuil de la porte, il fut arrêté, ainsi que son secrétaire, et conduit en prison, et deux jours après ils furent décapités.

Le roi, touché de la conduite de la reine, crut qu'elle était revenue à des sentiments plus honnêtes, et lui laissa plus de liberté. Un jour, il lui permit d'aller dîner dans un jardin appartenant à un marchand florentin, où est aujourd'hui l'église Santa-Maria della Scala. Elle était accompagnée d'un seigneur français qui avait été fait comte *camerlingo* et de beaucoup d'autres courtisans du roi. Le bruit s'étant répandu que la reine était sortie, un concours de nobles et de gens du peuple vinrent la voir, parce qu'il y avait bien des mois qu'on ne l'avait montrée, et telle qu'ils la virent, elle émut leur pitié : elle avait les larmes aux yeux, soupirait doucement et semblait par son silence attendrissant demander secours à tous. Parmi les assistants se trouvaient Otino Caracciolo et Anicbino Mornile, gentilhomme de Porta-Nova, qui avait grand empire sur le peuple; ils convinrent tous deux de délivrer la reine. Aussitôt ils allèrent exciter les nobles et le peuple à cette entreprise; puis, avec un grand nombre de gens armés, ils se rendirent là où la reine devait remonter en voiture, se firent place au milieu des courtisans, et ordonnèrent que la voiture fût conduite à l'archevêché. La reine s'écriait à haute voix : « Mes fidèles amis, pour l'amour de Dieu, ne m'abandonnez pas; je remets en votre pouvoir ma vie et mon royaume. » Toute la multitude faisait entendre ces cris : « Vive la reine Jeanne! »

Les courtisans, épouvantés, allèrent dire au roi le tumulte qui s'était élevé : force fut bien à Jacques de capituler avec le peuple, et l'on conclut que la reine aurait sa liberté et sa cour. Le lendemain, Caracciolo était l'amant de Jeannelle, et quelques mois après, le roi, devenu prisonnier à son tour, était enfermé par sa femme, comme sa femme l'avait été par lui, des gardes à ses portes, sans pouvoir et sans argent. Il resta ainsi captif pendant trois ans; et enfin, ayant obtenu sa liberté, il se sauva en France, et, tout épouvanté des crimes qu'il avait vus, il se jeta dans un couvent et mourut moine.

Rien ne contraignait plus les passions effrénées de Jeannelle, et Caracciolo devint tout-puissant.

Il n'y a pas de rôle plus difficile que d'être l'amant d'une reine; Caracciolo le remplit vigoureusement. Ce n'était pas un homme ordinaire que ce favori : actif, brave, adroit, sans pitié; il avait tant à craindre ! Les barons irrités d'obéir à un simple chevalier; le peuple, qui hait toujours les hommes sortis de lui et devenus grands; les courtisans qui l'enviaient; l'inconstance de la reine, qui le lendemain pouvait prendre un nouvel amant; il sut pourvoir à tout : Sforza, qui avait été emprisonné par le comte de la Marche, fut délivré par Caracciolo et devint son ami; il s'attacha les seigneurs napolitains en leur donnant les biens que le roi Jacques avait donnés aux Français; il écarta de la reine tout ce qui était beau et jeune, fit distribuer force victuaille au peuple, et sut être ensemble amant, ministre, diplomate et général.

Cependant Sforza devint si ambicieux et si avide, que Caracciolo, craignant de le voir trop puissant, lui refusa de l'argent pour ses troupes et des principautés pour lui. Sforza, pour réponse, rassembla toute sa troupe d'aventuriers, fit dire à Louis d'Anjou de venir dans le royaume de Naples et qu'il le ferait roi, et mit le siège devant la ville même.

Jeanne II, épouvantée, appela à son aide Alphonse, roi d'Aragon, en lui promettant de l'adopter pour son fils et son héritier, s'il pouvait la délivrer. Alphonse accourut, et, après de longs combats, demeura vainqueur : il fut nommé vicair-général du royaume de Naples en attendant qu'il en fût roi. Sforza se réconcilia avec la reine et avec Alphonse.

Mais Caracciolo voyait avec crainte le pouvoir d'Alphonse; il excita la reine contre lui. La reine voulut révoquer l'adoption qu'elle avait faite d'Alphonse. Une guerre intestine affreuse s'ensuivit. Sforza fut le général de Jeanne; Caracciolo déploya une activité et un courage extraordinaires; et au bout de plusieurs années de combats mêlés de chances diverses, le roi Alphonse avait quitté Naples, Sforza était mort, le jeune Louis d'Anjou était adopté par la reine, et Caracciolo, toujours debout, toujours puissant, était encore l'amant de Jeanne et le maître du royaume de Naples. Tout pouvoir a son terme : grand-sénéchal, premier ministre, prince, Caracciolo voulut encore obtenir le duché d'Amalfi et de Salerne. La reine était très-vieille et le paraissait plus encore à cause de ses dissolutions; le grand-sénéchal, qui aussi commençait à vieillir, avait rompu toutes ses

relations secrètes avec elle; en sorte que l'amour qu'elle lui portait était non seulement attiédi, mais entièrement refroidi : aussi elle refusa de lui donner et Salerne et Amalfi. Le grand-sénéchal alors commença à lui montrer par ses paroles et par ses actions le plus grand mépris et la plus grande haine.

A cette époque, Covelsa Ruffa, duchesse de Sessa, était en grande faveur auprès de la reine. Cette femme étant née d'une tante paternelle de la reine, héritière de beaucoup de terres, fière de son antique noblesse, ne pouvait souffrir l'insolence du grand-sénéchal; chaque jour, lorsqu'il était question de lui, elle sollicitait la reine de ne pas supporter l'ingratitude d'un homme qu'elle avait tiré de la pauvreté et élevé au pouvoir, ajoutant que, selon son caprice, il donnait et était les principautés pour enrichir les siens, et opprimait beaucoup de barons innocents, qu'il s'était acquis la plus grande puissance, et qu'il avait attiré sur sa majesté la haine universelle du royaume : la reine, par sa vieillesse, était devenue presque stupide; elle écoutait tout ce que lui disait la duchesse, mais ne répondait rien. Un jour le grand-sénéchal, étant venu voir la reine, lui demanda de nouveau avec quelques paroles flatteuses la principauté de Salerne et d'Amalfi; la reine les lui refusa; il se mit alors en fureur et la traita comme la femme la plus vile, l'accabla d'injures, et elle se mit à pleurer. La duchesse, qui était derrière la porte de l'autre chambre, entendit la reine pleurer; elle entra avec les autres femmes après que le grand-sénéchal fut sorti, et profitant du moment où la reine était encore indignée de ces nouvelles injures, elle lui dit : « Reine sérénissime, pour l'amour de Dieu, pour l'honneur de votre couronne, pour votre propre salut et pour le nôtre, ne différez pas de punir cette insolente bête. » A ces paroles elle se mit à genoux et continua avec tant de véhémence et de passion, que la reine l'embrassa et lui dit qu'elle voulait faire comme elle lui disait. La duchesse, forte de cette approbation, organisa un complot, et il fut convenu que l'on tuerait Caracciolo après une fête donnée dans un château de la reine. Le jour fixé étant venu, on le passa en bals et en divertissements; la nuit ce furent des festins somptueux. Lorsque tous les invités furent retournés chez eux, le grand-sénéchal se retira dans son appartement, et il commençait à s'endormir, quand Ottino, Francisco, Piétro Pagano, Urbano Cimino et un Calabrois vassal de la

duchesse, prirent une des femmes de chambre de la reine, appelée Squadra et Allemande de naissance; elle les conduisit à la porte du grand-sénéchal, et frappa en disant que la reine se trouvait malade et désirait le voir de suite. Le grand-sénéchal se leva, et commençant à s'habiller, ordonna qu'on fit entrer la femme de chambre, afin d'entendre mieux ce qu'elle venait dire.

Les conjurés entrèrent alors et le tuèrent à coups de poignard et de hache.

Peu de temps après, Jeanne II mourut, laissant pour héritiers deux fils adoptifs qui devaient déchirer le royaume, René, successeur de Louis d'Anjou, et Alphonse d'Aragon; ceci se passait en 1433.

Dynastie aragonaise.

Je ne m'étendrai pas sur cette dynastie. René d'Anjou, malgré de longs efforts, fut chassé du royaume; et Alphonse I^{er} ramena la paix et les arts à Naples.

Passons rapidement sur les cruautés de Ferdinand, sur l'abdication de son fils Alphonse; laissons le bon Comines raconter l'effroi que répandit dans toute l'Italie l'arrivée de Charles VIII, et arrivons au moment où Louis XII et Ferdinand le Catholique se partagèrent le royaume de Frédéric II.

Les armes avaient acquis à Ferdinand le Catholique une moitié du royaume de Naples; la sœur lui donna l'autre moitié, et Louis XII, volé par lui de sa part de conquête, légittima ce vol en accordant pour femme à Ferdinand, sa sœur, Germaine de Foix, dont sa portion fut la dot. Voilà donc ce malheureux royaume sous la domination espagnole, qui deviendra bientôt la domination autrichienne, quand le roi d'Espagne sera empereur. Ainsi traîné à la remorque de deux autres nations, que sera le royaume de Naples? La vache à lait de l'Espagne. Montesquieu a dit quel l'Espagne avait conservé l'Italie en l'enrichissant; jamais plus grande erreur ne fut écrite. De Ferdinand le Catholique à Philippe IV, c'est-à-dire de 1500 environ à 1648, Naples eut vingt-huit *vices-rois*, qui pillaient pour eux et pour le roi d'Espagne. Quand les mines du Nouveau-Monde étaient épuisées, on mettait un impôt sur le peuple de Naples; quand l'impôt était dépensé, on forçait Naples à offrir au roi un don *volontaire*, appelé *donativo*; et dans l'espace de cent trente ans, Naples envoya à la métropole 135 millions d'écus, seulement en *donativi*. Après avoir fait les collecteurs, les rois d'Espagne faisaient les faux

monnayeurs; et les pièces d'or et d'argent étaient tellement rognées et altérées, qu'on ne voulait plus les recevoir dans le commerce: avec l'argent, les hommes: Charles-Quint fit tuer la jeunesse napolitaine en Allemagne, en Afrique, en France. Philippe II l'envoya au-devant des boulets des Provinces-Unies; Philippe IV la jeta dans la fournaise de l'insurrection catalane. Sous la seule vice-royauté du comte de Monterey, qui dura six ans, Naples donna à l'Espagne cinquante mille soldats qu'elle ne revit plus. En compensation de tant de maux, on élevait quelques fontaines publiques ou un musée; Charles-Quint voulait montrer sa figure pendant un mois à son peuple de Naples, ou bien on accordait des privilèges à la cité, à condition qu'ils ne regarderaient ni les impôts, ni les réquisitions, ni la juridiction, ni les droits civils.

Cela durait depuis un siècle et demi, et le peuple napolitain avait tout supporté, tout, excepté l'inquisition qui n'avait jamais pu s'établir, lorsque le duc d'Arcos fut nommé vice-roi.

Il fallait de l'argent; le conseil de la ville vota extraordinairement le don d'un million d'or, et laissa au vice-roi le soin de l'imposer à son gré; mais l'habitude était alors d'emprunter le capital de chaque don de cette nature, et d'affermir au prêteur, pour son remboursement, une branche du revenu public; on avait trouvé le prêteur et le million, mais il n'y avait pas un impôt libre où l'hypothéquer. Enfin, André Naucier proposa d'augmenter d'un carlin l'impôt sur les fruits et les légumes qui font presque la seule nourriture du peuple: son avis fut adopté, et le tarif affiché. Mais les murmures éclatèrent partout; des confesseurs vinrent avertir le cardinal Filomarino que plus d'un aven révélait une sédition prochaine; le duc d'Arcos fut arrêté par la foule et presque insulté; la rigueur de toutes les perceptions redoubla: la femme d'un jeune pêcheur d'Amalfi avait caché dans un bas un peu de farine afin de la soustraire aux droits; on la traîna en prison, et son mari, pour payer l'amende, fut obligé de vendre tout ce qu'il possédait au monde. Ce pêcheur était Masaniello; tout le monde connaît son histoire, je ne la raconterai pas: en huit jours il fut pêcheur, révolté, généralissime, duc, roi, meurtrier, fou et tué. Il y avait déjà sept jours que le règne de Masaniello durait, les Espagnols occupaient encore une partie de la ville, et le vice-roi était réfugié au Château-Neuf; c'était l'anniversaire d'une des plus grandes solennités de la

ville, la fête des Carnes; huit mille personnes se pressaient dans la seule église de Notre-Dame : le cardinal Filomarino, revêtu des ornements pontificaux, entra, prêt à célébrer les saints mystères; tout à coup Masaniello parait, éperdu, haletant, convert de ses vêtements de velours et d'or, les cheveux épars et les yeux égarés. Il monte rapidement sur la tribune, arrache de l'autel même le crucifix qu'il brandit comme une lance, donne la bénédiction aux assistants d'une voix tonnante et puis se met à prêcher; jamais il n'avait été si éloquent, son imagination puissante et bizarre se répandait en images vives, étranges, saisissantes; le peuple l'écoutait avec enthousiasme : mais tout à coup ses paroles s'entre coupent, sa tête se trouble; il se met à se lamenter sur ses malheurs en termes ridicules ou inintelligibles; et enfin jetant le crucifix par terre, il détache les aiguillettes de son habillement, les laisse tomber, tourne son dos vers le peuple, se baisse, et se montrant aux assistants dans cette position, s'écrie : « Voyez, mon peuple, ce que je suis devenu ! » Des cris d'indignation partent de tous côtés, et l'on entraîne ce misérable dans le cloître. Il était liérant et pensif depuis deux heures, quand il s'entendit appeler à haute voix, Masaniello ! Masaniello ! Il parut : « Me voici, mon peuple, dit-il; que me voulez-vous ?—Tiens, scélérat, » s'écria Ardizzone, » et quatre coups d'arquebuse suivirent ces mots. Masaniello, percé de huit balles, chancela. « Traîtres ! ingrats ! » s'écria-t-il, et il était mort !

Les assassins étaient payés par le duc d'Arcos et excités par Gennaro Annese, compagnon de Masaniello, et qui l'avait vendu au vice-roi. Le duc d'Arcos croyait qu'avec Masaniello mourrait la révolte napolitaine; mais cette révolte devint une révolution, et cette révolution une guerre où intervint la France.

Masaniello tué, Gennaro Annese avait été proclamé par le peuple généralissime, et la ville de Naples s'était déclarée république, sous le canon de la flotte et de l'armée espagnole. Gennaro Annese était un armurier, vieux, fin, fourbe, très-orgueilleux et très-embarrassé d'être généralissime, qui ne demandait qu'à vendre sa république, pourvu qu'on la lui payât bien et qu'on lui assurât la vie sauve. Traiter avec le vice-roi était impossible, car les Napolitains ne criaient plus vive le roi ! comme sous Masaniello; ils tuaient les Espagnols et la noblesse.

Mazaria ne pouvait pas laisser échapper une

si belle occasion de dépouiller les plus mortels ennemis de la France, et les courriers se croisaient sans cesse de Paris à Rome et de Rome à Paris. Rome était, par sa position et par le nombre des envoyés français, le centre de toutes les intrigues dont le royaume de Naples était le but. La France y avait pour la représenter le marquis de Fontenay, ambassadeur en titre; l'abbé de Saint-Nicolas, envoyé extraordinaire, et l'archevêque d'Aix, frère de Mazarin et dépositaire des écrits diplomatiques. Alors se trouvait aussi dans cette ville un jeune homme d'une des plus hautes et des plus puissantes familles de France, un de ces princes près de qui les autres princes paraissent peuple, Henri de Lorraine, duc de Guise, dernier rejeton de cette maison qui avait prétendu un moment à l'héritage de Charlemagne, beau, brave, spirituel, du plus grand air et des plus belles façons chevaleresques, aimant les femmes avec emportement et la gloire avec frénésie; il ne lui manquait que la ligue pour être roi des barricades. Au milieu d'une cour de plaisirs, il rêvait toujours une couronne à conquérir. Il avait voulu faire une expédition sur l'île de Lipari, un armement contre les Turcs, une campagne contre les Espagnols; et puis se consolant de son inaction par l'éclat des aventures les plus étranges, il faisait du roman avec l'amour en attendant qu'il en fit avec l'histoire.

Il se trouvait à Rome en ce moment pour une cause singulière. Ayant épousé quelque temps auparavant la comtesse Le Bossu dans un accès de passion, il était depuis devenu éperdument amoureux de mademoiselle de Pons, et était parti pour la cour de Rome, afin d'obtenir du pape la cassation de son premier mariage et d'épouser celle qu'il aimait. En apprenant la révolution napolitaine, il se souvint qu'il était de la maison d'Anjou, et l'idée de mettre une couronne sur la tête de mademoiselle de Pons le décida à tout entreprendre. Voici comment lui vint la première idée de ce projet : Un soir, le baron de Modène, son ami, et qui était avec lui à Rome, se promenant sur les bords du Tibre, aperçut une barque chargée de très-beaux fruits qui approchait de terre. Ayant demandé d'où elle venait, il sut qu'elle était condamnée par des mariniers de la petite île de Procida, près de Naples, qui venaient vendre à Rome les productions de leur pays. Il saisit cette occasion d'apprendre ce qui se passait à Naples. Leur récit l'intéressa; et voulant amuser de ces nouvelles le duc de Guise, il recommanda à ces





MASANILLO.

mariniers de venir porter leurs fruits à ce prince, qui certainement les achèteraient. Ils vinrent. Lorsqu'ils virent le duc et qu'ils apprirent que c'était un descendant de leurs rois de la maison d'Anjou, ils se jetèrent à ses pieds, les baisèrent, en disant qu'aussitôt qu'ils seraient de retour dans leur patrie, ils apprendraient aux Napolitains qu'il y avait à Rome un rejeton de ces rois angevins, qui avaient été si chéris de leurs pères. Le duc, en les faisant relever, les embrassa l'un après l'autre, et les remercia avec sa grâce accoutumée de leurs sentiments pour lui. Il voulut aussi apprendre de leur bouche tous les effets du premier soulèvement : ils lui rendirent un compte exact, dans lequel pourtant ils exagérèrent l'intrépidité de Masaniello, des lazzaroni, et la consternation des Espagnols en cette occasion ; et ils finirent en disant que si le peuple avait un prince comme lui à sa tête, le duc d'Arcos se verrait bientôt chassé de la ville et du royaume. A cela le duc leur répondit que, quelque risque qu'il y eût à courir, il serait ravi d'exposer son bien, ses armes et sa vie pour les aider à rompre les fers de leur horrible servitude, et qu'ils pouvaient transmettre de sa part ses sentiments au peuple napolitain. Les ayant ensuite congédiés, ses caresses furent suivies d'une ample collation, et de la remise d'une somme fort au-dessus de la valeur de leurs fruits ; ce qui acheva de les lui acquiescer si puissamment, que l'on peut dire avec vérité que les mariniers furent les premiers instruments du passage du duc à Naples. (*Mém. du baron de Modène*, t. II, page 4.)

Mais il y avait bien des obstacles à vaincre pour le duc de Guise avant de réussir dans son projet. D'abord une partie des forts de la ville de Naples était encore entre les mains du vice-roi ; une flotte considérable, sous les ordres de Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, croisait devant Sainte-Lucie ; M. de Guise n'avait ni troupes ni argent ; Mazarin, à qui il écrivait lettres sur lettres pour lui demander l'un et l'autre, voulait bien arracher le royaume de Naples à l'Espagne, mais ne voulait pas le donner à Henri de Lorraine, et ordonnait au marquis de Fontenay de négocier de son côté, et au nom du roi de France, avec les chefs de la révolution, et de laisser partir M. de Guise, mais à ses risques et périls.

Une lettre du marquis de Fontenay à Mazarin expliquera plus nettement la position de la cour de France, de la ville de Naples et de Henri de Lorraine.

MONSIEUR DE FONTENAY AU CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

« J'ai eu l'honneur de rendre compte à votre éminence, que depuis les révolutions survenues à Naples, un homme m'était venu trouver de la part des chefs pour me proposer que Naples se mit sous l'obéissance du roi ; des avis que j'ai reçus depuis son départ m'apprennent que la confusion augmente en cette ville de moment en moment. Les écoliers de l'université se sont révoltés, sous le prétexte que les droits établis pour le doctorat sont trop élevés, et demandent qu'on les rétablisse au taux actuel ; les pauvres, à la porte des églises, réclament, le flambeau dans la main, les aumônes qu'ils soutiennent que la reine Jeanne a ordonné de leur distribuer chaque jour. L'argent a disparu partout, les banques sont scellées, le Mont-de-Piété même est fermé, et quelques railleurs de la multitude ont fait un placard où ils disent que c'est à cause que quatre des intéressés ont fait banqueroute, savoir : le Saint-Esprit, le Sauveur, le peuple, et saint Jacques des Espagnols. Le peuple est en des défiances telles qu'il ne peut quitter un moment les armes sans les reprendre aussitôt ; mais il ne saura y demeurer long-temps, s'il ne chasse tout-à-fait les Espagnols de Naples, ce qui m'a obligé à tenter toutes sortes de voies pour leur faire comprendre qu'ils n'auront guère gagné en se faisant décharger des impositions, s'il ne font ce qui est nécessaire pour se maintenir en cette liberté. Qu'ils resteront en un danger pressant tant qu'ils laisseront les Espagnols maîtres des châteaux ; enfin, qu'ils ne pouvaient attendre aucun remède que d'imiter les exemples des Catalans et des Portugais, en quoi ils seront appuyés de l'armée navale, et, s'il le faut, de toutes les forces de France. Le mercredi, vers les dix heures du soir, un Napolitain, appelé Lorenzo Touti, vint me faire visite ; il me dit que les Napolitains, après avoir pris les armes sans aucun dessein de se départir de l'obéissance du roi d'Espagne, s'étaient enfin résolus de rompre tout-à-fait avec lui et de changer de maître ; qu'un conseil de onze personnes, à qui l'on avait remis l'autorité depuis la mort de Masaniello, l'envoyait pour m'annoncer qu'ils étaient résolus de se donner au roi de France, sous trois conditions : que ledit seigneur roi voulût les maintenir dans leurs privilèges, envoyer une armée de terre et de mer qui pût les soutenir, et promettre, quand les Français seraient maîtres, *che non bacie-*

ramo les femmes, ce que je jugeai devoir entendre du premier baiser seulement.

» Je supplie votre éminence de me faire connaître promptement ses intentions. M. de Guise s'est mis dans la tête que les Napolitains le pourront choisir pour leur roi, et il m'est venu communiquer les avis qu'il a; il croit la chose faisable, parce qu'il la désire, qu'il ne considère rien et ne prend conseil de personne. Que dois-je faire ?

» MARQUIS DE FONTENAY. »

A quoi Mazarin répondit : « Que M. de Guise fasse ce qu'il voudra, mais ne l'aidez pas; peut-être un jour aura-t-il quelque peine à se tirer de la position où il se verra, mais à coup sûr la France ne pourra y trouver que des avantages. »

Certes tous ces préliminaires n'étaient pas engageants pour une telle entreprise; mais un homme comme M. de Guise ne pouvait pas reculer devant de tels obstacles; il jura de faire ce qu'il voulait faire, et il le fit; l'activité qu'il déploya pour vaincre toutes ces résistances est presque incroyable : cet homme de plaisirs et de cour, ce continuateur des raffinés devint négociateur et diplomate; il passait toutes les nuits à écrire; il entretenait une double correspondance avec la cour de France et avec la république de Naples; il assiégeait l'ambassadeur français; il recevait les envoyés napolitains; il envoyait émissaires sur émissaires; enfin, au bout de trois mois d'efforts incalculables, rien ne s'opposa plus à ses projets; Gennaro Annese lui écrivit que *sa très-humble servante, la république de Naples*, l'attendait. Le marquis de Fontenay se fit sa caution pour une somme considérable; il reçut une lettre d'une femme inconnue qui lui disait : « Je sais que vous avez cherché de l'argent pour la grande entreprise que vous allez tenter, et que vous n'avez que quatre mille pistoles. Il ne faut pas qu'un peu d'argent arrête M. de Guise : voici de l'or et des bijoux pour dix mille écus, c'est tout ce que je possède; j'en chercherai d'autres si vous êtes malheureux, mais vous serez heureux, je l'espère. » Il obtint une lettre de l'ambassadeur pour la république de Naples, où il était désigné comme envoyé exprès du roi de France. Il rassembla un gros de gens de guerre, ses écuyers, sa maison; il écrivit à la duchesse de Guise, sa mère, pour lui demander sa bénédiction; et le 12 novembre tout était prêt pour le départ. Le 13 au matin, Lorenzo Tonti, Falco, Mannara, tout ce qu'il y avait à Rome de Napolitains

dans ses intérêts, vinrent l'avertir que le temps était favorable et que le vent fraîchissait; il se leva pour s'en assurer, puis se rendit chez l'ambassadeur de France, afin de lui adresser ses adieux; il revint ensuite dans son palais où les siens l'attendaient, parut au milieu en habit de voyage et de guerre, avec cette belle mine qu'il avait : « Messieurs, leur dit-il, c'est maintenant qu'il faut montrer de quel sang nous sommes ! l'occasion est belle et la gloire sera grande. Les aumôniers arrivèrent, qui lui dirent la messe comme en un jour ordinaire. Au sortir de la chapelle, il appela Tilly, son secrétaire, et le dépêcha vers mademoiselle de Pons, pour qu'il pût lui raconter son départ : Tilly s'éloigna, le duc le suivit quelque temps des yeux, puis soudain : « Allons, à cheval ! Trompette, sonne la marche de guerre et passons devant l'ambassadeur d'Espagne : quand un Gnoise va combattre, l'ennemi doit le savoir. »

Il partit, et le soir, ayant atteint le port de Fiumicino, où étaient mouillées les felouques de transport, il sauta dans la plus petite, se fit avec le pilote; et cette armée, qui se composait de vingt-deux hommes, ce général qui n'emportait que son épée, firent voile pour le royaume de Naples.

Après dix jours de traversée, battue par la tempête, dématée, sans gouvernail, la felouque qui portait le duc de Guise arriva dans la baie de Naples, passa au milieu des bordées de canons de la flotte espagnole, et Henri de Lorraine se jeta à terre en criant : « Guise, Guise ! Vive le peuple de Naples ! » A peine arrivé, on lui présenta un cheval magnifique, sur lequel il traversa le pont de la Madeleine, pour aller à l'église des Carmes remercier saint Janvier et la vierge Marie. Ensuite, quelques officiers, députés par Gennaro Annese, vinrent le supplier de se rendre au bastion des Carmes : c'était la résidence de l'armurier généralissime. Le duc s'y rendit. Annese vint le recevoir dans toute sa magnificence, vêtu d'un collet de buffle avec des manches de velours eramoisi, d'un haut-de-cbausses de soie rouge, avec une ceinture de velours écarlate, un bonnet de toile d'or sur la tête, un mousqueton à la main et six pistolets à la ceinture. Guise l'embrassa, Annese lui ôta son chapeau de dessus la tête, et prétendit lui donner en place un bonnet de toile d'or comme le sien, puis on s'assit; Annese demanda son dîner, et le jeune prince, tirant de sa poche les lettres du marquis de Fontenay, les remit au capitaine-général du peuple de Naples; mais le capitaine-général ne savait pas lire : il regardait les

lettres à l'envers, quittait son mousqueton, retournait le papier, reprenait son mousqueton, se faisait montrer la signature, et faisait des révérences sans trop oser expliquer son ignorance. Sur ces entrefaîtes, un autre homme entra dans la chambre avec un bruit épouvantable : celui-ci était vêtu de noir, le cou nu, la tête découverte, l'épée à la main, et deux gros chapelets au cou. Il se jeta tout de son long par terre, prit les jambes du duc de Guise, les baisa, se releva sur ses genoux et se mit à réciter ses deux chapelets en sens contraire, en répétant à chaque grain, alternativement : « Pour le roi, pour le roi, pour le peuple, pour le peuple. — Votre altesse sérénissime a sans doute une lettre pour lui, dit Annèse : — Et qui est cet homme ? répondit M. de Guise. — C'est, reprit Annèse, Luigi del Ferro, premier conseiller du peuple. Le duc remit la lettre à Luigi del Ferro, qui recommença ses chapelets, en ajoutant entre le roi et le peuple : pour son altesse, pour son altesse, pour M. de Guise, pour M. de Guise. »

Le dîner était prêt. Annèse n'avait qu'un seul cuisinier et domestique, c'était sa femme : elle avait disposé la vaisselle et préparé le dîner ; elle l'apporta de ses mains en jetant à la dérobée des regards sur M. de Guise. Cette serviable personne était babillée d'une robe de brocard bleu en broderie d'argent, avec un garde-enfant orné de dentelles, une chaîne de pierreries, un collier de perles, et des pendants d'oreilles en diamants. Luigi del Ferro l'aidait à mettre sur la table et donnait à boire. Plus le duc de Guise le traitait avec égards, plus il s'humiliait. Le duc voulut le faire asseoir à table, il se mit à genoux.

Après le repas, le duc de Guise, sentant le besoin de réfléchir, demanda simplement à Gennaro Annèse de le faire conduire à son appartement. « Le voici, dit le capitaine-général en lui montrant sa cuisine, et mon lit sera le vôtre. — Mais vous ? — Nous coucherons ensemble. — Mais votre femme ? — S'étendra près du fen. — Je ne saurais. — Il y va de ma sûreté : si je n'étais près de vous, mes ennemis me poignarderaient. » Le petit-fils du grand Guise fut un peu surpris d'être venu servir de garde à l'armurier Annèse ; mais il n'y avait aucun moyen de s'y soustraire : il se soumit et passa dans cette cuisine. Un lit de brocard d'or y était tendu ; des armes, du gibier, des tableaux, du vin, des tas de vaisselle d'or et d'argent, des meubles à demi brisés, des coffres entrouverts d'où sortaient des chaînes de perles et

des rivières de diamants, étaient jetés pêle-mêle de tous côtés ; un petit esclave nègre dormait au pied du lit, et M. l'ambassadeur de France, Luigi del Ferro, y rangeait les restes du souper. Il débarrassa M. de Guise, Annèse se fit rendre le même service ; tous deux se mirent au lit, et, pendant toute la nuit, Annèse se réveillait en sursaut à chaque instant, poussait des hurlements affreux, criait qu'on voulait l'assassiner, et se jetait en pleurant dans les bras du duc de Guise.

Cette nuit dut être bien cruelle pour Henri de Lorraine, et le commencement de l'entreprise devait le faire frémir pour la fin ; aussi avait-il bien bâte que le jour arrivât, pour juger l'état réel des choses, et en se voyant presque roi de Naples, oublier qu'il avait Gennaro Annèse pour collègue. Le premier coup d'œil jeté sur sa position lui en montra tous les dangers. Au lieu d'une armée de 70,000 hommes qu'on lui promettait, il en avait à peine 4,000 ; ces 4,000 étaient sans armes et sans discipline. Fatigués d'une révolution de trois mois, les bourgeois ne voulaient plus faire le service ; le peuple consentait encore à se battre, mais à la condition qu'on lui promettait de piller et tuer. Gennaro Annèse n'avait fait aucun approvisionnement ni de poudre, ni de munitions, ni de vivres : la ville était assiégée par une flotte puissante, une partie des forts occupée par l'armée espagnole, la campagne sacagée par la noblesse ; et c'est dans cette position que le duc de Guise, seul, étranger, sans aucun appui extérieur, devait faire vivre, battre et vaincre toute une population révolutionnée.

Son premier soin fut de se faire nommer solennellement, à l'église des Carmes, capitaine-général, par le cardinal Filomarino, et de recevoir de lui une épée bénie ; puis il se souvint de cette maxime du cardinal de Retz : « Le grand secret, quand on commence une entreprise, est de saisir d'abord l'imagination des hommes par une action extraordinaire. » Et il résolut de s'emparer d'Averse, ville normande, au milieu de la plaine, à trois lieues de Naples, bien établie, bien gardée, et qui servait de quartier-général aux troupes ennemies. Le 12 décembre sa petite armée était prête et n'attendait plus que lui pour sortir de Naples ; mais au moment de partir, Henri de Lorraine apprend que les Espagnols, profitant de son absence, vont attaquer la ville ; il fait faire volteface à ses troupes, bat les Espagnols près de la Douane, les bat à Visita-Poveri, disperse seul

« Mémoire du duc de Guise. »

tout un corps d'infanterie; après douze heures de combat, le soir en se mettant au lit, il s'aperçoit que depuis le matin il a combattu sans armure.

Le calme rétabli dans Naples, il part pour Averse et arrive à Giugliano. Il allait se mettre à table, lorsqu'un officier lui annonce qu'un de ses mestres-de-camp avait commencé le combat dans les murs d'Averse : le duc de Guise saute à cheval, Modène et d'Orillac s'élançant sur le chemin d'Averse, à la tête de la cavalerie; mais les troupes de d'Orillac étant tombées dans un gros d'Espagnols, prennent la fuite et culbutent l'escadron de volontaires que commandait M. de Guise. M. de Guise est jeté dans un fossé; ses cavaliers passent sur son corps; tout s'enfuit. Henri se relève, court après ses troupes, rallie trente hommes, et se retourne contre l'ennemi; de ces trente hommes, quatorze sont tués, le reste se sauve. M. de Guise, resté seul, contient toutes les troupes espagnoles jusqu'à ce que l'infanterie vint le délivrer : il avait les cheveux brûlés, l'habit percé, le chapeau déchiré de balles, et après avoir fait encore une dernière charge contre l'ennemi, il se retira lentement, vainqueur, la tête nue et l'épée à la main.

Cependant la nouvelle des succès du duc de Lorraine avait été réjouir et effrayer Mazarin, et il envoya une flotte sous les ordres du comte d'Estrade, non pas pour secourir le duc, mais pour l'empêcher de se faire roi. Ordre était donné au commandant de l'escadre de ne traiter qu'avec le généralissime de la république de Naples, Gennaro Annese. Le duc de Guise fit passer Gennaro de son commandement, et écrivit à M. d'Estrade que, puisqu'il ne voulait traiter qu'avec le généralissime du royaume de Naples, c'était à lui, M. de Guise, qu'il devait avoir affaire. Pour réponse, M. d'Estrade partit avec sa flotte. Le duc resté seul ne s'en affligea pas : il s'empara d'Averse, d'Avellino, soumit la province de Salerne, et fit prisonniers plusieurs grands espagnols; et abandonnant le bastion des Carmes, qui était une espèce de caserne fortifiée, il s'établit dans le palais de Ferrante Caracciolo. Le matin à son réveil, et tandis qu'il s'habillait, ses secrétaires lui apportaient les dépêches, lui rendaient compte de ce qui s'était passé pendant la nuit, et il signait pendant que ses valets de chambre étaient occupés à l'habiller : ensuite il revêtait un habit de gros de Naples vert, chargé de broderies en or, convrait ses épaules d'un manteau de drap grossier, le seul qu'on eût trouvé dans Naples; il prenait l'é-

pée que le cardinal-archevêque lui avait remise entre les mains, et passait dans une salle où, assis sous un dais, il donnait publiquement audience. Après l'audience, M. de Guise allait entendre la messe solennellement; puis venait la promenade à cheval dans la ville et dans les jardins publics, et le soir il s'occupait des approvisionnements de la cité.

Au milieu de tous ces soins d'administration et de guerre, il n'oubliait pas mademoiselle de Pons, qui le trahissait pendant qu'il conquérait un royaume pour elle; et ayant appris que la reine avait forcé celle qu'il aimait d'entrer dans un couvent à cause de ses scandaleux amours, M. de Guise écrivit à Mazarin une lettre qui n'est pas un des monuments les moins curieux de cette étrange histoire.

LE DUC DE GUISE A M. LE CARDINAL MAZARIN.

Naples, 28 février 1648.

MONSIEUR,

« Si la passion que j'ai toujours eue, et que je conserve plus violente et plus fidèle que jamais, pour mademoiselle de Pons, n'était assez connue de votre éminence, elle pourrait s'étonner que, dans l'état où je me trouve, je me remisse, pour ce qu'elle pourra apprendre des affaires d'ici, sur M. le marquis de Fontenay, et que je ne l'entretenisse que de mes malheurs. C'est un effet du désespoir où je suis, que je ne puis avoir sentiment pour quoi que ce puisse être, lui faisant une confession très-véritable que ni l'ambition, ni le désir de m'immortaliser par des actions extraordinaires, ne m'a embarqué dans un dessein aussi périlleux que celui où je me trouve; mais la seule pensée, faisant quelque chose de glorieux, de m'en mériter les bonnes grâces de mademoiselle de Pons, et d'obtenir, pour l'importance de mes services, que la reine considérant davantage elle et moi, je puisse, après tant de périls et de peines, passer doucement avec elle le reste de mes jours. Mes espérances sont trompées, et je me plains avec raison de me voir abandonné de la protection de votre éminence dans le temps où, en ayant le plus besoin, je me tenais le plus assuré. J'ai hasardé ma vie dans le passage sur la mer; j'ai réduit dans ce parti quasi toutes les provinces de ce royaume; j'ai maintenu la guerre quatre mois sans pondre et sans argent, et réduit dans l'obéissance un peuple affamé, sans avoir pu lui donner, en tout ce temps, que deux jours de paix; j'ai cent fois évité la mort, et par le





poison et par les révoltes; tout le monde m'a trahi, mes domestiques même ont été les premiers à tâcher de me détruire; la flotte n'a paru que pour m'ôter la créance parmi les peuples, et, par conséquent, le moyen de servir; et, parmi tous ces embarras, ne subsistant que par mon courage et ma résolution, au lieu de m'en savoir gré et de me donner courage de continuer ce que j'ai si heureusement commencé, et où je puis dire sans vanité que tout autre que moi aurait échoué, l'on me persécute en ce que j'ai de plus cher et de plus sensible, l'on tire avec violence une personne que j'aime d'un couvent où je l'avais priée de se retirer; et, durant le temps que je hasarde ma vie, l'on m'ôte la seule récompense que je prétendais de tous mes travaux; on la renferme, on la maltraite, et l'on me donne le plus sensible témoignage de haine que l'on me pût donner. Ah monsieur! s'il reste à votre éminence quelques sentiments de l'amitié qu'elle ma promise et du service que je lui ai voué, remédiez à ce déplaisir; faites-moi voir en ce point seul, quelle est son amitié et son estime pour moi, et, en toute autre chose, je lui ferai voir que jamais homme ne lui fut si véritablement acquis. Sans cela ni fortune, ni grandeur, ni même vie, ne me sont pas considérables; je me donne tout-à-fait au désespoir, et si je vois qu'il ne me reste plus d'espérance d'être heureux un jour, renonçant à tous les sentiments d'honneur et d'ambition, je n'aurai de pensée au monde que celle de périr et de ne pas survivre à une telle affliction qui me fait perdre et le repos et la raison. J'ose me permettre que ma conservation est assez chère à votre éminence pour ne pas voir la perte de la personne du monde qui, malgré les justes sujets qu'elle a de se plaindre, ne laisse pas d'être plus véritablement, monsieur, votre très-obéissant et très-affectionné serviteur.

« LE DUC DE GUISE. »

On était en mars 1648 : il y avait près de cinq mois que le duc de Guise commandait à Naples, et malgré tout son courage il était encore au même point. Un coup de main avait suffi pour enlever Naples, mais il eût fallu pour la conserver la coopération franche et vigoureuse de la France : le génie de Henri de Lorraines était épuisé dans des combats sans résultats décisifs, et dans des détails d'administration presque domestique. En révolution, ne pas avancer c'est reculer : les

1 Nous avons emprunté cette lettre, ainsi que plusieurs autres passages, à l'intéressante histoire du duc de Guise à Naples.

chefs subalternes qui servaient sous le duc de Guise se lassèrent d'un dévouement sans récompense; la populace se répandit en meurtres et en pillage; il fallut la punir, et le duc de Guise, devenu juste et sévère, devint odieux. Cependant Don Juan d'Autriche et le duc d'Ognate, successeurs du duc d'Arco, travaillaient l'esprit des Napolitains par l'or et les promesses; ils en vinrent même jusqu'à négocier avec le duc de Guise, et à lui offrir, s'il voulait se retirer, l'île de Sardaigne pour apanage. Le duc répondit qu'en venant à Naples, son parti était pris de périr ou d'ôter cette couronne aux Espagnols. On eut recours à la trahison. Don Juan fit mine de vouloir fortifier la petite île de Nisida, située à quelque distance de Naples; le duc de Guise, voyant l'importance que l'ennemi attachait à cette place, résolut de s'en emparer : il partit donc de Naples le 5 avril 1648, et fit voile vers Nisida; mais pendant son absence, ses capitaines, vendus à l'Espagne, ouvrirent les portes de Naples à Don Juan. A cette nouvelle le duc de Guise revint en toute hâte. Quand il arriva au galop près du pont de la Madeleine, il aperçut l'étendard espagnol flottant sur tous les monuments publics, et il entendit le peuple crier : « Vive le roi d'Espagne, et menre le duc de Guise ! » C'est par ce pont qu'il était entré à Naples cinq mois auparavant, plein d'enthousiasme, de joie, et croyant déjà voir une couronne sur la tête de mademoiselle de Pons. Il repartit à l'instant avec quelques cavaliers; mais assailli, près de Capoue, par les troupes espagnoles, après des prodiges de valeur, il fut obligé de se rendre à Don Ferdinand de Montalvo. Il fut conduit à Naples. Le comte d'Ognate opinait pour qu'on le mit à mort; Don Juan d'Autriche s'y opposa, et quelque temps après, au milieu du mois de mai, une galère transporta prisonnier en Espagne Henri de Lorraine, duc de Guise, petit-fils du Balafre.

Philippe IV étant mort quelques années après cette révolution, laissa sa couronne échanclante à son fils Charles II. Charles II, débile, expirant, sans héritiers, vit s'agiter autour de son lit de mort toutes les puissances européennes qui se partageaient déjà les lambeaux de son empire. Son testament mit fin à toutes les rivalités. Il nomma pour son successeur Philippe, petit-fils puiné de Louis XIV et de sa sœur. Tout le monde connaît la longue guerre de la succession d'Espagne. Le royaume de Naples fut pris par l'empereur d'Autriche, puis rendu à l'Espagne par

le traité de Vienne; et Philippe V, le détachant à jamais de sa couronne, le donna à son fils Don Carlos, qui régna sous le nom de Charles III. Délivré enfin de l'oppression des vices-rois, ce malheureux royaume respira après tant de siècles d'anarchie et de guerre. Charles III était éclairé, humain, ami des arts. Il avait amené de Toscane un jurisconsulte habile, nommé Tannucci, dont il fit son premier ministre. La justice se régularisa; Naples s'embellit, les charges de l'état s'allégèrent, le commerce reprit son cours; malheureusement Charles, au milieu de ses projets d'embellissements, et voulant conserver la paix à tout prix, ne songea ni à réparer les places fortes, ni à établir une armée, et son fils Ferdinand IV paya chèrement son imprévoyance.

Philippe V mort, Charles III fut appelé à la couronne d'Espagne, et laissa son fils, âgé de huit ans, roi de Naples, avec un prince imbécile pour gouverneur, et Tannucci pour premier ministre et pour guide. Pendant toute la minorité, Charles III régna de fait dans le conseil du royaume de Naples (1783).

Arrivé à dix-huit ans, le jeune prince épousa Marie-Caroline d'Autriche, fille de Marie-Thérèse, sœur de Marie-Antoinette, belle, jeune, altière, croyant beaucoup honorer un roi de Naples en le prenant pour mari; Caroline arriva résolue à régner seule. Ferdinand, sans instruction, sans caractère, n'aimait que la chasse, la pêche, et les disputes sur le môle avec les pêcheurs; du reste, plein de saillies originales et étranges; bouffon, railleur, sachant la langue du port mieux qu'aucun marinier de Pausilippe à Portici; c'était *il Pulcinella* sur le trône. L'Autriche avait mis, comme convention dans le contrat, que la princesse, à la naissance d'un fils, aurait entrée dans le conseil. Elle y entra, chassa Tannucci, et fit venir de Toscane le chevalier Acton, Irlandais de naissance, aventurier, qui devint son amant et son esclave. Marie-Caroline n'avait que deux sentiments dans le cœur: haine et peur de la France, défiance du peuple de Naples. Toute sa conduite est là. Acton et elle voyaient partout des jacobins et des conspirations. Les jeunes gens avaient l'habitude d'aller le soir, à cheval, sur la belle promenade de Chiaja; la reine prétendit qu'ils voulaient renouveler les courses olympiques, et les promenades furent défendues. Quelques jeunes enthousiastes, la tête pleine des événements de la France, en parlaient à leurs maîtresses et à leurs perru-

quiers; on institua une junte d'état contre ceux qui parlaient. Guidobaldi, Castel-Cicala et Vanni furent mis à la tête de ce tribunal. On inonda la ville d'espions et de délateurs, et la reine déclara un jour qu'elle détruirait cet antique préjugé qui réputait infâme le métier d'espion. Vanni était un homme concentré en lui-même, le visage livide comme la cendre, le pas irrégulier et brusque comme le saut d'un tigre; il n'avait jamais pu habiter plus d'une année dans une même maison; et encore dans cette maison changeait-il toujours de chambre, comme le tyran d'Agrigente; ambitieux, cruel et outre cela enthousiaste, il croyait à tous les crimes qu'il inventait, et le meurtre était pour lui comme une religion.

En quatre ans, près de vingt mille individus furent jetés dans les prisons, et au bout de quatre ans on fut forcé de les relâcher tous, parce qu'on n'avait pu leur trouver aucun crime; la clameur publique s'éleva alors avec tant de force contre Vanni, que la reine fut obligée de le déposer et de l'exiler de la capitale. La cour tenta d'adoucir en secret son exil; mais il ne le voulut pas; cette âme, qui avait de la foi dans le crime comme on en a dans la vertu, tomba dans une sombre et misanthropique mélancolie. Craignant l'arrivée des Français dans le royaume de Naples, il demanda à la cour un asile en Sicile; cet asile lui fut refusé; le désespoir le prit, et il se tua. Avant de se tuer il écrivit un billet dans lequel il disait: « L'ingratitude d'une cour perfide, l'approche d'un ennemi terrible, le manque d'asile, m'ont déterminé à m'ôter une vie que je ne pouvais plus supporter; qu'on n'accuse personne de ma mort. »

Nous avons dit que Caroline se défiait de son peuple, et qu'elle le haïssait croyant en être haïe; aussi de tous côtés elle appela des étrangers pour remplir les places du royaume: dans l'armée les officiers étaient tous des Autrichiens, des Anglais ou des Hollandais, et les Napolitains vieillissaient vingt ans dans les rangs subalternes. Acton avait été chargé de recréer une marine à Naples. La position de la ville, les incurSIONS perpétuelles des corsaires barbaresques demandaient une foule de petits vaisseaux lestes et légèrement armés: Acton fit construire d'énormes bâtiments qui n'étaient bons ni pour la guerre ni pour le commerce. Naples possédait sept banques qui contenaient des dépôts d'argent faits par les particuliers; treize millions de ducats, ainsi dé-

¹ Saggio sulla rivoluzione di Napoli.

posés, et vingt-quatre millions fournis par le gouvernement formaient un fonds inaliénable sur lequel reposait la confiance publique; Aetón et la reine forcèrent ces banques à des prêts qui les ruinèrent, et avec elles, le peuple. Le commerce des grains avec la France fut défendu; on institua un impôt pour la croisade: des chevaliers de l'ordre de Constantin ayant imaginé je ne sais quelle parenté entre Ferdinand IV, grand-maître de l'ordre, et saint Antoine, la reine déclara, d'après leur avis, que tous les biens qui étaient sous l'invocation de ce saint appartenaient au roi, et l'on expulsa les propriétaires.

Jusqu'à ce moment, la cour de Naples, par peur, avait observé assez strictement la neutralité avec la France; mais Nelson, après la victoire navale d'Aboukir, étant revenu à Naples, la reine, ivre de joie, croyant déjà la France perdue, reçut Nelson comme un sauveur et un dieu, et n'attendant pas même la coopération de la Russie et de l'Autriche, elle résolut la guerre malgré presque tous ses ministres, et à l'insu du roi. On leva soixante-dix mille hommes. Mack, général autrichien, fut appelé pour les commander, et le jour du départ, Caroline, à cheval, en amazone, parcourant les rangs, radieuse, leur donna rendez-vous à Rome au bout de cinq jours. L'armée, divisée en sept colonnes, partit par sept chemins différents. Quelque temps auparavant, Ferdinand, rencontrant dans la ville de Naples les soldats qui s'exerçaient, leur demanda contre qui ils allaient marcher. — Contre les Français. — Eh bien! mes enfants, vous allez être bien étrillés.

Mack, malgré la pluie, les routes rompues, le manque de vivres, courut comme un fou jusqu'à Rome, et y arriva en cinq jours. Championnet, qui n'avait que douze mille hommes sous ses ordres, abandonna la ville; mais quelques jours après il mit toute l'armée napolitaine en déroute, et Mack n'eut pas d'autre ressource que de courir en arrière comme il avait couru en avant. Ferdinand, qui l'avait accompagné à Rome, faillit être pris, se sauva comme lui, et fut sur le point de fuir jusqu'à son troisième royaume de Jérusalem, pour trouver un asile. Quant à Mack, sans s'arrêter à défendre ni le passage du Garigliano, ni Capoue, ni Gaëte, il se rendit au camp de Championnet et lui remit son épée. — Général, lui répondit le Français, il m'est défendu de recevoir des présents de fabrique anglaise.

Quand cet armée, qui était partie quelques jours auparavant si brillante et si hautaine, ren-

tra dans Naples, dispersée, battue, honteuse, la terreur s'empara de toute la cour. On appela la population aux armes; la reine fit afficher des proclamations où l'on rappelait aux Napolitains qu'ils descendaient des Samnites et des Romains. Le peuple se porta en foule au palais pour avoir des armes, et l'on profita des désordres de la populace pour engager le roi à quitter la ville. La fuite fut résolue. On embarque sur des vaisseaux anglais et portugais les meubles les plus précieux du palais de Caserte et de Naples, les raretés les plus recherchées des cabinets de Portici et de Capo di Monte, les bijoux de la couronne, vingt millions, beaucoup de pierres précieuses non enchâssées, et cette lâche cour se sauve à la faveur de la nuit, laissant l'ennemi aux portes de la capitale et le peuple en armes au dedans. Le comte Pignatelli était nommé gouverneur. Je ne peux mieux caractériser ce départ qu'en empruntant le récit du spirituel roman de M. Delatouche.

« Ferdinand se montra au balcon avec l'amiral Nelson.

— « Napolitains, je demeure au milieu de vous; je veux partager vos périls, et vous me verrez mourir à votre tête avant qu'on puisse entrer dans cette sainte capitale!

— Bravo! Vive à jamais notre souverain légitime!

— Amiral illustrissime, vous êtes certains que la retraite est assurée d'ici au vaisseau de mon cousin Georges III?

— *Yes gracious King.*

— Napolitains, j'ai nommé Pignatelli mon vicaire-général, mais je ne cesserai pas moi-même de veiller à votre conservation.

— Ainsi soit-il!

— Je crois qu'ils se moquent de moi : allons-nous-en, monsieur le duc.

— *What says your majesty?*

— Que je vous fais due de Bronte si nous nous retirons sains et saufs.

— *A little patience, and dignity!*

— Regardez cette canaille qui croit que je suis enchanté d'être l'objet de ses criailleries. Ne feriez-vous pas mieux, sains, sains, d'aller essayer de dérouiller vos halberdes et faire raccommo-der vos chausses si vous en avez.

— Vive le roi! le roi et sainte Marie du mont Carmel!

— Oui, oui; mais vous crieriez plus fort si on me menait pendre, ou seulement si mon- sieur Championnet était ici à ma place. »

« Et sa majesté bouffonne se rapprocha alors des balustrades, et envoya autour d'elle des baisers au bout de ses doigts. »

« — Je vous méprise comme une troupe de bassets qui a perdu la piste. » Enfin posant une de ses mains sur sa poitrine, tandis qu'il laissait doucement glisser l'autre le long de ses reins :

« — Je vous porte tous dans mon cœur, mes enfants ! »

Tout le monde comprit que la farce était jouée.

Le roi parti, la populace, qu'il avait fait lever en masse sous prétexte de défendre Naples, resta maîtresse de la ville. On dit que la reine, en s'éloignant, avait laissé à Pignatelli l'ordre d'exciter l'anarchie, de pousser le peuple à brûler Naples et de faire tuer toutes les personnes qui étaient au-dessus du rang de notaire. Ses ordres furent bientôt exécutés : nos massagers de septembre peuvent seuls donner l'idée de ces horribles journées : les lazzaroni incendièrent toutes les barques canonnières, les vaisseaux, les palais ; des hordes forcées parcouraient la ville en criant : « Vive la foi sainte ! vive le peuple napolitain ! » Le comte Pignatelli s'enfuit comme le roi. Les républicains et les hommes paisibles s'efforçaient en vain de rétablir l'ordre ; le sang coulait à flots ; les Français étaient aux portes de la ville, et la moitié des citoyens voulaient la leur livrer ; mais les lazzaroni, aussi inflexibles au combat qu'au meurtre, défendaient leurs murailles avec acharnement. Enfin l'on introduisit Championnet dans le fort Saint-Elme, et Naples fut à nous. Notre rôle était difficile dans cette capitale : devions-nous la traiter en vainqueurs ou en libérateurs ? Nous ne sûmes être ni l'un ni l'autre : rien ne fut inepte, barbare et cruel comme la France ou plutôt le directoire, à Naples, car c'est lui qui ordonnait tout. Nous entrâmes en criant les grands mots de république et de liberté ! Nous voilà posés en affranchisseurs des nations ! Pour remplir cette mission à Naples, que fallait-il ? Se faire Napolitain, s'appuyer sur le peuple, entrer dans ses besoins, dans ses coutumes, présider, l'arme au bras, comme des protecteurs, à son développement national, monter la garde à l'entrée de son forum, pour en assurer les délibérations. Au lieu de cela qu'avons-nous fait ? Nous sommes entrés militairement dans ses assemblées, nous avons pris les premiers sièges, nous nous sommes faits présidents, nous avons implanté de force la France dans Naples : la France était divisée en départements, on divisa le royaume de Naples en départements, sans consulter les

coutumes, ni le langage, ni les produits, ni la position matérielle des lieux ; les populations de la Pouille appartenirent aux Abruzzes ; une terre qui était à trois ou quatre milles d'un chef-lieu de département dépendit d'un autre qui se trouvait à ceut milles ; d'autres fois on choisit pour chef-lieu une montagne, une vallée presque déserte, ou bien encore un canton ayant un double nom appartenait à deux départements à la fois ; on établit des clubs, on envoya dans les provinces des démocratisateurs, comme le Comité de salut public envoyait des commissaires pour faire l'esprit public ; on abolit les fêtes religieuses qui sont la moitié de l'existence à Naples ; on força ces pauvres Napolitains à vivre le jour, en les empêchant de se promener et de chanter le soir sur le bord de la mer : barbares que nous étions de traiter ces ardents méridionaux comme Guillaume le Conquérant traitait les Bretons, et de transporter à Naples le couvre-feu de Londres la brumeuse, comme si la nuit n'était pas le paradis de Naples. Les biens du roi furent déclarés fruits de la conquête, quoique la moitié de ces biens eût été volée par le roi sur le peuple ; une taxe de deux millions et demi dut être levée en deux mois, et au lieu de la faire peser en proportion de la fortune, on *taxa l'opinion* : de sorte que tel habitant, avec vingt mille ducats de rente, payait moins que cet autre avec mille.... Il est vrai qu'en compensation on faisait des déclarations des droits de l'homme, et des affiches en gros caractères, où il était écrit : « *Napolitains, vous êtes libres ! votre Claude s'est enfui... Messaline tremble,.... etc., etc....* Pauvre peuple ! il lui aurait fallu apprendre d'abord l'histoire romaine pour comprendre son bonheur ! »

Tant d'impérative reçut bientôt son prix. Le gouvernement provisoire ne s'était pas plus occupé des provinces que si elles n'avaient pas existé ; la contre-révolution s'organisa dans les provinces.

Pendant que la cour, réfugiée en Sicile, vivait sous la tyrannie de l'Angleterre, tyrannie qui s'appelait une sauve-garde, un vieillard infirme, célèbre par ses connaissances en économie politique et par son amour des plantes rares, le cardinal Ruffo, se jeta en Calabre pour y établir un foyer de résistance à la république. Ruffo était né dans la Calabre, sa famille y était riche et puissante ; il recruta quelques volontaires parmi ses compatriotes ; puis, autour de son crucifix et de son épée, vinrent se presser les restes de l'ancienne armée, les hommes d'armes des barons, les soldats des tribunaux, tous gens que la répu-





Grand Depot
17, RUE D'ORFÈVRE

FEMME DE CAPRI.

blique avait repoussés; puis encore les brigands, dont le métier était perdu, les forçats libérés, les hommes condamnés à mort, à qui il promettait le pardon et le pillage. Ruffo était brave, actif, et de plus prêtre, ce qui était un grand titre auprès de ces populations pleines de foi. Il s'empara de Catanzaro, de Cosenza, de Paola; il parvint ensuite à lier ses opérations avec celles des insurgés de Salerne, de Castel-Forte, de Sora: c'était Mannoné Gaetano qui était à la tête de cette dernière insurrection. Mannoné avait été d'abord meunier. On ne peut pas imaginer un monstre plus horrible. En deux mois de commandement dans une petite étendue de pays, il fit fusiller trois cent cinquante malheureux, outre le double peut-être qui fut tué par ses satellites. Je ne parle pas des saccagements, des violences, des incendies; je ne parle pas des prisons horribles dans lesquelles gisaient les malheureux qui tombaient entre ses mains, ni des nouveaux genres de mort que sa cruauté inventait.

Sa soif du sang humain était telle qu'il buvait tout celui des infortunés qu'il faisait massacrer: « Moi qui écris, dit Guoco, je lui ai vu boire son sang après s'être fait saigner, et chercher avec avidité celui des personnes qui se faisaient saigner avec lui; il dinait ayant sur sa table une tête fraîchement coupée, et buvait dans un crâne... » C'est à ce monstre que Ferdinand de Sicile écrivait: *Mon général et mon ami*.

Pour arrêter tant de maux, pour sauver tant de populations, que fit le gouvernement républicain? Ce qu'il fit?... Rien. Menthoné, ministre de la guerre, prétendit qu'il n'y avait aucun danger, et que les rebelles n'oseraient pas attaquer Naples. On envoya bien Hector Caraffa dans la Pouille, et Schipani dans la Calabre; mais Hector Caraffa fut rappelé promptement, et Schipani était un héros de théâtre beaucoup plutôt qu'un général propre à cette guerre de partisans. Sciarpa, un des plus terribles contre-révolutionnaires, lui ayant proposé de réunir ses troupes aux troupes républicaines, si on voulait lui payer sa trahison, Schipani répondit comme un Godefroy: « Je fais la guerre et non le commerce; » et cependant, tandis que ce gouvernement inertie, sans volonté, sans courage, laissait saccager, sans les secourir, toutes ces belles provinces, une foule de villes abandonnées à leurs seules forces défendait héroïquement la république et la liberté. Il faut que ces deux mots soient bien grands et bien divins pour enfanter tant de grandes choses chez le peuple, à qui ils font si peu de bien! Les popu-

lations du Cilento, Avigliano, Muro, Pierno, firent des prodiges de valeur contre Sciarpa. Les habitants d'Alta-Mura démolirent leurs maisons pour se défendre, envoyèrent leur argent à l'ennemi en guise de mitraille, firent fondre les plombs de leurs toits pour faire des balles; et, n'ayant plus une arme pour se défendre, refusèrent de se rendre, et aimèrent mieux faire détruire leur ville. Mais quo pouvaient faire ces malheureuses cités, seules, sans secours, contre ces milliers de brigands qui grossissaient chaque jour? Elles tombaient l'une après l'autre, et Ruffo s'approchait de plus en plus de Naples. Une heureuse imposture était encore venue le servir.

Il se trouvait à Tarente sept émigrés corses, qui s'y étaient rendus afin de se procurer une embarcation pour la Sicile. Craignant d'être arrêtés et de tomber dans les mains des Français, ils partirent la nuit du 8 février 1799 et se dirigèrent vers Brindes. Après plusieurs milles de route à pied, ils s'arrêtèrent dans un village appelé Montéasi; là ils allèrent loger chez une vieille femme, à laquelle ils dirent, pour être bien servis, qu'ils avaient parmi eux le prince héréditaire. La vieille femme courut aussitôt chez un de ses parents, nommé Bonafede Girunda, un des principaux du village, et Girunda, se hâtant d'arriver près des Corses, s'agenouilla devant le plus jeune et lui rendit tous les hommages d'obéissance et de vasselage. Les Corses restèrent interdits, puis craignant de plus grands malheurs, ils partirent immédiatement sans attendre le jour. Girunda, averti par la vieille du départ du prétendu prince héréditaire, monta aussitôt à cheval pour le rejoindre; mais il prit une route opposée, et ne l'ayant pas rencontré, il demanda à tous ceux qu'il trouvait sur son passage s'ils n'avaient pas vu le prince héréditaire avec sa suite. Ce bruit, s'étant aussitôt répandu partout, suffit pour faire prendre les armes à tous les pays par où il passa, et faire courir les populations à sa rencontre. Le prince supposé s'enferma dans le fort de Brindes et commença à expédier des ordres. Ruffo sut habilement légitimer sa contre-révolution par la présence de ce prince improvisé.

Enfin, le rappel du Magdonald dans la Haute-Italie détermina le succès du cardinal. Macdonald partit laissant une garnison de sept cents hommes dans le château Saint-Elme; mais au bout de quelques jours, Ruffo, maître de tous les abords de Naples, força la population républicaine à se réfugier dans le château de l'Oeuf et dans le château Neuf. La vigoureuse résistance de cette poi-

gnée de braves engagea le cardinal à leur accorder une capitulation, qui promettait la vie sauve à tous les Napolitains.

Cette capitulation fut signée par le cardinal Ruffo, comme représentant le roi; par Micheroux, général de l'armée royaliste; par le commodore Food, commandant de l'escadre anglaise; et enfin par Mégeant, officier français laissé par Macdonald dans le château Saint-Elme, et garant de l'exécution du traité auprès des républicains de Naples.

La reine Caroline était alors à Palerme, se livrant aux dissolutions les plus infâmes. A la nouvelle de ce traité, elle entre dans une horrible colère: « Un roi, dit-elle, ne doit pas traiter avec ses sujets rebelles, et j'aime mieux perdre mes deux couronnes que de m'avilir jusqu'à accepter cette capitulation. » Mais comment faire pour rompre un traité si régulier et revêtu de tant d'augustes signatures? Rien n'est cruel comme un être débauché, et Caroline, pour satisfaire sa soif de sang, employa un moyen aussi vil que le crime où il devait la conduire était horrible: elle se servit pour cela de lady Hamilton, femme de l'ambassadeur à Naples. Voici ce qu'était cette femme.

Fille d'un pauvre domestique, elle avait été, dès l'âge de seize ans, servante à Londres; elle devint, peu après, femme de chambre d'une dame chez qui elle lut beaucoup de romans, fréquenta les spectacles et prit l'habitude de peindre parfaitement, par ses gestes et par ses attitudes, les différentes passions de l'âme. Disgraciée par sa maîtresse, elle tombe dans la misère et prend le métier de fille publique. Sa beauté la fait distinguer par un charlatan, qui l'offre, pour de l'argent, comme modèle aux artistes. Un peintre célèbre en devint amoureux, la reproduit, dans ses portraits, sous toutes les formes. Elle parvient à séduire lord Grenville, neveu du chevalier Hamilton, et en a plusieurs enfants. En 1789, Grenville, ruiné, l'envoie à Naples pour solliciter des secours de son oncle. Le chevalier Hamilton, épris de ses charmes, la garde auprès de lui, perfectionne son éducation, et finit par l'épouser en 1791 (elle pouvait avoir à cette époque vingt-six ans, et le chevalier en avait soixante).

A peine eut-il fait sa femme de cette prostituée, qu'elle devint la maîtresse de lord Nelson. La reine de Naples, qui avait d'abord été son ennemie, et même, dit-on, sa rivale, en fit sa favorite, et plus encore, car cette reine renouvelait dans notre siècle les débauches de Sapho. Lady Ha-

milton était de tous les soupers de Caroline avec Acton, et elle couchait souvent dans la chambre de la reine.

Ce fut à cette femme que l'épouse de Ferdinand s'adressa pour faire rompre la capitulation; elle l'envoya à Nelson, en lui disant d'employer toutes les ressources de sa beauté et de son art dans le plaisir, pour arracher au vieil amiral une protestation solennelle contre cet acte de lâcheté. Lady Hamilton, qui avait été en butte au mépris d'un grand nombre de Napolitains, saisi avec avidité cette occasion de vengeance, elle alla trouver Nelson, et Nelson, flétrissant toute sa gloire militaire par cette lâche condescendance, osa déclarer que la capitulation était nulle, parce qu'elle n'avait pas été ratifiée par lui, et qu'il n'en souffrirait pas l'exécution.

Les arrestations commençaient dans Naples; le départ des républicains qui étaient déjà embarqués fut suspendu; le lâche et infâme Mégeant, au lieu de se battre pour l'exécution du traité jusqu'à sa dernière cartouche, rendit les otages qui lui avaient été confiés, et signa la plus honteuse de toutes les capitulations: il promit de livrer les républicains qui s'étaient réfugiés dans le château Saint-Elme, et il les livra; on le vit parcourir les rangs de ses soldats et en faire sortir les malheureux qui s'y étaient cachés sous l'habit de Français. Il n'y a pas de paroles pour caractériser une telle infamie.

A peine les Français partis, la réaction la plus sanglante s'établit régulièrement et solennellement dans Naples: on institua une junte d'état, et le seul choix des chefs caractérise ce tribunal; ce furent Guido Baldi, Sambuti et Speziale. Guido Baldi commença par faire un arrangement avec le bourreau. Comme il voulait faire tuer une immense quantité de personnes, il lui sembla qu'il était exorbitant de payer six ducats pour chaque tête coupée, et il trouva un moyen d'obtenir une diminution en faisant substituer à ce salaire une pension annuelle: « C'est une grande économie, disait-il, parce que le bourreau aura de l'occupation tous les jours pendant dix ou douze mois. » Ensuite on fit la liste de tous les coupables. Furent déclarés criminels de lèse-majesté, au premier chef, ceux qui avaient occupé un emploi dans la république, ceux qui avaient tiré sur les lazaroni pendant qu'ils pillaient et incendiaient Naples, ceux qui s'étaient fait inscrire dans les clubs, enfin tous ceux qui, d'une façon quelconque, avaient montré leur attachement à la république: c'était condamner la moitié de Naples.

L'application de la peine fut aussi régulière que la peine était juste. On n'admettait pour les accusés, ni témoins, ni défenseurs; on condamnait des enfants de douze ans. Un ou deux exemples donneront une idée des juges.

Parmi les hommes destinés à la mort était Nicolas Fiani, à qui l'on n'avait pu arracher un aveu et que l'on ne pouvait convaincre; Speziale se rappelle que Fiani a été autrefois son ami, il le fait venir du fond de la prison où il languissait; on l'amène devant lui, désenchaîné, non dans le lieu où se tenait la junte, mais dans ses appartements. En le voyant entrer, les larmes de Speziale coulent; il l'embrasse. « Pauvre ami, à quel état je te vois réduit! Je suis fatigué de faire le bourreau, je veux te sauver. Mais pour te sauver, il convient que tu me dises ce que tu as fait. Tu connais les accusations portées contre toi. Devant la junte tu as bien fait de les nier, mais ce que tu me diras à moi, la junte ne le saura pas... » Fiani a foi en ces paroles d'amitié, et Fiani avoue... « — Il faudrait que tu l'écrivisses; cela me servirait pour me souvenir. » Fiani écrit, et quand il a fini, il est renvoyé à sa prison, et deux jours après il marche à la mort.

Speziale se plaisait à aller presque tous les jours dans les prisons, tourmenter ou opprimer, par sa présence, ceux qu'il ne pouvait encore faire mourir. Un soldat tua un pauvre vieillard qui, pour un instant, s'était approché d'une fenêtre afin de respirer un air moins corrompu; les autres membres de la junte voulaient demander compte de ce meurtre : « Que faites-vous, dit Speziale : cet homme n'a fait que nous ôter l'ennui de prononcer une sentence. » La femme de Buffa lui recommanda son mari : « Votre mari ne mourra pas, lui dit Speziale, soyez tranquille, il ne sera qu'exilé. — Mais quand? — Le plus tôt possible. » Les jours s'écoulaient et l'on n'avait pas de nouvelles de l'affaire de Buffa : sa femme retourna près de Speziale, qui s'excusa de n'avoir pas encore eu le temps de s'occuper de l'affaire du mari, et il la congédiait en confirmant ses espérances. « — Mais pourquoi insulter au malheur de cette femme? » lui dit alors une personne qui était présente à ce discours : car Buffa était déjà condamné à mort; mais sa femme ignorait la sentence. Qui peut décrire le désespoir, les lamentations, les larmes, les reproches, de cette infortunée? Speziale, avec un sourire froid, lui dit : « Quelle femme affectueuse! elle ignorait jusqu'à présent le sort de son mari. C'est justement là l'effet que je voulais voir : j'ai vu, tu es

belle, tu es jeune, va chercher un autre mari, adieu. »

Tout ce qu'il y avait de noble, de grand, d'industriel dans Naples, fut condamné. Il y eut plus de quatre-vingt millions de confiscation. Le brave Hector Caraffa, Domenico, Francesco Conforti; Vineenzio, publiciste distingué; le chevaleresque Schipani, l'évêque Toisé, Granale, et une foule d'autres, furent exécutés. Il n'y eut pas une branche des arts, des sciences, du commerce, de la guerre, qui ne fût frappée dans ses plus jeunes et ses plus belles espérances. Ceux que l'on ne pouvait convaincre de crime étaient condamnés de par Ferdinand, et le nom du roi, qui fait grâce dans tous les pays du monde, tuait à Naples. Eh bien! parmi tant de victimes, pas une seule dont le courage ou le patriotisme se soit démenti devant l'échafaud; mais il en est quelques-unes dont la conduite et le langage eurent plus d'éclat (plus d'énergie était impossible), et nous choisissons au hasard entre mille traits sublimes.

Cirillo fut amené devant le juge. On lui demanda quelle profession il avait sous la monarchie; il répondit : « Médecin... — Sous la république? — Représentant du peuple... — Et devant moi, qu'es-tu? » Speziale croyait l'humilier. — « Devant toi? Un héros! »

Quand on annonça à Vitagliani son arrêt de mort, il jouait de la guitare; il continua à jouer et à chanter jusqu'au moment de son supplice. En sortant de la prison, il dit au geôlier : « Je te recommande mes compagnons; ce sont des hommes, et tu pourrais un jour être malheureux comme eux. »

« Je t'enverrai à la mort, dit Speziale à Velasco... — Toi? Je mourrai, mais ce ne sera pas toi qui me feras mourir! » Ainsi parlant, il mesura de l'œil la hauteur d'une fenêtre qui était dans la salle du tribunal, et se précipita sur le pavé, laissant Speziale interdit à la vue de tant de courage et désespéré d'avoir perdu sa victime.

Personne ne déploya plus de sang-froid que Grimaldi : quoique son arrêt fût prononcé, il fut tenu dans les fers plus d'un mois après sa condamnation. Enfin l'ordre fatal arriva : il était nuit; une compagnie de Russes le transporta de la prison au lieu de l'exécution; il a le courage d'échapper à ses gardes, se défend contre tous les soldats, se rend libre et se sauve. La troupe le suit en vain pendant près d'un mille, et elle ne l'aurait certainement pas rejoint si, au lieu de fuir, il n'eût été plus prudent de se cacher dans

une maison dont il trouva la porte ouverte. La nuit était obscure et orageuse ; une lampe le trahit, et il fut découvert par un soldat qui le suivait de loin. Quand on le rejoignit il désarma deux soldats, et on ne put le prendre que lorsqu'il tomba couvert de blessures et à demi-mort.

Caracciolo Francisco était, sans contredit, un des premiers génies militaires de l'Europe. Il avait commencé à donner une marine à Naples. La nation l'adorait, le roi l'aimait, mais Nelson le haïssait; il fut condamné. Il était sur le quai, causant de la construction d'un vaisseau anglais qui était devant lui, on vint lui annoncer sa condamnation à mort; il poursuivit tranquillement sa conversation. Un marinier avait reçu l'ordre de préparer le supplice, la pitié l'en empêchait; il pleurait sur le sort de ce général, sous les ordres duquel il avait servi : « Courage, lui dit Caracciolo : est-ce qu'un marin pleure lorsque son maître meurt ? » Caracciolo fut pendu comme un infâme aux antennes de la frégate *la Minerve*, et son cadavre jeté à la mer. Le roi était à Ischia et vint le jour suivant loger dans le vaisseau de l'amiral Nelson. Au bout de deux jours, le cadavre de Caracciolo apparut sur l'eau aux yeux du roi, qui recula d'épouvante en reconnaissant son ancien ami... Ses restes furent recueillis par les mariniers qui l'avaient tant aimé, et les honneurs funèbres lui furent rendus dans l'église de Sainte-Lucie, qui était près de sa demeure. Cette cérémonie était d'autant plus belle, qu'elle n'avait aucune espèce de faste, et qu'elle eut lieu en dépit de ceux qui alors pouvaient tout conduire; elle fut accompagnée des larmes sincères de tous les pauvres habitants de ce quartier, qui considéraient Caracciolo comme leur ami et leur père.

Enfin, les femmes voulurent avoir aussi leur part de martyre et de gloire dans cet holocauste de toutes les supériorités. Pimentel Eleonora Fanecea est la madame Roland de la révolution de Naples; belle, jeune, élève de Métastase, faisant des vers pleins de grâce et d'âme, elle s'enflamme d'enthousiasme pour la république dès que ce mot eut retenti dans l'air napolitain. Au moment de la première arrivée des Français, en 1799, elle se travestit en matelot; et, mêlée à beaucoup de patriotes, s'introduisit dans le château Saint-Elme, qui fut livré par eux aux Français : elle croyait alors que *France* et *liberté* étaient deux mots synonymes. Pendant la république, ce fut elle qui écrivit le *Moniteur napolitain*, journal plein du patriotisme le plus ar-

dent et le plus élevé. Au retour de Ferdinand, ces écrits devinrent un crime, et on envoya Eleonora à l'échafaud. Avant d'y marcher, elle voulut boire du café, et dit : *Forsan hæc olim meminisse juvabit.*

Je m'arrête, non parce que les faits manquent, mais parce que les morts héroïques abondent trop dans cette sanglante année. C'est ainsi que Ferdinand et Caroline rentrèrent dans leur royaume. Et au bout de quelques jours, Acton aurait pu dire : *Le calme règne à Naples.*

C'était une époque terrible pour les rois qui n'aimaient pas les voyages, que la fin du XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e; les souverains étaient toujours sur la grande route, jetant leur couronne en se sauvant, comme l'atant d'Atalante ses pommes d'or, pour arrêter ceux qui les ramassaient. Ferdinand était à peine rétabli sur le trône, qu'une nouvelle trahison de sa femme, la reine Caroline, attira la colère de Napoléon sur le royaume de Naples. En quelques jours, une armée française traverse les États romains, arrive aux portes de Naples. Ferdinand reprend le chemin de la Sicile, et Joseph Bonaparte, accompagné de Masséna, prend possession, comme général, de cette ville où il fut roi quelques jours après. Mais cette couronne n'était pour lui qu'une pierre d'attente; et nommé bientôt roi d'Espagne, il écrivit de Bayonne à sa bonne ville de Naples, pour lui *faire part* que son cher beau-frère, Joachim Murat, était nommé par l'empereur pour le remplacer : on eût dit une circulaire. Murat, après s'être fait précéder d'une proclamation où il annonçait son arrivée au milieu des peuples *avec son auguste épouse, le prince royal, Achille Napoléon, et sa petite famille, qu'il lui était doux de confier à leur amour et leur fidélité*, entra dans cette ville de soleil, tout brillant de broderies, d'or, de plumes, avec un immense état-major, faisant résonner le pavé sous les pieds de tous ces chevaux piaffants et caparaçonnés, et la ville le reçut avec des acclamations unanimes, comme depuis quinze cents ans elle recevait tous les souverains qui lui venaient de l'étranger. Cependant, à dire vrai, ce *roi-Franconi* convenait merveilleusement à Naples; mais l'enthousiasme du peuple ne dura pas long-temps : nous étions toujours les mêmes vainqueurs, égoïstes et tyrans. En 1799, démocrates et républicains, nous avions enfoncé de force, dans le sol napolitain, notre arbre de la liberté, et nous avions pendu ceux qui ne salueaient pas en passant devant. En 1805, impé-



Costume
ITALIE CITTE' 1870

FEMME D'ITALIE.



rialistes et conquérants, nous greffâmes violemment le gouvernement militaire sur cette Naples si joyeuse, si insouciant, si amoureuse de sa mer et de son carnaval. Le despotisme de la moustache devint intolérable dans cette malheureuse ville : pour qui ne traînait pas un grand sabre sur les pavés de la Chiaja, il n'y avait qu'humiliations et qu'injustices. Dans les provinces, les commandants militaires étaient de vrais despotes : pas d'autres lois que leurs caprices. Dans la cité, la garde particulière du roi se permettait toutes espèces de violences ; on vit des officiers de police assaillis à leur poste par des officiers de la garde, liés par eux, traînés à travers les rues les plus peuplées jusque sous les fenêtres du palais royal ; et là, dépouillés de leurs vêtements et fouettés, parce qu'ils avaient ordonné l'arrestation d'un des compagnons de ces officiers qui troublait une fête publique.

On ne peut nier, cependant, que Murat n'ait fait quelque bien dans le royaume de Naples. C'est lui qui détruisit les brigands de la Calabre : il enleva Capri à sir Hudson Lowe, et pendant les quelques années de son règne, il ordonna des fouilles immenses à Pompéï ; mais son gouvernement péchait par la base, il ne tenait pas au sol : c'était comme une excroissance sur le royaume, qui ne s'incorporait pas à sa chair et à ses os ; c'était toujours la France substituée à Naples. On sait qu'après la campagne de Russie, Murat abandonna l'empereur, et fit un traité avec l'Angleterre et l'Autriche contre la France ; il adressa à son armée une proclamation où il expliquait ce changement de conduite ; il faut lire dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* les paroles amères avec lesquelles l'empereur parle de cette proclamation :

« Il est impossible, dit-il, de concevoir plus de turpitude que n'en contenait la proclamation de Murat en se séparant du vice-roi. Il est dit que le temps est venu de choisir entre deux bannières, celle d'crime et celle de la vertu : c'était ma bannière qu'il appelait criminelle, et c'est Murat, mon ouvrage, le mari de ma sœur, celui qui me doit tout, qui n'eût rien été sans moi, qui n'est connu que par moi, qui écrivit cela. Il est difficile de se séparer du malheur avec plus de brutalité, et de courir, avec plus d'impudeur, au-devant d'une nouvelle fortune. »

Voici cependant une lettre que nous tirons de la *Revue rétrospective*, et qui présente la position de Murat sous un jour intéressant. C'est, du reste, un monument curieux de la faiblesse de caractère, de la versatilité d'idées, et en même

temps de la bonté tendre de cet homme si gigantesque sur le champ de bataille.

« Ma chère sœur, je ne saurais vous exprimer le bonheur que m'a fait éprouver votre lettre du 9, de Nice, que la grande-duchesse de Toscane vient de m'adresser. Quand me sera-t-il permis de vous exprimer de vive voix tous les sentiments qui m'agitent en ce moment ? Comment vous peindre mes tourments et l'horreur de ma situation ? Je laisse à votre âme sensible, à votre constante amitié pour moi, à l'apprécier. Elle ne la supposera jamais aussi affreuse qu'elle l'est en effet. L'empereur est aux prises avec les alliés, la France est malheureuse, et tout me fait un devoir de ne pas aller mourir pour les défendre, tout m'attache à ma nouvelle patrie : le sort de mes enfants, celui de mes sujets l'a emporté ; je suis resté pour eux, et, en apparence, contre l'homme que je révère, et que j'aime encore plus. Cependant, je ne suis pas encore ennemi, et j'espère que la paix viendra avant que le roi de Naples ait pu se décider à agir. Ah ! ma sœur, plaignez-moi ! Vous m'aimez, et vous savez combien j'aime l'empereur ! Je lui ai proposé de sauver l'Italie en la rendant indépendante : on n'a jamais répondu, quand, d'un autre côté, les alliés me demandaient de m'expliquer, et me menaçaient du renversement du trône de Naples.

« J'avais rempli envers la France, envers l'empereur, les devoirs de la reconnaissance ; j'ai dû remplir ceux de roi, ceux de père ; j'ai dû sauver mes enfants, quand je me serais perdu sans résultat et pour eux et pour la France. Ah ! ma chère sœur, plaignez-moi ; je suis le plus malheureux des hommes ! Que de larmes je verse !

« Si vous voulez venir à Naples, je vous enverrai prendre par une frégate, ou de la manière que vous le désirerez ; ordonnez. Combien, Caroline, combien mes enfants seraient heureux de vous embrasser ! Adieu, ma bonne et tendre sœur ; rappelez-vous que vous avez et aurez toujours en moi un ami à toutes épreuves, un ami qui vous aimera toute sa vie. Ne cessez pas d'être bonne pour moi ; n'imites pas Camille ; je lui ai écrit à Turin, il n'a pas daigné me répondre. Adieu, j'embrasse la plus belle, la meilleure des sœurs. »

Son repentir répare bientôt son ingratitude, et sa mort l'efface ensuite. Napoléon étant parti de l'île d'Elbe, Murat rompit tout lien avec les alliés, se déclara pour l'empereur, et, à la tête d'une forte armée de Napolitains, s'avance dans la Haute-Italie pour la faire soulever en faveur de la

France contre l'Autriche; mais, battu par Bianchi à Tolentino, il s'enfuit de place en place, et, le 19 avril, entra au milieu de la nuit, désespéré, honteux, avec quelques compagnies de sa garde qui le précédaient, et qui traversèrent silencieusement les rues en se rendant à leurs casernes. Le lendemain, il fit afficher dans toutes les rues une constitution en 188 articles; il y avait huit ans qu'il la promettait; puis, se travestissant en matelot, il se rendit secrètement dans l'île d'Ischia, et de là en France. La traversée fut fort pénible, et au milieu d'une bourrasque, il s'écria : « Il nous fallait bien aussi une petite tempête ! »

A peine eut-il abordé à Cannes qu'il lui fallut se cacher pour échapper à la fureur des réactionnaires du midi. Il se retira dans les bois, où des amis sûrs lui apportaient de la nourriture et des vêtements. Fatigué de cette vie de craintes, Murat se réfugia en Corse, où il trouva quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes. Il crut qu'avec leurs secours, il pourrait reconquérir son royaume, et frêta cinq petits bâtiments sur lesquels il se proposa de passer en Calabre. Tel n'avait pas d'abord été son projet. M. Macirone avait été chargé par lui de demander un asile à l'Autriche. Ce négociateur était parvenu, non sans beaucoup de démarches et de soins, à obtenir du prince de Metternich un acte authentique par lequel l'empereur accordait à Murat un asile dans ses états, sous les conditions suivantes :

- 1.° Qu'il prendrait un nom particulier;
- 2.° Qu'il fixerait son séjour dans une ville de la Bohême ou de la Haute-Autriche;
- 3.° Qu'il s'engagerait à ne pas quitter les états autrichiens sans le consentement de sa majesté. Il obtint de plus pour le roi détrôné des passeports signés des ministres des puissances alliées alors à Paris.

Lorsque M. Macirone put parvenir à lui remettre cette autorisation et ce passeport, Murat était sur le point de s'embarquer avec le petit nombre de braves qui devaient l'accompagner dans sa périlleuse expédition. Murat lui répondit qu'il était venu trop tard, que le sort en était jeté, qu'il exposerait à la vengeance du gouvernement français ses généreux compagnons d'armes. En vain M. Macirone fit de nouveaux efforts pour le déterminer à renoncer à sa téméraire entreprise. Voici un extrait de la lettre que lui envoya le vico-roi :

« J'apprécie la liberté au-dessus de tout autre

bien... Quel traitement puis-je attendre de ces puissances qui m'ont laissé, pendant deux mois, sous les poignards des assassins de Marseille?... Errant dans les bois, caché dans les montagnes, je ne dois la vie qu'à la généreuse compassion que mes malheurs ont excitée dans l'âme de trois officiers français; ils m'ont transporté en Corse au plus grand péril de leurs jours.

« Je n'accepterai pas, monsieur Macirone, les conditions que vous êtes chargé de m'offrir.

« Lorsqu'on vous remettra cette lettre, j'aurai déjà fait bon chemin vers ma destination; ou je réussirai, ou je terminerai mes malheurs avec ma vie. J'ai bravé mille et mille fois la mort sur le champ de bataille; je puis bien la braver une fois pour moi-même ! Je frémis seulement pour le sort de ma famille. »

Nous ne raconterons pas la fin tragique de Murat; le poétique auteur de *Rome souterraine* l'a mieux fait que nous ne pourrions le faire. Après Joachim, Ferdinand IV, remonté sur son trône, fut aussi clément qu'il avait été cruel.

En parcourant les annales de ce malheureux pays, ce qui frappe le plus, c'est l'absence complète de tout caractère national; plein d'originalité, de verve, d'imprévu, il n'a cependant aucune valeur comme nation; *ce n'est pas un peuple*; les populations de l'Europe sont venues tour-à-tour planter leurs tentes sur cette terre; et avec leurs tentes, leurs coutumes, leurs mœurs, leur sang, leurs lois. Les Normands y ont apporté la féodalité, Charles-Quint l'inquisition, Murat la conscription. L'histoire napolitaine est un habit d'arlequin dont chaque pays de l'Europe a fourni une pièce. Aussi Naples a-t-elle vu mille émeutes, mille insurrections, mille saccagements, et *pas une révolution*; car à peine l'autorité de la veille était-elle abattue, qu'il fallait recourir à une autre puissance, un fondement national n'étant pas là pour servir de base. Aujourd'hui, cette malheureuse contrée semble plus tranquille et appelée à de meilleurs destins. Les rois qui la gouvernent naissent sur son sol, vivent de sa vie, en comprennent les besoins. Le peuple napolitain n'a pas une grande soif de liberté ni de gloire; ce qui lui faut, c'est qu'on ne l'écrase pas quand il dort sur les marches des palais, c'est la musique le soir dans les barques, les poissons frais et crus, une belle fête par mois, et polichinelle sur le môle.

F. A.

HISTOIRE

DU CONSERVATOIRE DE NAPLES.

Giovanni di Tappia, prêtre espagnol, demeurant à Naples, eut le premier l'idée de fonder un conservatoire : c'était dans la première moitié du xvi^e siècle. Tappia était passionnément épris de la musique, mais il n'avait pas un carlin¹ : que fait-il ? Il part de Naples, s'en va pendant neuf ans dans tous les pays de l'Europe, la besace sur le dos, un bâton à la main, bravant la faim, le froid, la fatigue, et, frère quêteur d'une nouvelle espèce, mendiant pour une reine qui n'avait pas encore de trône, pour une déesse qui n'avait point encore d'autel... l'Harmonie. Il revient en 1537, les mains pleines d'aumônes de rois, d'aumônes de peuples, et, sans en avoir rien distrair pour lui qui manquait de tout, il les dépose tout entières aux pieds de sa souveraine ; avec ses richesses il lui bâtit un palais, il lui crée une nation, il lui peuple une cour..., ou, autrement dit, il fonda, l'an 1537, le premier conservatoire, nommé *di Santa Maria di Loreto*.

Le succès de ce premier établissement fut si grand, que, pour recevoir tous les élèves qui se présentaient, il fallut bientôt en fonder un second sous le nom de *di Sant'Onofrio di Capriana*, et enfin une association religieuse en créa un troisième appelé *della Pietà dei Turchini* : aussi les élèves étaient-ils babillés à la turque. C'est ce dernier qui, fondu avec celui de Sant'Onofrio, est devenu le fameux conservatoire si célèbre dans toute l'Europe ; mais, à l'époque dont nous parlons, l'organisation de ces établissements ne ressemblait guère à celle d'aujourd'hui ; et on lit dans des documents existant encore à leur bibliothèque, que dans le principe il ne s'enseignait au Conservatoire que trois choses : la lecture, la prière et la musique ; quant à l'écriture, il n'en est pas question. Le roi Charles y ajouta depuis l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la philosophie.

Cependant le nombre des élèves allait toujours croissant, et par conséquent les fonds toujours

diminuant, puisque les élèves étaient élevés sans payer. Les directeurs étaient fort embarrassés. Aller encore faire une quête dans toute l'Europe ? C'était chanceux, et puis tout le monde n'aime pas la musique comme Tappia. Donc, pour ne pas faire banqueroute à la reine de l'harmonie, on imagina un moyen bien simple : ce fut de tirer profit du talent des élèves. Les uns furent distribués dans les églises de Naples pour dire la messe ; les autres, et ceci est plus curieux, furent enrôlés dans le régiment des anges, c'est-à-dire que lorsqu'il mourait quelques petits enfans de parens riches, qui voulaient bien payer de riches funérailles, nos jeunes conservatoires s'habillaient en anges, à peu près comme une danseuse de l'Opéra, avec des ailes sur les épaules, un maillot en soie couleur de chair, des plumes et des fleurs sur la tête, et ils *planaient* ou dansaient autour de l'enfant ; d'autres enfin, pris parmi les plus grands, avaient pour office de charger les corps sur leurs épaules, et de les conduire à leur dernière demeure. Quant aux chanteurs, ils étaient réservés pour faire de la musique dans les églises de Naples ou des pays voisins, dans les processions ; pour chanter le *Libera me, Domine*, autour des catafalques, et enfin pour servir de choristes dans les théâtres.

Je sais peu de choses plus curieuses et plus caractéristiques, que les mœurs des élèves de ces trois conservatoires : jeunes, nombreux, bantains, pleins de fougue et d'imagination, ardents à la fois comme des Napolitains, comme des artistes, et comme des hommes de vingt ans, ils formaient une véritable puissance dans Naples. C'était une cité au milieu de la cité, un peuple au milieu du peuple ; ils avaient leurs costumes et leurs privilèges ; c'était comme un atelier, comme un camp. Les élèves della Pietà dei Turchini avaient une sultane bleu-ciel, boutonnée jusqu'au milieu du corps, avec un collet bleu aussi ; un chapeau rond, et une grande robe turque de la même couleur ; puis, par-dessous, un stylet et un pistolet. Le second conservatoire était habillé tout en rouge ; ceux de Sant'Onofrio tout en blanc. Ja-

¹ Carlin, petite monnaie.

aux les uns des autres, envieux du talent, du nombre et des privilèges de leurs rivaux, ils épouvantaient Naples de leurs sanglantes discussions ; c'étaient les Capulets et les Montaigus de la musique. Quand arrivait un nouvel élève dans l'une des trois écoles, il lui fallait subir huit jours d'épreuves. D'abord on lui enlevait à table sa nourriture ; puis la nuit, au moyen de cordes arrangées en poulie, on élevait son lit à douze pieds au-dessus de terre, et on le laissait là plusieurs heures ; ensuite quand on le faisait descendre on éteignait les lumières, et on l'étrillait à coups de cordes et de bâtons, le tout pour savoir s'il était courageux et discret. S'il se plaignait, on le forçait de quitter l'école ; s'il ne disait rien, il était proclamé *dignus entrare*. Alors on lui faisait jurer haine aux autres conservatoires, guerre à tous ceux qui voudraient attenter aux privilèges de l'école ; et désormais purifié par le baptême de la bastonnade, on lui donnait le stylet et le pistolet.

Ne croyez pas que ce fussent seulement des armes de parade ; les jours de fête, tous les conservatoriens allaient dehors armés, et à la plus petite occasion le stylet sortait de sa gaine, et la guerre était dans la rue. Quelquefois même ils se donnaient rendez-vous pour tel jour, pour telle heure, dans tel lieu ; le nombre des combattants était fixé d'avance, et aussi celui des hommes qui devaient être blessés ou tués, et une fois convenu qu'il y aurait, par exemple, dix morts, aucune force humaine n'aurait pu les séparer avant que les dix morts ne fussent par terre.

Mais heureusement leur haine n'était pas toujours armée de pistolets et de poignards, et leur vengeance s'exerçait parfois sur un théâtre moins sanglant que le champ de bataille. Il y a là-dessus, dans les Mémoires du Conservatoire, quelques traits assez curieux et que je vais rapporter.

Pour entretenir l'émulation entre eux, on avait décidé que chaque conservatoire à son tour irait faire de la musique dans l'ancienne église de *San Francesco di Paolo* et à celle de *Sant' Emilio*. On prenait dans chaque collège l'élite des élèves, soit dans l'exécution, soit dans la composition ; l'un était chargé de faire la messe et les vêpres, et ses camarades les exécutaient. C'est de là que datent les progrès de la musique d'église, qui fut portée ensuite dans l'école romaine à un si haut degré de perfection. Naples, si amoureuse des représentations, de l'harmonie, et de tout ce qui ressemble à un tumulte, se portait en foule à

ces luttes musicales : pour avoir des places il fallait souvent attendre depuis le lever du jour ; les gens riches donnaient jusqu'à la valeur de 20 fr. pour obtenir une chaise ; sans se souvenir qu'on était dans un lieu sacré, on applaudissait chaque beau passage avec fureur comme au théâtre, et si la musique n'était pas bonne, en guise de sifflets, on faisait crier les pieds des chaises en les frottant contre les dalles : il y avait des messes qui tombaient. On sent tout ce que la présence et l'animation de la multitude devaient ajouter encore au sentiment de jalousie qui divisait les trois écoles ; elles en donnèrent d'étranges preuves.

Le jour de la fête de sainte Irène, le conservatoire dei Turchini devait se présenter à la lutte. La veille, les élèves des autres collèges s'introduisaient chez les Turchini, séduisaient les domestiques à force d'argent, et font plonger dans l'eau, pendant toute la nuit, les instruments dont on devait se servir le lendemain : au point du jour, ces instruments sont remis à leur place, et les musiciens les emportent à l'église ; quelles furent leur surprise, leur rage, leur honte, quand ils voulurent se mettre d'accord ; le fameux concert de Jean-Jacques était de la musique céleste en comparaison de ce charivari ; toute l'église, qui était pleine d'auditeurs, éclata de rire : il leur fut impossible d'exécuter leur musique. Jugeant bien de qui partait ce tour infâme, ils jurèrent d'en tirer une vengeance éclatante.

Le jour de San Francesco, c'était aux élèves du collège de Sant' Onofrio à exécuter une messe dans une des premières églises de Naples ; or, à Naples, l'habitude est de faire dans les églises un orchestre avec de hautes tables liées ensemble sur lesquelles on établit un-parquet. Que firent les Turchini ? La nuit, ils se glissèrent dans l'église et donnèrent un trait de scie à tous les pieds de table ; le lendemain, les élèves de Sant' Onofrio arrivent triomphant et montent sur leur estrade. D'abord tout alla assez bien, et l'édifice résista parce que les musiciens n'arrivaient qu'un à un et qu'ils ne faisaient pas grand mouvement ; mais au moment de commencer, quand chacun courut à sa place et que le chef d'orchestre donna le signal en frappant vivement du pied, tout à coup les tables s'ébranlèrent, se dérobent, le parquet manque, et voilà que tombent ensemble, pêle-mêle, l'un sur l'autre, hommes, chaises, contre-basses, violons, cors ; les cordes se brisent et siffent, les blessés poussent des cris affreux ; l'un gémît écrasé sous une basse et un

bassier, l'autre à l'archet du chef d'orchestre dans la bouche; boîtes d'instrumens cassés, côtes d'hommes enfoncées, chaises mises en morceaux, lamentations, rires de l'auditoire, cris de terreur, tout cela se mêle, seconfond et fait la plus étrange musique qui jamais ait été entendue. Cependant, après le premier moment de surprise, tous les spectateurs coururent au secours de ces malheureux; mais on ne put pas retrouver le chef d'orchestre; enfin, après bien des recherches, on entendit dans un coin un gémissement comme celui de quelqu'un qui parle dans un chapeau, et l'on vit deux jambes qui s'agitaient frénétiquement en l'air: c'était le malheureux chef d'orchestre qui avait donné une tête dans la grosse caisse et s'y était enseveli tout entier.

C'étaient de véritables écoliers de Chuny que ces musiciens du Conservatoire, insolents et querelleurs dans la rue, hargneux sur leurs privilèges intérieurs, toujours prêts à l'émeute et à la révolte. S'ils n'étaient pas contents de leurs maîtres, ils s'en allaient se plaindre au roi; et il arrivait souvent que le prince, étant à la chasse à plusieurs milles de la ville, se trouvait tout à coup entouré d'une trentaine des plus déterminés qui lui présentaient d'un ton menaçant leurs doléances. Un espion du gouvernement s'étant une fois glissé dans un des collèges, et ayant été reconnu, on le saisit, on le jeta dans la cave du directeur, et il y resta huit jours enfermé, sans autre nourriture que des melons d'eau.

Une autre fois, un élève du collège de Sant' Onofrio ayant battu un homme sur une place, fut arrêté et mis en prison. Cette nouvelle se répand dans le collège; aussitôt tous les élèves se lèvent et s'arment en masse; les plus âgés marchent droit à la prison appelée *della Vicaria* pour en arracher leur compagnon. Repoussés par des forces imposantes, ils se portent chez le président du tribunal, le surprennent dans sa maison, le forcent à signer sans retard un ordre de mise en liberté pour leur camarade; et, munis de ce papier, ils vont reprendre le prisonnier et le portent en triomphe au Conservatoire. Le lendemain, le président alla porter ses plaintes au roi: et telle était la terreur qu'inspiraient ces collèges, que l'on n'osa pas les attaquer et les punir en plein jour, de peur d'une révolution; mais, la nuit, un régiment de ligne cerna l'établissement; deux cents sbires, armés jusqu'aux dents, pénétrèrent dans les chambres, et chaque élève surpris dans son lit fut enchaîné et conduit en prison. On fut

forcé de les juger sur-le-champ, car les Lazzaroni commençaient à s'agiter en leur faveur. On les condamna à être attachés sur un âne, avec la sentence au cou, la robe déchirée dans les reins, précédés d'un étendard qui disait leur faute, et à parcourir ainsi les principales rues de Naples; mais, à la prière de tous les nobles qui protégeaient et aimaient les conservatoires, le roi commua la peine, et ils furent seulement promenés par les rues, liés deux à deux, avec la tête rasée et la sentence au cou.

Le chef des révoltés, qui s'appelait Caglia, jeune homme d'une force terrible et d'une stature colossale, marchait en tête, portant l'étendard; mais comme l'on craignait toujours une autre révolte, tous les autres conservatoires furent gardés par la cavalerie, et le triste cortège évita avec soin tous les lieux où il y avait des rassemblements de Lazzaroni: grâce à ces mesures de prudence et de force, les prisonniers furent traînés dans presque toute la ville et ils arrivèrent jusqu'à la prison, où on les jeta pêle-mêle avec les criminels.

Il me semble que rien ne peut mieux exprimer la puissance de ces jeunes gens que de voir à quel horrible supplice on les condamnait; mais au lieu de se laisser abattre par ce malheur ignominieux, sachant bien qu'ils ne méritaient pas d'être confondus avec les voleurs et les assassins, ils prirent leur peine en patience, c'est-à-dire en musique; ils obtinrent qu'on leur rendit leurs instrumens, se mirent à donner des concerts dans leurs cachots, et changèrent le bagne en conservatoire.

Je ne sais rien de plus caractéristique que ce trait: toute la nation napolitaine me sembla peinte là-dedans, fougueuse et ardente dans la révolte, se levant en armes dans la rue, se battant, renversant, vaincue, jetée dans les fers, et mettant un air d'opéra au bout de tout cela, comme nos vaudevillistes un vaudeville final à la fin de chaque pièce.

Ils firent même plus: quand vint la fête du roi, comme la prison était sous une partie du palais royal, au moment où le prince entraînait dans son bain, ils lui firent une sérénade. Cette satire amère et narguante fut prise par le prince comme une félicitation suppliante; et, charmé de leur harmonie, il ordonna qu'on les mit en liberté.

A cette heureuse nouvelle, tous les nobles de Naples résolurent d'aller eux-mêmes chercher les prisonniers en grande pompe. Le matin du jour de la délivrance, on eût pris la rue qui menait à

la prison pour un de nos Longchamps ; chevaux richement enharnachés, voitures dorées et armoriées, valets en magnifique équipage, grandes dames éblouissantes de parures et de pierreries, se pressaient en foule autour de la prison ; les portes sont ouvertes, on enlève les malheureux jeunes gens sur les bras, on les porte tout enivrés dans de splendides voitures, et on leur fait parcourir tous ces mêmes lieux où un mois auparavant ils étaient passés captifs au son de trompe et la sentence au cou.

Le soir, on leur donna un grand banquet, auquel ils répondirent par un concert, car c'était à la fois leur seul remerciement comme leur seule vengeance.

Cette punition, au lieu de les abattre, releva encore leur orgueil ; ils se sentaient appuyés, ils ne cessèrent pas de se tuer entre eux et de battre les bourgeois toutes les fois que l'occasion se présentait.

Si, pour être grand homme, il ne faut ressembler à personne, s'il faut être batailleur comme Benvenuto, volcanique comme Salvator Rosa, rude et hardi comme Michel-Ange, certes, ces trois conservatoires devaient être une pépinière de petits génies, et, en effet, les maîtres les plus célèbres de l'école italienne en sont sortis : nous avons d'abord le fameux Alexandre Scarlatti, dont M. Fétis, dans ses concerts historiques, nous a fait entendre quelques ravissans morceaux ;

— Nicolo Porpora,

— Leonardo,

— Leo,

— Pergolèse, dont le nom est aussi doux qu'un de ses chants ;

— Le divin auteur de *Nina*, Paesielo ;

— Piccini, Sacchini, Zingarelli, Tschini, Guglielmi ; et enfin, pour clore la liste de tous ces grands noms, le maître de Rossini dans la musique bouffée, l'auteur du *Mariage secret* et des *Horaces*, Domenico Cimarosa.

Bellini est aussi sorti de cette école.

En chanteurs elle a produit :

— Farinelli, Caffarelli, Aprile, et notre ami, le Jupiter des chanteurs, comme Rubini en est l'ange ; notre Geronimo, notre Campanone, notre Podesta, notre Mosè, Lablache enfin, Lablache ! et je vous vais raconter tout-à-l'heure son histoire à cette école.

Depuis cinquante ans les élèves du Conservatoire sont devenus beaucoup moins belliqueux, et l'organisation du Conservatoire va toujours

s'améliorant. Autrefois on recevait des élèves à tous les âges, et il y avait des écoliers de quarante ans et de huit ; maintenant on n'admet personne qui ait passé l'âge de vingt-deux ans, et jusqu'à cet âge il n'est pas permis de quitter le Conservatoire.

C'est cette loi qui rendit Lablache si malheureux. Lablache, avec sa taille de Goliath, sa figure à la Vandick, était de toute l'école le plus spirituel, le plus gai, le plus insoucieux, le plus doué, et le plus paresseux ; on pourrait dire de lui ce qu'un célèbre professeur disait d'une ravissante cantatrice : Elle n'aime pas la musique, c'est la musique qui l'aime. Il savait toujours tout plus vite que tout le monde, et pourtant il n'apprenait jamais rien. Jamais esprit ne fut plus fertile en expédients et en tours de collège. Il était l'âme du Conservatoire. Dès qu'il y avait parmi ses compagnons quelque pauvre jeune homme, bien pris d'amour pour quelque belle dame : Lablache, Lablache, disait-il, fais-moi une lettre ; et Lablache, secrétaire-général des Menus-Plaisirs, lui écrivait la supplique amoureuse la plus tendre et la plus ingénieuse. Pendant la messe, pendant les études, il gravait sur tous les bancs, sur toutes les murailles, son nom en lettres gigantesques comme lui, et on les retrouve encore aujourd'hui partout. Ce devrait être vraiment admirable, de voir, au milieu de toute cette population de jeunes gens, ce grand jeune homme, qui les dépassait de la tête, si beau, si puissant, et d'une puissance tellement sans effort, d'un visage si doux, si bon et pourtant si plein de caractère qu'il a l'air d'un portrait antique ; avec cette luxuriance de santé, de jeunesse et de force ; cette forêt de cheveux noirs comme Samson ; cette surabondance de verve et de gaieté intarissable, et cette voix, enfin, cette voix sans pareille, cette voix qui n'avait alors que vingt ans, et dont chaque son est à la fois puissant comme un roulement de tonnerre, et harmonieusement doux comme le bruit de la mer lointaine.

Un jour (il n'avait pas encore vingt-deux ans), un de ses amis lui offrit un engagement pour l'école de Palerme, en qualité du premier contre-basse ; il devait jouer les symphonies dans l'intermède des comédies. Lablache enchanté accepte, et comme il était trop jeune encore pour qu'on lui permit de quitter l'école, il saute par-dessus les murs, et part. Le lendemain, grande rumeur dans le Conservatoire ; le directeur n'apercevant plus une tête qui dominait





PLATE 25. GREAT WALL.



PAULI FEA MENDICAT ET FRONCO MANDAT VAS PUTE



toutes les autres têtes, et n'entendant plus une voix qui écrasait toutes les autres voix, dit à l'instant : Où donc est Lablache ? La fuite est reconnue, on envoie deux gendarmes pour courir après lui ; on le rattrapa à Salerne, et il fut ramené au Conservatoire entre deux baïonnettes et deux sabres.

Peu de temps après, cependant, il entra au petit théâtre de San Carlino, comme contre-basse ; et quittant bientôt l'orchestre pour monter sur la scène, il prit le masque et l'habit de polichinelle. On ne peut se figurer avec quelle verve il remplit ce personnage ; Salvator Rosa lui-même n'était pas plus spirituel et plus mordant dans le fameux signor Formica ; on se portait avec fureur à San Carlino. Il quitta bientôt ce théâtre de ses succès, pour tenter une scène plus élevée, et devint ce qu'il est aujourd'hui, la première basse chantante de l'Europe.

Quelques mots sur le Conservatoire actuel.

Les recteurs, les vice-recteurs, les maîtres de l'école, sont tous prêtres, et ces jeunes gens, dont les uns doivent être chanteurs, les autres exécutans dans l'orchestre, et quelques-uns compositeurs d'opéra, sont élevés comme des séminaristes ; on les soumet aux pratiques les plus minutieuses de la religion catholique ; ils vont à confesse plusieurs fois par mois. Cependant ces exercices de piété ne nuisent pas à leur travail, et il se fait encore au Conservatoire de Naples toute la semaine sainte une espèce de miracle musical.

Voici ce que c'est :

Les mercredi, jeudi et vendredi saints on ouvre l'église du Conservatoire ; elle est tendue en noir, et comme c'est la coutume des Napolitains de se vêtir toujours de deuil pendant cette sainte semaine, tous les auditeurs sont habillés de noir aussi ; la foule est immense, et les étrangers paient souvent un louis leur place. Le roi et la famille royale ne manquent jamais d'y assister. Alors, quand le moment est venu, quatre-vingts élèves, c'est-à-dire vingt sopraui, vingt castrats, vingt ténors et vingt basses, entonnent le sublime *Miserere* du vieux mais intrépide Zingarelli ; ils le chantent *alla Palestrina*, c'est-à-dire sans aucun accompagnement d'instrumens. Ce *Miserere* dure une demi-heure, et pendant cette demi-heure, ces quatre-vingts voix chantent sans être soutenues par aucun orchestre, et sans baisser même d'un quart de ton. On ne peut rendre l'effet produit par cette admirable musique, dans cette église

sombre, et au milieu de cette foule si attentive et si pieuse.

Il se raconte là-dessus un trait assez étrange : Une jeune Anglaise, enceinte de huit mois, assistait à ce *Miserere* : aimant passionnément la musique, et plus impressionnable encore à cause de son état de grossesse, elle fut remuée jusqu'au fond de l'âme par ce solennel et religieux morceau ; et lorsqu'on arriva à la fin, son émotion fut tellement forte, que les douleurs de l'enfantement la prirent, qu'elle devint mère au milieu de l'église, et pendant que les élèves achevaient les dernières mesures, tout à coup s'élevèrent et se mêlèrent à leurs chants les cris argentins d'un nouveau-né. Certes, si cet enfant-là a vécu, ce sera un vrai chrétien et un grand compositeur, né ainsi dans le giron de l'église, et aux sons d'un concert de Conservatoire.

Il y a dans le Conservatoire un beau théâtre dans lequel on joue l'opéra, mais seulement pendant le carnaval. Les élèves composent la musique, les élèves en exécutent l'orchestre, les élèves la chantent sur la scène. Les jeunes gens de dix à quatorze ans sont chargés des parties de femmes, et le théâtre est aussi suivi que l'église.

Tous les ans le Conservatoire doit fournir deux compositeurs au théâtre de *San Carlo* ; c'est une des conditions du traité que le gouvernement a fait avec l'*impressario* (directeur d'opéra). Mais l'adresse et l'avarice du fameux Barbaja éludent cette clause du contrat, et les malheureux élèves sont réduits au petit théâtre du *Fondo* ; du reste Barbaja n'est pas un directeur comme les nôtres, c'est le Rothschild des directeurs d'opéra : il y eut un temps où il avait l'administration de cinq théâtres en Italie, le *San Carlo* et le *Fondo* à Naples, la *Scala* à Milan, le théâtre royal à Palerme, et le *Grand-Opéra* de Venise ; aussi a-t-il fait tailler dans un rocher du Pausilippe une villa de grand seigneur, qui s'appelle la villa *Barbaja* ; et cependant, s'il a fait sa fortune par la musique, c'est bien le plus ingrat des hommes, car il la traite comme s'il ne la connaissait pas.

Voici un trait de lui :

Un jour, une jeune fille se présente pour entrer dans les chœurs, et propose de chanter un air ou une leçon de solfège ; Barbaja, sans savoir ce qu'il disait, choisit le solfège ; puis au milieu il l'interrompt en lui disant : Tais-toi donc, tais-toi donc ; ils te sifflaient s'ils t'entendaient chanter do, re, mi, au théâtre.

Une autre fois, à une répétition, les musiciens de l'orchestre avant de commencer se mettaient d'accord : Laissez donc, laissez donc, leur dit-il ; vous vous accorderez le jour de la représentation.

Otre l'impéritie et la mauvaise volonté de Barbaja, il est plusieurs autres causes à la décadence de la composition. Au Conservatoire, le gouvernement n'accorde pas d'encouragement aux jeunes gens ; on néglige l'étude fondamentale des premiers maîtres, et peut-être que dans quelques années ne sortira-t-il plus un seul homme de mérite de cette école célèbre qui fait donoir à l'Italie le oom de Reine de l'Harmonie.

Les travaux des élèves qui se destinent à la partie instrumentale ne sont pas suivis avec plus de soin. Qui entrerait pour la première fois dans le Conservatoire croirait beaucoup plutôt pénétrer dans un Pandemonium que dans une école de musique. A voir la méthode d'enseignement et les instrumens dont se servent les élèves, on sent qu'il est impossible qu'il en sorte jamais ni un Liszt ni un Baillot. Les seuls pianos sur lesquels ils jouent, et encore en ont-ils un très-petit nombre, sont des épinettes anciennes qui n'ont que quatre octaves, ou cinq au plus. Ils sont tous réunis dans la même salle ; trente pianos mis à la file l'un de l'autre sont occupés par trente élèves d'âge et de force différente et qui jouent tous des morceaux divers ; c'est un bruit infernal à rendre malade tout homme un peu organisé, et à dégoûter de la musique pour toute la vie. Il faut s'habituer à ce tapage, comme les soldats au feu, pour saisir quelque chose dans cette effroyable bataille de notes qui se eroisent et se heurtent toutes les unes contre les autres. Ce n'est pas tout : à côté des pianos se trouvent les violons, les trombones, les contre-basses, puis une trentaine d'élèves qui chantent à tue-tête leurs compositions, de sorte que la grosse caisse sert d'accompagnement à la cavatine de *Di tanti palpiti*, et que les chants de désespoir de donna Anna se rencontrent et se mêlent tout indignés avec l'air bouffon et grotesque de Campanone.

Et c'est là ce qu'on appelle un Conservatoire.

Le directeur est cependant un vieillard habile et plein de mérite, Zingarelli.

Zingarelli naquit à Naples en 1752 ; resté orphelin dès son bas âge, il fut reçu par charité dans le conservatoire de Santo Loreto ; il était contemporain de Cimarosa, et Haydn en faisait grand cas. On a de lui un grand nombre d'opéras,

dont les plus connus et les plus remarquables sont :

Iphigénie. — Pyrrhus. — Artaxerces. — Il Conte di Saldagna. — Ines di Castro. — La Secchia rapita. — Il Ritratto. — Romeo e Giulietta, où se trouve cet air sans pareil que l'on ne peut entendre sans verser de larmes, l'air de *Umbra adorata*, que Crescentini chantait si admirablement qu'il prétendait en être l'auteur.

On a encore de Zingarelli deux oratorios, la Destruction de Jérusalem et le Triomphe de David.

Les commencemens de sa vie furent comme ceux de tous les hommes supérieurs, durs et amers, et ce n'est qu'après de longs efforts et de brillans examens qu'il fut nommé maître de chapelle à Milan. A la mort de Guglielmi, il laissa cette place pour passer à la chapelle du Vatican à Rome, et il fut appelé comme directeur du Conservatoire de Naples beaucoup plus tard, après de longues traverses et un emprisonnement qui est un des actes les plus honorables de sa vie.

Napoléon était tout-puissant, et Naples était sa sujette comme Paris. Pour mettre le comble à sa prospérité, Dieu lui donna un fils, et, comme à tous les rois du monde, il lui fallut des actions de grâces publiques pour ce bonheur ; ordre fut donc donné à Zingarelli d'écrire un *Te Deum* ; mais le pieux maître italien répondit que, comme, selon lui, l'empereur avait mal agi en répudiant sa première femme, il ne pouvait pas, lui, Zingarelli, prostituer son art à chanter un enfant, fruit d'une mauvaise action, et il ne fit pas le *Te Deum*. L'empereur, qui était le protecteur des arts, comme chacun le sait, le fit jeter en prison.

Tout octogénaire que soit Zingarelli, il a encore une facilité dans la pratique de son art qui tient du prodige ; en une semaine il fait une messe et des vêpres. Tous les jours il consacre quatre heures à donner des leçons de contrepoint, où il est passé maître ; et aussi bon et charitable qu'il est consciencieux, il distribue tous ses appointemens aux pauvres. A le voir et à l'entendre on ne s'imaginerait jamais parler à un homme de quatre-vingts ans ; écrivant sans lunettes, et marchant sans bâton, comme on dit, il a conservé dans l'esprit et la conversation une verve et un feu de jeunesse qui ne se peuvent rendre. Jamais il ne s'est marié ; mais dès qu'il trouve un jeune homme sans fortune, et ayant des dispositions pour la musique, il le prend, l'élève et le dote. Rien de si simplement et si naturelle-

ment modeste que la manière dont il parle de lui, et s'il voit quelqu'un trop gonflé de son mérite, il aime à rapporter ce mot de Cimarosa : Un peintre disait à Cimarosa qu'il le considérait comme l'égal de Mozart ; à quoi Cimarosa répondit brusquement : « Monsieur, c'est comme si je voulais vous faire croire que vous êtes supérieur à Raphaël. »

Zingarelli est comme tous les vieillards spirituels qui ont vu et souffert ; il aime à raconter. Une de ses histoires favorites est celle que je vais vous dire sur Porpora.

Porpora passait par une abbaye d'Allemagne ; les moines le prièrent d'assister à un de leurs offices pour entendre l'organiste, dont ils exaltaient beaucoup le talent. Porpora se rend à leur désir, va à l'église, et écoute attentivement. L'office fini, le prier lui demande comment il trouvait cet organiste ; à quoi Porpora ne répondit qu'avec peine, et en balbutiant ; mais le prier, qui ne se contentait pas d'un demi-éloge, l'interrompit, et, pour mieux le disposer à l'admiration, il ajouta que cet organiste était un homme de bien, plein de charité, et vraiment très-simple.

— Oh ! répondit Porpora, quant à sa simplicité, je l'ai bien vue, car sa main droite ne s'aperçoit jamais de ce que fait sa main gauche.

L'homme le plus important dans l'établissement, après Zingarelli, est le fameux *musico* Crescentini. C'est lui qui est chargé de la direction du chant, et l'on ne pouvait pas donner un plus habile maître aux jeunes élèves de Naples. On sait que l'empereur le décora de l'ordre de la Couronne de fer, et l'admiration des dilettanti, qui fait pleuvoir les bouquets et les couronnes de fleurs sur la tête de Rubini et de Lablache, n'a rien imaginé d'aussi nouveau que le triomphe de Crescentini à Vienne. Un jour, après une représentation de *Romeo e Giulietta*, deux colombes descendirent des loges et lui apportèrent une couronne de laurier.

Cependant, malgré tout le mérite de Crescentini, nous devons peu de chanteurs de premier ordre au Conservatoire de Naples, et un Italien me disait un jour que cela tenait à la bouillante imagination de ces jeunes gens. Dès qu'ils sont libres, la passion les emporte, et on sait, pour parler une fois le langage mythologique, que Vénus est la plus grande ennemie d'Euterpe. Il y a par le monde une noble comtesse qui, dit-on, nous a volé dix belles années de la voix de David,

et l'on raconte un trait assez singulier d'un jeune ténor de vingt-deux ans.

Il était amoureux fou de la *prima donna*, et jaloux comme on l'est à Séville ou à Naples. Un jour, un débutant devait jouer un rôle avec cette castratrice ; le ténor était au désespoir ; l'idée qu'un autre que lui allait appeler sa belle *mio tesoro* le rendait le plus mallicieux des êtres ; puis, craignant que le jeune homme ne profitât de sa situation pour jeter quelques paroles d'amour, il va se cacher dans le trou du souffleur afin de tout voir. La *prima donna* et le débutant entrent en scène et commencent un duo très-tendre ; le ténor était au supplice. Arrivé à l'andante, le débutant, entraîné par son rôle, saisit avec passion la main de la cantatrice ; à ce moment, hors de lui, notre pauvre amoureux sort de son trou, se hisse sur le théâtre, s'élance sur son rival, et le serre à la gorge à l'étrangler. Comment voulez-vous qu'on conserve sa voix avec une imagination semblable ?

Outre ce Conservatoire, il y a aussi un Conservatoire de femmes ; mais les mères ont si mauvaise opinion des chanteurs, que le Conservatoire est presque désert, et le peu de jeunes filles qui y restent s'adonnent plutôt aux travaux domestiques qu'à la musique.

À Venise il n'en est pas de même : on y compte quatre Conservatoires de femmes, soutenus par les plus riches propriétaires de la ville ; il s'y représente des messes et des opéras comme au Conservatoire de Naples. Ce sont les femmes qui jouent les rôles d'amoureux, de pères, de ténors et de basses. Bien plus, l'orchestre est tout entier composé de jeunes filles, et c'est vraiment un curieux spectacle que de voir ces jolis visages s'enfler comme un ballon en soufflant dans la clarinette, ou ces corps sveltes et gracieux se battant corps à corps avec une contre-basse.

Je ne veux pas terminer cet article sur le Conservatoire, sans dire quelques mots de trois des plus célèbres compositeurs qu'il ait produits, Tommelli, Pergolèse et Piccini : leurs trois noms sont inscrits sur la façade du grand théâtre de San Carlo à côté de ceux d'Alfieri, Metastasio et Goldoni. Ils naquirent tous trois à très-peu d'années l'un de l'autre, et tous trois presque dans le même pays.

Tommelli vit le jour dans un petit pays voisin de Naples, et c'est d'un village qu'il partit pour aller remplir l'Europe de ses chefs-d'œuvre pendant soixante ans.

Pergolèse, comme presque tous les grands hommes, est aussi un paysan ; il naquit dans un bourg voisin de Naples, et vint faire ses études musicales au conservatoire dei Poveri di Jesu Cristo. Faible, maladif, destiné à une mort prématurée par une affection pulmonaire qu'il avait reçue avec le sang maternel, Pergolèse est un génie de la même famille que Raphaël. Il est l'auteur de la *Serva Padrona*, et j'ai un petit air de lui, manuscrit, qui ne le cède en rien, en douceur et touchante naïveté, à aucun des accents les plus suaves de Mozart ; mais Pergolèse abandonna promptement la musique profane pour la musique sacrée. Se sentant plus voisin de Dieu et de l'éternité que tout autre, puisqu'il avait à peine pour lui les années de la jeunesse, il alla chercher d'avance tous ses chants dans le ciel ; je dis d'avance, car il me semble que Dieu doit former ses chœurs d'anges avec tous ces rois terrestres de l'harmonie. Pergolèse, pieux et austère, qui remplissait son art comme un sacerdoce, se retira donc dans un petit village appelé la Torre del Greco, voisin du Vésuve, et il écrivit là son *Salve regina* et son fameux *Stabat mater* qui attirèrent à Rome, du fond de tous les pays de l'Europe, autant de voyageurs que l'église de Saint-Pierre. Il mourut à vingt-deux ans, écrivant encore les dernières mesures de ce chef-d'œuvre, et son âme s'exhala dans un chant. On a prétendu qu'il avait péri empoisonné ; mais tous les auteurs s'accordent à dire que c'est la consommation qui l'a enlevé.

Piccini naquit à Bari, dans le royaume de Naples. Esprit ardent et fougueux, il commença d'abord à composer sans règle ; il ne pouvait s'astreindre à aucune loi, n'ayant qu'une crainte au monde : c'était celle de faire ce que les autres avaient fait avant lui ; mais il sentit bientôt que la connaissance des principes n'est une servilité que pour les hommes médiocres et sans portée, et que l'art devient une puissance de plus dans les mains d'un esprit supérieur. Pressé par Durante, qui l'avait deviné, il entra au Conservatoire, et, comme tous les hommes forts, voulant savoir à fond ce qu'une fois il se mettait à apprendre, il y resta douze ans, et sortit de là n'ayant rien perdu de sa verve et de son ardeur novatrice, et riche de toutes les ressources les plus cachées de son art.

Après avoir écrit cent trente-trois opéras en Italie, sans parler de beaucoup de morceaux détachés, il arriva en France. Il s'était engagé à

écrire un opéra français, et ne connaissait pas un seul mot de la langue : Marmontel se chargea de la lui enseigner ; mais ce n'était pas là le plus grand obstacle que devait trouver le compositeur italien. Les musiciens qui avaient la faveur du public français, jaloux de l'arrivée de l'illustre Napolitain, lui déclarèrent une guerre ouverte. Le jour de la première représentation arrivé (c'était son opéra de Roland), toute sa famille, en le voyant partir pour le théâtre, pleurait comme s'il allait à la mort. Lui seul était calme, et, se tournant vers ses amis, il leur dit : « Pensez donc que nous ne sommes pas au milieu de barbares, mais dans le pays le plus civilisé de l'Europe. S'ils ne veulent pas me reconnaître pour compositeur, ils me respecteront comme homme et comme étranger. Adieu, rassurez-vous, et ayez bon espoir ; je pars tranquille, et je reviendrai de même, quel que soit le sort de la pièce. » Le succès fut complet, et l'auteur reconduit en triomphe chez lui.

Piccini avait une horreur invincible pour la musique de ballet, et comme il fallait cependant que la danse eût sa part dans l'opéra de Roland, Piccini pria Vestris de venir chez lui, de danser devant ses yeux, et alors, tout en suivant les pas gracieux du danseur, son génie se mettait peu à peu en mouvement ainsi qu'une balançoire que l'on agit avec lenteur. Cette danse, qui passait et repassait, le berçait comme un enfant, la musique s'éveillait en lui, les chants arrivaient un à un, se liant onduleusement aux poses et aux passes du danseur, et au bout d'une demi-heure le ballet se trouvait fait sans que Piccini se fût aperçu de l'avoir écrit.

Il y avait, comme on sait, guerre ouverte entre Gluck et Piccini. Dans un repas qui leur fut donné par le directeur de l'Opéra, ils se réconcilièrent. A la fin du diner, Gluck, échauffé par le vin, dit à Piccini : « Mio caro, les Français sont un brave gent, mais ils me font rire quand ils veulent qu'on leur fasse du chant ; ils ne savent pas chanter. Vous faites de la bonne musique, mais vous n'en êtes pas plus riche. Ici il faut travailler pour l'argent. — Moi, je veux travailler la fortune et la gloire, » répondit Piccini.

Après bien des années il retourna à Naples ; mais, ayant montré des sentiments révolutionnaires, il fut poursuivi, persécuté, et forcé de se cacher pendant quatre ans. Il obtint enfin la permission de revenir en France, où il mourut, paralysé, aigri, et pensionné, à l'âge de soixante-douze ans, dans le village de Passy, près de Paris.

CALABRE.

Augures sinistres. — Passage du Campo-Ténèze. — Têtes de morts. — Anecdote. — Vallée du Chratis. — Cosenza. — Journal des Modes. — Werther en Calabre. — Apennins. — Hospitalité montagnarde. — Chansons nationales. — *Pécorie*. — Nicastro. — Le golfe de Sainte-Euphémie. — Bénécasta. — Le Pizzo. — Exécution du roi Joachim. — Le gendarme d'Ardore et les fils de Murat.

On ne part pas de Naples pour la Calabre, comme on part de Paris pour la Basse-Normandie; bien qu'au fond la distance ne soit guère plus grande. *Calabre* est un mot néfaste qui terrifie même à Naples, c'est-à-dire qu'il terrifie à Naples plus qu'ailleurs. *Calabrais* y est, pour beaucomp de gens, synonyme de *brigand*.

Quand j'allai pour retirer mon passe-port chez mon ambassadeur, il me prit à part et m'adjura de renoncer à ce périlleux voyage. Il mit dans son exhortation une solennité singulière et me donna vingt-quatre heures pour faire mes réflexions; elles étaient faites depuis longtemps. Même cérémonie à la préfecture de police. Le préfet, voyant que je m'aventurais seul dans ces formidables contrées, m'exhorta à n'en rien faire : on ne voyageait pas ainsi dans ce pays; on prenait des serviteurs, des escortes, ou au moins des compagnons, et mon ignorance d'étranger me faisait courir à des dangers certains.

Toutefois je tins bon, et l'allocation du préfet n'eut pas plus de succès que celle du diplomate. Après eux vint le tour des banquiers, des amis, des indifférents; tout le monde voulait dire son mot; c'était une vraie conspiration contre mon voyage; je n'en tins compte, et, coupant court à tout, je partis.

Après dix jours de tours et d'aventures dans les montagnes du Cilento, toutes fumantes, toutes sanglantes alors d'une sédition vaincue, j'atteignis les frontières de la Calabre. J'étais seul, à pied, comme toujours, et mon passage excitait dans les bameaux et les bourgades de profonds étonnements et d'innombrables hypothèses. Ici j'étais arpenteur, là antiquaire, plus loin carbonaro, ailleurs espion; la dernière conjecture était flatteuse. Tour à tour prince et mendiant, on m'offrait tantôt l'aumône, tantôt le vin d'honneur. On me prit même une fois pour une altesse de la maison royale qui voyageait incognito au milieu de son peuple comme Haroun-Al-Raschid.

V. ITALIA PITT.

Je ne dissimule pas qu'en approchant de la Calabre les sinistres augures de Naples me revenaient en mémoire, et ne laissaient pas que de me tenir en alerte. Un pâtre en chapeau conique apparaissait-il au loin sur une pointe de rocher, un chasseur sifflait-il son chien, mon cœur battait plus vite, et j'avais des préoccupations inquiétantes.

Je ne rêvais déjà plus que stylets et bandits, lorsque, sortant d'un bois fort sombre et fort épais, je vis la route tachée de sang. La veille, un homme à cheval avait été assassiné là et volé. Le début n'était pas engageant; la nuit d'ailleurs approchait : le site est tragique, et si le cœur m'avait dû manquer, il m'aurait manqué là. Mais je me roidis contre mes sanglantes imaginations, et les combattant par de plus riantes, je me peignais toutes les merveilles, tous les enchantements gracieux ou terribles de cette Calabre qui avait tant occupé, tant agité mon enfance, et que dès six ans j'avais juré de voir. Je marchais, comme Israël, à la conquête d'une terre promise; arrivé au seuil, pouvais-je reculer?

Ce soir-là je couchai à Lauria, un des derniers villages de la Basilicate et le plus pittoresquement situé qui soit dans la contrée. Le lendemain j'entrai définitivement dans la Calabre. L'abord en est de ce côté vraiment formidable et conforme à tout ce que j'avais rêvé de plus agreste, de plus sévère. Un défilé étroit, escarpé, tortueux, serpente tristement entre deux vastes montagnes, dont l'une appartient à la chaîne de Pietra-Sasso, l'autre à celle du Pollino, la plus haute, la plus alpestre, la plus primitive de toute la Calabre.

Je gravis cette gorge ardue par un temps couvert. De grandes nuées noires se traînaient lentement sur les hauteurs; la solitude était complète; le silence inflexible. Seulement de loin en loin la flûte sauvage de quelque pâtre invisible jetait sa voix grêle au milieu des nuages, un muletier descendait la montagne

(CALABRE, — 1^{re} Liv.)

en sifflant; puis tout se taisait de nouveau, et le bruit de mes pas troublait seul le morne écho des rochers.

Après une montée longue et parfois rude, le défilé débouche tout à coup dans un vaste plateau nu, pierreux, désert, clos de tous les côtés par des crêtes d'une effrayante aridité. C'est là ce fameux passage du Campo-Ténèse, où le général Régnier battit, en 1806, l'armée du roi de Sicile. Les trompettes, les canons, les tambours, tous les bruits, tout le fracas d'une bataille au milieu de cette nature sauvage, cela devait être un spectacle infernal et digne du *Paradis perdu* de Milton, un vrai combat de démons.

Rien de plus désolé que ce champ de bataille où, à défaut des hommes, tous les éléments sont en guerre. Creusés par les eaux descendues des hauteurs, de profonds ravins sillonnent l'aride plaine; mugissant dans les crevasses des rochers et dans les étroites fissures qui, çà et là, déchirent l'opaque rideau des montagnes, les vents tourbillonnent en tous sens et souettent les nuées dans l'espace. Quelques échappées d'un soleil blanc éclairaient alors ces tristes lieux; courbés sur leur bêche en demi-lune, quelques pauvres laboureurs sapaient péniblement le roc nu, disputant en vain cette terre ingrate à la stérilité, et lui demandant je ne sais quoi.

Ce vaste désert n'a qu'un seul toit, c'est une maison de refuge assiégée par les corbeaux et ouverte aux voyageurs surpris par la tourmente. Comme je passais devant, il en sortit un cavalier qui, plus timide, voyageait avec une escorte de gendarmes; nous nous croisâmes, et le sol rocailleux retentit long-temps sous le fer des chevaux.

Je ne fis pas d'autre rencontre.

Près de finir, le plateau s'élargit à gauche: jusque-là sans arbres, il se boise un peu, et les montagnes latérales s'éloignent par degré. La sortie comme l'entrée du plateau est gardée par des postes de gendarmerie, espèce de citadelles à pont-levis et à créneaux, fortifiées contre les bandits. La sortie en a deux, assises l'une et l'autre sur un roc déchiré, et palissadées de hauts piliers couronnés de têtes d'hommes. Ce sont les têtes des bandits tués aux environs. Placées là comme épouvantail et blanchies par le soleil, elles ricanent aux passants d'une effroyable manière. J'étais fait

à ces exécrables trophées; le Cilento, dont je sortais alors, en était jonché. La sédition étouffée, on y avait exposé dans des cages de fer les têtes sanglantes des vaineux, tués sur les échafauds. Ici les décorations étaient dignes du théâtre, si ce n'est pourtant que les rossignols chantaient dans les bois voisins.

Détournant les yeux de ces abominations, j'avais fait à peine un mille dans la rude descente de Morano, le premier village de Calabre, lorsqu'un grand troupeau de bœufs gris et farouches me barra le chemin. Les bœufs s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, et, ouvrant leurs museaux fumants, ils se mirent à meugler sur un ton si lamentable, que c'était effrayant à entendre. Les échos des montagnes en gémissaient au loin. — « Signor, me dit le » pâtre, en me montrant du doigt la terre, il » y a eu là du sang répandu; mon troupeau » mugit. » — Et donnant violemment du cor, il prit la route du pâturage.

Telle est l'entrée et pour ainsi dire le vestibule de la Calabre. Il y a là certes de quoi effaroucher les imaginations les moins timorées; mais j'avais présent le sixième chant de l'Énéide, et je savais que l'on passe par le vestibule de l'Enfer pour pénétrer aux Champs-Élysées. La nature d'ailleurs s'adoucit peu à peu; la végétation s'empare de ces rochers stériles, et la main de l'homme les fertilise; des jardins fleurissent au fond des précipices; des ruisseaux frais les arrosent, et la vie partout renaît. Le temps même s'était élevé, et un magnifique arc-en-ciel couronnait les montagnes comme pour me dire que j'en avais fini avec l'Enfer et que l'Élysée allait commencer; comme Noé, je crus au signe de Dieu, et je poursuivis bravement mon pèlerinage.

Un trait touchant, qui se passa dans ces parages repose l'esprit de toutes les horreurs de la nature et des hommes. Un soldat français, blessé dans une rencontre avec les chouans calabrais, se traîna dans un bois et y allait périr de douleur et de faim, lorsqu'une jeune fille qui y venait faire des fagots l'aperçut. Elle lui promit aide et protection; elle pansa ses blessures, et lui faisant un abri de feuilles et de branches, elle vint le soigner régulièrement tous les jours et lui apporter des aliments. Un détachement français vint à passer près de là; elle le vit, s'élança vers le commandant et conduisit les soldats vers leur camarade: — « Adieu,



PALADRE.



SAINTA.



L'espèce de
ITALIE 1871-1872

NICARTAD.

Donner 21

« dit-elle au blessé, vous êtes sauvé. J'ai rempli
 » une promesse et vous n'avez plus besoin de
 » moi. » — A ces mots, l'ange libératrice s'envola.

La première ville qu'on trouve après le Campo-Ténese, est Castrovillari, qui n'a de ville que le nom, et n'est réellement qu'une méchante bourgade de campagnards. C'est, à bien pen d'exception près, le cas de toutes les villes du pays; Cosenza même, la capitale, n'est pas grand'chose : mais comme je n'allais point chercher en Calabre des monuments, je me consolais sans peine de n'en point trouver, et je n'avais pas de plus grand bonheur que de me réfugier des villes au sein de la nature.

De Castrovillari à Cosenza, la route offre toutefois bien peu de ces merveilles de la nature dont j'étais si avide et que j'avais tant rêvées. On traverse d'abord une vaste plaine tantôt livrée à la charrue, tantôt aux troupeaux. On n'y trouve pas un village, seulement çà et là quelques huttes de pasteurs. L'Apennin court à gauche, cachant ces belles marines de Maratea et de Diamante, où Métastase a passé les plus heureux jours de son enfance. Se douterait-on, à lire le doux poète, qu'il a été élevé dans les durs rochers de la Calabre?

La route, quoique coupée de quelques bois, est assez plate et monotone; elle n'a qu'un beau point, mais il est magique. Arrivé sur les hauteurs de Spezzano, villages albanais, on découvre tout d'un coup à ses pieds la plaine de Sybaris, et au bout le golfe de Tarente, qui se déroule le long des terres comme une ceinture bleue. La plaine est un désert; il ne reste rien de la cité voluptueuse; le site qu'elle occupait est aujourd'hui un bois marécageux peuplé de loups et de buffles. Le Chratis serpente silencieusement dans la solitude.

A peine avais-je quitté ce belvédère immense, que je fus ramené brusquement de la nature à l'homme, c'est-à-dire aux brigands. Je trouvai le village voisin de Tarsia tout en émoi. Les bandits venaient d'enlever le fils du syndic (maire), et demandaient, pour le lui rendre, une rançon considérable. J'ai su depuis qu'il ne l'avait pas payée, et que cette fois la gendarmerie avait délivré le prisonnier.

C'est sous Tarsia que commence la vallée du Chratis; elle s'étend jusqu'à Cosenza, dans un espace de trente milles. Sur toute cette longue ligne il n'y a ni villes, ni villages; quelques-cabanes de roseaux, quelques tavernes sales

et dénuées, servant de corps-de-garde aux gendarmes commis à la sûreté du chemin, voilà tout ce qu'on trouve. Le pays est d'ailleurs monotone et peu pittoresque; il ne devient riant et gracieux qu'aux approches de la ville, jusque là ce n'est qu'un val étroit, bordé de montagnes sans accidents, sans rochers. On n'a pas même la consolation de voir le Chratis; il est caché derrière un épais rideau de bois qui pouvaient être pleins de bandits, mais qui ne l'étaient alors que de rossignols.

Cette route, longue et uniforme, eût été insupportable si la mandore des pâtres, toujours invisible au sein des bois, n'en eût abrégé pour moi la longueur, et égayé la tristesse. Mais le soir, quand les pâtres se turent, je rentrai dans le silence, et n'eus plus pour m'escorter que le chant lugubre du petit-duo. Préoccupé que j'étais toujours d'imaginations funestes, les troncs dépouillés me causaient parfois, dans les ténèbres, d'étranges illusions. Je ne me rappelle pas avoir rencontré sur cette interminable route un seul homme, et je dus même, pour coucher, recourir à l'hospitalité des gendarmes. J'étais encore loin de compte, et mon Elysée n'arrivait pas.

Je ne m'attendais point à le trouver à Cosenza, et ne l'y trouvant point en effet, je n'en fus pas surpris. Cosenza pourtant a vingt églises et vingt-quatre familles nobles. Elle n'en doit pas moins son origine à des esclaves révoltés réfugiés dans les montagnes des Brattiens. Son nom ancien est *Consentia*, du mot latin *consensus* (dit-on). On sait qu'Alarie fut enterré au pied, à la jonction du Chratis et du Busento. De là la tradition populaire qu'un trésor y est enfoui; de là les fouilles ardentes et clandestines des croyants. Le quartier qu'arrosent les fleuves est une espèce de faubourg habité par les Zingares.

Cosenza est la patrie de Telesius, le précurseur de Bacon, et le premier philosophe qui battit en brèche la philosophie scholastique. Je ne sais qui y fait naître aussi Ponce-Pilate.

Une chose me frappa, ce fut de voir les costumes du Journal des Modes de Paris affichés devant la boutique des tailleurs et des modistes. Ces frivoles insignes de la civilisation parisienne au milieu des âpres montagnes de la Calabre, forment un contraste assez piquant; mais le peuple passe et n'en a cure. Les femmes ne s'en couvrent pas moins la tête, comme des

religieuses, du voile de drap noir indigène, et les hommes du chapeau en pain de sucre tout chargé de rubans et de fleurs.

La famille hospitalière à qui j'étais recommandé, et chez laquelle j'étais par conséquent logé, a conservé intact le trésor des mœurs antiques. Régnait au rôle patriarcal de ménagère, la femme ne parut point à table, les enfants non plus. Je mangeais tête à tête avec le père; le fils aîné seul était admis en tiers; mais il était condamné au silence. Ainsi le veut le *Galatée* calabrais.

Le soir je revins aux souvenirs d'Europe, car là-bas c'est presque l'Afrique; on me conduisit au théâtre. L'opéra était *Charlotte et Werther*, et j'eus la satisfaction de voir Werther converti en garçon perruquier sentimental, Charlotte en bonne bourgeoise napolitaine. Pour Albert, il avait l'air d'un gros marchand de bœufs. Mais ce qui m'a bien étonné, pour un pays dévot jusqu'au bigotisme, c'est que le pivot sur lequel roule la pièce est un abbé licencieux, caricature imitée du Tartufe. Serait-ce par hasard le Journal des Modes qui aurait à ce point corrompu les bonnes vieilles coutumes catholiques, et inoculé à ces braves Calabrais notre irrévérence philosophique? C'est 89 qui porte ses fruits.

Il faut traverser l'Apennin pour arriver à Cosenza, il faut le retraverser pour en sortir, car il cesse là de courir le long de la mer, et faisant un coude brusque à quelques milles au-dessous de la ville, il revient occuper le milieu du pays et sépare la Calabre citérieure de la Calabre ultérieure. La montagne commence à Rogliano, grand village situé sur les bords de la Sila, vaste et haut plateau de presque cent milles, qui couronne l'Apennin.

D'abord en plaine, puis coupé de profonds ravins et de torrents impétueux, le chemin commence à monter et monte sans trêve l'espace au moins de dix milles. Tracé d'abord en limacon, il passe au milieu des chênes et des châtaigniers, et il a des pas rudes et difficiles. Je gravissais en silence le mont Januario, l'un des bastions naturels qui flanquent à l'occident la Sila; le temps était sombre, le pays désert et la vue close de toutes parts. Un chant de femme lent et harmonieux, sorti d'un bois voisin, m'aida quelque temps à monter et me fit oublier la fatigue; mais il expira trop tôt, et m'abandonna seul, et déjà presque las, au milieu

du vaste silence des montagnes. Je n'entendis plus rien que le roulement sourd des torrents invisibles dans les profondeurs des vallées, et de loin en loin le cri lugubre du coucou.

Plus je m'élevais, plus le dédale des bois devenait inextricable, et les précipices profonds, menaçants. Caché tout le jour, comme au Campo-Ténese, le soleil refusait ses prestiges à cette grande nature, et la nature sans le soleil est morte. J'avais atteint la région des nuages, et je marchais au milieu de leur atmosphère humide et pénétrante. Tantôt ils tourbillonnaient sous mes pieds au fond des ravins, tantôt ils se dressaient en colonnes grisâtres, et retombaient. Ils convraient tout, masquaient tout, et si quelque coup de vent venait parfois à les déchirer, je n'apercevais à travers la brusque fissure que des bois et des rochers. Rien ne saillait sur le gris du ciel, tout était confondu dans une teinte sombre, uniforme, et je voyais converties en régions ossianiques, les brûlantes montagnes de la Calabre. La métamorphose était complète, et si le vent m'apportait quelque note perdue de la mandore des pasteurs, elle était triste et mystérieuse comme la harpe aérienne des romantiques esprits de Morven.

La route fait souvent des coudes, et à chaque nouveau détour j'avais un désappointement, car je croyais toujours découvrir quelque horizon nouveau, et je ne découvrais jamais rien. Les nuées avaient crevé; il pleuvait; il plut bientôt par torrents. Je marelais dans l'eau, et je n'apercevais ni toit ni refuge. Je montais depuis quatre grandes heures, et je n'avais pas rencontré un seul visage humain; ma première rencontre fut un franciscain qui retournait à son couvent, et qui me dit que Nicastro où je comptais coucher était encore à vingt milles. Je repris donc courage et doublai le pas. Cependant la pluie tombait toujours; j'étais las, j'avais faim, et je ne voyais pas un pâtre qui pût partager avec moi son pain noir. Le désert continuait, et une orange que m'avait donnée le franciscain était un mets peu restaurant. Il fallait bien pourtant s'en contenter.

Tout à coup je crus distinguer une cabane blanche au milieu des nuages, un homme en sortit et s'élança vers moi, non pour me voler, comme je le crus d'abord, mais pour m'assister. Il fut pris à ma vue d'une grande commisération, et m'entoura de tous les soins de l'hospitalité.

talité. Il me fit asseoir à son foyer, m'enveloppa de son gros manteau de poil de chèvre pour faire sécher mes habits; et pendant que je prenais, au coin du feu, le repas frugal mais cordial qu'il m'avait servi, il décrocha sa guitare de la muraille enfumée, et se mit à chanter des airs calabrais.

La mélodie en est lente, mélancolique, et les paroles sont presque toutes des plaintes amoureuses. Ce sont de petits poèmes anacréontiques de huit vers sur deux rimes croisées, qui ne manquent ni de délicatesse ni de fraîcheur; j'en ai recueilli plusieurs de la bouche de mon hôte. En voici un qui donnera une idée de cette poésie simple et montagnarde. A peu de calabraisimes près, celui-là est en assez pur italien :

Dimme che manca a te vaga donzella,
Che la stessa beltà tu vinci ancora?
Lo splendor d'occhj tuoi vince ogai stella,
Il bianco petto tuo vince l'anrora,
Il tuo volto, il tuo riso e la favella
E quanto teni in te, tutto innamora;
Una cosa ti manca e la più bella,
Porgi l'amor a chi fedel t'adora.

En voici la traduction prosaïque, mais littéraire : « Dis-moi ce qui te manque, gracieuse » jeune fille, toi qui l'emportes sur la beauté » même? La splendeur de tes yeux l'emporte » sur les étoiles; ton sein blanc l'emporte sur » l'aurore; ton visage, ton sourire, ta parole, » tout ce qui est en toi ravit d'amour. Une chose » te manque, et la plus belle : donne ton amour » à qui t'adore fidèlement. »

Voici une autre de ces odes calabraises dont mon hôte ne se rappelait pas la fin, mais dont le commencement, surtout le premier vers, me semble tout-à-fait dithyrambique :

Bella ti pnaì chiamare e bella sei,
'Na bella come te non biddi mai;
D'allor ch'è te guardarono occhj mei
Non piglio avento e non riposo mai
Da te s'innamorar popoli e Dei
Di sì bel' occhj e di la grazia che hai.

« Belle tu peux t'appeler et belle tu es ! Une » belle comme toi, je ne la vis jamais ! Depuis » que mes yeux te regardèrent, je ne prends » point de relâche, et jamais je ne repose. Tes » yeux sont si beaux et ta grâce est telle, que » de toi s'épèrent peuples et dieux !... »

Certes, les grossières chansons de nos paysans sont loin de cette grâce et de cette gentillesse.

On a pu remarquer dans le second chant un grand nombre d'idiotismes, un entre autres que la Calabre a en commun avec la Sicile : c'est *biddi* pour *vedi*. Ce redoublement du *d* et la métamorphose du *v* en *b* se représentent sans cesse dans l'une et l'autre dialecte. J'en ai l'occasion d'y revenir quand je parlerai de la Sicile; je laisse pour aujourd'hui la philologie, et je reviens à mon hôte et à sa hôte hospitalière.

Je ne sais comment le bruit de mon arrivée s'était répandu au village voisin, mais je vis arriver à la file les montagnards des environs. Ils venaient, malgré la pluie, rendre visite au voyageur. Ils étaient enveloppés tous dans leurs manteaux bruns et coiffés du chapeau conique. Rassemblés autour de moi, ils me pressaient de questions sur mon pays, sur mon voyage, sur tout ce qui en moi éveillait leur curiosité, mais la guitare de mon hôte agit bientôt sur eux, et ils se mirent à danser la *pécérée*.

Pécérée vient de *pecora*, qui veut dire *brebis*; c'est la danse des pâtres : elle est en Calabre ce que le *trescone* est en Lombardie, et la *tarentelle* à Tarente; c'est une espèce de rigodon vif, rapide, un peu libre et fort gai. Les bras comme les jambes, la tête comme les bras, tout se meut, tout danse : on dirait un ballet de sauvages.

Je passai le reste du jour au milieu de ces bacchantes champêtres; et, spectateur reconnaissant, je payai de grand cœur le vin des danseurs. Quand la nuit vint, les montagnards regagnèrent leur village, et je restai seul avec mon hôte.

Il pleuvait toujours et le vent ébranlait la cabane; c'était une nuit à la Werner, c'est-à-dire une nuit d'assassinat, un site de brigands. Et puis n'étais-je pas là au cœur de la Calabre, à la merci d'un inconnu? Il m'avait fait un lit dans une chambrette contiguë à la cuisine; il m'y conduisit, et m'y laissant seul avec une lampe expirante, il me souhaita la *santa notte*. Tirant alors la clef de la serrure, je la lui remis : — « Prenez-la, lui dis-je; je m'en dors sur la foi de votre hospitalité. » — Pour toute réponse il posa sa main sur son cœur et serra la mienne. Je le compris, car j'avais pour ainsi dire deviné le caractère calabrais, et je savais bien que sous la garde de l'hospitalité nationale je pouvais dormir en paix.

Un Français blessé et poursuivi par les bandits dans la dernière guerre, se jeta dans une

chaumière en demandant merci. Le maître de la maison le fit coucher dans son lit. — « Si l'on veut l'arracher d'ici, lui dit-il, je mourrai avec toi. » — Les brigands entrèrent : — « Quel est cet homme ? demandent-ils au paysan. — C'est mon frère, répond-il ; il est mourant, retirez-vous. » Et les bandits allèrent chercher leur proie plus loin. Avant la fin de la nuit, le Calabrais alla demander au chef de la bande, et en obtint la permission de transporter son faux frère à Nicastro, où le soldat retrouva son bataillon. Ce trait, qui est le pendant de celui de la jeune fille du Campo-Ténèse, se passa non loin des lieux où je me trouvais ; il me revint en mémoire au moment où je me mettais au lit, et je m'endormis avec une entière sécurité.

Le lendemain j'étais à Nicastro pour déjeuner.

Nicastro est assis au pied des Apennins, dans une situation excessivement pittoresque. Dominée des ruines de son vieux château, la ville est resserrée entre deux montagnes couronnées de châtaigniers, et se dresse en pain de sucre du fond d'un ravin. Un torrent mal digué la traverse et souvent la ravage. Le figuier d'Inde croît au milieu des rochers, quelques pins s'épanouissent en parasol, et un palmier, un seul, balance au vent sa tête africaine. Le site est beau, mais la ville est atroce, sale, mal bâtie, tout encombrée d'énormes rochers roulés par le torrent du haut des monts. Arrivé du côté des hauteurs, je paraissais tombé là du ciel ; la population m'entourait avec curiosité, et s'émerveillant de me voir ainsi seul : — « *Hai un santo protettore !* ne cessait-elle de répéter » avec admiration ; tu as un saint patron ! »

A Nicastro commence le golfe de Sainte-Euphémie. Jusque-là sévère, terrible, montagneuse, la nature s'adoucit, et ce n'est plus que forêts d'oliviers, bois d'orangers, collines ombragées de figuiers et de vignes, plaines sillonnées d'eaux courantes. Au fond du golfe serpente l'Apennin, et, décrivant à l'entour une courbe élégante, la belle mer Méditerranée déroule au loin son liquide azur. Le cône ardent du Stromboli fume à l'horizon.

Enfin j'étais entré dans mon Elysée, et j'y marchais avec enchantement, à la voix des rossignols qui remplissaient le bois, et de la mer qui murmurait à mes pieds. Les tourterelles mêlaient à ces douces voix leurs roucoulements plaintifs.

Un seul point du tableau est triste, inculte. C'est ce qu'on nomme le plan de Sainte-Euphémie ; il est sous la ville de Maïda ; il y a des marais, des étangs, et la *mal'aria* y règne tout l'été. C'est là encore un champ de bataille. Défait par Charles Stuart, quelques mois après l'affaire du Campo-Ténèse, Régnier expia là sa victoire.

On a beaucoup reproché à Régnier d'avoir accepté ou plutôt offert la bataille. Il était campé sur les hauteurs, dans une excellente position ; il en descendit pour attaquer les Anglais, qui venaient de débarquer au nombre de huit mille. Les Français n'étaient pas cinq mille ; ils n'avaient qu'une seule batterie légère. Outre la supériorité du nombre, les Anglais avaient une artillerie formidable, et de plus ils étaient soutenus par le feu de leurs bâtiments légers, rapprochés de la côte jusqu'à portée de mitraille. D'ailleurs l'attaque manqua d'ensemble, et l'on avait imprudemment négligé de reconnaître la position de l'ennemi, qui était couvert de fossés et d'épaisses broussailles.

L'intrepidité française ne se démentit pas cependant ; mais il aurait fallu un miracle pour vaincre, et ce miracle ne se fit pas. On dut battre en retraite, après avoir laissé quinze cents hommes sur le champ de bataille. La légion polonaise fut presque détruite.

La victoire du Campo-Ténèse avait soumis la Calabre, la défaite de Sainte-Euphémie la souleva, et l'insurrection devint bientôt générale. Régnier dut se replier jusqu'à Cassano et attendre là Masséna : sa faute fut de quitter sa position ; son inaction seule aurait vaincu. Campée au mois de juillet dans une plaine insalubre, l'armée anglaise aurait péri de maladie. Le fait est que, malgré sa victoire, elle se rembarqua. La fièvre la chassa en Sicile. On attribue la ténacité de Régnier à une pique de guerre. Le général Stuart avait remporté sur lui quelques avantages dans la campagne d'Égypte ; se retrouvant face à face avec son rival, Régnier voulut prendre sa revanche.

Un passant qui m'avait prêté son mulet pour franchir le fleuve Lamato me fit les honneurs du champ de bataille. Il avait été témoin du combat, et pouvait dire comme Sosie :

Ici nos gens se campèrent
Et l'espace que voilà
Nos ennemis l'occupèrent.

Mon cicérone était un laboureur, et le fait

CALDERA.





qui l'avait le plus frappé dans ce grand désastre, celui dont le souvenir lui faisait encore saigner le cœur, ce n'est ni la vue des morts, ni le cri des blessés, c'étaient les ravages faits aux champs par l'artillerie des Anglais. « Mais il est juste de dire, ajoutait-il avec gratitude, qu'ils payeront tous les dégâts. »

La déroute des Français fut effroyable, et pour comble de désastre, les fuyards étaient égorgés dans les montagnes par les bandits soudoyés par les Anglais. Un fugitif arrêté dans le village d'Acri fut rôti sur la place publique et mangé par les cannibales. Le combat de Maiada est une véritable Thébaine, car il y avait des Suisses dans les deux armées, et le sang fraternel ne fut pas épargné. Régnier lui-même était Suisse.

L'amenité des sites, la beauté de la mer, m'avaient distraît des horreurs sociales, mais je ne tardai pas à découvrir le Pizzo : ce n'était que passer d'une tragédie à une autre. C'est au Pizzo que Murat a été fusillé.

Mais avant de mettre le pied sur ce théâtre de meurtre, et de nous replonger dans ces sanglants souvenirs, respirons encore un instant ce parfum des citronniers, écoutons le chant des tourterelles, jetons un dernier regard sur la courbe voluptueuse du golfe de Sainte-Euphémie.

Sainte-Euphémie, qui le baptise, en occupe l'extrémité septentrionale. Ce fut jadis une ville, ce n'est plus qu'un hameau chétif : les tremblements de terre l'ont réduite là. On prétend, mais sans preuves, que c'est l'antique Lamétia, l'une des premières cités des Oënotriens.

La forêt de Sainte-Euphémie est célèbre dans les fastes des brigands. Couvrant d'un impénétrable voile les larges flancs du mont Mitolo, elle servit long-temps de repaire à Benincasa, l'un des plus fumeux bandits de la Calabre. La vie de cet homme fut atroce, sa mort héroïque. Poursuivi, lui cinquième, par un détachement français, il fut arrêté dans sa fuite par le fleuve Angitola, alors très enflé par les pluies. Les fugitifs essayèrent de le passer à la mode du pays, c'est-à-dire sur un char traîné par des bœufs ; mais les bœufs s'embourbèrent et le char fut cloué au milieu du courant. Sommé de se rendre, Benincasa riposta par une vigoureuse décharge. Réduits enfin à leur dernière cartouche, et criblés de coups, les cinq bandits se précipitèrent dans le fleuve et s'entraidèrent

mutuellement, chacun selon les forces qui lui restaient, à s'y noyer. On ne retira des eaux que leurs cadavres : c'est ce qu'ils voulaient.

L'Angitola est un des neuf ou dix fleuves qui se jettent dans le golfe ; c'est le plus grand après le Lamato. Ses bords étaient jadis couverts de cannes à sucre, qui prospéraient à merveille sous ce ciel clément. Ouvrage des princes de la dynastie aragonaise, ces plantations exotiques sont tombées en désuétude de siècle en siècle. Aujourd'hui elles sont tout-à-fait abandonnées.

Un peu avant l'Angitola, et à six milles environ du Pizzo, est un souvenir d'un autre ordre, d'un autre âge. Au débouché d'une vaste forêt de lièges est un petit lac ou plutôt un étang, au bord duquel est une mauvaise taverne décorée du nom d'hôtellerie de Cicéron. Ceci n'est point un baptême fait après coup. Poursuivi par Clodius, Cicéron s'était réfugié dans la ville voisine d'Hipponium ; il avait habité, auprès, le *Fundus Siceæ*, d'où sont datées plusieurs lettres à Atticus, et la classique taverne semble occuper le site même où elles furent écrites.

Enfin nous voici au Pizzo. C'est une petite ville de cabotage, escarpée, pittoresquement située, douée d'un port exigü et d'un grand château. Mais malgré ces faveurs de la nature et de l'art, elle serait peu connue sans la catastrophe de Murat. Fameuse désormais, sinon illustre, et marquée au front, comme Judas, d'une tache de sang, elle a pris rang dans l'histoire au même titre que l'apôtre homicide.

Débarqué de Corse au Pizzo, en 1815, avec quelques officiers, dans l'espoir fou de ressaisir la couronne des Deux-Siciles, Murat appela en vain la population aux armes, elle resta froide et muette ; un seul paysan répéta le cri de *vive le roi Joachim* ! Alors Murat prit courageusement la route de Montéléone, en ce temps-là capitale de la province ; mais à peine était-il sorti du Pizzo, que les Pizzitans, excités par quelques-uns de ces hommes que les réactions altèrent de sang, se précipitèrent dans la campagne pour lui couper le chemin. Ils le mirent entre deux feux, et lui tirèrent dessus. Ils tuèrent même un de ses compagnons, le capitaine Moltedo.

Le coup était manqué, la situation désespérée. Murat s'élança vers la côte pour remonter dans ses embarcations, mais elles avaient gagné

le large. Barbara, qui les commandait, l'avait trahi, non dans un but politique, mais pour le voler et s'enrichir de ses dépouilles. Ce Barbara, Maltais d'origine, avait été corsaire. C'est Murat qui l'avait élevé au grade et successivement nommé chevalier, baron et capitaine de frégate. Il avait profité de l'abandon de son bienfaiteur pour revenir à son premier métier.

Murat, trahi, voulut s'emparer d'un bateau de pêcheur qui était sur le sable, mais il fut prévenu et arrêté. Lui et sa petite troupe furent conduits au château à travers les outrages et les mauvais traitements de cette populace. Cela se passait le 8 octobre; c'était un dimanche.

Du 8 au 12 le temps se consuma en dépêches télégraphiques et en échanges d'estafettes. Enfin l'ordre arriva, de Naples, au général Nunziane de faire fusiller le prisonnier. Le 13, à dix heures du matin, la commission militaire se rassembla; à cinq heures la sentence de mort fut signifiée à Murat, et exécutée à l'instant même dans une salle du château. On sait qu'il commanda le feu, et qu'il dit aux soldats : *Sauvez le visage, visez au cœur*. Son corps fut enseveli sans pompe dans la cathédrale. Il est à remarquer que c'est lui qui l'avait fait rebâtir pendant son règne.

C'est ainsi que fut consommé le régicide du Pizzo, et que le Bourbon de Naples vengea, sur le beau-frère de Napoléon, la mort du duc d'Enghien. Le drame du Pizzo a effacé celui de Vincennes.

Les Pizzitans n'en ont pas retiré grand honneur, et l'on ne parle d'eux dans tout le royaume qu'avec mépris : Pizzitan y est presque une injure. On leur a accordé en revanche la grâce d'ériger sur leur place une statue du vieux Ferdinand. Je ne me rappelle pas si le roi-régicide a le dos ou les yeux tournés du côté de l'église où dort son collègue.

Voici la lettre d'adieux que Murat écrivit à sa famille du fond de sa prison. Elle m'a été communiquée, en Italie, par le général Colletta, ministre de la guerre à Naples, en 1820.

« Ma chère Caroline, ma dernière heure est arrivée. Dans quelques instants j'aurai cessé de vivre; dans quelques instants tu n'auras plus d'époux. Ne m'oublie jamais, ne maudis

» jamais ma mémoire : je meurs innocent. Ma vie ne fut tachée d'aucune injustice. Adieu mon Achille; adieu ma Léuitia; adieu mon Lucien; adieu ma Louise; montrez-vous au monde dignes de moi. Je vous laisse sans royaume et sans biens, au milieu de mes nombreux ennemis. Soyez constamment unis : montrez-vous supérieurs à l'infortune; pensez à ce que vous êtes et à ce que vous avez été, et Dieu vous bénira. Ne maudissez point ma mémoire. Sachez que ma plus grande peine dans les derniers moments de ma vie, est de mourir loin de mes enfants. Recevez la bénédiction paternelle; recevez mes embrassements et mes larmes. Ayez toujours présent à votre mémoire votre malheureux père.

» Pizzo, 13 octobre 1815. »

Après avoir fini d'écrire, il coupa quelques boucles de ses cheveux; il les enveloppa dans sa lettre, et la remit sans être cachetée au capitaine Stratti, chargé de le garder en prison.

Je rapporterai, pour en finir, un trait curieux qui m'a été raconté dans le pays par un gendarme d'Ardore : — « Il y a quelques années, me dit-il, que j'escortais au Pizzo deux jeunes gens qui voyageaient avec des passe-ports anglais. Ils demandèrent à voir l'église; quand ils y furent, ils se firent ouvrir mystérieusement la tombe du roi Joachim, et je les vis qui couvraient ses restes de baisers et de larmes. Personne ne comprit rien à leur attendrissement; pour moi, continua le gendarme en baissant la voix et hochant la tête, je vis clair, et je compris bien tout de suite que les deux étrangers n'étaient autres que les fils de Murat; mais vous sentez bien qu'on a des entrailles, et que je respectai leur incognito. Ces chiens de Pizzitans en avaient assez d'un. » — Voilà, mot à mot, ce que m'a raconté le gendarme d'Ardore, et le brave homme avait les larmes aux yeux. Le livre son récit à la publicité sans commentaires; le lecteur les fera lui-même.

J'ai oublié de dire, et je finirai aujourd'hui par-là, que j'ai fait, en Italie et en Sicile, un voyage de près de quatre mille lieues, et que je n'ai été volé qu'une seule fois, ce fut ce jour-là, au Pizzo.

CHARLES DIDER.

Vibona et Bivona. — Sainte-Vénus. — Monteleone. — Presqu'île et ville de Tropic. — Le poëte carbonaro Ierocadès et la *Lyre Phocéenne*. — Campagnes de Mileto. — Bois de Rosarno. — Rencontre. — Golfe de Gioja. — Sobriété italienne. — Palmi. — Le mont Corona. — Coucher du soleil sur la Sicile et les îles Éoliennes. — Tremblement de terre de 1783. — Procès singulier. — Le bois de Solano. — Le Bisarro et la femme. — Bagnara. — Caribde et Scilla. — Demi-naufage. — Le tailleur d'Aracello. — Intérieur calabrais. — Camp de Murat. — Reggio.

Le golfe de Sainte-Euphémie finit comme il commence, c'est-à-dire par des forêts d'oliviers coupés çà et là de chênes, de hêtres, et peuplés comme le reste de rossignols. Une chaîne de collines vertes, dernier contrefort de l'Apennin, serpente le long de la mer qui vient mourir au pied. Des sources fraîches tombent des rochers presque dans la mer, et gracieusement assises sur les hauteurs, de blanches maisons rustiques, ombragées de treilles, se cachent coquettement dans la verdure des bois.

C'est au milieu de ces sites charmants et sur l'extrême plage qu'était située la ville grecque d'Hippo ou Hipponium, la Vibona Valentia des Romains. Son nom est resté au hameau actuel de Bivona. L'amenité de ces campagnes était célèbre déjà dans l'antiquité, et la tradition mythologique dit que Proserpine y vint tout exprès de Sicile pour y cueillir une fleur nouvelle. Je doute que l'amour de la botanique fasse jamais faire aujourd'hui aux dames siciliennes le voyage des Calabres. Quant à la ville grecque il ne reste d'elle aucun vestige. On dit, mais je ne l'ai point vérifié, qu'en été, lorsque la mer est basse et parfaitement calme, on découvre encore au fond des eaux quelques débris de constructions antiques que les sables n'ont point encore entièrement recouvertes.

A quelques milles de là, du côté du Pizzo, on trouve au bord de la mer un hameau nommé Sainte-Vénus, sainte, à vrai dire, un peu profane, quoique bien et canoniquement inscrite au calendrier romain. Mais Vénus n'est pas la seule divinité qui de l'Olympe païen se soit élevée au Paradis chrétien; Jupiter, Bacchus et bien d'autres ont eu le même honneur. C'est ainsi que partout en Italie les civilisations mortes ont poussé des rejetons au sein des civilisations victorieuses, afin que la chaîne qui lie le passé au présent ne fût pas rompue et que l'humanité pût se reconnaître. De là l'immense intérêt historique et philosophique qui s'attache à l'Italie, terre ricic, terre inépuisable que tant de civilisations superposées ont tour à tour fécondée.

Je reviens à la Calabre.

De Bivona à Monteleone, l'une des meilleures villes de la province, la route traverse toujours les mêmes enchantements, les mêmes richesses; mais vu d'en-bas le site de la ville est triste et sévère. Bâtie au pied et presque au flanc de l'Apennin, elle est enveloppée à l'orient par de vastes montagnes et défendue par des ravins profonds. Quelques massifs d'une verdure sombre entrecourent la blancheur des édifices, et un vieux château féodal, converti en caserne, domine, écrase toute la ville.

J'y entrai par une rue longue, escarpée, bordée à droite et à gauche de maisons basses et à demi ruinées par les tremblements de terre. Des essaims d'enfants hâlés du soleil, jouaient tout nus dans la poussière; les timides fuyaient devant moi, les audacieux me grimpaient dans les jambes. Avec leurs grands yeux noirs et leurs dents blanches, ils avaient l'air de petits sauvages. Leurs mères et grand-mères filaient sur leurs portes en fredonnant des refrains lents et monotones; leur tête ridée et basanée marquait la mesure en cadence. Entouré de cette population semi-africaine, je me croyais bien plutôt dans un faubourg de Tombouctou que dans une cité d'Italie. Mais la ville s'eupéonise peu à peu et finit par faire assez bonne figure, du moins pour la Calabre qui ne brille, comme on l'a déjà pu voir, ni par ses villes ni par ses monuments.

Monteleone occupe la partie supérieure d'un grand plateau granitique qui s'avance comme un éperon dans la mer Tyrrhénienne et qui sépare ce beau golfe de Sainte-Euphémie que nous venons de quitter du golfe de Gioja où nous allons entrer. Ce plateau presque circulaire forme une presqu'île et se termine en pointe aux deux caps Vatican et Zambrone; d'un promontoire à l'autre la côte est taillée en terrasses échelonnées les unes sur les autres comme les gradins d'un amphithéâtre.

Il est vraisemblable que le granit calabrais a été exploité à des époques antérieures, et il existe encore au bord de la mer, au-dessous du village de Parghelia, une ancienne carrière où l'on voit plusieurs grandes et belles colonnes toutes tail-

lées; quelques-unes commencées, comme à Scilonte en Sicile, et les fragments de beaucoup d'autres, rompues sans doute pendant le travail. Dolomieu, qui, le premier, par parenthèse, a parlé de cette carrière abandonnée, se trompe, je crois, en affirmant qu'il ne se trouve dans cette partie de la Calabre aucun vestige de feux souterrains; il y a au contraire du charbon fossile à Briatico, bourg peu distant de Bivona. N'est-ce pas là un irréusable monument de combustions internes?

La meilleure ville de la presque île est Tropic. Les antiquaires municipaux font dériver son nom de *trophæum*, *trophée*, et prétendent qu'elle fut ainsi nommée alors que Scipion, revenant de la conquête de Carthage, y reçut les honneurs du triomphe. Le vainqueur de l'Afrique triompher dans une humble bourgade de la Calabre! La prétention est pour le moins facétieuse et *se non è vero è ben trovato*. Le provincial italien est impitoyable sur le chapitre des étymologies; il vous affirme les plus incroyables avec un imperturbable aplomb, une foi sans bornes, et nous aurons plus d'une fois, chemin faisant, l'occasion d'admirer les hardis tours de force et les sauts périlleux de l'imagination archéologique des Italiens.

Elle est la patrie d'un poète dont le nom n'a guère franchi, que je sache, les limites du royaume; issu probablement, comme son nom l'indique, d'une famille grecque, il se nomme Ierocadès. Il était helléniste et a traduit du grec en italien les fables d'Esope et d'autres ouvrages encore. Comme poète original il a publié, sous le nom de *Lyre Phocéenne*, un recueil d'hymnes dont quelques-unes ne manquent ni de poésie ni d'enthousiasme; mais destinées exclusivement aux francs-maçons et aux carbonari qui ne sont qu'une branche du vieux tronc maçonnique, elles sont livre clos pour quiconque n'a pas la clé des allégories mystico-politiques de l'ordre. De là vient qu'insaisissable pour le grand nombre, la *Lyre Phocéenne* fait les délices des initiés.

A ce titre elle est à l'index; l'auteur lui-même fut cruellement persécuté. Relégué dans sa ville natale en 1815, il eut pour prison un couvent dont les moines, race fanatique, le tenant pour athée et jacobin, se firent les ministres complaisants des vengeances réactionnaires des Bourbons de Naples. Investis de ce ministère peu chrétien, ils l'exercèrent avec une

barbarie minutieuse et vraiment monacale. Il n'est pas de tortures qu'ils n'infligeassent au carbonaro poète. C'était une nouvelle espèce de *carcere duro* et j'ai lu en Calabre un sonnet manuscrit composé par le patient durant son supplice et sous l'inspiration douloureuse de la captivité. C'est une plainte du poète au roi et une antithèse touchante et vraie entre les prospérités de l'un et l'adversité de l'autre: il se compare, pauvre captif couché sur la paille, vivant de pain et d'eau, au monarque assis à la table des festins, enivré des voluptés de la vie, et il demande s'il n'y aura donc pour lui ni pitié ni justice.

Puisqu'il est permis de par Boileau de comparer un sonnet à un long poème et à plus forte raison à un livre de prose, je dirai que le sentiment d'Ierocadès est le même que celui de Silvio Pellico dans ses *Mémoires*; c'est-à-dire que le poète de Calabre, comme le poète de Saluces, semble avoir été brisé par l'infortune, et qu'il y a dans son âme plus de résignation que de révolte. Je préfère, moi, le baron de Trenck, s'usant les doigts à creuser la terre pour sortir de son cachot, je sympathise plus à ces énergies vivaces, inflexibles; mais enfin l'espèce humaine, comme toutes les autres, a ses variétés, et il y a plus d'âmes faibles et brisées que d'âmes fortes et révoltées, plus de Pellico que de Capanée. Il faut bien accepter les différences, et en tenir compte pour juger l'ensemble; sans cela on ne voit qu'une face et on fait de l'exclusion, c'est-à-dire de l'erreur. Il en est du cœur humain comme de l'histoire naturelle.

Mais pour en revenir à Ierocadès, le pauvre captif mourut bientôt, et celui qui s'écriait naguère dans un transport de bénédiction :

*Vita, dono del ciel, sei bella, ti amo
Perché ti so 'am*

il vit ses jours s'éteindre dans la captivité obscure, silencieuse d'un cloître fanatique et persécuteur. La dépouille du martyr repose à Tropic en attendant le Panthéon réparateur qui réunira sur un même autel tous les martyrs dispersés de la liberté italienne. La terre leur soit légère jusqu'au jour prochain des réhabilitations!

* Vie, don du ciel, tu es belle; je t'aime, parce que je te sais,

LYRE PHOCEENNE, *La Vie*.



ITALY.



SICILY.



ITALY.

REGGIO.

Distrain par le souvenir douloureux du poète carbonaro des merveilles de la nature, j'y revins avec un sentiment de tristesse et d'amertume. Des hauteurs de Monteleone où j'étais retourné et d'où la vue est plus variée, sinon plus vaste, je laissai tomber mes yeux au hasard sur la presqu'île et la mer. Le soleil couchant dorait les flots et les montagnes, la brise marine m'apportait les parfums des orangers et des jasmins; les rossignols chantaient dans les bois, et le Stromboli que j'avais face à face fumait au milieu des flots. Son panache blanc ondoyait au gré du vent sur l'azur de plus en plus foncé du soir. Son cône bleuâtre se confondit bientôt dans les teintes vaporeuses du couchant, et le crépuscule couvrit par degrés et décolora toutes choses. L'atmosphère était molle et limpide; tout enivré d'air et de parfums je redescendis dans la ville par un brillant clair de lune.

Le soleil du lendemain me trouva sur la route de Reggio.

La grande route des Calabres est mal tenue; l'herbe en certains endroits y croît comme dans une prairie; les mulets et les ânes la hrouent en passant et les habitants ne se font pas scrupules d'étendre la lessive au beau milieu. On sent partout l'excessive rareté des voyageurs, et comme en définitive ce sont les voyageurs qui font les routes, la seule que possède la Calabre va se ruinant tous les jours. Je perdis trop tôt la mer de vue, et je fus condamné à traverser une vaste plaine de lin dont la teinte bleuâtre figurait de loin des étangs; l'alouette chantait dans la nne, mais la campagne était muette et n'est point pittoresque. La route sans ombre est chargée de mica qui étincelait comme de l'argent et me fatiguait les yeux autant qu'aurait pu faire la neige des glaciers.

Las de tant d'aridité, je me jetai au hasard dans un petit sentier de traverse enfoncé d'abord entre deux haies de lentisques, puis ombragé de chênes et d'oliviers d'une délicieuse fraîcheur. Je me livrai si ardemment au charme de cette nature suisse plus que méridionale que je m'égarai. Le son lointain d'une cloche me servit de guide et me remit dans la bonne voie.

Mais j'ens bientôt lieu de regretter les bois où je m'étais perdu; car après avoir franchi quelques ravins secs et sans autre verdure que de chétifs oliviers sans ombrage, j'eus à gravir en plein midi une côte roide, chaude et sa-

blonneuse, où je crus rester tant le soleil y darrait à-plomb. J'atteignis enfin la crête et bientôt après j'entrai dans Mileto. Je m'attendais à trouver une ville et ne trouvai qu'un village dépeuplé et à demi détruit par le tremblement de terre de 1783. Le clocher même n'a pas été relevé et il est beaucoup plus bas que l'église. Si déchu que soit aujourd'hui la ville, elle a joué un rôle au moyen-âge, lors surtout de la conquête des Normands. Le comte Roger y mourut et y est enterré.

Le nom de Mileto a pris place dans l'histoire contemporaine par la victoire de Régnier qui répara là, le 28 mai 1807, son échec de Sainte-Euphémie. Le valeureux défenseur de Gaëtel le prince de Hesse-Philippstadt, commandait l'armée sicilienne forte de 6,000 hommes. Quoique bien inférieur en forces, Régnier le mit en pleine déroute. Près de tomber aux mains de deux voltigeurs du 9^e régiment, le prince ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il regagna la Sicile, et la Calabre fut de nouveau soumise.

Mileto occupe le milieu d'un plateau d'argile blanche du plus aride aspect. Le fond de montagnes est fort richement boisé, mais le plateau ne l'est pas du tout, et son seul mérite est d'être sain et bien aéré. Je me hâtai de quitter ces tristes plaines, et, jetant par une courte échappée un premier regard sur les monts de Sicile qui bleuissaient à l'horizon, je descendis dans une gorge étroite et fraîche, et vins enfin me réfugier dans le bois de Rosarno.

Rosarno qui le baptise n'est qu'un mauvais village décimé par la fièvre, car tout le pays est humide et l'air infect. La campagne d'alentour est triste, monotone, semée çà et là de quelques maigres aloès et de troupeaux plus maigres encore. Quant au bois c'est le plus mal famé du pays, quoique en plaine et sans communication avec les montagnes. J'avoue qu'ébranlé par les recommandations et les épouvantes des habitants je ne m'engageai pas sans émotion dans ces lieux sinistres, et pour la seconde fois les funestes augures de Naples me revinrent en mémoire. La solitude était profonde et redoublée encore par la fête. Je n'avais donc pas l'espoir de pouvoir me joindre au besoin à quelque caravane, et je m'enfonçai tout seul dans la forêt maudite. Impossible d'y presser le pas tant la route qui la traverse est sablonneuse. J'y marchai d'un pied lent, pénible,

l'œil alerte, l'oreille tendue, épiaut les moindres accidents de ce désert touffu.

Le premier épisode qui me frappa fut une paire de cavaliers qui traversaient le bois au grand galop, et, semblables aux deux dragons de la Barbe-Bleue, soulevaient des nuages de poussière. Les cavaliers passés, je restai seul de nouveau, et, comme la sœur Anne au haut de la tour, je ne vis plus que le chemin qui poudroyait et les bois qui verdoyaient.

La forêt retentissait parfois du cri des pâtres et j'entrevois de loin en loin, à travers les épais fourrés, tantôt une chèvre indépendante, tantôt un vieux taureau rebelle qui quittait les profondeurs du bois pour venir à la découverte; quelquefois aussi les arbres s'écartaient et je faisais une brusque percée sur l'Apennin; mais le rideau tombait bientôt, et je restais perdu comme devant dans un océan de verdure. L'arbre qui règne à peu près sans rival dans ces parages, c'est le chêne. Il est bien coupé çà et là de quelques lièges; mais le chêne est la règle, le liège l'exception. Enflammés par les pâtres ou par la foudre, des troncs de haute futaie dressaient de temps en temps devant moi leur squelette noir et immobile. Vues au crépuscule, ces apparitions innocentes ont quelque chose d'inquiétant; et don Quichotte, qui prenait des moulins à vent pour des chevaliers, les eût certainement prises pour des géants et il eût rompu sa lance. Quant à moi, j'envisageais l'ennemi de trop près pour m'alarmer de sa présence, et le soleil n'était pas assez bas pour me créer de ces illusions-là.

Tout à coup, comme je cheminais, revenu de mes premières alarmes, avec une entière sécurité, une apparition moins rassurante se leva devant moi du milieu des larges fougères qui bordent la fisière du bois et articula quelques sons confus que je ne compris pas d'abord. C'était un gueux de mauvaise mine qui me demandait l'aumône. Tâcotalement drapé d'une guenille en guise de manteau, il n'avait pas mal l'air d'un brigand de mélodrame, et un gros bâton qu'il tenait en main rendait quelque peu suspecte son humble supplique. Le tête-à-tête n'était pas égal; l'inconnu avait un bâton, je n'en avais point; comme en cas d'attaque j'eusse été sans armes, je proposai au pèlerin de me céder son bourdon pour la somme énorme de cinq grains (20 centimes). Ebloui de ma

magnificence, il tomba dans le piège tête baissée, et me voilà possesseur de la formidable massue. La balance avait évidemment penché de mon côté. Je repris tranquillement ma route escorté des bénédictions de l'armée ennemie, qui se recoucha dans le fossé en me souhaitant bon voyage et me promettant de prier pour moi la madone soir et matin.

Ce fut là le second et dernier épisode de la traversée. Je franchis le bois sans autre rencontre.

Ces bois si redoutés ne sont donc pas si redoutables, et il en est de ces fameux brigands de la Calabre comme des bâtons flottants de La Fontaine :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Mais la terreur que le Calabrais voit qu'il inspire doit le rendre mauvais; car il n'y a pas de plus grand démoralisateur des peuples comme des individus que le mépris ou la haine publique; or, il y a de l'un et de l'autre dans l'effroi de tous les voyageurs en Calabre, surtout des Anglais; mais ceux-là méprisent tout le monde.

Le bois de Rosarno débouche dans une plaine ouverte, marécageuse, dépeuplée par la *mal'aria*; Gioja, qui la domine, n'est qu'un village sale et pas trop sain, quoique perché sur une colline de lentisques. Si chétif qu'il soit, il n'en a pas moins l'honneur de donner son nom au nouveau golfe que la Méditerranée creuse en cet endroit. J'escaladai Gioja au son de la musique et des salves champêtres. La population célébrait ce jour-là la fête de son patron, saint Pacifique. C'était une confusion, une brouhaha à perdre la tête; mais j'eus là une nouvelle occasion d'admirer la sobriété du peuple italien; dans le désordre de cette fête toute populaire, toute rustique, je ne vis pas un seul homme ivre, et partant pas une rixe. On ne pourrait certes appliquer le même éloge aux fêtes du peuple en Angleterre, ni même en Suisse, où il est bien rare que le sang ne coule pas après le vin. C'est là une supériorité incontestable des races méridionales; mais, hélas! que de taches ternissent encore tes vertus frugales, ô poétique et sobre Italie!

Le Métauro, fleuve capricieux et dévastateur descendu des hauteurs de l'Aspromont, arrose et souvent inonde la plaine de Gioja et la sépare de la ville de Palmi, la plus jolie, la plus propre sans contredit des trois Calabres. Ruinée de

fond en comble par l'épouvantable catastrophe de 1783, elle a été rebâtie sur un plan régulier. Elle a des rues larges, de belles maisons, une place spacieuse et bien aérée avec une opulente fontaine au milieu. On y arrive par une chaussée pavée, percée au milieu des plus gros oliviers que j'eusse encore vus ; on dirait des bois de haute futaie. De riches bosquets d'orangers coupent le gris monotone de l'olivier. La population de la ville est de douze à quinze mille habitants. Mais il ne faut pas juger des villes de Calabre par les nôtres. Celles-là sont peuplées en grande partie de campagnards ; on n'y trouve ni aise ni élégance, et une ville de deux mille âmes chez nous a plus d'aises qu'une de quinze mille là-bas. En Toscane et en Lombardie, c'est autre chose.

Bâtie pittoresquement non loin de la mer, Palmi est abritée du côté opposé par le mont Corona, le plus magnifique belvédère de toute la côte et peut-être de toute la Calabre ; ceint d'oliviers d'abord, puis de châtaigniers séculaires, le mont Corona ou de Saint-Elie, car il porte les deux noms, est couronné d'une église et de trois eroix qui, de loin, lui donnent assez l'air du calvaire de Golgotha. Arrivé au faite, c'est à s'agenouiller, non au pied de la croix ; on ne s'y agenouille plus guère au siècle dix-neuvième, mais devant la nature. Nulle part elle n'est plus ravissante, nulle part plus adorable.

J'étais là, au coucher du soleil, bien supérieur, à mon sens, au lever. Le lever, sans doute, est plus gai, plus éclatant ; mais il manque par cela même de cette ineffable langueur du soir si douce et si tendre ; il manque de tous ces prestiges grandioses du jour qui s'en va, de la nuit qui s'avance, et de cette austère mélancolie qui sied aux âmes travaillées et chargées.

J'avais à mes pieds le golfe de Gioja et l'entrée du Phare tout étincelant alors de voiles de pêcheurs. Le classique archipel d'Eole, Vulcauo, Lipari, Panarie, et enfin le Stromboli, étaient si distincts, grâce à la limpidité de l'air, que j'en découvrais sans effort les habitations et presque les habitants. Le Stromboli surtout était sublime ; il était pourpre, et, enflammée par les rayons du soir, la colonne de fumée montait au ciel comme une colonne de feu. De l'autre côté se déroulait la Sicile, le cap Pélore, la tour du Phare, la blanche et orientale Messine, les grandes montagnes qui l'ombragent, l'Etna qui les écrase. Comme le panache du

Stromboli, le panache du géant sicilien était embrasé. Nul mot de la langue humaine ne peindra jamais la magnificence de ce paysage de terre et de mer encastré entre deux volcans.

Mais le soleil déjà bas atteignit les hauteurs de Panarie ; il sembla s'y poser comme un météore de feu, puis, s'abaissant lentement derrière l'île, il disparut, sillonnant au loin la Méditerranée des teintes les plus riches, les plus ardentes.

Abîmé dans la contemplation de cette nature merveilleuse, je restai jusqu'à la nuit couché seul sur la montagne, et je ne me rappelle pas de soirée plus ravissante. On faisait de la musique sous moi, dans la ville, et le silence était si profond, si universel, que la brise marine m'apportait, mêlés aux parfums des eitrionniers, les sons vagues et harmonieux du cor. Je vis la lune sortir des flots où le soleil s'était plongé et ses rayons froids et blafards blanchir ce qu'il dorait naguère. L'Etna, le Stromboli n'apparaissaient plus que comme de vaporeux fantômes, et, à peine encore distincts à travers les brumes nocturnes, l'archipel éolien me rappelait involontairement ce grand navire fantastique de la mort dans la ballade étrange de Coleridge.

Le lendemain, au point du jour, je déjeunai frugalement avec du laitage dans une *mandria*, sorte de bergerie en plein air, défendue de la pluie par un simple toit de feuillage. Le tambour de basque national et la pastorale cornemuse étaient suspendus à un olivier, et un grand troupeau de chèvres mutines paissait à l'entour. Comme j'étais là, deux gardes-côtes vinrent à passer, revenant de je ne sais quelle expédition nocturne ; ils s'étonnèrent fort de ma solitude ; ils blâmèrent mon imprudence et me prédirent que je serais infailliblement assassiné dans la montagne, non cette fois par les bandits, mais par les bergers, ceux-ci étant toujours, en dépit de la loi, armés de fusils qu'ils cachent dans les broussailles. Mais l'oracle venait trop tard : j'y étais fait. Quelle que fût l'assurance de mes deux prophètes de malheur, les prophéties de ce genre ne m'ébranlaient plus : cette dernière pas plus que les autres. Je n'en tins compte et fis bien. J'atteignais de là sans rencontre le plateau de Seminara.

J'étais sur la terre classique du tremblement de terre de 1783, dont le souvenir plane encore aujourd'hui, après cinquante ans, sur ces mal-

heureuses contrées. Le souvenir d'ailleurs s'en perdrait, qu'on y serait rappelé malgré soi par les fissures profondes et les mouvements désordonnés du sol. On voit, à chaque pas, qu'une force occulte, irrésistible, a remué dans leurs profondeurs ces terres violentées. Ce fut ici le centre du mouvement, et probablement le foyer du feu souterrain qui paraît l'avoir produit. Les villes qui ont le plus souffert, Polistène, Oppido, Sinopoli, Scilla, forment un vaste demi-cercle autour de ce point central. La plupart de ces villes furent ruinées de fond en comble, et j'ai vu porter à cinquante mille le nombre des morts.

Les détails de la catastrophe sont incroyables, et la nature sembla se plaire alors aux jeux les plus bizarres. Tandis que des milliers de victimes expiraient sous les décombres, un paysan d'Oppido qui labourait tranquillement son champ avec une paire de bœufs, fut enlevé, lui, sa charrue et son champ, à la distance d'un mille à travers un large et profond ravin, sans que lui ni ses bœufs eussent été blessés.

Ces énormes déplacements de terrains furent alors fréquents et donnèrent lieu à un procès singulier. A Seminara même, une vaste plantation d'oliviers fut entraînée sans se désunir au bas de la montagne et déposée intacte sur le champ du voisin; le propriétaire des oliviers revendiquait son bien; le propriétaire du champ réclamait le sien. La cause fut portée à Naples, et l'on maintint la propriété du premier, mais à condition qu'il replacerait son *uliveto* en son lieu primitif, attendu que le fonds du terrain couvert n'avait pu cesser d'appartenir à sa partie adverse, laquelle ainsi gagna son procès. Quant aux détails de tremblement de terre, on peut les lire dans les deux relations contemporaines du chevalier Hamilton et du commandeur Dolomieu. Elles furent écrites sur les lieux quelques jours après la catastrophe, et sont l'une et l'autre du plus grand intérêt. Elles sont insérées dans le *Voyage pittoresque* de Saint-Non.

Mon projet était de m'embarquer pour la Sicile, à Bagnara; mais je ne voulus pas quitter les hauteurs sans faire une trouée dans le terrible bois de Solano qui couvre presque tout l'espace entre Bagnara et Scilla. Dans le temps où Benincasa exerçait dans la forêt de Sainte-Euphémie sa sanglante dictature, un bandit non moins formidable, nommé le Bisarro, exerçait la sienne dans celle-ci. Traqué et poussé aux extrémités par le général Manhès, il fut obligé

de disperser sa bande et se cacha seul avec sa femme. Les deux fugitifs furent bientôt réduits à vivre d'herbes et de racines. Dans cette détresse, sa femme accoucha. Craignant que les cris du nouveau-né ne découvrirent leur retraite, le Bisarro le saisit par les pieds et lui écrasa la tête contre un arbre. Le désespoir de la mère fut muet; mais elle était Calabraise, elle se taisait pour mieux se venger. A quelques jours de là, le bandit, étourdi par un peu de vin qu'il avait réussi à se procurer, tomba dans un sommeil profond. Sa femme profita de son assoupissement pour s'emparer de ses armes et lui fracassa la tête. Mais cette tête était mise à prix; la veuve sanglante alla déclarer son crime et en réclamer la récompense.

Préoccupé de cette épouvantable tragédie, je ne pus me défendre du frisson en mettant le pied dans le bois qui en fut le théâtre; il est si noir, si touffu, et parfois si lugubre, que la scène est en vérité bien digne du drame.

Bagnara, qui est au pied, n'est qu'un mauvais village de pêcheurs; mais il est pittoresque, situé au fond d'une petite anse, et ombragé de hautes collines plantées de vignes et de figuiers d'Inde. Je pris là une barque à deux rameurs et m'embarquai sur-le-champ pour la Sicile, quoique la mer fût grosse et le ciel menaçant. Nous longeâmes la côte tantôt aride, tantôt riante, mais toujours solitaire et dominée de grandes montagnes qui, en quelques endroits, sont coupées à pic. Quoique le temps ne fût pas trop propice, je vis pêcher l'espadon: cette pêche, ou plutôt cette chasse, car elle se fait à la lance, est fort singulière; mais, pressé par l'espace, je remets à en parler plus tard aux articles *Sicile*.

Arrivé à Scilla, mes rameurs déclarèrent que le vent était trop fort et qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin; comme j'avais mis dans ma tête de souper le soir à Messine, je frétai une barque à quatre rameurs, plus solide que la première, et je ne fis que passer de l'une dans l'autre.

Scilla est une bourgade escarpée et bâtie en escalier dans une fissure du rocher, ou plutôt de l'écueil qui lui sert d'appui et qui s'avance en promontoire aigu, au milieu d'une anse formée par les montagnes. Scilla eut terriblement à souffrir du tremblement de terre. Le château tomba sur la ville, la ville tomba dans la mer, et les habitants qu'elle n'écrasa pas se réfugièrent





rent sur la plage, d'autres dans des embarcations. La mer était calme, le ciel serein, et rien n'annonçait un nouveau désastre, lorsqu'à minuit le promontoire de Campalla s'écroula tout d'un coup et tout entier dans la mer. Cette énorme masse fit refluer les eaux sur les deux bords; elles engloùtèrent un grand nombre de Siciliens sur la rive opposée et tous les Calabrais qui avaient cherché un refuge sur la plage. Toutes les embarcations furent submergées, et le lendemain les cadavres flottaient par milliers. Le château fut rebâti, et vingt-cinq ans plus tard, ces Dardanelles du Phare jouèrent un rôle important dans la guerre des Anglais. Aujourd'hui il est détruit.

Cependant la mer ne s'était pas calmée; elle était de plus en plus mauvaise, et le sciroc, c'est-à-dire le vent contraire, soufflait violemment. Mais mes quatre rameurs étaient vigoureux et la barque tenait bien l'eau. Le promontoire doublé, nous rasâmes ces formidables écueils de Scilla, si célèbres dans la fable. Grâce au gros temps, je pénétrai sur-le-champ le sens de l'allégorie, car je me crus un instant, non plus au milieu des eaux, mais au milieu d'une meute. L'illusion est complète et la cause en est toute simple.

La côte, toute hérissée d'écueils, est un rocher vif, coupé à pic; à force de le battre et de le ronger, la mer y a creusé d'innombrables petites cavernes où la vague s'engouffre avec un bruit qui imite, à s'y méprendre, les aboiements du chien. Il n'en fallait pas plus à ces imaginations poétiques de la Grèce qui personnifiaient tout et donnaient à tout un corps, une âme.

Il en est de même des fameux gouffres de Carybde qui sont en face; ce n'est encore là que l'idéalisation d'un fait naturel. Il faut savoir que le Phare est soumis à un mouvement régulier de va et vient, du nord au sud et du sud au nord; or, au lieu d'être droites et de laisser passer librement le courant, les côtes, surtout celles de la Sicile, sont courbes, fort sinueuses et disposées de manière à résister au flot. La mer, ainsi refoulée, est obligée à refluer sur elle-même et produit ces gouffres ou tourbillons personnifiés dans Carybde. C'est ainsi que les fables, en apparence les plus folles, de la mythologie antique, cachent un sens profond, bien rarement faux; ce n'est pas la dernière fois que nous aurons l'occasion d'admirer la sagesse enveloppée dans ces gazes diaphanes.

A mesure que nous avançons le vent devenait plus violent, il fut bientôt furieux; malgré l'habileté des rameurs à saisir la vague le péril était réel; s'ils eussent lâché prise une seconde, nous nous brisions contre les écueils. Ainsi tiraillée et disputée par l'aviron à la double puissance de la vague et du vent, la frêle barque avait des angoisses fiévreuses qui me secouaient cruellement; cependant je me tenais ferme contre le mal de mer, et assis à la proue je me distraisais en suivant de l'œil ces grandes masses mouvantes, écumeuses, qu'une force irrésistible soulevait contre moi et qui en passant m'inondaient.

La mer était magnifique. Très profonde en ces parages, elle était d'un bleu ravissant à voir, et se brisait en flocons d'argent sur les menaçants écueils que nous rasions; nous les rasions de si près que l'écume rejaillissait dans la barque et nous aveuglait. Je ne fais point une exagération de voyageur en affirmant que le danger était imminent; les marins qui, même sur de grands vaisseaux, ont passé le Phare par le mauvais temps, savent ce qui en est. Le détroit de Messine est avec l'Archipel grec, le passage le plus difficile de toute la Méditerranée, et plus d'un capitaine étranger s'est repenti de ne s'y être pas fait assister, comme c'est l'usage, par un pilote indigène.

Ce fut surtout après avoir doublé le cap Cenide que le danger devint pressant; jusque là le promontoire nous avait un peu couverts, nous étions maintenant sans abri, en plein vent, et, soulevés par la rafale, les flots bouillonnaient dans le canal avec une rage toujours croissante. Notre position était d'autant plus critique que les écueils dont la côte est hérissée rendaient l'abordage impossible et que, bon gré mal gré, il fallait tenir la mer. Enfin, par un tour de force que j'admire encore, les marins se jetèrent dans une anse fort étroite, fermée de tous côtés par les rochers et dont l'entrée n'avait pas six pieds de largeur. La barque fila comme la foudre entre deux écueils et franchit sans malheur le périlleux défilé. Là nous étions en sûreté.

Les rameurs, qui jusqu'ici avaient mis de l'amour-propre à passer malgré la tourmente, baissèrent enfin pavillon et me déclarèrent que la traversée était impossible. Mouillé jusqu'aux os, il me fallut reprendre terre une seconde fois; encore eus-je bien de la peine à débarquer sans

m'achever par un bain complet. Il semblait qu'une opiniâtre fatalité me repoussât des côtes de Sicile. Je continuai ma route à pied sur la plage.

Malgré la contrariété et l'ennui d'un projet manqué, je n'étais pas fâché au fond du cœur d'avoir essuyé un demi-nauffrage entre Carybde et Scilla. Poursuivant solitairement mon odyssee pédestre, je me comparai modestement à Ulysse, sans songer alors que j'étais destiné à devenir plus tard mon propre Homère.

J'en étais là de mes congratulations intimes, lorsqu'il me fut accosté par un petit homme accort, bavard, qui m'invita, la nuit approchant, à venir la passer chez lui. J'acceptai, et traversant fièrement Villa San-Giovanni, il me conduisit à travers une forêt d'aloës et de grenadiers au hameau voisin d'Aracello. C'est là que mon hôte, tailleur de son métier, avait sa maison, ou plutôt son bouge.

J'avais pensé trouver chez lui quelque aisance; je m'y vis entouré de misère, bien reçu, du reste, par la famille, composée de la ménagère qui était Sicilienne, d'un nourrisson qu'elle allaitait, de deux jolies petites filles de neuf à dix ans, et d'un garçon de sept ans, tout cela entassé dans un taudis de quarante pieds carrés qui servait tout à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de poulailler. *Nota bene*, que la fumée n'a pas d'autre issue que la porte. Un élat, un chien et un bouvereil complétaient cette arche de Noé; il n'est pas jusqu'au pore qui n'y fit de fréquentes incursions.

Je me berçais encore de l'espoir qu'il y aurait au moins pour moi quelque petite chambrette; mais mon espoir s'évanouit quand je vis placer un matelas sur un bahut; c'était mon lit. Pour me faire honneur on étendit dessus une magnifique couverture de taffetas jaune qui contrastait étrangement avec le lieu. C'était la couverture de nocé; on ne la déployait que dans les grandes circonstances, et les voisins se pressaient à la porte pour l'admirer. J'étais évidemment tombé dans un guet-apens; je me résignai. La chière fut conforme au reste; mais mon hôte m'avait promis une *biancheria stupendissima*; les draps en effet étaient d'une étincelante blancheur; c'était l'essentiel, et la résignation me coûta moins.

La topographie nocturne du lieu était eu-

rieuse. Moi, d'un côté, sur mon bahut, de l'autre, le mari et sa femme dans leur lit, les trois enfants, mâles et femelles, couchés pêle-mêle au pied sur une pailleasse, et le berceau du nourrisson suspendu au plafond, c'est-à-dire au toit, à côté de la cage du bouvereil. Les poules et les deux quadrupèdes occupaient le devant de la scène; et comme si la ménagerie n'eût pas été assez bien garnie, le frère de mon hôte, débarqué la nuit de Sicile, vint prendre place avec un autre marinier sur un coffre vide, à côté du mien. Ainsi nous étions bien neuf dans ce chenil, sans compter les bêtes. Ceci me rappelle un tavernier d'Ischia, qui se fâcha tout rouge parce que je refusais de coucher dans un lit où il y avait déjà huit individus, et où, disait-il, on pouvait tenir commodément dix.

Ces détails d'intérieur donneront à connaître le degré de misère où en est la Calabre. Il n'y a pas de grossier paysan chez nous qui acceptât une pareille vie; encore faut-il ajouter qu'on y fait provision de pain (et quel pain!) pour un mois, et qu'on y mange de l'huile rance, nécessité bien dure, en vérité, quand on a traversé tout le jour tant de bois d'oliviers, tant de champs de blé. Ce nonobstant, la population est hospitalière et pleine de cœur.

Le hameau d'Aracello est juste au-dessous de la colline où campa Murat lors de la fameuse expédition de Sicile, le *fiasco* le plus solennel des annales militaires, et tous ces lieux sont pleins des souvenirs de la campagne avortée de 1810.

Reggio, la capitale de la province, n'est qu'à dix milles. Je comptais introduire dès aujourd'hui le lecteur dans ce paradis terrestre de la Calabre, de l'Italie; mais l'espace me manque, et force m'est d'ajourner le voyage. Aussi bien n'y suis-je entré moi-même que six mois plus tard, ayant séjourné ces six mois en Sicile et n'ayant vu Reggio qu'au retour.

Faisant mes adieux le lendemain matin à la ménagerie hospitalière, mais non tout-à-fait désintéressée d'Aracello, je m'embarquai une troisième fois, malgré le mauvais temps qui persistait, et, plus heureux cette fois que les autres, je franchis enfin le détroit sans accident, sinon sans péril.

Reggio, qui devait fermer cette livraison, ouvrira donc la troisième.

CHARLES DIDIER.

Phare de Messine. — Reggio. — Charondas. — Fée Morgane. — L'Aspromont. — Echelle végétale. — Architecture rustique. — Scènes de montagnes. — La Sicile. — L'Etna. — Le mont Basilico. — Profondes vallées. — Forêts. — Solitude. — Scie à eau. — Bandits. — Ermitage et ermite des Polsi. — Arcadie de Sannazar. — Locres. — Zalcucus. — Gerasi. — Le fleuve Alaro. — Marines. — Mal'aria. — Tonnrs. — Bivouac de Bohémiens. — Nuit blanche. — Stilo et le moine Thomas Campanella. — Pali-Porto. — Campagne de Squillace. — L'ancienne Scyllacée. — Cassiodore. — L'église ruinée de la Roccella. — Costume calabrais. — Catanzaro. — Le peintre Mattia Preti.

Le Phare de Messine est le Bosphore d'Italie; l'Italie n'a rien qui le surpasse en beauté: le golfe de Gènes est peu de chose auprès; et si Naples a son Vésuve, Caprée, Sorrente, le Phare a Reggio, la Sicile, l'Etna.

Reggio est le paradis de la Calabre. Abrisée d'un ciel limpide et bleu, baignée d'une mer plus limpide encore et plus bleue, la ville est assise mollement, ou plutôt couchée au pied des hautes crêtes boisées de l'Aspromont; défendue par elles des vents d'après, elle repose au milieu de ses grenadiers, de ses aloès en fleurs, et, la tête ombragée de treilles et de palmiers, elles s'enivre de l'éternel parfum des oranges et des limons. Plus vaste qu'elle et plus riche, mais non pas plus illustre et surtout pas plus riante, Messine, sa sœur, semble lui tendre du bord opposé une main fraternelle et lui faire des signaux amis.

Ce n'est pas que Reggio soit une belle ville: travaillée par les tremblemens de terre, presque abîmée par celui de 1783, elle n'a pas un édifice; la moitié des maisons est encore en ruine et presque toutes sont lézardées. Quant aux rues, à peines sont-elles pavées; le Cours lui-même ne l'est point; et la seule rue qui mérite vraiment ce nom, est la Marine, parce qu'elle est postérieure aux tremblemens de terre.

Reggio est une ville très-ancienne: son nom se retrouve dans les premières chroniques de la Grande-Grece. Elle eut pour législateur Charondas de Catane, l'un des premiers qui humilièrent la force devant l'esprit en défendant aux citoyens, sous peine de mort, de paraître armés aux assemblées publiques. On sait qu'il fut sa propre victime. Apprenant, un jour, un tumulte populaire, il se rendit à l'assemblée en si grande hâte qu'il oublia de quitter son épée. Quelqu'un lui fit remarquer cette infraction à ses propres lois. « Je prétends, dit Charondas, les confirmer au prix même de ma vie. » Cela dit, il se tua d'un coup d'épée.

Combien connaissez-vous de nos modernes législateurs qui soient disposés à sceller leur vote de leur sang?

C'est à Reggio que le tyran Denys planta le premier platane.

Sous les Romains, Reggio perdit de son illustration sans cesser pour cela d'être une ville importante. Julie, fille d'Auguste, y fut exilée en punition de l'amour du poète Ovide, et elle y mourut d'inanition dans les bras de sa mère répudiée Scribonia. La ville a souffert tant de destructions qu'elle n'a pas conservé un seul monument de sa grandeur passée. Tout ce que j'ai trouvé est un morceau de muraille antique, encore est-il profondément enseveli, et deux assez belles colonnes de granit à la porte de la cathédrale.

Mais la beauté du site rachète amplement et la laideur de la ville moderne, et son insignifiance actuelle, et les mécomptes archéologiques. Le jour où jédébarquai de Sicile le temps était splendide: la clarté de l'atmosphère rapprochait jusqu'à les faire presque toucher du doigt les côtes de la Sicile; le soleil faisait briller les toits blancs de l'orientale Messine, et ses innombrables casins dispersés au pied et aux flancs des montagnes; du milieu du Phare on découvrait toute la côte de Calabre jusqu'au golfe divin de Policastro, dans un développement de plus de cent cinquante milles. Réjouis par le beau temps au fond de leurs abîmes, les dauphins, dont ces mers sont la classique patrie, sautaient bruyamment et se jouaient à la surface des eaux. Le son des cloches, qui carillonnaient en l'honneur de je ne sais plus quel saint, ne les effrayait pas.

Tout en jouissant de cette nature divine et de ce temps divin comme elle, je regrettais que la pureté du ciel me privât des apparitions de la Fée Morgane. La Fée Morgane, *Fata Morgana*, est un phénomène d'optique qui reproduit dans l'air alors qu'il est humide et opaque, tous les objets du rivage comme dans un miroir. On voit alors suspendus dans le ciel des jardins, des palais, des églises, créations fantastiques, évoqués dit le peuple, par la baguette des Fées. C'est un mirage semblable qui fit un jour apparaître un ange à Milan. La population de crier au miracle, les cloches de sonner en chœur: c'était tout simplement l'image d'un ange de bronze doré, dont l'original brillait sur un clocher de la ville.

Privé des merveilleux prestiges du paysage

aérien, je me rejetais sur celui de la terre ferme et suivais avec charme les mouvemens gracieux d'un palmier qui se balançait au gré du vent sur cette extrême plage de l'Italie. Autrefois toute la côte en était couverte; c'est le fanatisme chrétien qui les a détruits en haine des Sarrazins dont le palmier était l'arbre chéri. En cela, j'avoue, je suis Sarrazin.

Le temps était orageux sur Taormina, et les grandes nuées noires qui se traînaient sur le mont d'Or et sur l'Etna, contrastaient fortement avec l'éclat du ciel calabrais.

J'ai oublié de dire que le nom ancien de Reggio vient d'un mot grec (*ῥήγνω*) qui veut dire rompre, et l'on fait remonter l'étymologie de ce nom à la rupture violente qui doit avoir, en des siècles bien antérieurs, séparé la Sicile de la Calabre. Les premières éruptions de l'Etna furent probablement précédées de secousses telles qu'elles occasionnèrent la scission. C'était l'opinion de l'antiquité, c'était celle aussi de Buffon.

Les médailles de Reggio portent les unes le trépid, les autres le lion.

La suite de mon voyage m'appelait à Tarente par la Basilicate. Il me restait donc à remonter toute la côte orientale de la Calabre, depuis l'Aspromont jusqu'à Pollino. C'est un voyage de plus de cent lieues, pénible à cause des mauvais chemins; car il n'y a d'autre route sur toute cette longue ligne que de étroits sentiers de pierre ou d'argile. Il importe de ne pas se laisser gagner par la saison des pluies, vu qu'alors ils sont impraticables. Je partis donc de Reggio pour Locres qui est sur la rive opposée. Les deux anciennes républiques n'étaient séparées que par la chaîne de l'Aspromont, point final de l'Apennin calabrais.

Je cheminaï plusieurs heures à l'ombre des treilles et des citronniers avant de m'engager dans les montagnes; enfin j'y pénétrai par le Gallico, torrent impétueux et souvent dévastateur, qui va tomber dans le Phare. Les eaux alors étaient basses, et ce fut certes un grand bonheur pour moi, car le chemin est le lit même du torrent; quand il est enflé, les communications sont rompues.

Très-large à l'entrée, le lit se resserre entre deux hautes montagnes escarpées, dont le pied est planté d'orangers; mais ce sont les derniers. A mesure qu'on s'élève, ils s'éclaircissent, ils disparaissent bientôt tout-à-fait. L'olivier, la vigne, le figuier, persistent plus long-temps; mais ils cèdent aussi pour faire place au châtaignier, qui,

à son tour, abandonne le terrain au chêne, au hêtre, auxquels enfin succèdent, et c'est la dernière zone végétale, les pins et les hauts sapins. Les crêtes culminantes ont de la neige six mois de l'année. Ainsi, depuis les orangers d'Afrique jusqu'aux glaces de Laponie, on passe là en quelques heures, et comme par enchantement, par toutes les latitudes du globe.

J'eus bientôt franchi les deux premiers degrés de l'échelle embaumée, et atteint le troisième, qui est la région des châtaigniers. La nature prend une attitude de plus en plus sévère, et par momens formidable. Ici les parois latérales tombent dans le torrent roides, nues, décharnées; là elles se crévasent de gorges profondes, de vallées ténébreuses; tantôt une herbe courte et rare végète aux flancs des rochers, tantôt les châtaigniers se pressent en forêts touffues et sombres; d'abord groupées en hameaux, puis chair-semées, les habitations cessent, et le désert s'empare de ces sites muets et ravagés. Quelques moulins coupent seuls encore de loin en loin la solitude et le silence.

Ne remplissant pas son lit, le Gallico serpentait et vaguait en tous sens. Libre, irrégulier, il coulait en zig-zag, décrivant des sinuosités infinies, se divisant en mille bras, et formant tour à tour des îles, des golfes, des promontoires. Suivant que la pente était douce ou rapide, il s'épanchait en nappes silencieuses ou se brisait en cascates. Parfois on coude de la montagne l'arrêtait brusquement, et, le forçant à changer de ronte, le faisait gronder et mugir.

Le soleil se couche vite pour ces hautes profondeurs, et la nuit y est précoce. Déjà si mélancolique au grand jour, cette agreste nature le devient bien davantage au crépuscule. Le bruit de l'eau et le tic-tac monotone de quelque moulin invisible derrière les rochers ajoutaient à la tristesse de l'heure et du lieu. Regagnant son aire à travers le ciel, un oiseau de proie jetait de loin en loin dans l'espace un cri farouche.

La nuit approchait, le son d'une cloche qui sonnait l'Angelus me frappa tout à coup; je levai la tête, et j'aperçus un village juché sur une pointe; c'était Podargoni; j'y montai. Adieu les treilles de Reggio! adieu les terrasses plantées de fleurs! Les villages de Calabre, et même les villes, sont hideux: point d'ordre, nul plan, pas l'ombre d'architecture; les maisons, vrais bouges informes, sont jetées les unes sur les autres, et entassées au hasard comme des rochers précipités des montagnes par un tremblement de terre, et l'on décore



ALPES



CHUTE DE CATAVELLO, PRÈS COTILLATE.

ITALIA 1878

du nom pompeux de rues d'affreux casse-cous, escarpés, enfoncés, point pavés, tout sillonnés d'ornières profondes, pleins de cailloux, pleins de boue, et dont la triple destination est de servir de communications et de forum aux habitants, d'égouts aux immondices et d'auges aux pourceaux. Quand il pleut, ces cloaques fétides se transforment en cataractes, où périssent maints enfans, et parfois même des hommes. Telle est l'architecture rustique de la Calabre, et tout cela sur le site des villes superbes de la Grande-Grèce, en face des temples encore debout de Postum, de Métaponte, sous le plus beau soleil d'Europe, et peut-être du monde.

Podargoni est un hameau de ce genre, perché sur le premier gradin du mont Basilico, qui clôt la vallée. J'y passai la nuit chez un vieux forestier qui me céda son lit montagnard, composé de peaux étendues par-dessus de bruyantes feuilles de maïs. Au point du jour j'étais surpiéd. Le fnsil sur l'épaule, mon hôte voulut m'escorter jusqu'à la Madone des Pôls, ermitage alpestre, où je devais coucher. Le syndic (maire) ajouta à mon escorte, car alors l'Aspromont était plein de bandits, un garde civique, espèce de vagabond retors, qui avait été successivement frère convers, brigand, soldat, cordonnier, et que le maire m'avait recommandé comme ayant tous les vices : *ma*, ajouta-t-il, *non è ladro*.

Flanqué de mon escorte, j'attaquai, en sortant du village, une côte rude et ardue, du haut de laquelle on domine dans toute sa longueur l'étroite vallée du Gallico. Au sommet expire le châtaignier, et s'ouvre un vaste plateau inculte, désert, couvert de bruyères à perte de vue. Mais si le lieu est morne, la vue est ravissante : c'est un belvédère magique sur les côtes et la mer de Sicile; l'Apennin n'en a pas de plus beau.

Vu de ce haut point, le Phare ressemble à un fleuve majestueux qui se serait ouvert un passage entre deux montagnes. Envaillé de voiles argentées qui brillaient au soleil, et se détachaient sur le bleu foncé des vagues comme des étoiles sur le bleu du firmament, il réfléchissait toute la côte et Messine, Messine avec son port de faucille, ses casins blancs, ses palais jaunes, ses clochers bigarrés, ses innombrables villages, les uns assis au bord des flots, les autres suspendus aux flancs des collines, tous ombragés et cachés à demi par les orangers.

Par-dessus tout cela s'élève à des hauteurs infinies l'Etna. Ange exterminateur à la fois et fécondateur de la Sicile, il couvre l'île entière de

son ombre comme d'une aile immense; dieu de cette nature toujours en alarmes et toujours si belle que le monde antique la donna pour berceau à ses divinités les plus gracieuses et les plus chères, il n'a point de rivaux, point d'égal, il règne. Qu'il menace ou sourie, on adore; qu'il dispense la mort ou la vie, on accepte; l'homme rampe en esclave à ses pieds.

Blanchi alors par la neige, son front se dressait au ciel dans toute la majesté, dans toute la tristesse de son isolement; grandeur triste en effet, grandeur solitaire, qui semble être seule au milieu du monde, et n'avoir de confident que les astres. Calme à cette heure, le géant nageait dans l'azur et ne jetait pas de flamme; la colonne de fumée qui s'échappait de sa bouche béante couronnait sa tête d'un panache blanc; les vents du matin le balançaient dans l'air avec grâce et mollesse.

Chaque pas que je faisais dans la lande m'éloignait de ce grand spectacle, et m'en dérobait quelque chose. L'Etna lui-même baissait; je ne l'apercevais que par échappées à travers les arbres clair-semés dans la plaine; bientôt je ne le vis plus du tout.

Resté tête à tête avec le mont Basilico qui fermait devant nous l'horizon, nous atteignîmes le bout de la bruyère, et de là descendîmes dans un petit vallon frais et charmant. C'est là que naît au milieu d'une prairie la plus belle verdure le fleuve Gallico. Arrivés là, mon escorte et moi nous nous arrêtàmes, et nous assîmes au bord de la source limpide et murmurante. Le vieux forestier de Podargoni tira de sa carniassière le pain bis du village et le classique oignon du midi; il les étala sur le gazon, m'invitant à partager avec lui le dernier repas de l'hospitalité. L'eau savoureuse de la fontaine et l'air vif de hautes cimes assaisonnèrent ce déjeuner frugal.

Je désirais continuer seul mon voyage, afin de jouir à mon aise et plus en liberté du grand spectacle des montagnes. Je craignais peu les bandits, renvoyant donc mon escorte, après avoir pris d'elle toutes les directions nécessaires, je continuai ma route, plus libre et plus léger. J'avais atteint la haute région des hêtres, déjà coupés de quelques sapins séculaires tout couverts de lichens, tout blanchis par l'âge, et dont les troncs moussus et tortueux semblent avoir été tourmentés et tordus par les tempêtes. J'étais là en pleine montagne, et je commençai dès-lors à trouver de la neige; elle augmenta peu à peu jusqu'à la hauteur d'un pied, et envahit bientôt le sentier. Je

ne m'en plongeais ni avec moins d'ivresse, ni avec moins d'enchantement au sein de ces bois vivaces que blanchissaient bien les frimas, mais dont les vents d'hiver n'avaient pas arraché une feuille.

J'avais tourné le mont Basileo; c'est un cône gigantesque bordé de forêts jusqu'au faite, et ceint de vallées d'une énorme profondeur. J'atteignais le point dit Nardello, d'où apparaît dans toute sa gloire le Mont-Alto, la plus haute cime de la chaîne d'Aspromont et la seconde de toute la Calabre. C'est une masse de granit de près de six mille palmes. Du sommet on domine d'un côté la mer d'Ionie, de l'autre la mer Tyrrhénienne et ses îles.

Là commençait une longue bordée à gauche et à droite de précipices tendus comme le reste d'impénétrables forêts. On s'étonne à chaque pas en Calabre de trouver dans un espace si restreint de si hautes cimes, de si profondes vallées, des mouvemens de terrain si démesurés. Il faut que des révolutions bien terribles aient bien violemment secoué ces terres finales de l'Europe, pour leur avoir imprimé un caractère si altier, si sauvage.

Je marchais avec ravissement au sein de ces solitudes muettes et grandioses. Tout à coup je m'arrêtai; l'admiration m'avait aveuglé, et l'impétuosité de mes enchantemens jeté hors du sentier. Je m'en aperçus trop tard pour y rentrer. Je ne le retrouvai point, caché qu'il était sous la neige. Je revins sur mes pas; j'étais long-temps en tous sens, prenant et quittant successivement tous les sentiers qui s'offraient à moi; je m'égarai tout-à-fait. J'appelle; ma voix va mourir en d'invisibles profondeurs; et le silence, un silence inflexible reprend possession du désert. J'entends un bruit, j'écoute; le bruit redouble; je erois que c'est un pâtre qui fuit; je m'élance à sa poursuite, c'était un sanglier.

L'idée d'être arrêté par les bandits dans ces formidables solitudes, leur séjour et leur empire, me faisait battre le cœur, non de peur, mais d'espérance, car je n'avais rien à perdre, et les bandits du moins m'eussent indiqué la route du sanctuaire des Polsi. Vain espoir! mon étoile n'en jeta point sur mon chemin. Ainsi perdu, seul, abandonné des dieux, des hommes et même des bandits, j'étais tellement désorienté, qu'apercevant au loin, à travers les sapins, une échappée de mer, je fus long-temps à reconnaître si c'était le Phare, la mer Ionienne, ou les extrêmes parages du cap Spartivento. Mais enfin découvrant

du milieu d'une clairière la mer des deux côtés, je parvins à m'orienter.

Mon œil plongeait de tous côtés en d'incommensurables vallées, précipices silencieux, solitaires, tapissés de bois, et j'avais devant moi un immense horizon de montagnes entassées en amphithéâtre, et dont la couleur sombre se gradait suivant la distance et s'éclaircissait jusqu'à l'azur pâle et vaporeux des lointains d'Italie.

Mais l'horizon se referma bientôt; et je me retrouvai comme avant au sein ténébreux des forêts, et toujours dans la neige jusqu'à la cheville. Après quelques centaines de pas je commençai à descendre, et descendis dès-lors avec une rapidité toujours croissante. Les pins se mêlaient aux sapins, la neige diminuait à mesure que je m'éloignais des hautes cimes; mais le sentier plus sec et plus guéable s'encombra de troncs abattus par la foudre ou la coignée.

Je descendais, descendais toujours sans savoir ou j'irais tomber: enfin j'arrivai dans une vallée étroite, peu boisée, sans neige, au fond de laquelle coulait sur un lit de mousse un ruisseau d'une délicieuse fraîcheur; tout le long serpentait sur la pelouse un sentier battu: je le suivis, et il me conduisit à une de ces scies à eau destinées à élaborer les grands arbres de l'Apennin.

Celle-là était gardée par deux jeunes garçons de quinze à dix-huit ans, qui ne surent pas m'enseigner ce chemin, et ne purent que m'offrir, pour la nuit qui approchait, l'hospitalité de leur cabane. Je l'acceptai avec résignation, avec reconnaissance, trop heureux d'avoir trouvé un gîte et un refuge contre le froid des montagnes. Nous trainâmes à nous trois un vaste tronc dans l'âtre, et entretenîmes toute la nuit un feu dévorant. Mes hôtes me confirmèrent ce qui m'avait été dit à Reggio, qu'une bande exploitait l'Aspromont. La veille même elle avait fait une descente dans la pauvre cabane, et l'avait pillée de fond en comble; elle venait d'enlever aussi un riche propriétaire d'un pays voisin, et le tenait prisonnier pour lui faire payer rançon. Nous étions là tout-à-fait à la merci des bandits, car la scie était à six lieues de tout village; et le seul habitant du désert était un pâtre campé à deux lieues de là sur la montagne. La nuit toutefois s'écoula sans sinistre, éclairée d'un ravissant clair de lune; je la passai paisiblement devant ma fournaise.

Au soleil levant je me remis en campagne, m'orientant comme je pus, et prenant presque au hasard et d'instinct le premier sentier qui se pré-

senta. Le ciel voulut que ce fût le bon ; et, après cinq ou six heures d'une marche rude et opiniâtre, au sein toujours d'une profonde solitude, j'eus le bonheur de m'aller abattre comme par miracle sur l'ermitage si long-temps cherché.

J'y reçus l'accueil le plus touchant, et y demeurai la fin du jour à me refaire de mes fatigues. Le brave homme d'ermitte, qui était quasi lettré, m'initia dans toutes les légendes du lieu ; il s'étendit avec complaisance sur les mérites de la miraculeuse Madone dont il desservait l'autel ; et, vaincu par la lassitude, j'étais déjà couché sur mon lit de euir qu'il vint me lire toute la soirée les églogues de Sannazar. C'était là en vérité dans une singulière Arcadie ; mais le contraste était piquant.

Un torrent, le Buonomico, baigne le sanctuaire, et descend à la mer à travers les lauriers-roses. J'y descendis avec lui, et le lendemain sans autre aventure je me trouvais à dix milles plus haut sur le territoire de Locres, c'est-à-dire dans la vaste plaine déserte que couvrait jadis de ses palais et de ses temples la cité de Zaleucus, le plus illustre des disciples de Pythagore et le Lycurgue de la Grande-Grèce. C'est Zaleucus qui avait défendu au sexe l'usage du vin, et autorisé le mari à tuer sa femme s'il trouvait seulement sur elle les effets du cellier. C'est lui aussi qui avait ordonné que tout citoyen qui avait à proposer quelque changement à la constitution, se présentât à l'assemblée la corde au cou, afin d'être étranglé sur place si la proposition était rejetée. On procède aujourd'hui par réquisitoires ; le mode seul est changé.

Quant à la plaine de Locres, des monceaux de briques à demi réduits en poussière, des débris informes, sans noms, méconnaissables, y sont dispersés au hasard : quelques lambeaux du mur d'enceinte sont encore visibles, et j'ai eu reconnaître les vestiges d'une porte tombée.

Mais je ne sus pas trouver ce que d'intrépides antiquaires ont bravement décoré du nom de temple de Jupiter ; non plus que les restes présumés de ce fameux temple de Proserpine qui s'élevait hors de la ville, et n'était qu'un autel en plein air suivant la construction la plus ancienne des sanctuaires païens. Un souterrain qui conduisait, dit-on, des hauteurs à la mer existe encore sous le nom de caverne de l'Empereur ; c'est un réceptacle aujourd'hui de serpents et de Bohémiens.

Arrachés des ruines et transportés dans la ville voisine de Geraci, palladium des antiquités

locriennes, une douzaine de colonnes élégantes, les unes de marbre, les autres de vert antique, ont passé des temples de Jupiter et de Proserpine dans l'église épiscopale, dont elles font le plus bel ornement. Rappelons en passant que Geraci fut la patrie de Balaam, ce singulier évêque qui fut accusé de judaïsme, et qui enseigna le grec à Pétrarque.

Voilà tout ce qui reste de Locres, de cette république altière dont les lois passèrent dans les Douze Tables, ce décalogue du peuple-roi, et qui disait orgueilleusement d'elle : *Amie de Rome, soumise à Dieu seul*. Cette formule indépendante et fière se lit dans une inscription ancienne conservée à Geraci.

Si la plaine est mélancolique, rien de plus gracieux, de plus riant que les collines qui la ceignent. Sur le premier plan, les orangers marient leur verdure éclatante et leurs pommes d'or au feuillage terne, au fruit noirâtre des oliviers, et les figuiers nouveaux épanouissent au soleil ardent de la canicule leurs larges feuilles échancrées. C'est sur toute cette côte, d'Ardore à Siderno, que croît le doux vin grec, le plus exquis peut-être de toute l'Italie.

Les montagnes du fond décrivent dans l'air des lignes tour à tour molles et hardies ; en s'approchant du rivage, elles s'abaissent graduellement jusqu'au rang de simples collines ; cultivées jusqu'en haut et semées de casins, elles s'ouvrent de temps en temps pour donner passage à un torrent qui serpente au milieu des figuiers d'Inde et des lauriers roses. Ces percées sur le haut pays sont toujours imprévues, pittoresques ; et c'est dans une de ces gorges qu'est bâtie en amphithéâtre, sur un rocher nu et flanqué de précipices, cette bourgade de Geraci, l'indigne héritière de Locres. Le mont Asopus, qui n'est qu'un pic isolé de la chaîne extrême de l'Aspromont, la protège à la fois et la menace à l'occident.

La tour ronde et crénelée de Pagliapoli, l'une de celles que le roi D. Carlos avait fait élever contre les corsaires d'Afrique, termine la plaine du côté de la mer ; abandonnée aux corneilles, et déjà à demi ruinée, elle est d'un bel effet dans le paysage : venue de la Grèce, la vague d'Ionie se brise au pied ; et, sans respect pour les mânes des demi-dieux couchés sous cette terre dont ils ignorent les grandeurs, les pâtres remplissent l'air, comme les Tritons, du cri de leur trompe marine, et se plaisent à faire parler le célèbre écho voisin de Condojani.

Tantôt suivant la côte, tantôt gagnant les hauteurs, j'atteignais le fleuve Alaro, qui arrive à la mer tout parfumé des oranges de ses rives. L'Alaro est l'ancien Sagra, ce fleuve classique où dix mille Locriens battirent, dit l'histoire, cent trente mille Crotoniates, mais avec le secours bien entendu des Dioscures, qui avaient un temple fameux sur cette plage, et qui eurent l'obligeance d'aller, le jour même, porter aux jeux olympiques le bulletin de cette grande victoire. Le champ de bataille est converti aujourd'hui en un champ de coton; et sans se douter le moins du monde du sacrilège, les honnêtes riverains font des terrines et des pipes avec la poussière sanglante de leurs ancêtres.

Deux colonnes de granit, reste probable du temple des Dioscures, sont couchées sur le rivage.

C'est là que florissait jadis la petite république de Caulonia.

Cette longue marine, comme du reste toutes les marines orientales de la Calabre, est frappée de *mal'aria* et manque d'eaux vives. Les torrens descendus de l'A pennin charient des rochers et du limon au temps des crues hivernales; elles croupissent l'été, et cette circonstance jointe à la dépopulation ne fait que redoubler l'intensité du fléau, si même elle ne le produit pas. Il n'y a pas un village sur toute la plage, mais les collines à cinq ou six milles de la mer en sont toutes peuplées. La terreur des corsaires, dont ces côtes furent long-temps infestées, a forcé les habitants à se réfugier sur les hauteurs; les inutiles forteresses de D. Carlos sont en ruine comme à Locres, et ne servent plus qu'à l'effet pittoresque.

La côte est sèche, déserte, sans même un coquillage: çà et là d'abord verdissent bien quelques oasis; tantôt c'est un olivier, tantôt une figuerie, ailleurs des mûriers; mais les arbres bientôt disparaissent; de vastes et bruyantes plantations de maïs coupées de quelques champs de coton les remplacent pour faire place à leur tour à des dunes de sable arides, clair-semées de maigres touffes de lentilles; les montagnes du fond sont hardiment découpées et richement boisées. La Mongiana, la plus célèbre de toutes, a des mines de fer en pleine activité; et c'est non loin, près du village aérien de Santo-Stefano, qu'est la fameuse chartreuse du bois où vint mourir saint Bruno.

J'étais destiné par les vicissitudes du voyage à passer encore une nuit à la belle étoile. Hôte, la veille d'un baron du pays, j'avais couché dans un

bon et splendide lit de soie; le lendemain je couchai sur le sable. Surpris par la nuit sur les marines de Stilo, je vis de loin briller un feu. Je m'en approchai et trouvai là sous une tour en ruines une bande de Bohémiens qui bivouaquaient et mangeaient du maïs rôti. Aucun d'eux ne voulut me servir de guide jusqu'à un village voisin; mais il m'annoncèrent une taverne à un mille plus loin.

La scène était si pittoresque; si conforme aux vigoureux tableaux de Salvator Rosa, que je me serais décidé bien volontiers à y prendre un rôle et à partager le souper de maïs des Zingares et leur lit de feuilles; mais leurs habitudes connues m'en dissuadèrent. Deux drôles déjà m'accablèrent mes habits d'un œil de convoitise, et il n'est pas douteux qu'ils n'eussent profité de mon sommeil pour m'en dépoiller charitablement. Je me contentai donc du plaisir artiste de la rencontre, et quoique la nuit fût noire, je résolus de continuer mon chemin et de gagner tant bien que mal la taverne annoncée.

Je ne le fis pas cependant sans me retourner plusieurs fois, moins pour voir si j'étais suivi, que pour jouir du pittoresque spectacle de ces bivouacs shakspeariens; je dis shakspeariens, car il y avait là des physionomies qui n'auraient pas mal figuré dans les fantastiques bruyères de *Macbeth*. La scène s'effaçait peu à peu dans l'éloignement; et je me retrouvai seul dans les ténèbres.

Mes Zingares ne m'avaient pas trompé; je trouvai bien la taverne, mais elle était vide. La côte n'était pas encore assez purgée du mauvais air (c'était au mois d'octobre) pour permettre aux habitants de descendre des hauteurs. Me voilà donc seul sur la grève abandonnée, par une nuit froide, sombre et venteuse. Si paisible et si limpide le matin, la mer était noire et orageuse; le vent du nord soulevait la vague et m'en fouettait au visage les éclats humides; le rougissement sourd et continu des flots emplissait les ténèbres, et me causait parfois un frisson involontaire et tout physique.

Au lieu de rester là exposé sans défense au double outrage de la mer et du vent, j'aurais bien poursuivi ma route; j'en essayai même, mais au vingtème pas je sentis le sable s'affaisser, je mis le pied dans l'argile et presque dans un fleuve qui entraît silencieusement dans la mer, et que l'obscurité m'avait caché. Effrayé du péril, je me rejetai en arrière et revins sur mes pas chercher un refuge dans la taverne. En vain tentai-je d'en faire sauter la porte, j'en réussis pas; mais

PLAINS.



PLAINS, 1871.

PLAINS, 1871.



en tâtonnant dans l'ombre, je trouvai à l'un des angles du bâtiment une petite chapelle ouverte, dont je fis ma chambre à coucher.

J'étais juste sous le bourg de Stilo, ancien château féodal, situé à quelques milles sur la montagne : je ne le voyais point, mais je le savais là ; et ne pouvant dormir tant le vent qui s'engouffrait dans la chapelle était assourdissant, je me mis à songer, pour tuer le temps, à Thomas Campanella, cet illustre dominicain dont Stilo fut la patrie et la prison.

Hérétique à Rome, prophète dans ses montagnes, politique et rêveur, astrologue et philosophe, le moine calabrais nourrissait dans son âme une haine inextinguible contre les Espagnols, maîtres alors et tyrans des Deux-Siciles, et il ourdit contre eux, du fond de son cloître obscur, une de ces conspirations gigantesques que le génie ardent et poétique des Italiens est seul capable d'enfanter. Tous les moines de son couvent y entrèrent, et après eux beaucoup d'autres. Frère Denis Pozzio, son ami, la prêcha dans la ville de Catanzaro avec un succès immense. La Calabre tout entière s'y précipita d'enthousiasme ; un pachà d'Epire devait l'assister ; deux faux frères la vendirent, et le vice-roi, Lemos, la noya dans le sang des matryrs.

Tous périrent dans les supplices.

Campanella, fugitif, erra long-temps travesti sur ces plages désertes, épiant de loin la voile ottomane qui devait le sauver ; elle arriva, mais trop tard. Pris et découvert par l'armée espagnole, il n'échappa au gibet qu'en feignant la démenée, comme le premier Brutus : il fut condamné à la prison perpétuelle. Après vingt-sept ans de captivité, il s'enfuit et vint en France. Accueilli, pensionné par Richelieu, il mourut à Paris dans le cloître Saint-Honoré, l'année même où, plus heureux que le Napolitain, le Portugais Pinto brisait la chaîne espagnole.

Préoccupé de cette grande tragédie politique, si étrangement défigurée par l'historien Botta, j'attendis le jour moins impatientement. Sur le matin, la lune se leva. Les jeux d'ombre et de lumière devinrent pour mon insomnie une distraction nouvelle ; et, quittant mon gîte, où la bise m'avait saisi, je me mis à vaguer aux alentours. Le paysage n'était pas plus beau au clair de lune qu'à la clarté du soleil. Les dunes étaient aussi maigres et nues ; et la mer, toujours noire et terrible, n'avait pas cessé de bruire et de bouillonner.

À l'aube, je partis déjà presque las. Je passai

à gué le fleuve perfide et bien d'autres encore, parmi lesquels l'Ancinale est le plus large et le plus traître. Je cotoyai tout le jour les insignifiantes marines de Guardavalle, Sainte-Catherine, Vadolato, contrée déserte, pauvre et dénuée de tout, même de pain, même d'eau ; je ne trouvai l'un et l'autre qu'après une diète rigoureuse de trente heures, et une traite de trente milles, à Pali-Porto, petit fort maritime sous lequel on voit encore des vestiges de murs réticulaires.

Quittant là les dunes et les grandes plantations de maïs battues du vent, j'entrai dans un pays plus riant, plus gracieux. J'escaladai les fraîches montagnes de Gasparina et de Metauro, et m'acheminai vers Squillace à travers les bois et les vignes, par une suite de sentiers délicieux. Rien sur toute la côte n'égale l'aménité de ces montagnes. Couvertes de verdure jusqu'au sommet, elles sont couronnées par un plateau champêtre, arrosées de belles eaux courantes, coupées de ravins, et encadrées de tous côtés par un second étage de montagnes vertes. Au nord s'élève le mont de Tiriolo, riche en métaux : au couchant règne le grand mont Palladin, belvédère immense qui plane sur les deux mers. Les plus beaux marbres de la Calabre se trouvent non loin de là, à Gimigliano.

Ce point est le plus étroit de toute la Péninsule : échanuré d'un côté par le golfe que Squillace baptise, de l'autre par le golfe de Sainte-Euphémie, le pied de la botte se resserre là plus que nulle part ailleurs, et forme une espèce d'isthme qui, à vol d'oiseau, n'a pas dix milles. Les deux golfes ne sont guère séparés que par la chaîne de l'Apennin, qui même s'adoucit. L'Apennin est là beaucoup moins formidable qu'il ne l'est plus haut et plus bas.

Toutes ces campagnes sont ravissantes : autant les marines sont mornes, sèches, décharnées, autant les hauteurs sont fraîches, riantes, boisées ; la vigne s'y balance de chêne en chêne, et les figuiers s'y chargent de fruits deux fois l'année. Le fleuve Gatarello tombe en cascade dans les prairies ; les casins et les métairies se cachent à demi dans les oliviers, et, dominée de son vieux château normand tout couvert de lierre, la ville de Squillace pend au rocher comme une grappe au cep.

Squillace est l'ancienne Scyllacée : elle fut bâtie par Ulysse, et sa médaille unique porte une tête de Mercure d'un côté, de l'autre une galère. Squillace est la patrie de Cassiodore, l'ami de

Boèce, et comme lui, ministre du grand roi d'Italie, Théodorie. A la chute de la monarchie des Gots, Cassiodore abandonna les affaires, et se retira dans sa ville natale. Il y fonda le couvent de San-Benedetto, et changea la robe de ministre contre la robe de moine : il avait alors soixante-dix ans ; il en vécut encore vingt-cinq en religion, et mourut en 565. Ce fut sans contredit un des plus grands hommes de son temps. Il ne reste de lui aucun monument dans sa patrie ; le site même du monastère fondé par lui est controversé.

De Squillace à Catanzaro, chef-lieu de la province, se déroule au bord de la mer une plaine assez insignifiante, mais enrichie d'une ruine du plus haut style, reste de la ville problématique de Paléopolis, détruite, par hypothèse, au neuvième siècle, par les Sarrazins. Quoi qu'il en soit, la Rocella, c'est son nom, est une église chrétienne, vaste, austère, grandiose, et qui, pour être bâtie en simple briques rouges, n'en est pas pour le paysagiste d'une couleur moins chaude ni d'un effet moins pittoresque. Quelques autres débris sont dispersés à l'entour ; les corneilles ont envahi les autels de la Madone et les niches des saints ; elles planent par grandes nuées sur le désert, et, comme les sanctuaires païens de Locres, les sanctuaires chrétiens de la Rocella n'entendent plus d'autres hymnes, plus d'autres cantiques que les croassements sauvages de l'oiseau prophétique mêlé au murmure des vagues.

Qui dit corneilles dit olives, car elles en sont très friandes. Les oliviers en effet ne tardent pas à renaitre et à en vêtir la plaine. On en faisait alors la récolte, et la campagne était jonchée de femmes qui faisaient l'ouvrage en chantant. Quelques-unes étaient assez jolies, mais toutes étaient cruellement brûlées du soleil, et la plupart vieilles avant l'âge. Leur costume est piquant : leur longue taille est complaisamment ceinte du corset vert ou noir et du jupon rouge, et elles mettent par-dessus tout une ample robe noire, qu'elles nouent par derrière ou ramènent par-dessus la tête en forme de capuchon, comme dans Paul et Virginie. D'autres portent une espèce de voile blanc rejeté en arrière. Quant aux hommes, leurs chapeaux coniques ornés de fleurs, de rubans, et leurs grands manteaux bruns, drapés à l'espagnole, leur donnent une physionomie assez originale.

La ville de Catanzaro, distante de la mer de quatre ou cinq milles, est bâtie en diadème sur trois collines au fond d'une gorge profonde et

spacieuse. Capitale de la seconde Calabre Ulérieure, comme Reggio l'est de la première, elle est moins fière de son titre que de son air pur et de ses belles femmes. Elle s'annonce de loin par d'assez jolis casinos, où les habitants viennent faire la *villeggiatura* d'automne. On y arrive par une luge chaussée en zig-zag ; mais c'est une ville insignifiante, sans architecture et sans hospitalité. L'accent du peuple, surtout chez les femmes, est empreint d'une aspiration rude et désagréable.

Catanzaro prétend avoir été fondée au neuvième siècle par deux guerriers, Cattaro et Zaro : de là son nom. C'était un mélange de Latins et de Grecs constitués en république. Le normand Robert Guiscard s'en empara et en fit un comté. Il y introduisit en 1072 la culture de la soie : les juifs, ces grands missionnaires de l'industrie européenne au moyen âge, y furent appelés à cette époque. La ville était franche d'impôts, et parmi ses privilèges, elle citait avec orgueil une espèce d'*habeas corpus* en vertu duquel un citoyen ne pouvait être emprisonné avant la publication de sa cause. Cette prérogative lui avait été accordée en 1497 par le roi Frédéric. Dès lors elle suivit les destinées générales du royaume de Naples.

Le premier monastère de capucins y date de 1529 : ce que ne manqua pas de dire, en me présentant le café, le père gardien du couvent actuel ; et il en tirait pour lui-même une gloire que je ne troublai point, car, contre l'usage, son caté était excellent.

A douze milles de Catanzaro, du côté de Cosenza, est la petite ville montagnarde de Taverna, patrie du peintre Mattia Preti, dit le Calabrais. Né à une époque de décadence, il fut fidèle à la tradition des maîtres, et continua le Guerchin avec une supériorité qui a fait plus d'une fois confondre leurs ouvrages. Preti est le premier peintre napolitain, au moins quant au dessin ; sa teinte est un peu grise et mélancolique comme celle d'André del Sarto.

Quant à sa vie, elle fut aventureuse et pleine d'orages. Il voyagea beaucoup, tua en duel je ne sais combien d'hommes, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé chevalier de Malte et commandeur de Syracense. Il mourut fort dévotement à Malte dans la dernière année du XVIII^e siècle : il avait près de quatre-vingt-dix ans.

CHARLES DIDIER.

Le Marquisat d'Isola. — Tour d'Annibal. — Cotrone. — Temple de Junon. — Colonne de Pythagore. — Melissa. — Forteresse champêtre. — Campana. — La Sila. — Rossano. — Corigliano. — Sybaris. — Passage du Pollino. — Tourmente. — Hospitalité. — Sortie de Calabre.

La route de Catanzaro à Cotrone n'est ni belle ni variée. Elle suit une plage insalubre, et coupe une suite de vallées étroites, parallèles, s'ouvrant toutes sur la mer, et toutes traversées par quelque torrent descendu de la Sila. Les grandes montagnes surgissent dans le lointain.

Aux vallées succède une plaine d'abord unie, puis raboteuse et sans intérêt; les basses collines ont quelques habitations; la côte est déserte, à peine trouve-t-on de loin en loin quelques tavernes : l'une d'elles s'appelle Broda, et on y a découvert une maison souterraine remplie de dépouilles précieuses, du temps probablement des Sarrasins. Au-dessus, et assez avant dans les montagnes, est située la ville de Belcastro, berceau de saint Thomas d'Aquin. Plus haut encore est un hameau qui a conservé le nom tout païen de Mont-de-Jupiter.

A la Tacina, torrent large et indépendant venu de l'Apennin, commence la presqu'île d'Isola. Flanquée au nord par le mont Corvaro, au sud par le mont de la Sibylle, elle s'épanouit dans la mer Ionienne, en queue de dauphin : on l'appelle le Marquisat, du titre sans doute de son ancien seigneur.

Le Marquisat est tout eriaie. C'est une plaine ondulée, semée de collines d'argile que les pluies d'hiver détrempe au point de faire du pays une immense fondrière à engloutir chevaux et cavaliers. C'est une nature inanimée, une nature morte : pas une pierre, pas un arbre; seulement quelques maigres plants d'oliviers, autour de deux ou trois maigres villages, jetés comme par hasard au centre de la presqu'île. Isola, qui la baptise, est le moins chétif et le plus apparent.

La côte continue à être déserte, et le désert s'avance bien avant dans les terres : on y marche des journées entières sans voir d'autres signes de vie que de longs serpents noirs qui rampent sur l'argile blanche et desséchée, et quelques troupeaux gris qui broutent en silence une herbe courte et jaune; et si l'on rencontre de loin en loin quelque figure humaine, c'est le visage sombre et basané d'un pâtre, à demi bandit, qui joue de la guitare, sa hache à la ceinture et son chien

blanc endormi à ses pieds. Ce paysage grisâtre et caiciné contraste fortement avec les hauts et frais Apennins de Sainte-Sévérine, qui enveloppent au couchant la presqu'île aride d'une ceinture verte et boisée.

Quelques hameaux sont juchés comme des nids d'aigle sur les premières crêtes, et quelques tours de garde, dont la plupart tombent en ruines, se dressent çà et là sur les marines. La première, après la Tacina, s'appelle Tour d'Annibal : c'est là, dit une tradition locale, que s'embarqua le grand capitaine, alors que pour prix de son génie et de ses victoires, il dut quitter l'Italie pour l'exil.

A l'autre extrémité de la presqu'île est Cotrone, autrefois Crotone, la cité de Pythagore, la cité de Milon. Plus heureuse, moins peut-être que Locres, elle a gardé son nom à peu-près et sa place au soleil. Mais qu'elle est déchue ! Il est triste pour une ville de n'être pas morte à propos, et d'être condamnée à l'opprobre de traîner dans la postérité, après une si belle jeunesse, une vieillesse infirme et honteuse.

C'est le cas de Cotrone : si salubre autrefois, que l'antiquité avait fait honneur à l'oracle d'Apollon du choix d'un si bon site, elle est aujourd'hui malsaine et si fiévreuse qu'elle est à peine habitable l'été. Pour rassainer l'air, on entasse encore pêle-mêle dans les églises les morts au milieu des vivants. Son port va se comblant tous les jours; plus de galères républicaines, plus de trièbres triomphales; il n'est plus accessible qu'aux felouques des caboteurs qui viennent acheter à Cotrone son blé et ses fromages, car à cela se borne la moderne industrie cotronaise. Quelques années encore, le port ne sera plus qu'un marais.

De monuments, pas un; de Pythagore, bien moins encore. En vain même y chercherait-on, je ne dis plus une âme comme le sage, mais un corps comme l'athlète. Les loups ne risquent rien à descendre maintenant des montagnes. Milon avait les bras garrottés par le élène homicide, ses enfants les ont, eux, par la fièvre, par la misère, par la servitude qui énerve et rend lâche.

Mais à défaut des loups, les bandits descendent et s'abattent impunément par nuées san-

glantes sur une proie si facile. Les anciens Crotoniates conquéraient et ruinaient les cités d'autrui, les modernes Cotronais n'ont jamais su défendre la leur : elle est à qui la veut. Fortifiée pourtant, et réputée forte, sa réputation ne lui a servi qu'à être prise et reprise par tout le monde. Elle a passé par toutes les mains, même par les mains des brigands, qui ne se sont pas fait faute de la piller en masse, et qui la pillent tous les jours en détail.

On n'a pas l'idée de leur audace : ils enlèvent les habitants riches dans leurs maisons de campagne et jusque dans la ville, et ne les relâchent qu'après leur avoir extorqué, par le stylet, d'énormes rançons. Un de mes amis fut arraché de son lit et emporté dans la Sila; sa liberté lui coûta plus de trois mille ducats. Un autre, c'était le fils d'un baron du pays, fut surpris à la porte même de la ville, et traîné aussi dans la Sila; il vécut vingt-sept jours avec ses ravisseurs dans les bois formidables de Cariglione et de Lumparella. Pendant ce temps il se faisait entre les bandits et le baron un échange régulier de messagers; et il en coûtait au père, pour ravoïr son fils, la somme exorbitante de 18,000 ducats (72,000 f.). La chose m'a été racontée par le baron lui-même, étant son hôte à Cotrone. La santé de son fils était ruinée, sa nature avait été comme forcée par ces vingt-sept jours de rude captivité.

Les bandits sont au fait des fortunes privées, et en tiennent un registre exact; ils taxent chacun suivant ses ressources, et ne demandent que ce qu'ils savent pouvoir obtenir. Malheur aux récalcitrants! Un gentilhomme avare ayant refusé la rançon de son fils, son fils fut massacré dans la montagne. Outre l'argent comptant, les bandits exigent des habits et des armes. C'est ainsi qu'ils se firent donner par le baron cotronais je ne sais combien de pièces de velours et d'écarlate.

Comme ce n'est pas là le moindre fléau du pays; et le gouvernement ne sait rien faire pour l'en purger.

Certes Sybaris, cette antique victime de Crotona, Sybaris est bien vengée : et mieux vaut en effet avoir perdu son nom, comme elle et comme Loeres, que de l'avoir conservé comme Cotrone, pour le porter si mal. N'y aurait-il pas, à voir cette honteuse décrépitude des républiques les plus florissantes de la Grande-Grèce, n'y aurait-il pas de quoi douter du progrès, de ce progrès qu'on espère et qu'on aime; de quoi désespérer de l'homme et de l'humanité? Si, des détails réfringés dans l'ensemble, on parvient à se sauver de ces effrois partiels par les contem-

plations générales, il n'en reste pas moins, hélas! tristement vrai que les peuples sont d'horribles chutes, et que, pour sortir des abîmes où ils tombent, ils passent par des routes bien obscures, bien longues, bien fangeuses!

La côte de Cotrone est triste et laide comme la ville; elle est plate, nue, déserte; un grand marais l'infeste au nord; un fleuve bourbeux, le Nieto, la traverse un peu plus loin, et vient salir de son limon la mer Ionienne. Monotonement semée de blé jusqu'au fleuve, elle devient après ineulte, sans en devenir plus pittoresque. Sèche et pierreuse, elle a pour toute parure quelques buissons de lentisques, et çà et là quelques chênes rabougris, tout déformés par les vents. Las de tant de laideur, l'œil ne trouve à se reposer que sur un palmier solitaire planté à la porte de la ville. Mais si gracieuses que soient ses poses, il y a de la tristesse dans son isolement. Arraché, peut-être, de la presqu'île opposée d'Otrante, et déposé en Calabre par un orage, il semble expatrié loin des siens, et là, tout seul de sa race, attendre que les brises lui apportent à travers les flots l'amour et la fécondité. C'est l'image de Crotona, de l'Italie.

La côte du midi n'est pas plus riante que celle du nord; elle est plus triste encore, toute bordée qu'elle est de collines d'argile, sans grâce, sans bois, sans herbe. Mais du moins les ruines du temple de Junon Lacinie donnent à cette grève aride un prestige dont l'autre est privée, et la dédommagent amplement des rigueurs de cette nature marâtre.

C'est un des sites les plus sévères et les plus poétiques de toute la Calabre. Après avoir franchi une colline de eraie qui surpasse toutes les autres en laideur et en stérilité, on découvre tout d'un coup un vaste plateau solitaire, mélancolique, nu comme tout le reste, mais d'autant plus frappant qu'il est plus inattendu. Découpé en forme de triangle incliné, il appuie sa base au mont Corvaro, et s'avance à angle aigu dans la mer. Une colonne s'élève au bout du promontoire et le baptise. Cette colonne est la dernière du temple de Junon Lacinie.

Ce surnom de Lacinie, donné par l'antiquité à l'épouse de Jupiter, prouve que le brigandage n'est pas nouveau dans ces contrées. Au temps où Hercule, ce Don Quichotte déifié des premiers jours, ce père de la chevalerie errante, faisait son pèlerinage d'Europe en coureur d'aventures, un fameux brigand, un géant sans doute, infestait ces plages. Il se nommait Lacinus. Conduit



CALABRE.



par son humeur vagabonde, le paladin nomade vint à passer par la Calabre, trainant à sa suite, non point comme Médor une Angélique, ou comme Roland une jument morte, mais comme un armailli suisse allant aux montagnes, un bel et bon troupeau de bœufs capturé sur un autre géant fameux, Gêryon d'Espagne.

Or, les bœufsd'Hercule tentèrent Lacinus qui les lui vola : mais le voleur s'y prit si mal qu'il fut découvert; la terrible massue lui fit expier son larcin, et le pays fut purgé de son brigandage. Aujourd'hui les Lacinus sont ressuscités; seulement, plus audacieux, ils ne se contentent plus des troupeaux, ils enlèvent les hommes, nous l'avons vu, jusque dans leur lit. La massue vengeresse n'est plus là pour protéger la contrée.

Lacinus mort, son pieux vainqueur bâtit sur le lieu du combat une chapelle à la reine des dieux, sa patronne, sous le nom de Lacinie; comme, après lui, les chevaliers du moyen âge en bâti-
rent tant à leur patronne la reine des anges, sous tous les noms. Voilà la tradition; voilà comment le larron fut le parrain d'une déesse qui, à son tour, imposa son surnom au promontoire. Le cap des Colannes s'appelait dans l'antiquité cap Lacinien.

Enrichie par la terreur ou l'amour, la chapelle primitive avait été bientôt remplacée par un temple auguste et somptueux. Le paganisme est plein de ses miracles, plein de ses richesses. Du seul produit des troupeaux sacrés, les prêtres du lieu avaient érigé une colonne d'or massif qu'Annibal n'osa pas prendre, intimidé par un songe, où la déesse indignée le menaça, s'il le faisait, de le rendre aveugle, de borgne qu'il était déjà.

Entre autres prodiges, on parle d'un autel placé dans le saint vestibule, dont jamais aucun vent ne pouvait emporter la cendre; et si un homme gravait son nom sur les tuiles de marbre qui recouvraient le temple, son nom s'effaçait de lui-même quand il mourait. Un enseu-
r, ayant fait transporter à Rome ces tuiles merveilleuses pour en couvrir un temple de la Fortune, il périt bientôt si misérablement, que sa mort fut regardée comme la juste vengeance du sacrilège, et le sénat ordonna, sans rire, de reporter en place le toit miraculeux. C'est par ces graves puérilités que le clergé païen faisait affluer le peuple dans ses temples et l'or dans ses coffres, habile en cela, comme bien d'autres, à exploiter au profit du ciel et du prêtre l'amour crédule et naïf du merveilleux.

C'est dans ce sanctuaire, égal à tout ce que le culte ancien eut jamais de plus magnifique, que le peintre Zeuxis d'Héraclée avait exposé à l'admiration des hommes son inimitable Junon.

De tant de merveilles, de tant de prodiges, il ne reste debout qu'une colonne : elle est dorique pur et du plus beau style. Composée de huit assises canelées, le fût a vingt pieds de haut; le chapiteau est à demi brisé. Quelques lambeaux de murs réticulaires, c'est-à-dire postérieurs et tout romains, sont dispersés à l'entour et marquent l'enceinte du temple. Le reste est renversé dans la mer et semé sur les écueils : la vague la blanchit d'écume et se brise aux pieds de la colonne.

Quoiqu'il n'en ait plus qu'une, et ce n'est pas celle d'or massif, le cap ne s'en appelle pas moins toujours cap des Colannes, comme pour attester qu'il y en eut beaucoup d'autres. Des vieillards de Cotrone prétendent en avoir vu deux.

Ainsi, il a été dans les destinées du temple Herculanéen de baptiser deux fois ce promontoire : une fois dans sa gloire, l'autre dans sa ruine.

Mais si la forme antique est brisée, l'esprit qui l'animait n'est pas mort. Bâtie avec les débris du vieux temple païen et à ses côtés, une église chrétienne a recueilli, sous le nom de je ne sais plus qu'elle madone, la divinité errante de ces parages, et l'offre sous une forme nouvelle à l'adoration des matelots. Pas un marin jadis n'eût doublé le cap Lacinien, sans se recommander, comme le fit Enée, à la patronne du lieu; pas un marin aujourd'hui ne double le cap des Colannes sans faire des signes de croix et dire des Ave. Sainte Marie, sainte Junon, c'est tout un pour ces peuples superstitieux : les noms seuls changent de siècle en siècle, et les enfants prient ou priaient leurs pères.

Quand à la plaine d'alentour, elle est inhabi-
tée : quelques tours en ruine, quelques casins délabrés la peuplent seuls. Ancien bois sacré de la déesse, elle n'a plus d'arbres. Les génisses sacrées y paissaient sans berger, et rentraient d'elles-mêmes à l'étable, sans jamais, disait-on, être tombées dans les embûches des larrons, ni des loups. Aujourd'hui le pâturage velu et farouche descendu de l'Apennin défend à peine de leurs attaques son maigre troupeau. Son chien féroce et vigilant fait pourtant bonne garde : il remplit le pâturage de ses abois sourds et menaçants.

Voilà ce qu'est devenu, sous la main du temps, le sanctuaire et son bois sacré. Le site ne pouvait être ni plus désert ni plus agreste au temps

d'Hercule. Ainsi la nature, comme l'homme, peut retourner à la barbarie.

Le vulgaire appelle abusivement la colonne, colonne de Pythagore, et je ne sais quelle tradition veut que l'école du sage ait été là. Cette erreur, si c'en est une, est heureuse et poétique : elle sourit à la pensée humaine, elle l'ennoblit, elle la déifie; car au souvenir des dieux, elle associe le souvenir des grands hommes, et des deux cultes n'en fait qu'un. Oui, le peuple a raison, et son erreur n'en est pas une. J'ai vu Pythagore errer, dans sa robe blanche, autour des ruines; je l'ai vu prendre les augures au mont Corvaro; je l'ai vu la nuit s'asseoir au bord du promontoire, et, l'œil au ciel, s'enivrer de l'harmonie des astres. J'ai vu ses disciples l'entourer avec une religieuse vénération et l'écouter en silence : du nombre était Milon l'athlète, Milon qui venait, le front couronné de la palme olympique, humilier la force devant la pensée, la matière devant l'esprit.

Et le maître leur parlait des dieux; il leur disait que l'homme est sur terre pour les servir, que les servir c'est s'approcher d'eux, et que si le doute énerve, le blasphème égare et jette en démence; il leur disait que le travail est une conquête de l'homme sur la nature, et que penser est s'enrichir; il leur racontait ses voyages chez les prêtres de l'Egypte, chez les brahmanes de l'Inde; ses longues veilles avec les pasteurs sous les tentes de la Chaldée. Mais ce qu'il leur recommandait surtout et avant tout, c'était d'aimer leurs frères, de pratiquer les vertus civiles, de vivre et mourir sous la république, car sans liberté point de vertu, sans vertu point d'amour.

Electrisés puissamment par ces paroles saintes, enflammés par elles de la céleste ardeur des grandes choses, les disciples tombaient tout palpitants aux pieds du maître, ils l'adoraient comme un Dieu; et moi, faisant un triste retour de la Crotona illustre à la Cotrone déchuë, je me demandai avec amertume : A quoi donc servent les grands hommes, puisque leur parole est si stérile, leurs leçons si peu suivies; puisque leurs descendants recueillent le vice et l'ignorance où ils avaient semé la science et la vertu; puisque l'auguste patrioïne de l'intelligence et de l'amour se convertit sur leurs tombeaux en héritage de haine et d'opprobre.

Préoccupé de ces tristes doutes, je secouai la poussière de Cotrone, et ne rêvant plus que Pythagore et républiques déchuës, je poursuivis mon voyage à travers la stérile plaine du Niéto. Descendu des plus hautes cimes de l'Apennin, le

fleuve alors était très-enflé par les pluies. Je le passai — c'est le pont du pays — sur un chariot rustique tiré par des bœufs. Les bœufs s'ensablèrent au milieu du courant, et il y eut un moment d'inquiétude et de péril. Débarqué enfin heureusement à l'autre bord, j'y fus accueilli par un assez gros temps, et dus me réfugier quelques milles plus loin dans la tour de Mélissa.

Ancienne propriété des princes de Strongoli, cette tour est censée une maison de plaisance, mais c'est une véritable forteresse avec fossés et pont-levis. Telles sont les mœurs de cette âpre Calabre, que toute villa y est une citadelle, la terreur des bandits faisant rentrer chacun dans le droit naturel et barbare de défense individuelle. Ces mœurs sont si invétérées, qu'elles ont passé dans la langue, et on nomme les casins *difese*, défenses.

Pour être en dehors du droit social, ces défenses n'en sont pas moins poétiques à voir, et leur effet, dans le paysage, est frappant. La tour de Mélissa, en particulier, est d'un aspect austère, imposant : bâtie au bord de la mer, dans un site sauvage, elle se dresse là menaçante comme un château féodal. Au-dessus, et sur les moyennes bases du mont Macalla, s'élève la ville de Strongoli, la Pétilie de la Grande-Grèce.

Le temps remis, je passai outre et suivis la côte jusqu'au cap Alice, l'ancien promontoire de Crimise. Comme le promontoire Lacinien avait son temple de Junon, celui-ci avait son temple d'Apollon, converti aujourd'hui, comme l'autre, en église.

Montant de là, à travers les oliviers, à la haute bourgade de Giro, patrie de Louis Lilio, l'un des réformateurs du calendrier, je m'enfonçai dans les montagnes, car j'étais un peu las de la monotonie des marines. Je gagnai tout d'abord, à travers les bois et les précipices d'Umbriatico, le village alpestre de Campana. Il paraît que cette partie de l'Apennin fut un lieu de refuge des Œuotriens. On y déterre chaque jour quelque dépouille antique. Tantôt c'est une urne, tantôt des fragments de briques; un jour ce fut un trépid, le lendemain une idole de Jupiter-Tonnant. On voit encore, à quelques milles, non loin du village de Piétra-Paula, un mur dit Cyclopéen, attribué à Philoctète.

Boccheglierio, que je gagnai ensuite, est à quelques lieues plus avant dans les montagnes; c'est un des hameaux désolés dont la Calabre est peuplée. Je n'y trouvai que le cadavre du propriétaire à qui j'étais recommandé, il était mort

le matin même. Un autre me recueillit dans sa maison ; c'était le syndic. Il me fit les honneurs du lieu avec une hospitalité toute primitive. Mais ce que je vis là de plus pittoresque c'est le tableau mouvant des femmes allant et venant à la fontaine : elles puisent l'eau dans de petits barils de bois qu'elles portent en équilibre sur la tête. Leur costume montagnard leur sied à merveille. Elles tressent leurs cheveux en natte et portent la robe orange et le corset vert. Leur chemise est serrée au cou comme celle des hommes ; et leurs bas rouges, comme ceux des cardinaux, font un contraste singulier avec la fange noire des cloaques appelés rues.

Ces figures champêtres descendaient et remontaient le village d'un pas lent, mesuré et un peu théâtral. Les oisifs, car il y en a partout, même dans les montagnes de la Calabre, les regardaient passer et repasser sans leur alléger la peine. Drapés dans leurs manteaux en guenilles, et leur figure sinistre ombragée d'un chapeau conique, ils devisaient et fumaient sur l'angle informe et raboteux du village, qu'ils appellent place.

Le soir on se réunit chez mon hôte : il avait sept filles toutes jolies et quatre garçons tous forts et bien portants. Rassemblée autour du chêne embrasé qui brûlait dans l'âtre, toute cette splendide famille faisait fête à l'étranger. Une torche de résine, luminaire classique du pays, éclairait de sa flamme blanche et aromatique cette scène digne de la tente des patriarches.

Le lendemain je me joignis à une compagnie de frères Mineurs qui escortaient leur père provincial en tournée ; je traversai avec eux les régions septentrionales de la Sila. La Sila est un grand plateau qui se développe sur les crêtes de l'Apennin dans une étendue de près de huit cents milles carrés. La région que les anciens, et notamment Strabon, appelaient Sila, était plus vaste du double. Elle était couverte de forêts impénétrables au sein desquelles végétaient, dans leur état de barbarie, les anciens Brutiens.

La Sila moderne est couverte aujourd'hui de ces casins fortifiés, citadelles rustiques dont nous avons vu le modèle à Mélissa. Quand l'étoffante canicule darde sur les marines et y verse la fièvre, les habitants riches se réfugient dans l'atmosphère pure et toujours fraîche de ces montagnes.

L'hiver y est terrible ; la neige l'envahit dès le mois d'octobre et s'y maintient jusqu'à la fin de mai. Les troupeaux montent en juin et descendent en novembre.

Ces vastes pelouses alpestres de tous côtés

gardées par une ceinture de pics escarpés : c'est un monde à part ; et les rares habitants de ces solitudes, pasteurs vêtus de peaux comme ceux de la Sabine, ont conservé presque intacte la tradition des aînées. De Strabon jusqu'à nous, les mœurs y ont peu changé : la chèvre et le pâtre y vivent dans la même intimité qu'au temps d'Horace.

Les sommets de la Sila sont en général découverts, les flancs seuls et les bases sont tendus de châtaigniers, de chênes et de pins. Le sapin végété plus haut, à la lisière des derniers frimas. La saison était trop avancée pour me permettre d'explorer cette fois, à mon gré, ces hautes demeures. La neige les rendait déjà impraticables, et je dus me contenter des parties qu'elle laissait découvertes.

On montait depuis plusieurs heures ; on avait quitté déjà la région des châtaigniers et des chênes ; avant de pénétrer dans celle des pins je m'arrêtai pour regarder en arrière, et je découvris sous mes pieds une immense perspective de montagnes qui, de gradin en gradin, s'abaissaient et s'échelonnaient jusqu'au golfe de Tarente. Je dominais toutes les cimes, et mes regards se perdaient au loin dans l'immensité de la mer Ionienne. Il s'exhalait des bois et des pâturages mille parfums agrestes qui me rappelaient ceux des Alpes.

La caravane était nombreuse et piquante : je me plaisais à la voir défilér à travers les arbres ; j'aimais à voir flotter au vent des montagnes la robe brune des Franciscains. On marchait en silence, et quand le chant des muletiers n'éveillait pas les échos, les bois, les cieux et les pâturages, tout se taisait dans la Sila.

L'air était froid, et nous avions à passer de loin en loin quelques champs de neige.

Arrivés au fond d'un vallon très-étroit et très-ombragé, on s'arrêta au bord d'un ruisseau, et l'on fit sur la mousse un repas champêtre. Tout à coup des cris et des coups de fusils retentirent dans la montagne. Nous étimes à une surprise de bandits : c'était une garde de milice urbaine qu'on envoyait de Longobucco au-devant de père provincial.

J'étais à chaque pas frappé de ces grands mouvements de terrain qui déjà m'avaient tant frappé au Campo-Ténese et dans l'Aspromont. C'étaient partout des précipices à lasser la vue, des montagnes déchirées par les eaux, des rochers entassés les uns sur les autres, comme par la main des géants ; puis une végétation

forte et robuste s'emparait de tous ces précipices, de toutes ces ruines, comme si la nature voulait faire oublier ses propres ravages par la splendide richesse de ses forêts vierges.

Nous vîmes en passant des mines d'argent et de plomb assez mal exploitées et d'un rapport assez chétif. Ce qui m'intéressa plus que les mines elles-mêmes, ce fut un Anglais qui en est le directeur, et qui vit là dans une solitude profonde, et d'autant plus profonde qu'il ne sait pas un mot d'italien. C'est une grande figure froide et impassible de six pieds au moins, et nous le trouvâmes occupé, comme Achille, à rôtiir un chevreau. Il tournait la broche avec une infatigable constance; et, quoique hérétique, il reçut, d'un front placide et imperturbable, le baiser de paix du révérend père provincial. Il fit par gestes, à la caravane, les honneurs de sa mine avec un aplomb tout britannique, et revint à son chevreau quand nous partîmes.

De là à Longobucco la descente est de plus d'une heure, c'est un précipice plutôt qu'un sentier. Longobucco est un mauvais bourg jeté là comme au fond d'un puits. Commandé par de hautes cimes, il ne voit le soleil que cinq ou six heures, le reste du jour il est plongé dans un humide et froid crépuscule. L'eau dégoutte de tous les rochers d'alentour, et un torrent boueux, le *Macroscio*, roule au milieu de la vallée, et souvent la submerge.

Nous reçûmes du bourg un accueil royal : toutes les cloches sonnaient, et des salves d'allégresse faisaient retentir les échos. Les gros bonnets de l'endroit vinrent au-devant de nous, et l'objet de tous ces honneurs, le révérend provincial, les recevait avec une vanité modeste et une orgueilleuse composition. La caravane alla droit à l'église; on chanta le *Te Deum*, on rendit grâce à Dieu de l'heureuse arrivée; et moi, fatigué de toutes ces tumultueuses ferveurs, je me réfugiai et me tins élos dans une cellule du couvent.

Après plusieurs jours passés dans ces montagnes, je redescendis aux marines par le large lit du *Trionto*, et débarquai à Rossano dans une sale taverne qui avait hébergé l'année d'avant l'ex-roi de Suède. Rossano est une ville insignifiante; mais un fait historique remarquable, c'est qu'on y parla grec jusqu'au *xvi^e* siècle.

Il y a près de Reggio une autre ville où on le parle encore aujourd'hui : c'est Bova, petite ville située aux extrêmes plages du cap Spartivento. On vent que ce soient des restes de la

langue primitive de ces contrées tout belléniques.

La marine de Rossano est couverte d'une forêt d'oliviers, entrecoupée de blancs casins d'un effet charmant. Mais rien n'égale la beauté des marines de Corigliano : ce sont les plus riantes, sans contredit, de la Calabre orientale, c'est la terre des Hespérides : les citronniers et les orangers y végètent en si grande abondance, ils exhalent des parfums si suaves, et le ciel d'ailleurs est si doux, l'air si tiède, la mer d'un si beau bleu, qu'on se croit là dans un de ces jardins moresques dont les poètes espagnols nous ont tant parlé. La ville même ajoute au pittoresque; elle est bâtie sur les hauteurs, avec une irrégularité tout-à-fait artiste, et enrichie d'un aqueduc à deux rangs d'arches, qui joint deux montagnes, et dont la teinte rougeâtre contraste avec le gris des oliviers et le vert luisant des orangers.

Après une nouvelle percée dans l'Apennin et une excursion chez les Albanais de San-Démétrio et de Sainte-Sophie, dont le récit est aillens, je redescendis une troisième fois au bord de la mer, et me retrouvai dans la plaine humide et marécageuse où fut Sybaris. Ruinée de fond en comble par Crotone, la voluptueuse cité, nous l'avons déjà vu, n'a pas laissé d'elle une pierre, pas même un nom; le Cratis a balayé ses ruines, et le sol qu'elle chargeait de ses bosquets et de ses boudoirs est converti en un grand bois malsain, abandonné aux renards, aux huiffes et aux loups. Un casin de la plaine porte le nom de Polinara : il n'en faut pas davantage aux antiquaires municipaux, pour voir là les traces d'un temple d'Apollon. C'est là le seul vestige, et quel vestige! de l'antiquité sybarite.

Une colonne debout encore, à une lieue de là, sur une colline, marque le site où fut Thurium, colonie athénienne qui remplaça Sybaris, et qu'immortalisa la présence d'Hérodote.

Je montai de Sybaris à Cassano, petite ville bâtie sur un sol caverneux et percé de grottes.

Les femmes de Cassano passent pour être fécondes; elles ont jusqu'à vingt, vingt-deux enfants. Quand j'étais là on parlait d'une couche triple; les trois jumeaux avaient reçu le baptême, mais ils avaient peu survécu.

Le costume des femmes du pays, quoiqu'en général conforme à celui des autres Calabraises, a un détail qui lui est propre : ce sont de larges manches de velours brodées en or et attachées par derrière au corset. Les femmes mariées se distinguent des autres en entrelaçant leurs che-

CALABRE.



scena del

ROCCA IMPERIALE.



scena del

ITALIA PITTA

CHATEAU DE MALICEA.



veux de rubans rouges et les tressant tout autour de la tête.

Le moment était venu pour moi de quitter la Calabre; deux routes s'offraient: celle de la côte, par Roseto et Rocca Impériale, premier village de la Basilicate; l'autre à travers le mont Pollino: je choisis la dernière.

Une suite de petits sentiers charmants me conduisit de Cassano au village de Civita. C'est une colonie albanaise: elle suit encore le rit grec, et, sur dix prêtres, trois sont mariés. J'ai trouvé chez eux beaucoup d'hospitalité et beaucoup d'ignorance: ils ne doutent pas, par exemple, que ce ne soit Rousseau qui ait fondé le protestantisme à Genève; car les noms de Genève et de Jean-Jacques ont pénétré jusque dans ces lointaines montagnes. C'était un dimanche; la population, en habit de fête, était réunie devant l'église. Les femmes ont conservé beaucoup de choses de costume primitif, et elles mettent un certain luxe de coquetterie villageoise dans leurs robes plissées et leur voile rouge ardent.

L'aspect du pays est sévère: une longue crête de rochers sans verdure, et déchirée par les torrents, menace éternellement de leurs ruines le village assis au bas. La Piétra-di-Demanio, qui est en face, n'est qu'un roc vif, gigantesque, taillé presque à pic; le torrent Raganello se fraie péniblement et bruyamment au pied un étroit passage. Les feux du pâtre, suspendus, la nuit, à ses flancs, font un étrange effet dans les ténèbres.

C'était une froide matinée de novembre; j'ataquai, par un temps brumeux, les premières hauteurs du Pollino. Le Pollino est le boulevard et le mont le plus élevé de la Calabre: il atteint onze cents toises. Les régions supérieures sont occupées par de vastes plaines, sorte de sila, riche en excellents pâturages et en plantes rares. L'été, elles sont couvertes de troupeaux; mais ils redescendent aux marines dès le mois d'octobre; et ces lieux si frais, si recherchés aux temps des chaleurs, sont abandonnés six mois de l'année à la solitude, aux frimas, aux tourmentes.

De grands nuages noirs m'enveloppaient, et, comme les dieux d'Homère, je marchais dans les nuées. Si quelque coup de vent les déchirait, je ne découvrais que le formidable précipice de Raganello sous mes pieds, et, sur ma tête, les sombres escarpements de la Rasa. Du point le plus élevé du sentier, je plongeai tout à coup sur le plan de Férilito, vaste plateau découvert, inégal, creusé en tous sens de ravines profondes, et bordé, d'un côté, par une chaîne de rochers

nus, de l'autre par les flancs boisés du Pollino.

Un pâle soleil d'automne semait de taches blanches et livides cet espace inculte et décoloré: ces teintes blafardes même s'effaçaient; le soleil se voila tout-à-fait, et un vent âpre se leva: il balayait les montagnes, et les nuages passaient en sifflant sur ma tête; les noirs sapins qui couvrent comme un voile de deuil les escarpements du Pollino, étaient à demi couverts de neige; battus par la tourmente, ils remplissaient l'air d'une harmonie lugubre, comme celle des vagues d'une mer orageuse, et les torrents d'hiver, enflés par les pluies, tombaient en mugissant au fond des ravines.

Le ciel devenait de plus en plus menaçant; tout présageait un déluge d'eau, et dans cette vaste et morne étendue, je ne découvrais pas un toit où m'abriter, pas une pauvre hutte de pâtre, pas un signe d'homme. Le sentier même me manqua: j'en pris un autre au hasard, et je perdis ma route. Une nouvelle vallée s'ouvrit sous mes pieds, mais l'épais brouillard m'était toute possibilité de m'orienter. Il pouvait être midi, et il faisait presque nuit.

Quelques troncs fracassés entravaient l'abominable précipice où je m'étais lancé. Je descendais avec une effrayante rapidité, m'efforçant de gagner l'orage en vitesse. Tout à coup je crus entendre au-dessous de moi, et bien loin au fond de la vallée, les cris de chasseurs invisibles; j'écoutai, les cris se perdirent dans les abîmes.

Le tonnerre grondait et s'approchait, répété d'échos en échos. Seul au sein de cette nature formidable, je ne voyais rien autour de moi que des pierres détachées des montagnes, et des troncs dépouillés ou foudroyés; tout le reste était couvert par le brouillard. Enfin je rencontrai un petit pâtre qui m'annonça un village à deux lieues plus loin; je le découvris bientôt moi-même: c'était San-Lorenzo-Belizia, hameau chétif bâti sur le revers de la montagne opposée; mais, long-temps suspendu, l'orage éclata avec rage avant que j'eusse atteint le gîte; et j'arrivai dans ce misérable refuge, inondé, sans chaussure et assourdi par les éclats incessants de la foudre.

Epuisé par une marche continue de dix heures, j'allai droit chez le syndie afin d'en obtenir un logement. Je lui présentai mon passe-port, mais il ne savait pas lire; il fallut recourir à un tiers. Cela fait, le syndie, qui n'était qu'un paysan, m'envoya loger chez un fermier (*massaro*), où je passai la soirée à me sécher au coin du feu. Je n'y trouvai pour souper que du gros pain noir

et une sale paille pour lit : la fatigue de la journée méritait mieux.

Réveillé par l'orage et la pluie qui tombait à verse, je me retranchai, comme la veille, au coin du feu, objet de la curiosité importune de toute la famille. La vue de tout ce qui m'entourait m'inspirait le dégoût. Le mot de fermier entraîne chez nous l'idée d'aisance et de bien-être champêtre; il n'en est pas ainsi en Calabre, où le fermier vit dans une sale misère, dénué des choses même de première nécessité : un manœuvre, chez nous, mène une meilleure vie.

Il pleuvait par torrents, le vent ébranlait le toit, sifflant et gémissant à travers les fenêtres et les portes mal jointes; silencieusement assis au coin de l'âtre rustique, je tombai dans la tristesse et fus pris d'un de ces accès d'ennui profond, de découragement mélancolique dont le voyage n'est pas exempt, surtout un voyage solitaire.

Perdu si loin des miens dans ces rudes contrées, au sein de ces populations ineultes et farouches, je tremblais d'y être retenu des siècles par la saison des pluies. M'envolant par la pensée vers les amis que j'avais quittés, et songeant aux charmes de ces intimités dont je m'étais privé moi-même, je regrettais amèrement les douceurs et les affectueuses habitudes de la vie sociale; je me reprochais d'avoir brisé tout cela et d'avoir cédé à ces instincts nomades qui, depuis trois longues années, me promenaient de privations en privations, de périls en périls.

L'homme est ainsi fait que ces résolutions les plus fermes lui pèsent, et qu'il se repent de la persévérance. Mais ces moments étaient rares; un beau soleil, un beau site, la découverte d'une vertu ignorée, la conquête d'une idée nouvelle, suffisaient toujours pour me ranimer, et me rendaient tout entier aux joies variées et toujours nouvelles du voyage.

J'étais livré à ces tristes récriminations lorsqu'un prêtre entra. Revenu de sa première surprise, il s'indigna du gîte immonde où l'on m'avait relégué, et il m'emmena chez lui. Cet homme n'avait qu'un lit, et il s'obstina, tant que la pluie me retint dans sa maison, à coucher sur une planche nue, afin de me le céder tout entier, à moi, voyageur inconnu, presque suspect, tombé chez lui du ciel, et que le hasard seul avait offert à son hospitalité. Quel est l'homme parmi nous qui en eût fait autant?

A peine le bruit de mon arrivée s'était-il répandu dans le village, que chaque voulut me voir. Quelle nouveauté! quelle carrière immense ou-

verte aux conjectures! Enveloppés de leurs pesants manteaux de poil de chèvre, les habitants arrivaient à la file, à travers des torrents d'eau, dans un pied de boue, et ils faisaient cercle autour de moi. L'un, qui avait été soldat, me racontait ses aventures; un autre m'apportait, pour me distraire, quelque poudreux bouquin de la bibliothèque de son bisaïeul. Les filles même cédaient à la tentation générale; elles se glissaient timidement sous le toit du prêtre et fixaient sur moi leurs grands yeux noirs pleins d'étonnement. Leurs haillons cachaient souvent des formes qui n'étaient ni sans grâce ni sans élégance.

Le suppléant du juge me fit aussi sa visite. Il commença par les questions du magistrat et finit par des offres plus dignes de Mereure que de Thémis. Mais le visiteur le plus assidu était le maître d'école, personnage influent du lieu et type des magisters de village; et la journée se passait à deviser, à jouer à la mourre, à tourner sur les braises, comme l'Anglais de Longobucco, la vieille épée rouillée qui servait de broche.

Le mauvais temps prolongea cette vie patriarcale plus que je n'aurais voulu, car j'avais bâte de sortir au plus tôt de ces âpres montagnes, avant que la neige m'y enfermât tout-à-fait.

L'hospitalité de mon prêtre ne se démentait pas; et, la longueur de ma réclusion sollicitant sa confiance, il passa de propos oiseux aux confidences de l'intimité.

Il est naturel de penser qu'on laisse les pauvres habitants de ces montagnes lutter en paix contre une nature si ingrate, et qu'ils sont oubliés de la police; il n'en est rien cependant : les cent yeux du maléfisant Argus sont ouverts sur les retraites les plus sauvages, les plus ignorées; et le hideux fantôme s'assied au seuil des plus humbles chaumières pour y scruter les consciences; il n'est pas jusqu'à mon hôte, nature toute candide, toute dévouée, qui n'eût souffert des persécutions. Il était soupçonné de carbonisme, et la police veillait sur lui. Or, cette constance donnait un nouveau prix à son hospitalité, puisqu'il ne l'exerçait pas sans péril.

Enfin la pluie cessa, le soleil fit une percée : j'en profitai; faisant un adieu cordial et reconnaissant à ces dernières chaumières calabraises et à ces braves montagnards, les derniers dont je dusse éprouver l'hospitalité, je partis.

Quelques heures plus tard j'avais cessé de fouler le sol de la Calabre et franchi le torrent qui la sépare de la Basilicate.

CHARLES DIDIER.

Situation. — Panique. — Noya. — Chaîne de Carbonari. — Aspect général des Mariues. — Bois sacré d'Héracle. Pollicoro. — Tables d'Héracle. — Tables de Pythagore. — Anglona. — Intérieur. — Architecture. — Costume. Antiquités. — Vases d'Anzi. — Potenza. — Avigliano. — Château de Lagopesalo. — Légende. — Rionero. — Inhospitalité. — Mont Vulture. — Melfi. — Vénose. — Statue d'Horace. — Matera. — Montescaleglio. — Concubines ecclésiastiques. — Torre di Mare. — Chasse nocturne. — Tables Paladines. — Métaponte. — Passage du Bradano.

La Basilicata est l'ancienne Lucanie : elle est située entre les Pouilles, les Calabres et les deux Principautés Ulérieure et Citérieure ; à l'orient, elle a pour borne le golfe de Tarente. À l'exception de cette ligne de côtes, qui n'a pas vingt milles et qui est en plaine, c'est un pays montagneux et boisé. Naples n'a pas de province plus sauvage ; privée de routes, elle est habitée par une population inculte, farouche, et presque sans communications avec ses voisins. Ses voisins, d'ailleurs, en parlent fort mal, et ne manquent jamais de jouer sur le mot de Basilisque, *Basilisco*, qui signifie en italien un habitant de la Basilicata et un basilic. Les voyageurs évitent cette terre inhospitalière ; le gouvernement lui-même semble l'oublier ; aussi est-elle presque inconnue de l'Europe et même de l'Italie. Elle s'en venge bien, et elle ignore aussi profondément l'une et l'autre qu'elle en est elle-même ignorée.

La présence d'un voyageur dans la Basilicata est une chose si inouïe, que sa vue met en fuite les populations : c'est ce qui m'arriva. Lorsque j'y entrai de Calabre, après avoir quitté mon père hospitalier de San Lorenzo-Belizia, je tombai dans un sale petit hameau, nommé Terra Nova. Je doutais du chemin : je le demandai à un vieux paysan, qui, pour toute réponse, s'enfuit épouvanté ; il se précipita dans son bouge comme un loup dans son antre, et je l'entendis qui s'y barricadait. Je m'adressai alors à une troupe d'enfants de dix à douze ans, qui jouaient ou plutôt pataugeaient dans la boue. Ce fut bien autre chose ! La bande se dispersa en un clin d'œil avec un effroi comique, et un des fuyards que je retins de force, pour me servir de guide, par un lambeau de chemise qui le couvrait, ou plutôt ne le couvrait pas, poussa des cris si affreux qu'il me fallut le lâcher.

Je restai donc seul au milieu du village, sans pouvoir obtenir aucun renseignement. Portes et fenêtres se fermaient à mon approche ; je créais

le désert autour de moi comme une bête malfaisante. Pourtant je n'étais pas bien formidable, car j'étais seul, et je n'avais pas même à la main un bâton de voyage. Mais l'imagination de ces campagnards était frappée ; j'étais pour eux un esprit malin, un sorcier... qui sait même si ma botte ne cachait pas le pied noir et fourchu de Belzébut !

C'est ainsi que je fis mon entrée en Basilicata. Elle n'est pas brillante ; mais, hélas ! j'étais destiné à en essayer bien d'autres, pendant les six longues semaines passées dans ce rude pays.

De Terra Nova je m'acheminai donc au hasard, puisque personne n'avait voulu m'indiquer la route, vers les colonies albanaises de San Costantino et de Casal Nuovo, l'une et l'autre juchées comme des nids d'autours au sommet des montagnes. J'ai parlé ailleurs (1) de ces colonies ; je n'ai pas à y revenir ici.

C'était au mois de novembre : il neigeait et il faisait un froid vraiment alpestre. Un infernal sentier, ou plutôt une ravine, me conduisit des villages albanais à Noya, bourg autrefois assez considérable, réduit aujourd'hui à la plus sale, à la plus misérable bicoque que j'eusse vue de long-temps, et pourtant j'en ai vu beaucoup du genre. Le goitre difforme y défigure les femmes, et drapés dans leurs manteaux bleus tout rapés les hommes ont l'air de vrais bandits.

Tout cela est niché sur des hauteurs d'argile coupées à angle droit et percées de cavernes habitées. Ces cavernes, du reste, ne sont pas les pires habitations du lieu : les maisons de la ville ne sont guère plus splendides. Quatre murs croisés, percés de trous pour fenêtres, en font les frais ; le dedans répond au dehors. Indépendamment de tous les autres inconvénients que je tais et qu'on devine, on y est aveuglé par la fumée ; la cheminée est un meuble trop civilisé pour être

(1) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1831.

connue là. La plupart des maisons de la province sont taillées sur ce patron délicat.

De Noya je pris la route des Marines, continuant à mettre tout le monde en fuite sur mon passage. Attila du village, j'exerçais, hélas ! bien innocemment, une véritable terreur. Mais la roue tourna, et les rôles changèrent. Las de la terre glaise où j'enfonçais jusqu'à la cheville, j'étais entré avec bonheur dans un beau bois de chênes, *Bosco Finocchio*, et j'y marchais dans une profonde solitude depuis une heure environ, lorsqu'un bruit de chaînes et de voix me vint frapper l'oreille à travers les arbres. C'était une bande de prisonniers politiques conduits, je ne sais dans quel cachot, par une escouade de gendarmerie.

Je donnai en passant quelques paroles de consolation et quelque aumône aux carbonari : quel crime abominable ! Les gendarmes, pour s'en vonger, me demandèrent mon passeport. Le coup portait juste, car j'avais négligé de le faire viser par je ne sais quelle microscopique autorité campagnarde, et il m'en fallait pas davantage pour me donner place à la chaîne, ou du moins me faire rebrousser chemin. Par bonheur le maréchal-des-logis ne savait pas lire. Il prit mon passeport à rebours, et le parcourut long-temps des yeux d'un air important ; puis il le replia avec la même solennité, et me le rendit en disant : *E in regola*.

Mais il se ravisa. Ma solitude lui parut par trop suspecte ; à moins d'être un émissaire politique, vient-on dans ces montagnes ? Il me rappela, et, cette fois-ci, un *turi* que je lui glissai dans la main lui ferma les yeux. Nous nous séparâmes. Je continuai ma route vers les Marines ; et traînant leurs chaînes sur les rochers et les feuilles mortes dont le bois était jonché, les martyrs, pressentant bien que j'étais un des leurs, ne saluèrent long-temps de la voix et du geste. Bientôt ils se perdirent dans l'éloignement ; je ne vis, je n'entendis plus rien ; je restai seul.

Le vent d'automne secouait les arbres et achevait de les dépouiller de leur chevelure jaunie. Long-temps fermé, l'horizon s'ouvrit. Au sortir du bois, ma vue plongea sur les vastes plaines solitaires qui bordent la côte et sur les flots bleus et agités du golfe de Tarente. Quelques voiles étincelaient bien loin au soleil couchant. Le coup d'œil est magique ; et je n'ai vu nulle part en Italie, pas même en Sicile, des marines aussi belles, aussi gracieuses. Déployées comme un large ruban vert entre la mer et les dernières hauteurs de

l'Apennin, elles sont coupées de cinq fleuves descendus des montagnes à travers d'étroites vallées. C'est dans ces plaines que florissaient jadis deux des plus illustres cités de la Grande Grèce, Héraclée, berceau de Zeuxis, et Métaponte, tombeau de Pythagore. Les deux cités ont disparu ; quelques tours, quelques fermes isolées, aiment seuls aujourd'hui ces mélancoliques solitudes.

Le premier fleuve qui me barra le passage fut le Sinno, l'ancien Syris ; je le passai sur un chariot attelé de buffles, ce sont les ponts du pays : et, le fleuve franchi, je me trouvai comme par enchantement au milieu d'une forêt déjà célèbre dans l'antiquité et consacrée aux dieux. Il y règne encore aujourd'hui un silence, un mystère qui invite au recueillement et jette l'âme en de saintes rêveries. Ce bois vraiment sacré a conservé je ne sais quoi de primitif qui reporte involontairement la pensée aux jours antérieurs de l'humanité. Des chênes séculaires, j'ai presque dit druidiques, s'élançant comme des géans du milieu des lentisques et des fougères, et s'arroudissent en dômes, en coupes dignes par leur hardiesse des plus hautes cathédrales du moyen âge. Le lierre, la vigne, des lianes légères, se suspendent aux bras vigoureux de ces rois des forêts ; ils serpentent de l'un à l'autre, et, agités par le vent, ils forment des festons aériens pleins de grâce et d'élégance. Le grenadier et des arbres fruitiers, derniers vestiges des jardins d'Héraclée, revenus à l'état sauvage, décorent à l'entri ce sanctuaire abandonné aux sangliers, aux daims et au timide écureuil. Je marchai à pas lents, de peur de le quitter trop tôt, au sein de cet élysée que l'automne embellissait encore de ses teintes chaudes et riches. Le bruit de mes pas dans les feuilles mortes en troublait seul le silence, et on chassait devant moi les hôtes paisibles. Nulle habitation, pas une trace d'homme.

Tout-à-coup je vis poindre au milieu d'une clairière un bâtiment de bois bas et grossier : c'était une étable de buffles, une *Buffaleria*. J'y entrai, malgré les menaces retentissantes des molosses qui en avaient la garde et m'en disputaient l'entrée. Je trouvai là une dizaine de pâtres sauvages, vêtus de peaux comme les Lestrignons et aussi farouches qu'eux ; ils étaient accroupis ou couchés en rond autour d'un feu de paille qui flamboyait au milieu de l'étable. Ils ne se dérangèrent point à mon approche : ils ne m'adressèrent pas une parole ; ils jetaient sur moi des regards étonnés et méfiants. Cependant on me fit place au coin de l'âtre ;

et l'un d'eux, moins inhospitalier que les autres, parce qu'il était Abruzzais et pas Basilisque, m'apporta daos une écuelle de bois du laitage de buffalasse, *buffalassa* : pour du pain, il n'y en avait pas. Tout cela se fit eo silence, sans que j'eusse rien demandé, et avec une gravité singulière. Quand je fus réchauffé, je partis comme j'étais arrivé, sans que la cooversatioo se fût engagée.

Plus de deux cents buffles erraient autour de l'étable, cherchant les mares pour s'y vautrer. Ma présence ne les troublait pas plus qu'elle n'avait troublé leurs gardiens : ils me regardaient passer avec des yeux qui n'étaient guère moins civilisés que les leurs.

Le bois passé, j'entrai dans la campagne et bientôt dans le palais de Policoro : on donne ce nom fastueux à une grande ferme bâtie dans le désert à peu de distance du site où fut Héraclee. C'est une aocienne propriété des jésuites, qui appartient aujourd'hui à uo prince napolitain. Elle est à quatre milles de la mer, entourée d'oliviers et d'une multitude de huttes de paille qui servent d'habitations aux travailleurs. L'air en été n'y est pas trop saio. Quant au palais, *palazzo*, il est habité par le facteur du prince, sorte d'intendant rustique, chargé de l'exploitation de ses domoies. Je passai là deux jours à la recherche de l'ancienne Héraclee, saos en découvrir aucun vestige. A peine exbume-t-on çà et là quelques médailles et aussi quelques sépultures, au flanc des collines d'alentour. C'est là que furent trouvées ces fameuses Tables d'Héraclee si savamment commentées par Mazzocchi.

Les Tables de Pythagore furent déterrées cinq ou six milles plus baut, sur les hauteurs d'Anghona. Je m'y rendis de Policoro. Là jadis était la Pandosia do roi Pyrrhus (1). Il n'eo reste rien ; la ville grecque est remplacée par une petite église entourée de quelques masures villageoises. Elle est réputée cathédralo de Tursi, et c'est là que l'évêque vient prendre possession. C'est un édifice insignifiant, construit de briques, et qui n'a d'intéressant que sa bante antiquité. Il porte au frontispice quelques grossières sculptures d'aoimaux qui sentent furieusement le Bas-Empire et que l'ignorance du pays décore du nom d'inscriptions grecques. Un mauvais clocher carré s'élève au flanc de l'église.

(1) Les médailles de Pandosia sont recherchées ; elles portent pour insignes, d'un côté, un taureau qui tourne la tête, de l'autre un trépid, avec les lettres ΠΑΝ-ΘΣ. (V. Mionnet, n° 117, tome 1^{er}.)

Mais le site est ravissant ; c'est un belvédère naturel d'où l'on domine toutes les marines de la Basilicata jusqu'à la Pouille, tout le golfe de Tarente, et Tarente elle-même, qui brille au loin, nouvelle Venise, comme un nénuphar éelos du sein de l'onde. A droite, coule le Sinno ; à gauche, le fleuve Agri ; plus loin, la Salandrelle ; derrière, la villo de Tursi, assise au flanc de riantes collines, se cache à demi au milieu des oliviers ; et plus haut l'Apennin élève jusqu'à la nue soo gigantesque amphithéâtre de rochers et de bois. Je jetai de là un dernier regard sur ces délicieuses marines ; je leur fis un triste et bien long adieu, et poussé devant moi par le démon des voyages, je redescendis la colline et pris ma route vers les montagnes.

L'espace me manque pour décrire tous les lieux, pour oommer tous les villages où j'ai passé. Aussi bien, cela deviendrait-il monotone : ce soot partout les mêmes dédales do montagnes agrestes, les mêmes vallées étroites et houleversées par les eaux. Les lieux bas sont dépeuplés ; tous les villages occupent les hauteurs : chaque cime a le rien ; tons se ressemblent et ressemblent aussi à ce bourg do Noya que nous avons traversé au seuil de la province. Ce sont toujours et partout les mêmes rues escarpées et pleines do boue, les mêmes masures délabrées et enfumées ; et si quelques mnissoos neuves bâties par la vanité moderne font exception, tout ce luxe hors de place n'est qu'extérieur, ostentation pure : l'intérieur n'y répond pas.

Je me souviens, entre autres d'un de ces palais villageois, dont le propriétaire, homme riche, n'avait pas d'autre salon que la cuisine : il y recevait ses visites, et c'est là qu'il me reçut moi-même, au milieu des marmites, des dindes, des poules et des servantes ; il n'est pas jusqu'au porc qui n'y fit de fréquentes incursions. Mais il y avait là, je m'en souviens encore, car c'était une fleur au milieu d'un boubier, il y avait la plus jolie nourrice qui ait jamais allaité marmot basilisque. Elle était vêtue avec tout le luxe du costume national. Sa tête était couverte d'un voile bleu brodé (*panno*). Un corset rouge bordé en argent emprisonnait sa fine taille ; et sa robe de laine brune, plissée de mille petits plis et relevée aux hanches par de légers paniers, tombait modestement sur la boucle d'un soulier trois fois trop grand pour le petit pied qu'il chaussait. Les longs cheveux noirs de cette belle fille de la montagne étaient entrelacés de rubans et tressés autour de

la tête en forme de couronne. Sa propreté presque recherchée contrastait avec la saleté universelle, et surtout avec la dame de la maison, qu'on eût bien plutôt prise pour la servante que pour la maîtresse.

Cette charmante apparition, épisode gracieux du voyage, me fit oublier les rudes fatigues de la journée et abrégé les heures d'une longue et trop courte veillée, passée en famille au coin du feu. L'amphytrion me parlait de ses terres; il se plaignait du bas prix des huiles, des blés, des laines : mais le bonhomme prêchait au désert; je ne l'écoutais pas. Adorateur muet de la reine de beauté, comme disaient nos naïfs et poétiques ancêtres, mon esprit vaguait, charmé, en de plus douces pensées.

Quant aux chemins de la Basilicata, ils rappellent ceux de Calabre; mais ils sont pires. Des sentiers escarpés, fangeux en hiver, poudreux en été, rocaillieux en tout temps, serpentent péniblement de montagne en montagne, coupés de torrens où l'on court risque de se noyer vingt fois par jour; à défaut de ponts et des chariots qui les remplacent dans la plaine, ou en est réduit, pour les passer, à l'âne du moulin voisin ou aux épaules de louage du manant posté là en guise de bœuf : c'est l'usage du pays.

On ne voit souvent, de tout le jour, que des meutes de chiens agressifs qui vous disputent le passage ponce à ponce; et si l'on rencontre par miracle quelque figure humaine, c'est un paysan qui fume accroupi au seuil de sa hutte de roseaux, ou quelque silcuse de coton affublée d'un tablier de cuir comme les laborateurs maures, et d'une coiffe écarlate assez semblable à la toque des soldats écossais. Les fermes isolées sont d'une extrême rareté, et de loin en loin quelque vieux château féodal, enté sur le rocher à pic dont il semble faire partie, cérise la vallée de sa masse noire et achève d'attrister le paysage. Cependant ces gothiques gentilhommières sont singulièrement humanisées, et la lourde porte de maintes baronnies, devenues hospitalières, roula pour n'héberger sur ses gonds rouillés.

Tout cela forme un ensemble sauvage qui ne manque pas d'originalité, mais tout cela est plus agreste que pittoresque. Les montagnes, en général boisées, sont d'un accès difficile; et quand on a grimpé péniblement tout le jour, arrivé au faite, on est bien rarement récompensé de sa peine, car les horizons sont bornés et les vallées monotones à force de se ressembler toutes.

Telle est cette âpre Lucanie, restée presque ce qu'elle était au temps des Romains; car elle ne pouvait être alors ni plus sauvage ni plus inculte. Je me trompe : on y déterre des monumens antiques et des objets d'art d'un travail si parfait, qu'il serait impossible de leur trouver des émules dans la province moderne. C'est au chef-lieu d'Armento, l'ancienne Grumentum, que fut trouvée, au commencement du siècle, cette couronne d'or qui fit l'admiration des artistes et qui est aujourd'hui, si je ne me trompe, dans l'écrin de madame Murat. On déterre tous les jours au même lieu des médailles, des sépultures et des vases italo-grecs. Un particulier d'Anzi, autre misérable village situé non loin d'Armento, possède une centaine de ces vases, dont quelques-uns sont d'une perfection rare.

J'ai remarqué surtout un *balsamatorio*, dont le dessin rappelle les plus beaux jours de la peinture grecque. Un génie ailé, armé d'une baguette comme les enchanteurs du moyen âge, semble initier à quelque mystère inconnu un jeune homme qui l'écoute appuyé sur un bâton pastoral et dont la physionomie exprime un pieux étonnement. Une jeune et belle femme assise, les mains éroisées sur les genoux, suit de l'œil la scène qui se joue devant elle. Les attitudes sont d'une vérité frappante, les profils d'une exquise beauté. Quant au vase en lui-même, il est d'une pâte très-fine, très-légère, enduite d'un vernis noir parfaitement lisse. Les figures sont d'un jaune brique.

Presque tous ces vases sont indigènes.

Il est à remarquer que ceux de Locres sont plus généralement blancs avec les figures noires.

Que de richesses semblables n'exhumeraient-on pas des entrailles de cette terre féconde, si l'on se donnait la peine de les fouiller ! Mais le gouvernement napolitain ressemble aux cunagues du harem : il ne fait rien et ne veut rien qu'on fasse. Toute fouille est prohibée sous peine de confiscation et d'amende. Un moine de mes amis, qui bravait clandestinement la défense, a trouvé des choses précieuses, entre autres un trépied de bronze intact, orné dans toutes ses parties de sculptures admirables. Inquiété, menacé par les autorités, il fut obligé de vendre ce trésor et de le vendre pour rien à un voyageur français.

Potenza, capitale de la Basilicata, est une ville sans intérêt et sans hospitalité : c'est la Sibérie du royaume. Les employés qui y sont relégués se regardent là comme en disgrâce. Déjà du temps des Romains, c'était un lieu d'exil pour les es-

claves. On lisait sur la porte de la ville ancienne cette inscription : *Potentia Romanorum hic nos relegavit*. De là, dit-on, le nom latin de Potentia, d'où le nom moderne Potenza. Révolté contre une telle origine, l'amour-propre national nie cette insolente étymologie.

Je n'emportai de Potenza que le souvenir d'un cruel ennui et des vexations d'une police bête plus encore qu'atroce. J'étais pourtant recommandé à l'Intendant (préfet); mais il me reçut en brutal, et me traita comme un vagabond. Pour achever de m'égayer l'imagination, je me rappelai que c'est dans le château voisin de Muro que fut étranglée la reine Jeanne. Le théâtre et le drame sont bien dignes l'un de l'autre.

La journée suivante est une des plus rudes de tous mes voyages; elle comble la mesure de l'inhospitalité basilisque. Cette farouche contrée est une terre d'épreuve pour le pauvre voyageur qui s'y hasarde: on va voir si je l'ai calomniée.

C'était une froide matinée de décembre: un brouillard épais et pénétrant couvrait les montagnes; quelques cimes seules étaient découvertes: on eût dit des îles au milieu de la mer. Le soleil était voilé, et s'il faisait parfois une rapide perrée, si le brouillard se déchirait, c'était pour laisser voir à mes pieds de larges et tristes vallées, dont le fond même était caché sous la brume. Les cloches de Potenza sonnaient, et comme la ville était invisible, le son paraissait sortir de la nue.

Je gravissais lentement le mont Acuto couronné de sapins. J'atteignis ainsi le bourg d'Avigliano; j'y entrai par des rues désastreuses, vrais cloaques, pleins de fange et d'immondices. Bientôt je fus entouré de la population; mais cette fois elle était en force, et au lieu de fuir devant moi, comme à Terra Nova et ailleurs, c'est moi qu'elle voulut mettre en fuite. Je fus insulté, poursuivi, presque lapidé par cette insolente canaille; mais je n'en étais encore qu'à l'exorde.

Encore tout frémissant de ces bas outrages, j'avais laissé l'ignoble bourg bien loin derrière moi, et retrouvé ma paisible solitude, lorsque tout-à-coup des voix sortirent du brouillard, et je vis au-dessus de moi une troupe d'hommes armés qui me menaçaient de leurs fusils, en me criant de m'arrêter. Je crus que c'étaient des voleurs; c'étaient des messieurs du bourg qui étaient à la chasse, et qui avaient trouvé plaisant d'épouvanter un voyageur désarmé. Ils étaient six, et j'étais seul. J'allai droit à eux, je leur reprochai leur lâche ineptie; ils me répondirent par

des injures et des coups de fusil tirés par dessus ma tête. C'était la seconde épreuve de la journée; mais je n'étais pas au bout: la plus rude m'attendait.

Le brouillard s'était élevé; le mont Vulturo se dressait devant moi; je marchais droit à lui. Les cantonniers de la route chantaient, la sampogne d'un berger les accompagnait de loin; à ma droite, et bien haut vers le ciel, se dressait menaçant sur sa colline aiguë le château de Lagopesalo. Il est fameux dans la contrée; on le dit bâti par un roi de Pursia (rherrhez ce royaume si vous voulez), qui avait des oreilles de rhat. chose bizarre, j'ai retrouvé là l'antique tradition de Midas, avec cette seule différence qu'ici ce ne sont pas les roseaux agités du vent qui proclamaient le fatal secret des oreilles royales, mais bien la cornemuse qui en était faite. Sur ce point du moins la légende basilisque est, à mon gré, plus plaisante que la légende grecque. Quant au château, on prétend qu'il avait des souterrains longs de quinze milles, et que, durant un blocus, les assiégés se procuraient par-là des vivres frais, que, par bravade, ils jetaient dans le camp ennemi.

Or, la route, qui jusqu'alors n'avait pas été trop bonne, cessa tout-à-fait. Laisant à gauche la ville antique d'Atella, je me trouvai sur un plateau irrégulier, semé de bergeries assez pittoresquement disposées. Des troupeaux de vaches étaient dispersés au loin: les unes paissaient, les autres étaient couchées sur l'herbe, d'autres descendaient seules et d'instinct à la pittoresque fontaine des Imbricci. C'était un paysage de Paul Potter. Cependant la nuit approchait, je pressai le pas, et j'arrivai à l'*Ave Maria* à Rionero.

Ce nom, qui veut dire *Fleuve Noir*, peint le lieu fidèlement, car Rionero n'est qu'un fleuve de boue noire et épaisse, bordé de maisons sales et dégradées. Douze mille habitants végètent dans cet immonde égout. J'y entrai de nuit, sans lettres, sans recommandation, abandonné à l'hospitalité publique. Pour une auberge, il n'y faut pas penser; hors la mauvaise ostérie du chef-lieu, il n'y a pas une seule auberge dans toute la province. Je courus toutes les tavernes; pas une ne voulut me recevoir pour mon argent. Cependant il faisait nuit close, il pleuvait, et j'étais dans la boue jusqu'à la cheville. Dans cette extrémité j'allai chez le syndic (maire), et je lui exposai mon embarras. Au lieu de me donner un lit, ce qui était le plus simple, et ce qu'eût fait un Calabrais, le syndic m'envoya à l'autre bout de

la ville chez le député des logemens ; le député ne fut pas plus hospitalier que le syndic ; il se contenta de me donner un billet de logement, comme on en donne aux soldats. Le malheur voulut que le maître de la maison où il m'adressait fût absent ; sa femme était seule ; elle ne voulut pas me recevoir. Nouvelle course chez le député : nouveau billet de logement. Cette fois-ci le maître de la maison était bien chez lui, mais il refusa de m'ouvrir ; il se nommait Faraon : le nom m'a frappé. Il objecta l'heure indue, il était en effet trois heures de nuit ; il dit qu'il était couché, puis il ne dit plus rien du tout, et il me laissa charitablement morfondre à sa porte.

Indigné de tant d'inhospitalité, je portai plainte au juge. Sa seigneurie ne daigna pas non plus m'ouvrir. Il vint en chemise à une petite lucarne, car lui aussi était au lit ; il me reprocha ainsi que l'autre l'heure indue, comme si c'était ma faute, me dit qu'il n'y pouvait rien, que j'étais dans mon droit, et que si le Faraon ne voulait pas ouvrir, je n'avais qu'à faire enfoncer sa porte par les gendarmes. Là-dessus il me montra le corps-de-garde, me souhaita une bonne nuit, referma sa lucarne, et tout se tut.

Ce soir-là un mauvais génie s'acharnait sur moi. Le corps-de-garde était vide ; tous les gendarmes étaient en campagne.

J'ai oublié de dire que le fils du député, qui m'avait servi de guide jusqu'à la maison du juge, m'avait bravement planté là et s'était esquivé, en disant qu'il ne voulait pas s'enrhumer. Cela en effet n'était pas difficile ; car il pleuvait toujours, une pluie de décembre, froide, acérée, qui transperçait jusqu'aux os.

Ainsi me voilà seul au milieu de la nuit, dans une ville inconnue, une ville d'assassins, car là-dessus la réputation de Rionero est faite, accablé d'une journée de près de quarante milles, exténué par une diète de quinze heures ; je n'avais pas même la ressource de me coucher par terre, car il y avait un demi-pied de boue dans toutes les rues. J'aurais continué ma route, si je l'avais sue ; c'était le meilleur parti à prendre, mais j'ignorais le chemin, et à qui le demander ? On voit que si le voyage a de beaux jours, il en a aussi de rudes.

J'étais là, songeant, pour la regretter amèrement, à cette belle loi des Lucanieniens qui prescrivait l'hospitalité comme un devoir civil aux ancêtres de ces barbares, leur ordonnant de recevoir le voyageur qui arrivait après le coucher

du soleil (1). Tout-à-coup je crus entendre une voix : ello partait d'une boutique close ; je heurto à la porte, cette fois la porte s'ouvre. Le patron, Giacomo Petrello, était un pauvre fabricant de macaroni : ses entrailles s'émurent ; il me reçut comme un frère, partagea avec moi son maigre souper, sa petite chambrette, et me céda son lit. C'est que Giacomo Petrello n'était pas Basilisque, il était Calabrais.

« Si une ville refuse de vous recevoir, disait le Christ à ses apôtres, secouez la poussière de cette ville et quittez-la. » C'est ce que je fis, et cela le plus tôt que je pus. Dès le lendemain matin, je secouai la poussière, c'est-à-dire la boue de la ville inhospitalière ; je serrai la main de mon Calabrais et je partis pour Melfi.

Cette route est la plus intéressante de toute la province ; elle côtoie les bases du mont Vulture, volcan éteint, le seul entre l'Apennin et l'Adriatique, et si riche en merveilles géologiques que le naturaliste Brocchi, qui n'était là qu'en passant, resta plus de vingt jours à l'étudier. Tous les pays volcaniques sont pittoresques ; celui-ci justifie l'axiome. Il est peuplé d'anciennes colonies albanaises, qui ont depuis long-temps perdu leur culte et leur costume.

Melfi joua un grand rôle dans le moyen âge ; son château et son nom rappellent les exploits des Normands. Il fut surpris par les fils de Tancredi de Hauteville en 1041 ; ils y tinrent en 1043 une diète générale où ils se partagèrent le duché de Pouille. Melfi resta dès-lors ville libre et lieu d'assemblée. C'est à Melfi que le pape Nicolas II donna à Robert Guiscard l'investiture des Deux-Siciles. La formule en est bizarre : *Robertus, Dei gratia et S. Pietri, dux Apuliae, Calabriae et futurus Siciliae*. Le pape venait de célébrer à Melfi un concile pour réformer l'excessive corruption du clergé. C'était en 1059. L'archevêque de Tarente, monseigneur Capece-Latro soutint, dans son *Discours historique-politique* sur le royaume de Naples, que jusqu'alors les prêtres de Pouilles s'étaient mariés, et que ce fut Nicolas II qui le premier leur imposa le célibat : alors commença l'usage du concubinage, dont nous aurons l'occasion de parler plus bas. C'est encore à Melfi que, deux siècles plus tard, l'empereur Frédéric II

(1) *Si sub occasum solis venerit peregrinus, volueritque sub tectum alicujus divertere, et is hominem non susceperit, malebitur, et pœnas lant inhospitalitatis, ERUNT. Varim Histor.*

promulgua les constitutions du royaume (1). Il ne reste à Melfi que son nom, son site, son vieux château en ruine et ses femmes ; elles passent pour belles, et je n'en ai pas vu une laide.

Tous ces lieux sont pleins de souvenirs, pleins de prestiges ; cette nature est grande, imposante, originale. Nul point de la Basilicata ne peut donner l'idée de ces déchirements volcaniques du Vulture ni de la puissance végétale de ses cendres fécondes. Je voudrais m'arrêter ici, je voudrais tout dire, mais il faudrait plus d'espace ; le temps presse : force est de passer au vol sur tous ces lieux ; force est de laisser derrière nous Vénose, la patrie d'Horace, Vénose qui montre la statue de son poète dans un mauvais moine de pierre juché sur une colonne qui a servi de carcan. Suivons en passant Spinazzola, patrie de ce pape Innocent XII (Pignatelli) qui bannit le népotisme de Rome et consacra les libertés gallicanes, et traversant à tire d'aile les vastes plaines baroïses de Gravina et d'Altamura, abaissons-nous un instant sur Matéra.

Matéra est l'ancienne capitale de la province ; c'en est la ville la plus étrange ; comme Gravina, ou comme la ville sicilienne de Modica, à laquelle elle ressemble beaucoup, elle est bâtie ou plutôt jetée confusément au milieu des précipices, et l'on dit d'elle que les morts sont sur les vivants, parce que les morts sont enterrés dans les églises, et que les églises dominent la ville et la ceignent d'une couronne de clochers. Une de ces églises est creusée dans le roc.

Montescaglioso, qui n'est qu'à neuf milles de Matéra, fut célèbre dans le moyen âge par un couvent de Bénédictins dont le luxe et les mœurs étaient peu dignes de l'austérité du fondateur. Bravant fièrement l'opinion publique, ils se promenaient publiquement avec leurs concubines. Ces concubines ecclésiastiques formaient une classe à part ; elles refusaient de reconnaître l'autorité civile, et prétendaient être de moitié dans les privilèges de leurs amans. Au reste, le concubinage ecclésiastique, ou, comme on disait alors, le demi-mariage, *semi-matrimonium*, était

(1) Voici le texte de la péroraison ; elle est curieuse et digne d'être conservée : *Accipite gratanter, o Populi! constitutiones istas tam in judiciis quam extra judicia potituri. Quas per magistrum Petrum de Vineis (Pierre des Vignes), caputnum Magnæ Curie nostræ judicem et fidelem nostrum, mandavimus compilari, etc., etc. Actum in solemnî consistorio Melfensi, anno Domini: Incarnationis M. CC. XXI, mense Augusti, indictionis quartæ. (Titulus ultim. L. 5 Const.)*

chose légale. Grégoire VII fut le premier qui entreprit de l'abolir ; il paraît qu'il n'y réussit pas, puisqu'un édit du roi Alphonse, du quinzième siècle, en sanctionne pour ainsi dire l'existence, en soumettant à la taxe annuelle d'un ducat toutes les concubines du royaume, même celles des ecclésiastiques, *quoruncunque sacerdotum seu clericalium personarum*, et c'étaient les évêques eux-mêmes qui devaient veiller au paiement du tribut (1).

Les maîtresses ou demi-femmes des moines de Montescaglioso furent probablement les dernières à l'acquiescer, car un édit fut dirigé contre elles l'année suivante, 1447. On voit, parmi celles qui n'avaient pas encore payé la taxe, une Flora, concubine de l'archiprêtre ; une Antonia, concubine de l'archidiaire ; une Margarita, concubine du chantre ; puis viennent celles du frère Pascal, du frère Julien, du frère Étienne. Celle du prieur, *concubina prioris de Trinitate*, marche en tête.

Quant au monastère, il est abandonné depuis long-temps ; quoique presque en ruine, il conserve quelque chose de grandiose dans son délabrement. L'architecture des portiques est élégante, celle du clocher est pittoresque ; mais ce qu'il y a de plus beau, c'est la vue. Montescaglioso est à ce côté de la Basilicata ce qu'Anglona est à l'autre ; c'est un belvédère immense sur les montagnes, les marines, le golfe de Tarente, Tarente elle-même ; et comme Anglona a derrière soi Tursi, Montescaglioso a Genosa, dont les bois sont peuplés de sangliers.

Une grande plaine inégale et solitaire sépare Montescaglioso de Bernalda, autre petite ville fort bien située ; au pied coule le Basento, fleuve profond et traître comme le sont tous ceux de ces marines. Le couchant rooigissait ses eaux ternes et paresseuses ; le crépuscule et bientôt la nuit me surprirent dans la plaine inculte qu'il sillonne sans la fertiliser. J'y errai quelque temps tout-à-fait au hasard, car il n'y a là ni route ni sentier. Marchant à l'aventure et tout droit devant moi comme un fakir indien, j'allais donner du pied sans les voir contre de grands oiseaux noirs nichés dans les broussailles et qui s'envolaient en poussant des cris farouches. J'étais complètement perdu ; pas un toit, pas une clarté ne s'offrait à moi dans l'immense étendue ; je n'entendais que le roulement lointain des vagues, et embarrassé

(1) Donné à Castro, le 2 février 1446. (*Archives de la Camera della Sommaria*.) Le décret de l'année suivante a été tiré du couvent des Bénédictins, par le marquis de Sarno, et publié par lui.

dans ma marche par les ronces et la vase, je craignais d'aller tomber dans quelque bas-fond et de m'y embourber.

Enfin, à la lueur des étoiles, j'aperçus quelques huttes de paille que je soupçonnai habitées par des bergers; je m'y dirigeai malgré les aboiements des chiens, gardiens formidables de ces déserts. Un berger m'entendit; il vint à moi et consentit à me servir de guide moyennant, bien entendu, un large salaire qu'il eut soin de fixer lui-même et de se faire payer d'avance : n'oubliez pas qu'il était Basilisque.

Une heure après j'étais à Torre di Mare, fief isolé du genre et à quelques lieues seulement de Policoro. Il n'est qu'à un mille de la mer. Ainsi je me retrouvais au bord du golfe de Tarente, presque au point d'où j'étais parti un mois auparavant; je venais de décrire un cercle complet. J'étais adressé au chapelain de la maison, qui vit là seul dans sa tour comme un auachorète. La présence d'un étranger faisait diversion à sa solitude, et, quoique Basilisque, il ne me ferma pas la porte au nez. Échappé au danger de passer à la bello étoile et sans manteau une froide nuit de décembre, je sentis le prix de son hospitalité.

A peine étais-je retiré dans ma petite cellule, que je vis le ma feuêtre la plaine illuminée d'une multitude de clartés mouvantes comme des feux follets, et j'entendis le tintement lointain de mille sonnettes. C'était une chasse aux flambeaux. Tous les paysans de trois lieues à la ronde s'y étaient donné rendez-vous. Les pauvres oiseaux, endormis sous l'herbe et dans les guérets, sont réveillés en sursaut par le bruit des sonnettes et éblouis de l'éclat des torches; ils tombent par nuées aux mains des chasseurs.

A deux milles de Torre di Mare, au milieu d'une plaine en friche battue par la mer et au sommet d'un petit plateau qui la domine l'une et l'autre, s'élève dans la solitude quinze colonnes doriques, quelques-unes rongées par les siècles, mais toutes debout, surmontées d'un entablement presque intact; elles sont cannelées et composées, comme celles de Pestum, d'assises inégales : c'est là tout ce qui reste de Métaponte.

Tite-Live, qui parlait déjà par conjectures il y a deux mille ans, en fait les restes d'un temple de Minerve ou de Cérès; d'autres prétendent que c'était là ce fameux temple de Junon élevé par Pythagore aux frais des femmes de Métaponte. L'austère apôtre de Samos, digne précurseur de saint Paul, leur avait si éloquemment prêché la

modestie et le mépris des vanités mondaines, qu'elles s'étaient toutes à l'envi dépouillées de leurs bijoux et les avaient fondus pour élever le sanctuaire de la reine du ciel.

Jalous sans doute de consacrer le souvenir du grand philosophe qui vint chercher à Métaponte un tombeau, on a nommé ces ruines vénérables *École de Pythagore*. Le peuple, lui, qui n'est pas savant les appelle Tables Paladines, *Table Paladine*, nom poétique comme tous ceux que le peuple invente et qui indique un ouvrage des paladiens, hommes d'autrefois, hommes forts.

Les médailles de Métaponte portent un épi : d'où l'on peut conclure que l'agriculture était en honneur dans la république et y florissait. On sait, du reste, que ce désert aujourd'hui si triste, si inculte, était une campagne heureuse, renommée pour sa fécondité. Métaponte subit le sort de Sybaris, sa fondatrice, et des autres républiques de la Grande Grèce. Plus heureuse pourtant que ses rivales disparues, elle a laissé d'elle plus qu'un souvenir. Son nom est resté écrit sur la pierre mutilée du temple; elle a gardé l'empire du désert, et nul ne peut passer sans dire : Là fut Métaponte !

On prétend bien voir dans un attérissement voisin les vestiges d'un amphithéâtre; mais il faut pour les reconnaître une foi d'antiquaire plus robuste que la mienne. D'ailleurs, qu'importe un insignifiant débris? C'est le site qui est poétique; c'est ce désert inculte, ces champs de sable, cette mer qui les blanchit d'écume; c'est le souvenir des anciens jours; c'est le grand nom de Pythagore : voilà ce qui anime ces solitudes, voilà ce qui les consacre.

A cent pas des ruines coule le fleuve Bradano, le plus grand de la province; il glisse silencieux dans un lit de sable, il ronge incessamment sa rive, il l'emporte dans l'Océan; image frappante de ce fleuve des siècles qui ronge ainsi les œuvres de l'homme, qui emporte ainsi les générations humaines dans l'éternité.

C'est le Bradano qui forme la limite entre la Basilicata et la Terre d'Otrante. Il n'est pas besoin de dire que le Bradano n'a point de pont. Ne trouvant sous ma main ni chariot, ni cheval pour le passer, je dus recourir aux épaules d'un paysan, qui, pour compléter la somme de mes mésaventures, eut l'heureuse idée de se laisser choir au beau milieu du fleuve et moi avec lui. C'est dans cet état glorieux que je sortis de la Basilicata. La sortie était digne de l'entrée.

CHARLES DIDIER.

TERRE D'OTRANTE. — CAP DE LEUCA. — TARENTE.

Salente du Télémaque. — Transmigration des Calabrais. — *Puglia Pietrosa*. — Architecture rustique. — Sainte-Marie de Leuca. — Caverne du géant. — Italie, Grèce et Phénicie. — *Fécondité de l'hypothèse*. — Lécœ. — Otrante et les Turcs. — Gallipoli. — Brindes. — *Les deux colonnes du port*. — Tarente déchue. — Tarentule. — Tarentisme. — Tarentelle. — Manduria et ses pastorales.

La terre d'Otrante est la région la plus orientale du royaume de Naples, et forme le talon de la botte italique. C'est une Italie en miniature.

Battue d'un côté par l'Adriatique, de l'autre par la mer Ionienne, elle est taillée aussi en presqu'île, et toutes les merveilles, tous les trésors de la grande Péninsule se retrouvent en abrégé dans la petite. D'abord la terre y recèle en son sein d'éloquents témoignages de ses primitives révolutions : ici des charbons fossiles attestent les incendies souterrains qui ont dévoré ses entrailles ; là des tufs tout incrustés de coquilles racontent au géologue les voyages de l'Océan.

Mais si des profondeurs on remonte aux surfaces, quelles richesses ! quelle variété ! que de fleurs la nature a jetées sur les ruines du globe antique ! Avec quel soin touchant, quelle sollicitude empressée cette tendre mère a réparé ses premières rigueurs et les a fait oublier !

Les hautes collines qui là prennent le nom de montagnes et qui constituent le squelette du pays, sont abandonnées au pâturage, et comme les Apennins de l'Abruzzo et des Calabres, se peuplent de troupeaux nomades. Les bas coteaux appartiennent à la culture ; la vigne tortueuse s'y balance aux bras des ormes et des mûriers : et plus bas encore de vastes forêts d'oliviers ombragent les moissons de la plaine. Les marines du cap de Leuca sont toutes dorées de limons et d'oranges. Le tabac du nouveau monde y épanouit sa large feuille aromatique, l'aloès son candélabre immobile ; et balancés par les brises de mer avec une grâce, une mollesse, école éternelle du statuaire et du peintre, quelques palmiers bercent de loin en loin dans la nue leur tête africaine. On sent à la vue de ces Elisées champêtres comment l'auteur de Télémaque plaça là sa fabuleuse Salente.

Mais la presqu'île enchantée n'est pas toute également riante et fertile. Comme aux plages

romaines, la mer baigne de longues maremmes insalubres, que l'absence de l'homme a livrées peu à peu à la fièvre et à la stérilité. Celles de Brindes et de Tarente sont les plus meurtrières, les plus perfides. Ainsi, Brindes et Tarente règnent toutes les deux comme Rome, sur le désert et sur la mort.

Qu'elles-mêmes sont déchues ! reine superbe jadis de la grande Grèce, la patrie d'Archytas n'est plus qu'une méchante ville de pêche et de cabotage ; et Brindes, cette élé brillante du monde oriental, Brindes n'existe plus que de nom. Son port, le plus vaste de l'Adriatique, est comblé par les algues marines ; la clandestine péto du contrebandier Dalmate y remplace les trirèmes triomphants de la république.

Ouvertes de toutes parts et baignées par trois mers, ces terres extrêmes de l'Italie durent être de bonne heure peuplées de colons étrangers. Une tradition parle d'Athéniens : une autre de Crétois jetés là par les tempêtes aux temps du vieux Minoë. Quoiqu'il en soit, ce pays faisait partie de la grande Grèce, et fut de tout temps plus grec qu'italien. Au moyen âge, la petite ville de Nardo avait encore des écoles grecques.

La terre d'Otrante porta divers noms dans l'antiquité, ou plutôt des peuples divers lui imposèrent le leur. Tantôt c'est le pays des Salentins ; tantôt celui des Messapiens. Sa dénomination générique est Iapygie, d'Iapix, fils errant de l'antique Dédale. Mais celui de tous les noms anciens qui survécut le plus longtemps, c'est le nom de Calabre.

Il triompha jusqu'aux jours calamiteux de l'empire de Constantinople. Chassés alors de leur pays par une des dernières inondations des peuples du Nord, les Calabrais primitifs paraissent avoir émigré en masse, et portés, leurs pénates dans cette lointaine partie de la Lucanie habitée par les Brutiens, laquelle prit des bannis Iapyges ce vieux nom de Calabre qu'elle a gardé. L'histoire ne fixe pas la date

précise de cette transmigration singulière; mais on peut la placer entre les sixième et huitième siècles, époque de la domination Lombarde en Italie.

Un fait curieux et qui trouve ici sa place, c'est que la langue grecque se maintint dans la moderne Calabre jusqu'au 14.^e siècle, qu'on la parlait à Rossano il n'y a pas 300 ans, et qu'on la parle encore aujourd'hui à Bova, petite ville assise au cap Spartivento, en face de la Sicile. Bova a conservé le rite grec jusqu'à la mort de Grégoire XIII en 1585.

Le caractère général de la presqu'île d'Otrante est la grâce et la mollesse. C'est un pays ouvert. Les accidents y sont rares, et les inégalités du sol n'y méritent nulle part le nom de montagnes. Les plages sont en général désertes et monotones, mais l'intérieur rachète abondamment ces infirmités des côtes. D'immenses bois d'oliviers revêtent les plaines; d'innombrables métairies blanches animent le paysage, et l'architecture svelte et un peu moresque des campaniles rustiques lui impriment une physionomie originale.

La terre d'Otrante a dans sa forme et dans sa culture quelque chose de la terre de Labour. Elle est moins riche, mais aussi brillante, aussi aérée. La vie est facile. On y respire à l'aise. Les villes et les villages sont élégants et propres; et comme celle des clochers, l'architecture des plus simples maisons est légère et gracieuse. D'abord elles sont sans toit, couronnées par des terrasses garnies de fleurs, et elles ont cela de commun avec les maisons romaines de Pompei, qu'elles ont toutes une cour intérieure qui donne entrée aux appartements. Carrées et pavées de dalles de pierre, ces cours domestiques sont ombragées d'une treille où les femmes se rassemblent le jour pour filer. Le soir on prend le frais sur les terrasses.

Quoique l'olivier soit le roi du pays, il ne règne pas toujours seul. De temps en temps, et surtout sur la côte méridionale, le riche et noir caroubier en coupe la pâle uniformité et lui dispute l'empire. Les chênes verts n'y sont pas rares, le pin y est commun; et épanouissant toujours çà et là son mouvant éventail, le palmier domine ses rivaux de toute la tête, et marque ces extrêmes plages de la grande Grèce d'un cachet oriental.

La partie de la presqu'île la plus pittoresque est tout le pays entre Gallipoli et le cap de

Leuca. Tantôt c'est une lande solitaire couverte de bruyères et peuplée de troupeaux, tantôt c'est un bois où le chêne se marie à l'olivier sauvage, et le sentier n'est alors qu'une allée de verdure sombre, fraîche, touffue, impénétrable au soleil le plus ardent. Ici c'est une métairie pittoresquement bâtie en forme de tour, comme les *difese* de Calabre; là c'est une chapelle rustique qui fait fabrique dans le paysage et blanchit au loin à travers les oliviers; plus loin un hameau dont le clocher blanc brille au soleil. Ces sites ont quelque chose des environs de Florence.

Aux approches du cap, les villages se multiplient. Bâti de mille en mille, plus près encore, ils sont propres, spacieux, élégants, bien aérés, bien peuplés. L'architecture y est uniforme et toujours gracieuse. Ce sont partout ces mêmes jolies maisons sans toit, couronnées de fleurs; ces cours fraîches et ombragées de treilles, ces clochers découpés en minarets.

Le caractère saillant du cap, c'est la sécheresse. Le sol n'y est plus pavé comme en d'autres points de ces grandes dalles de tufs que l'on prendrait pour des restes de voies romaines, mais il est inondé d'une énorme quantité de pierres calcaires d'une aridité toute africaine. C'est ce qui a fait donner à cette partie extrême de la Pouille l'épithète de pierreuse, *Puglia Pietrosa*, pour la distinguer de la haute Pouille de Lucérie et de Barlette que sa surface plate et unie a fait baptiser Pouille-Plane, *Puglia Piana*.

Mais si stériles que soient les cailloux du Cap, ils contribuent au pittoresque du pays : voici comment. On s'en sert à construire de petites huttes basses, arrondies par le haut en forme de ruches, comme les kraals des Hottentots, ou les nuragues de Sardaigne. On monte au faite par un escalier en spirale pratiqué à l'extérieur; et c'est de ce point élevé que chacun garde son champ au temps des récoltes. L'intérieur est une petite chambre obscure où l'on dépose des instruments aratoires; quoique sans chaux, les pierres sont jointes à la romaine avec beaucoup d'art. Les habitants appellent cela des *paillères*.

Ces huttes grisâtres, vraies nuragues en miniature, sont répandues en nombre prodigieux dans toute la contrée, et lui donnent je ne sais quel air bizarre, étrange, qui n'est pas d'Europe. Quelques-unes sont bâties avec plus de prétentions, et rappellent, quoique des dimen-



TERRE D'OTRANTE.



ITALY. 1877

THE TOWN OF OTRANTE.

sions plus humbles, la tour de Babel, telle qu'elle est figurée dans les estampes des vieilles Bibles protestantes.

Mais ici la stérilité n'est qu'apparente. Ces champs si rocailleux sont d'une fertilité merveilleuse. On trouve bien çà et là quelques terres en friches; mais le Cap n'en est pas moins l'un des points les mieux cultivés du royaume. Le vin y est parfait; l'olive non moins supérieure, et le tabac si estimé des amateurs, qu'ils le paient au poids de l'or; il a été jusqu'à 7 ducats la livre: il est vrai qu'on le cultive en cachette et qu'on le débite en contrebande.

Le Cap ne ressemble à rien en Italie: il a une physionomie à lui; et s'il ressemblait à quelque chose, ce serait à la comté de Modica en Sicile; moins toutefois la dépopulation, car le Cap est fort peuplé, la comté fort peu. C'est la même sécheresse, les mêmes champs pierreux, les mêmes sentiers scabreux et bordés de petits murs trop bas pour gêner la vue du passant, assez haut pour défendre les clos contre les agressions des troupeaux. La mer, les pins-parasols et les palmiers, quoique rares, ajoutent à la ressemblance; et pour plus de conformité, le langage des habitants a quelque chose du dialecte sicilien; ils entendent fort bien les idées insulaires de l'abbé Méli.

Le promontoire est terminé par un sanctuaire célèbre dans le pays. Bâti à l'extrémité du Cap sur les ruines, ou du moins le sol d'une ville antique dont il a gardé le nom, le sanctuaire de Sainte-Marie de Leuca occupe le bout du talon, c'est-à-dire le point le plus oriental de l'Italie. C'est un site unique, un site frappant. Tout en participant de la sécheresse commune, il est plus agreste, plus grandiose, hardi dans ses découpures, pittoresque dans sa nudité, et empreint d'un caractère de rudesse et d'âpreté qui n'appartient qu'à lui.

Près de finir, la côte se redresse assez brusquement, et tombant à pic à peu près dans la mer Ionienne, elle oppose une muraille de rochers à l'esprit conquérant des vagues. Jetée en avant-garde dans la mer, une longue ceinture d'écueils en reçoit les premiers assauts, formant de ce côté là le boulevard, et comme le bouclier de l'Italie. Derrière le sanctuaire, c'est-à-dire au nord, le sol monte comme pour protéger la maison de la madone de l'âpre tramontane. Au sud, au contraire, il s'abaisse, et de ce côté il descend à la mer en pente douce.

Veuve de la cité morte de Veretum, cette plaine inclinée est couverte aujourd'hui de casinos, où les oisifs du pays viennent au temps de la canicule, non prier et se confesser, mais respirer la brise marine et manger du poisson frais.

Quant au sanctuaire lui-même, c'est un bâtiment spacieux et commode; mais il tombe en ruine; les beaux jours du calvaire sont passés, même au cap de Leuca. Les offrandes manquent pour remettre l'édifice en bon pied, et les pèlerins qu'il était destiné à héberger et à sanctifier, sont plus rares d'année en année. L'église fort simple d'ailleurs et fort nue, renferme une madone miraculeuse *assai*, laquelle a pour gardien et pour desservant un prêtre ignare, sorte de manant converti en casuiste, et dont la société intime et quotidienne se compose d'une vivandière et de trois canonniers.

Le saint ermite doit ce voisinage profane à une tour de garde bâtie à cent pas de son ermitage, et armée de quatre canons, dont la voix pacifique ne trouble que bien rarement le silence de cette Thébaine humanisée.

Le promontoire de Leuca est l'ancien cap Iapyx, plage historique, où le roi Pyrrhus fit naufrage, et où les géans campaniens trouvèrent leur tombeau. Cette race mystérieuse qui joue un si grand rôle dans les traditions populaires de la primitive Ausonie, cette race muette, altière, qui semble n'être que le poétique symbole de l'individualité aux prises avec la société, cette race d'hommes forts vint mourir là. Refoulés insensiblement des riches plaines de Campanie sur cette aride plage, ils se trouvèrent là tête à tête avec l'Océan. Ils n'allèrent pas plus loin, la terre manqua sous leurs pieds, elle s'entrouvrit pour les engloutir.

Telle est l'antique tradition, et une grotte du rivage se nomme encore aujourd'hui la Caverne du Géant.

Cette fable, toute italienne, est sœur de la fable grecque des Titans. Aussi bien l'Italie et la Grèce ne sont-elles pas sœurs? Un bras de mer étroit les sépare à peine; peut-être même firent-elles un jour partie du même continent, et comme deux membres d'un même corps furent-elles arrachées violemment l'une à l'autre par la catastrophe inconnue qui divisa la Sicile de la Calabre, l'Espagne de l'Afrique? Les écueils innombrables dont la côte italienne est bordée, semblent témoigner de la rupture, et

témoins éloquentes n'être que les débris de terres anciennement submergées.

Un fait certain et consigné déjà par l'antiquité, c'est que ces écueils se prolongent fort avant sous les eaux; des marins les ont reconnus à près de douze milles en mer, comme aussi le fameux gouffre historique où s'abîma la flotte du roi d'Epire.

En temps clair on voit du haut du promontoire de Leuca bleuir à l'autre bord du détroit les montagnes de Thessalie. Ainsi debout sur la plage comme deux sœurs captives, la Grèce et l'Italie peuvent se saluer de loin et se faire des signaux d'amour et d'espérance.

Un voisinage si rapproché dut établir de bonne heure des rapports entre les deux peuples. Mais la Grèce instruisit-elle l'Italie, ou l'Italie la Grèce? La question n'est point résolue, et le procès est encore pendant au tribunal de l'histoire. Peut-être la gloire n'appartient-elle ni à l'une ni à l'autre, et n'ont-elles fait qu'échanger plus tard des lumières parties d'un foyer commun à des époques antérieures?

Quoi qu'il en soit de ces ténèbres, un savant Napolitain, qui n'a pas son égal en érudition, Mazzocchi, fait dériver de la langue phénicienne le nom ancien de Iapygie, et assigne aux Iapyges une origine chananéenne. Parmi les cavernes éreusées le long de la mer, il en est une qui offre de curieux phénomènes. On y a trouvé des inscriptions dont les caractères sont inconnus, et la grotte elle-même a la forme d'un temple. Son nom vulgaire est Caverne du Dragon ou de Dagon. Or Dagon paraît n'être que le Triptolème des Phéniciens ou Philistins, comme les appellent les saints livres, le dieu des moissons, l'inventeur de la barrue, le père de l'agriculture, le bon génie qui enseigna aux hommes l'art de faire le pain.

Serait-il donc impossible que les Phéniciens, ces hardis explorateurs des mers, qui devaient avoir beaucoup d'idées, parce qu'ils avaient vu beaucoup de choses, et qui, sans nul doute, jouèrent un grand rôle sur les côtes d'Italie, serait-il si impossible qu'ils eussent touché le Cap? Que, reconnaissant l'importance de ce point maritime, ils y eussent fondé des comptoirs pour protéger leur navigation dans les trois mers adjacentes, et qu'ils y eussent ainsi laissé quelques débris de leur culte et de leurs arts?

Quel incrédulité, à l'œil torve, rejette la science des peuples au rang des sciences occultes, il

n'y en a pas moins pour l'homme un charme ineffable à rechercher ses origines. Qui ne serait jaloux de connaître son père et son berceau? Un amour vague, une tendresse instinctive lie l'homme à l'homme à travers les âges. Une chaîne invisible, et pourtant sentie, unit l'ane à l'autre les générations; c'est la chaîne d'or homérique qui d'un bout touche à la terre, et dont l'autre plonge au ciel. Notre tâche à nous, et la tâche n'est pas facile, est d'en découvrir les anneaux; et une fois découverts, de les remonter patiemment un à un jusqu'au premier, sans en omettre un seul, sous peine de perdre à l'instant le fil et de nous égarer. Or, pour découvrir il faut chercher; cherchons donc par toutes les voies, cherchons par tous les sentiers; langue, art, science, instincts, appelons tout à notre aide; semons l'hypothèse à pleines mains, nos enfants moissonneront la vérité.

Et puis, garrotée en ces jours difficiles, dans un état social si faux, si guindé, si oppressif, l'âme aspire à la liberté; comme l'aigle en cage, elle sent en elle un invincible besoin d'air, d'espace, et brisant ses dures entraves, elle s'échappe et s'envole pour respirer plus à l'aise, vers les époques primitives de l'humanité. Ces siècles simples, naïfs, nous apparaissent du sein brûlant de nos déserts tumultueux comme autant d'oasis fraîches, calmes, ombragées, où la pensée s'abrite, se recueille, où le cœur las et blessé se repose et se cicatrise. C'est l'âge d'or des poètes, le lieu d'asile de tous les opprimés du monde; chassé de son héritage par la brutalité des légions romaines, le tendre Virgile se réfugia chez les poétiques pasteurs d'Arcadie, et dans les vieilles épopées du Latium.

Nulle part ces regards en arrière, ces aspirations du passé ne sont plus énergiques, plus légitimes que sur ces terres historiques, où à chaque pas, un nom, un monument, un souvenir donne l'éveil. A la vue de ces lieux interrogés par les Argonautes, de ces mers sillonnées par les flottes de Tyr et d'Agamemnon, de ces campagnes où voyagea Pythagore, et où dorment les géants fabuleux, l'imagination s'empare avec ardeur de tout ce monde antique, et le repopule avec joie de tous ses grands hommes, de tous ses dieux. Le faible seul s'énerve et s'oublie à ces pèlerinages du passé, l'homme fort en revient plus robuste et mieux trempé, car s'il puise, à ces sources primitives,

des consolations et du calme, il y puise aussi pour l'avenir des leçons salutaires et de magnifiques espérances.

Monté sur la plate-forme de la tour de Leuca, et assis sur un canon, j'embrassais la mer Ionienne dans toute sa beauté : elle était d'un bleu ravissant ; le vent la soulevait avec lenteur et majesté, et brisée par les écueils du rivage, elle les couvrait d'écume. La Grèce était là : la vague en venait ; cette idée me faisait battre le cœur. L'œil tendu sur les flots, j'épiaï à l'horizon les monts Corfiotes. Mais quoique le temps fût splendide, une légère brume de mer élevait son rideau jaloux entre la Grèce et moi.

Enfin, il me fallut trop tôt regagner les terres et revenir en arrière.

Si jusqu'ici j'ai parlé des champs plus que des villes, c'est que les champs ont un cachet qui leur est propre, et que les villes sont sans intérêt. Loccé, capitale de la province, passe pour la plus belle ville du royaume après Naples. Elle a beaucoup d'églises, quelques palais, des maisons spacieuses, mais pas un monument pur. Tout cela est d'une architecture chargée, et du genre dit rococo en argot d'atelier. L'édifice le moins incorrect est l'ancien couvent des Bénédictins, aujourd'hui affecté aux tribunaux.

Les couvents, du reste, ne manquaient pas : on en comptait plus de trente-six des deux sexes ; la plupart sont supprimés. Mais la disproportion entre ces vieux cloîtres et leur nouvel emploi, donne à la ville un air de tristesse et d'abandon. Ajoutez à cela sa dépopulation : capable de quarante ou cinquante mille habitants, elle n'en a que quinze ou seize mille tout au plus. Les rues sont larges, mais l'herbe y pousse ; et je ne sache pas un lieu d'Italie où l'ennui gagne plus vite. Loccé n'en passe pas moins pour la Toscane du royaume de Naples. Elle a de grandes prétentions à la pureté de la langue, à l'urbanité des mœurs ; et pour preuve de ses penchants sociaux, elle se vante de posséder cinquante cafés.

C'est d'ailleurs une ville toute moderne, c'est-à-dire du moyen âge. Une comtesse de Loccé, aimée du roi Roger, donna le jour à Tancred, noble et valeureux bâtard qui fut roi de Sicile.

C'est dans une plaine voisine qu'était l'antique ville de Rudin, patrie du vieux poète Ennius.

Ce que je préfère de beaucoup à la ville, ce

sont les villages qui l'environnent. Ils sont tous d'une propreté et d'une élégance que je ne me lassais pas d'admirer. La plupart des clochers sont taillés en forme de mosquée, et les voyant briller au couchant, sur un ciel limpide et bleu, il m'arrivait maintes fois de me croire bien loin de l'Europe, dans les campagnes de Bagdad ou d'Ispahan.

Aussi bien cette province finale a-t-elle de tout temps irrité la convoitise des Turcs. Otrante, cette sentinelle avancée de l'Italie, fut possédée par eux toute une longue année du 15^e siècle. Mahomet II faisait valoir les droits de l'empereur d'Orient sur l'Italie, et il était soutenu par les barons rebelles. Frappé à mort par le cimetierre ottoman, Otrante ne se relevera jamais. Ce n'est plus qu'une bourgade malade, agonisante, et ce que les Italiens appellent un *paesaccio*.

Le maximum de la population ne dépasse pas 1,500 habitants, y compris la garnison et les gendarmes.

Otrante n'a pas un édifice digne d'être cité. La cathédrale a un caractère sombre qui la distingue de toutes les autres églises du pays, toutes brillantes et inondées de lumière. Les Napolitains craignent toujours de n'en pas donner assez à leurs temples, et cette profusion de clarté nuit au recueillement. La cathédrale d'Otrante est parée de mosaïques, dont les figures confuses et difformes ne sont guère intéressantes que pour l'histoire de l'art : c'est probablement un monument byzantin.

Mais l'extérieur de la ville rachète la laideur et la saleté de l'intérieur. La mer la protège d'un côté, de l'autre elle est défendue par une ceinture de rochers d'une teinte ardente, dont le lierre et les arbrustes de toute couleur déguisent la nudité. Ils sont creusés de cavernes, mais des bois d'orangers en masquent la ténébreuse entrée. C'est trop de luxe pour tant de misère.

Des hauteurs qui dominent la ville, on découvre l'Albanie et les côtes de la Grèce, bien mieux encore que du cap de Leuca. La distance est de cinquante milles ; et l'importance de ce point maritime, véritable clé de l'Adriatique, avait, dit-on, fait naître au roi Pyrrhus, l'idée étrange, mais grandiose, d'unir en cet endroit l'Italie à la Grèce, par un pont de bateaux.

Grâce à l'incurie administrative, le port d'Otrante est à peu près inaccessible aujourd-

d'hui : les vaisseaux sont obligés de se tenir en dehors ; et le commerce de la province a passé sur la rive opposée, à Gallipoli. Gallipoli est l'ancienne Callipolis. Ce n'est ni une belle, ni une grande ville, mais les abords en sont pittoresques. Elle est bâtie sur une île de rochers. Un pont la joint à la terre-ferme. C'est un petit Livourne, et l'entrepôt de toute l'huile du pays. Soit paresse des indigènes, soit pénurie de capitaux, presque tout le commerce est aux mains des étrangers. Ils s'entendent et font la loi : de là, un monopole ruineux.

Gallipoli s'est long-temps vantée d'avoir donné le jour à l'Espagnole. Mais il paraît aujourd'hui prouvé qu'il est né à Valence, en Espagne.

Une tradition locale dit que la ville était autrefois bâtie plus au midi ; et, en effet, à quelques milles dans les terres, on voit encore divers vestiges des murailles d'une grande ville détruite. Des tombeaux, des vases, et surtout des médailles d'or, d'argent et de cuivre, attestent que ce fut une ville grecque. Le lien se nomme Radgi, et des antiquaires veulent que là ait été autrefois cette fameuse Salente aujourd'hui perdue, et que chacun place dans la la-pygie, au gré de son caprice. Et les antiquaires ont beau jeu, car la mystérieuse ville de Salente était déjà détruite au temps de Strabon, de Plin et de Ptolémée ; aucun des trois n'en fait mention.

La plaine de Gallipoli est commandée par le mont Hidro. Situé entre les deux mers, c'est le belvédère naturel de la presque île Salentine. Du faite, on domine du côté de Gallipoli tout le golfe de Tarente, borné au midi par les montagnes de la Calabre ; du côté d'Otrante, c'est la mer Adriatique et les monts d'Albanie.

Gallipoli est la patrie de Philippe Briganti, juriconsulte et économiste, dont le commentaire sur Florus a éclairci plusieurs points d'histoire romaine. Briganti est mort au commencement du siècle.

J'ai oublié de dire que Leccé avait donné le jour au marquis Palmieri, l'un des premiers Napolitains qui aient écrit sur l'économie publique des Deux-Siciles. Quoique ces deux noms n'aient guère passé le seuil de leur pays natal, Gallipoli et Leccé n'en sont pas moins très fiers. C'est, du reste, un sentiment commun aux villes d'Italie ; toutes, et surtout celles du royaume de Naples, sont fort jalouses de leurs

grands hommes. Ce sentiment d'affection, et l'orgueilleuse admiration, va s'affaiblissant à mesure que les lumières se répandent. La gloire naît des contrastes.

Passée à Otrante, puis à Gallipoli, la vie maritime était toute concentrée jadis dans la ville de Brindes. C'est à Brindes que s'appareillaient ces flottes formidables destinées par les Romains à la conquête de l'Orient. Son port, en effet, est un miracle de la nature, dans un pays si uni et si découvert : c'est une grande rade formée par deux jetées naturelles dont un château défend l'abord. Au fond du port est un canal, lequel communique à un bassin circulaire qui se développe autour de la ville, et qui devait être d'un admirable effet alors que les flottes romaines s'y balançaient fastueusement.

On distingue encore les pilots que César avait fait planter à l'entrée du port pour y enfermer Pompée. De là date sa décadence. Ces pilotes retinrent des amas de sable qui s'accumulèrent. Les Vénitiens achevèrent la ruine du port en y faisant couler à fond des bâtiments pleins de pierres. Toutes ces entraves n'avaient laissé qu'un passage très-étroit, et si peu profond que les petites barques seules pouvaient arriver au bassin. L'eau ne s'y renouvelant plus, il devint un marais pestilentiel. On a fait depuis quelques travaux pour élargir le canal ; mais ils sont insuffisants, et le port n'en est pas moins à demi comblé.

Il ne reste plus rien du faste de Brindes, pas même des ruines. Il y a deux ou trois siècles qu'on voyait encore un théâtre, des thermes, un temple du soleil et de la lune ; tout cela a été détruit pour construire le fort de mer et le séminaire. Il ne reste plus qu'un fragment de murailles réticulaires à la porte de Naples, et un puits dont la construction intérieure rappelle la grandeur romaine.

Des deux colonnes qui s'élevaient sur le port, l'une s'est conservée entière par miracle ; il n'y a plus de l'autre que le piédestal et un morceau du fût renversé, couché en travers sans doute par un tremblement de terre. Ces deux colonnes étaient de marbre blanc ; elles avaient cinquante-deux pieds de haut ; mais elles manquaient de proportion, l'élévation du fût étant beaucoup trop grande pour le diamètre. On a beaucoup disserté sur leur destination. Comme elles faisaient face à l'entrée du port, on a prétendu qu'elles soutenaient un fanal ; mais

TERRE D'OTRANTE.



J. Hall Del.

V. J. Hall Del. A. T. Hall Sculp. OTRANTE.



cela est peu croyable. Il est plus probable qu'elles ne furent érigées là que pour marquer le terme de la voie Appia.

Décimée par le mauvais air, la population de Brindes est descendue, de cent mille habitants, à six mille. Elle passe pour fort peu civilisée et peu industrielle. Les campagnes d'alentour sont de vraies steppes désertes et souvent marécageuses, où l'on peut marcher tout un jour sans rencontrer un visage humain et sans trouver un arbre où s'abriter du soleil.

Brindes est la patrie du poète tragique Pacuvius, le neveu d'Ennius; et l'on sait que Virgile y mourut.

C'est à Brindes que la veuve de Germanicus débarqua les cendres de son époux, empoisonné dans l'Orient. Cette scène pathétique rappelle un des plus beaux morceaux, le plus beau peut-être des annales de Tacite (1), et rien, je l'avoue, pas même Pompée, pas même Horace, rien, à la vue de ces lieux déchus et mornes, ne me préoccupa davantage.

Au moyen âge, Brindes fut le théâtre de plusieurs solennités nuptiales. C'est à Brindes que furent célébrées les noces de Roger, fils aîné de Tancred avec Irène, fille d'Isaac, empereur grec. Plus tard y furent célébrées celles de Frédéric II avec Iole, fille de Jean de Brienne, qui avait obtenu le titre de roi de Jérusalem par sa femme, la reine Marie. Frédéric reçut ce titre en dot, lequel fut ensuite confirmé à Charles d'Anjou, d'où il est resté au roi de Naples. C'est à Brindes même, et en se mariant, que Frédéric avait été couronné roi de Jérusalem.

On fait remonter l'origine de Brindes à Diomède, même à Thésée, dont les compagnons, dit-on, la fondèrent au retour de l'expédition de la Toison-d'Or.

Quant à Tarente, sa ruine n'est pas moins profonde. Antique rivale de Rome et sa maîtresse en arts et en philosophie, elle n'est plus, comme Crotone, qu'une méchante bourgade insignifiante. La ville moderne n'occupe même plus le site de l'ancienne : celle-ci se déployait sur la terre ferme; celle-là est toute bâtie sur un îlot amarré au continent par deux ponts, et où s'élevait jadis un château fort.

« Cet angle de terre, écrivait Horace à son ami Septimius, me sourit plus que tout autre,

» le miel y égale celui de l'Hymète; l'olive y
» lutte avec celle de la verte Vénafre; ici les
» printemps est long, et Jupiter y dispense des
» hivers tièdes. Aimé de Bacchus, le fertile co-
» teau d'Aulone n'a pas à envier les raisins de
» Falerne. Ce lieu de délices, ces bienheu-
» reuses collines te réclament avec moi : c'est
» là que tu répandras les larmes d'adieu sur la
» cendre brûlante du poète ton ami.

Le ciel Tarentin est bien aussi clément qu'au temps d'Horace : les printemps y sont aussi longs, les hivers aussi tièdes; mais, livrées à elles-mêmes, les collines n'ont plus ces vins exquis, les vallées n'ont plus de miel; l'olivier règne encore et règne seul, il a tout détrôné; ses teintes grises et monotones ont envahi la campagne. Le fleuve Galèse n'est plus qu'une rigole, et, quand on l'a vu, il faut l'oublier pour prendre de nouveau plaisir aux idylles d'Horace et de Gessner. Ainsi, ce n'est pas seulement la ville et ses habitants qui ont changé, c'est la nature elle-même.

Le temps a balayé jusqu'aux ruines. Pas un monument de l'ancienne république n'est, je ne dis pas debout, mais reconnaissable. Quelques belles colonnes transportées dans la cathédrale, sont tout ce que j'ai trouvé. Les unes sont de marbre rouge, les autres de vert antique. Mais, le plaisir de contempler ces antiques débris, fut chèrement payé par la nécessité où je fus d'avaler le trésor et les reliques de saint Cataldo, patron de la ville. Je vis aussi quelques vases grecs dits étrusques, mais de peu d'intérêt, et beaucoup de médailles de la république. Elles portent, pour la plupart, une tête de femme, et au revers un homme à cheval sur un poisson, symbole de la ville ancienne.

La population moderne est composée de gentillâtres ruinés et de pêcheurs. Les hommes sont en général bien faits, et les femmes se distinguent souvent par une régularité de traits tout-à-fait grecque. Les habitants ont d'ailleurs conservé les goûts calmes et les molles habitudes de leurs ancêtres. Une industrie tarentine, industrie vraiment monacale, consiste à fabriquer des tableaux et des vases avec des coquilles de toutes couleurs et de toutes formes. Et en cela les amateurs sont bien servis, car ce que la mer jette de crustacés dans ces parages est prodigieux. Le poisson n'y est pas moins abondant.

On y pêche, entre autres, le murex, ce co-

(1) *Annal.* III, 1.

quillage merveilleux avec lequel les anciens faisaient la couleur pourpre; le secret en est perdu. Il avait été apporté à Tarente par les Tyrrhéniens, les seuls qui le possédassent. Ce fait semble confirmer l'opinion des historiens qui font de Tarente une colonie phénicienne remplacée ensuite, mais beaucoup plus tard, par les Lacédémoniens sous la conduite de Phalante.

Tarente a baptisé un insecte devenu célèbre sous le nom de Tarentule, et une danse indigène qui ne l'est pas moins en Europe sous le nom de Tarentelle.

La Tarentule, sur laquelle on a fait tant d'histoires, est une espèce d'araignée dont la piqûre produit réellement une irritation nerveuse que la musique soulage. Quand elle trouve un corps sain, la blessure n'est pas dangereuse; mais, si elle rencontre un germe vicié, l'irritation devient chronique et ne se guérit guère. Un médecin du pays m'a donné là-dessus des renseignements précieux; lui-même s'est fait piquer au bras; il éprouva les symptômes nerveux que je viens de dire, et de plus un grand malaise d'estomac; mais il guérit après quelques jours. Les savants considèrent en général comme des fables tout ce qu'on a débité sur la piqûre de la Tarentule, comme produisant le tarentisme, ou besoin immodéré de la danse qui va jusqu'à l'épuisement. Peut-être ne faut-il voir là qu'une de ces associations d'idées si communes chez les peuples à imagination ardente. On aura associé, par un lien de cause à effet, deux phénomènes distincts, qui n'ont d'autre rapport que d'apparaître aux mêmes lieux : à l'existence de la Tarentule on aura appuyé l'existence de la Tarentelle.

La Tarentelle! tout le monde la connaît; c'est une danse volcanique comme les émotions qu'elle exprime; c'est l'histoire d'une passion méridionale à tous ses âges, dans toutes ses phases. Tout geste est une idée, toute pose un sentiment. La danse est d'abord contrainte, pudique, irrésolue, ravissant emblème des combats intimes d'un amour silencieux; puis, quand la passion déborde et triomphe, la danse s'anime, s'emporte et passe de la timidité à l'audace. On résiste, elle attaque; on recule, elle poursuit, elle entraîne, et bacchante enivrée, bacchante en délire, elle se précipite en aveugle à la volupté. Pour apprécier ce poème, dont l'amour est le héros, et où on le voit naître, grandir, lutter et vaincre, il faut le voir danser sous les

cieux qui l'ont inspiré et par le peuple qui l'a composé. Il faut voir les belles Tarentines voltiger sur la pelouse, la castagnette en main, au son de la guitare et du tambour basque indigène; autrement on ne peut ni goûter ni comprendre la Tarentelle.

Je parcourais ces lieux en hiver; l'hiver est la saison du pays, l'été y est trop chaud; la campagne était émaillée de femmes occupées à recueillir les olives; ce n'était partout que chants et danses; le voyage était un enchantement continu; et je me souvenais, à chaque pas, que le grand musicien Paesello est né à Tarente. C'est là en effet qu'il devait naître, car c'est vraiment un pays d'harmonie. Il y a de la musique dans l'atmosphère, et l'on trouverait, sans nul doute, dans les airs villageois, plus d'un motif fécondé et illustré plus tard par le grand maître.

Nul point de ce riant paysage ne m'est resté plus profondément gravé dans la mémoire que Manduria, petite ville antique entre Tarente et Leccé. Ce fut primitivement une colonie Tyrrénienne qui plus tard devint grecque. On y voit encore des sépultures et des murailles antiques. Mais j'étais moins occupé de ces insignifiants vestiges que de l'amenité des campagnes. Quoiqu'elles soient plantées d'oliviers, les métairies y sont si artistement disposées et d'une architecture si élégante et si légère, qu'elles triomphent de la monotonie qui d'ordinaire s'attache aux olivets.

Toutes les femmes de Manduria étaient dans les champs, portant aux bras de petits paniers de jône qu'elles remplissaient d'olives en chantant. Toutes ces voix étaient fraîches et argentines. Les groupes répondaient aux groupes comme s'ils se fussent entendus pour chanter en partie.

Quand venait le soir, on se réunissait de toutes parts autour d'une fontaine ou sous un chêne, les garçons avec leurs guitares, les filles avec leurs castagnettes et leurs tambours de basque; on allumait un feu, on prenait en commun un repas champêtre, le fiasco rustique circulait de main en main, puis l'on dansait jusqu'à ce que la nuit chassât dans les chaumières les joyeux acteurs de ces pastorales improvisées. Ce sont en effet là autant d'idylles toutes faites, qui n'attendent, pour passer à la postérité, que la muse de Théocrite ou d'André Chénier.

CHARLES DIDIER.

TERRE DE BARI. — Bari. — Marines. — Villes de l'intérieur. — Barlette. — Champ de bataille de Cannes. — Canosa. — CAPITANATA. — Tavolier de Pouille. — Manfredonia. — Pèlerinage au Mont-Gargano. — Lucérie. — Val de Bovino. — Sortie des Pouilles.

C'était le 5 Janvier. La lune brillait, les étoiles scintillaient dans les eaux de l'Adriatique, l'air était presque froid. Fatigué d'une longue journée pédestre, et surpris par la nuit en pleine campagne, je vis tout-à-coup resplendir au loin les clartés multipliées et vivantes d'une ville. C'était Bari, capitale de la province nommée de son nom *Terre de Bari*.

Il était grand temps d'arriver, car il se faisait tard et j'étais las. Je venais de Brindes. Seul toujours, et quoiqu'à pied, j'avais fait en deux jours, et deux jours d'hiver, les quarante milles et plus qui séparent les deux villes. Plus de la moitié se fait dans le désert. Jusqu'à Ostuni, dernière ville de la *Terre d'Otrante*, on ne trouve pas un village, pas une maison. C'est une vaste plaine toute couverte de bruyères stériles, et souvent pavée de grands bancs de tuf incrustés de coquillages pétrifiés. Cette plaine solitaire s'en va mélancoliquement mourir à la mer avec laquelle elle se confond. De loin en loin, s'élève quelque bouquet de bois, quelque maigre plantation d'oliviers, puis les arbres disparaissent, cédant la place aux landes. La *Via appia* passait par là; par là passèrent Virgile qui allait mourir à Brindes; Horace qui s'y allait divertir; Pompée fugitif; César, son vainqueur, tant de grands hommes de guerre, tant de grands hommes de paix, que le nombre en est incalculable. Le prestige de tant de noms illustres peuple de souvenir ces austères solitudes.

On distingue encore çà et là quelques dalles intactes de la voie antique, et je découvris moi-même au milieu de la plaine un vaste fragment de construction réticulaire. Était-ce un temple? une villa? un tombeau? C'est ce que je ne saurais dire. Tout ce que je puis affirmer, c'est que c'est un débris romain. La solitude de ces parages est si profonde que de tout le jour je ne rencontrais qu'une seule figure humaine : c'était un pauvre soldat fatigué qui se rendait à Brindes.

La plaine franchie, on passe sous les vertes collines d'Ostuni; la ville, l'un des plus beaux points de vue de la province, s'élève beaucoup plus haut, coquettement caquée dans les oliviers. Ces collines finissent par devenir assez pittoresques; elles ressemblent aux coteaux hybléens

de Sicile. C'est là que finit la Terre d'Otrante, et que la Terre de Bari commence; mais tout ce pays, et bien haut encore jusqu'au fleuve Fortore, qui forme la limite du Samnium, tout le pays est connu sous le nom générique de Pouille. C'est l'ancienne Apulie.

A Ostuni, la nature se peuple et s'égaie; le sol devient inégal et accidenté. Le noir caroubier se mêle au pâle olivier. De grandes et opulentes métairies sont semées dans la campagne jusque là déserte; ailleurs, c'est quelque chapelle isolée, champêtre monument de la dévotion villageoise; puis redescendant à la côte, dont la route s'est éloignée de quelques milles, on arrive à Monopoli, le premier anneau de cette longue chaîne de villes qui se déroule avec grâce le long de la côte baroise jusqu'à l'Ofanto. On n'en compte pas moins de trois avant d'arriver à Bari de ce côté-ci, et cinq au nord; ce qui fait, y compris Bari, la capitale, neuf villes, sur une ligne de côte de dix-huit lieues.

Monopoli, la première, est une charmante petite cité gaie, bien aérée, bien peuplée, qui a une belle cathédrale et des environs charmants. La mer forme à l'entour des anses gracieuses; la vague ne vient plus comme aux maremmes de Brindes, expirer silencieusement sur une grève sablonneuse et muette; elle se brise ici contre les rochers, dont le rivage est bordé, et volant en mille éclats, sa bruyante écume, étincelle au soleil comme une pluie de diamans. Toute cette côte est pittoresque. Tantôt c'est une ancienne carrière abandonnée, pleine de ronces et d'arbustes vivaces; tantôt c'est une large citerne qu'ombrage la large feuille du figuier, et où le troupeau vient s'abreuver le soir en bêlant.

Après Monopoli, vient Polignano, petite ville du même genre, quoique moins élégante et moins populeuse. Mais ces maisons méridionales, sans toiture, font toujours effet; il semble qu'on traverse Pompéi. Nous n'avons, nous autres septentrionaux dont les maisons sont tout en toit, nous n'avons pas l'idée de la grâce que le toit enlève aux édifices. Il les écrase. Polignano est bâtie en partie sur les rochers; sous l'un de ces rochers à pic, et sous

la ville même, s'ouvre une vaste grotte de près de cent pieds de hauteur, sur deux à trois cents de profondeur. La mer la remplit tout entière, et l'on n'y peut pénétrer qu'en bateau, comme dans les fameuses grottes de l'île de Caprée. La limpidité de l'eau y est merveilleuse, et la lumière produit dans les demi-ténèbres de la caverne des reflets mystérieux et poétiques. On l'appelle dans le pays *Grotta di Palazzo*, sans doute parce qu'autrefois quelque palais dont on distinguait encore aujourd'hui plus d'un vestige, couronnait le rocher qui lui sert de ciel. Des figuiers d'Inde et un palmier, un seul, forment la décoration du paysage.

Un peu plus loin est un grand édifice blanc assis à la pointe d'un promontoire. C'est l'ancienne abbaye de San-Vito; elle a plus l'air d'un palais que d'un monastère. La légende est que le fils d'un prince de Lucanie, San-Vito, fit don de ce territoire à des Cordeliers qui, en revanche, lui donnèrent à lui et aux siens la vertu d'empêcher les chiens de devenir enragés. Il n'y a plus de moines aujourd'hui, et si la philosophie s'en félicite, le voyageur a lieu de s'en plaindre, car il en est réduit maintenant à acheter à prix d'or, dans la sale taverne qui s'est nichée là, une hospitalité que le cloître lui prodiguait jadis magnifiquement. Il est vrai que sa révérence le Père Prieur palpaît cinquante mille livres de rente. Une muraille d'enceinte le préservait de la visite importune et coûteuse des barbaresques. La situation du monastère est délicieuse, et l'architecture en est élégante quoique irrégulière. L'escalier surtout est hardi et mène sur une terrasse à portiques, qui a vue sur la plus belle mer du monde. Au-dessous est un petit port où abordent les bateaux de pêcheurs.

Plus haut, dans les terres, est la ville de Conversano, fief de ce fameux comte de Conversano qui fit une guerre si acharnée aux brigands de l'Abruzzi. C'était au seizième siècle : Don Juan de Zunica, comte de Miranda, était alors vice-roi d'Espagne, à Naples¹.

Sorti du couvent, on entre dans une forêt d'oliviers à laquelle succède un bois de myrtes tout à fait dignes des mythologiques bosquets de Gnido et de Paphos. Puis vient Mola, sœur de Polignano et de Monopoli; même site, même architecture; rien ne la distingue d'elles, rien, pas même le perfide et assassin télégraphe, hissé

comme un géant funeste sur la plus haute tour. Mola est le dernier lieu habité que l'on trouve avant Bari d'où nous sommes partis tout à l'heure, et où nous voici revenus de notre excursion rétrograde.

Ce soir là donc, j'étais las, et la méchante auberge de l'endroit me parut un lieu de délices. Le lendemain, je fus déappointé : je m'attendais à trouver dans Bari quelque chose d'original; je supposais à une ville si célèbre aux jours du Bas-Empire, une physionomie toute byzantine; je me trompais, il n'en est rien. Bari n'a rien de grec que son histoire. Ses monuments ne le sont pas, ou pour parler avec plus d'exactitude, Bari n'a point de monuments. Sa cathédrale est de mauvais goût. L'église de Saint-Nicolas — le saint Nicolas de Bari est célèbre en Italie — me plairait davantage si l'intérieur, qui menaçait ruine, n'avait été défiguré par des arcs-boutants massifs. Le plafond est doré et orné de peintures dont quelques-unes ne sont pas sans mérite. La ville vieille est sale, tortueuse, mal bâtie, et malgré cela sans caractère. Le faubourg est plus fringant, plus riche, plus moderne, et par cela même il a moins de caractère encore. Je me consolai de mon mécompte par la contemplation de la mer Adriatique, bleue et limpide comme un lac suisse.

Une autre consolation, c'était la vue des femmes dont l'essaim gracieux emplissait les églises. Elles étaient toutes en habits de fête pour célébrer l'Épiphanie (les Rois), et toutes me paraissaient belles.

Après bien des vicissitudes politiques, le duché de Bari fit quelque temps partie du duché de Milan, et il ne fut définitivement incorporé au royaume de Naples que vers 1557. Je ne veux pas omettre de dire que Bari fut la patrie de Maïon. Fils d'un marchand d'huile, Maïon s'éleva de cette condition obscure à celle de grand-amiral, chancelier et premier ministre de la monarchie sicilienne, alors l'une des premières de l'Europe. C'était au douzième siècle, sous le règne de Guillaume le Grand, dit ensuite le Mauvais. Arrivé là, le fils du marchand d'huile eut le sort de beaucoup de ses pareils, la tête lui tourna, il conspira la ruine du souverain pour se mettre à sa place; il s'allia dans ce dessein avec l'archevêque de Palerme, et finit par tomber sous le poignard d'un autre faetieux, mais d'un faetieux féodal, Mathieu Bonella, seigneur de Mistretta.

¹ Voir GIANNONE. XXXIV. 5.



LA FOUILLE.



CHATEAU DE PALAZZO.

1871

Il paraît qu'au moyen-âge, l'air de Bari soufflait la révolte comme il souffle aujourd'hui la résignation. Déjà un siècle avant Maïon, Bari avait donné le jour à un autre suetieux, le riche et turbulent Mello, Exilé par les Grecs au Mont-Gargano, c'est lui qui proposa aux pèlerins normands la conquête de la Pouille.

Toute déchue qu'est Bari, et quoique le commerce y soit aujourd'hui réduit à un misérable cabotage, le marin barois a conservé une réputation d'intrépidité; montés sur de frêles parancelles non pontées, les pêcheurs s'en vont affronter, des saisons entières, tous les accidents, tous les caprices de l'Océan.

Passé Bari, la chaîne de villes continue: vient d'abord Giovenazzo, puis Molfetta, puis Bisceglia, trois villes sans aucun intérêt, ni d'architecture, ni d'art, et tout-à-fait semblables aux villes déjà traversées. Trani, que l'on trouve ensuite, est plus considérable, et a quelque chose d'une capitale. Elle a des maisons qui méritent presque le nom de palais, bâties en belle pierre taillée en diamant. La cathédrale non terminée est un beau monument de l'architecture normande. L'intérieur est noble et grandiose. Le port fut jadis comblé dans l'intérêt du négoce vénitien, par la république aristocratico-mercantile de Saint-Marc. Trani est le siège des tribunaux de la province, et l'on venait d'y fusiller quatre habitants, gens comme il faut, *galantuomini*, de la petite ville voisine de Corato, qui avaient arrêté et volé le *procaccio* d'Altamura. Un cinquième s'était empoisonné avec un vésicatoire. Neuf autres, tous complices du même crime, avaient été condamnés à différentes peines.

La campagne autour de Trani est déserte, mais couverte d'une multitude de ces petites huttes de pierre, bâties sans chaux, dont nous avons vu les classiques modèles au cap de Leuca.

La dernière ville maritime de la Terre de Bari, et comme le dernier anneau de la chaîne, c'est Barlette, cité illustre à plus d'un titre; mais avant d'y entrer, quittons quelque temps les marines, et faisons, pour varier, une percée dans les terres. La physionomie de l'intérieur est uniforme: c'est une plaine sans bornes, surface plate et si unie qu'on y découvre un cavalier à trois milles, et qu'un chardon paraît un homme. C'est là que commence la Pouille plane, *Puglia Piana*, qui certes a bien mérité son nom. C'est un sol pauvre d'arbres, riche en avoine et en

blé; zone torride en été; en hiver, tiède et verte prairie. Les accidents naturels y sont très-rares, y sont nuls: ce sont toujours les mêmes horizons, partout les mêmes spectacles. Les marines, nous l'avons vu, sont plus pittoresques. Cependant ces vastes plaines ont un charme; si elles manquent de variété, leur grandeur même crée de majestueux horizons et d'immenses perspectives. C'est une nature propre à la rêverie et dont le calme, le silence, apaise et inspire je ne sais quelle sérénité intérieure que les montagnes ne donnent point.

Les terres sont presque aussi peuplées que les côtes. Une seconde chaîne de villes se déroule parallèlement à l'autre. Il serait trop long et fastidieux de les citer toutes. Les principales sont: Bitonto, célèbre par la bataille qui arracha le royaume de Naples à la domination autrichienne et mit sur le trône l'infant don Carlos; Terlizzi qui possède un beau médaillon grec; Ruvo, ancienne ville grecque, par où passait la voie Appia, et dont parle Horace, dans son voyage à Brindes; on découvre à l'entour et au milieu des villas, quantité de sépultures, et de ces vases italo-grecs dits étrusques. Ruvo occupe presque le centre de la province, et bâtie sur une éminence, elle la domine tout entière. Non loin, et au pied d'une chaîne de collines basses, dites les *Murgie*, s'élève, dans la solitude, un autre belvédère non moins imposant, et qu'on voit de partout: c'est le château du Mont, vicille et somptueuse forteresse bâtie par l'empereur Frédéric II, aujourd'hui abandonnée aux choucas.

Beaucoup plus avant dans les terres, et sur les extrêmes confins de la province, du côté de la Basilicata, il y a deux villes qu'on ne peut passer sous silence: la plus méridionale est Altamura, cité infortunée qui paya cher, en 1799, son dévouement à la liberté, et dont le siège acharné marqua dans les saturnales sanglantes de la monarchie. C'est une des plus affreuses tragédies des temps modernes. Les abominations qu'on en raconte ne seraient pas croyables si elles n'étaient attestées par des témoins oculaires des deux partis. Le cardinal Ruffo commandait le siège en personne, et la place était défendue par les habitants, au nom de la

* La Pouille est le pays le plus sec de toute l'Italie. Sur la ligne de l'Adriatique la quantité moyenne de pluie ne s'élève pas, en dix ans, au-dessus de 19 pouces; sur la ligne de la Méditerranée, elle s'élève à 27.

république parthénopéenne. Leur résistance fut héroïque, mais inutile; la ville fut prise d'assaut. Tous ceux qui ne purent pas fuir furent massacrés; les moines qui avaient embrassé le parti républicain, eurent le même sort; puis l'armée chrétienne, c'est le nom que Ruffo donnait à ses infâmes bandes royalistes, se rua sur les femmes comme une troupe de bêtes féroces, et c'est alors que furent commises les plus révoltantes atrocités, digne prologue de la tragédie jouée bientôt après dans la capitale.

La forteresse d'Altamura avait servi de prison quatre siècles plus tôt à Othon de Brunswick, dernier époux de la reine Jeanne I^{re}. La cathédrale est sombre et austère.

Plus près encore de la Basilicata et à quelques milles seulement d'Altamura, est Gravina, l'une des villes les plus pittoresques qui soient dans le royaume de Naples. Tirées des vastes rochers de tuf, dont le sol est jonché, et se confondant souvent avec eux, les maisons sont jetées pêle-mêle au bord du précipice, sur les flancs de deux montagnes, unies par un pont à deux rangs d'arches qui rappelle celui de Corigliano en Calabre. On entre dans la ville par un chemin périlleux taillé dans le roc. La verdure se mêle aux édifices, et quoique sottement modernisée, la cathédrale, l'une des plus belles du royaume, couronne l'œuvre de ses arceaux gothiques. Elle est d'ailleurs merveilleusement située. Sous la ville, dedans, autour, partont s'ouvrent d'innombrables cavernes de toute grandeur, de toute forme, qui servent aujourd'hui de retraites aux troupeaux. Elles en servirent, dit-on, jadis aux hommes, aux dieux, et l'on y retrouve des traces d'habitations et même de temples. Le dehors est digne du dedans. C'est une plaine mélancolique, muette, sans limites. Il n'y a d'arbres que deux cyprès immobiles devant un couvent isolé; de bâtiments que le couvent lui-même; et à quelque distance, dans le désert, la chapelle délaissée de Sainte-Marie-des-Grâces.

Mais je reviens à Barlette.

Ce ne sera pas pour long-temps, car un lieu voisin, lieu classique s'il en est un dans l'histoire, la plaine de Cannes, nous réclame et nous fait presser le pas. Hâtons-nous donc d'escalader le haut clocher de la cathédrale, belvédère aérien, d'où tous les lieux vus et à voir vont se dérouler sous nos pieds comme une carte. D'un côté, la mer sans bornes; de l'autre, la plaine sans bornes aussi. Que d'air! Que d'espace! Une

nappe de verdure à perte de vue s'étend du golfe de Manfredonia au golfe de Tarente, toute tachetée de villes et de villages. En face et par delà les limites de la province, s'élève en pleine Basilicata le Mont-Vulture, volcan éteint et isolé, découpé en triple diadème, comme le Mont-Blanc. Au nord, le Mont-Gargano ferme l'horizon; au midi, le château du Mont se dresse comme un géant dans la solitude, et plus près de la mer, les clochers aigus d'Andria percent la nue.

Barlette est du reste une jolie ville, avec un château suabe, une cathédrale gothique, des rues larges et propres, des maisons bien bâties, et un air de vie et de gaieté. Elle ne possède en fait d'art qu'une statue de bronze, colossale, représentant, les uns disent Andronicus, d'autres, Heraclius, d'autres encore, Rachisio, duc de Bénévent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est du Bas-Empire, lourde et de mauvais goût. Les jambes sont modernes et détestables.

Mais je sortis de la ville de Barlette moins occupé de tout cela que des souvenirs du roi Manfred, prince chevaleresque qui aimait ces contrées, et y tenait une joyeuse cour, chevauchant et courant les aventures.

A peine hors des murs, je me jetai en pleine campagne, au sein d'un vaste pâturage semé de troupeaux sans autres pasteurs que des chiens hostiles et bruyants. La plaine est parfaitement unie, presque partout inerte. Çà et là, quelques bergeries. D'abord élevé, le sol s'abaisse tout d'un coup, et l'on arrive sur le champ de bataille de Cannes. Une chaîne de collines basses, appelées par Polybe Monts de Cannes, court à l'Orient: à l'Occident coule l'Ofanto, l'ancien Aufidus. A l'autre bord du fleuve est une métairie nommée Papaletto, près de laquelle est le champ dit *Pezza di Sangue*. On a cru et on a publié que ce nom terrible était un monument de la grande défaite, c'est une erreur, ce nom est bien plus moderne, et ne rappelle qu'une escarmouche du moyen-âge. D'ailleurs la *Pezza di Sangue* est à la rive gauche de l'Ofanto, et la bataille se donna sur la rive droite.

« Lo Re spisso la notte escava per Barletta, cantando du Strambuotti e Canzuni, e con esso ivano due musici Sicilianici che erano gran romanzatori.... Nelle feste di Natale se ne fece gran triunfo perchè ogni joron se ne fecero balli, dove erano donne bellissime e d'una sorte e lo Re presentava egualmente a tutte e non se sapea quale chiù li piaceva. » (Chronique sicilienne contemporaine.)

Quelqu'intérêt qui s'attache aux événements sur les lieux qui en furent le théâtre et qui sont consacrés pour eux, ce n'est pas ici le cas d'entrer dans les détails stratégiques de cette grande tragédie militaire, la plus mémorable de l'antiquité, sinon par les résultats, du moins par le nombre des victimes. Il ne périt pas moins de soixante mille Romains. Les deux proconsuls, vingt-neuf tribuns militaires, plus de quatre-vingts sénateurs et le consul Paul-Émile restèrent sur le champ de carnage. Annibal fit dix mille prisonniers. Polybe affirme qu'il dut, en grande partie, la victoire aux auxiliaires Gaulois qui servaient sous ses drapeaux. Le poits au bord duquel vint expirer Paul-Émile, *Pozzo di Emilio*, est encore intact. C'est une source couverte d'une voûte; elle est là au pied même de la colline, et non, comme l'ont prétendu des antiquaires, à Egnatia, ancienne cité peucétienne, située à quatre-vingt milles de Cannes, entre Brindres et Bari.

Les vertus romaines ne sont guère de mode aujourd'hui, et le goût du jour trouve cela bien suranné; tant pis pour le goût du jour, car je ne sais rien de plus héroïquement simple que la mort de Paul-Émile. On sait qu'il n'avait pas voulu le combat; mais obligé de céder à son médiocre et présomptueux rival¹, il n'avait pas boudé pour cela, et n'en avait pas moins payé de sa personne, jusqu'à se faire tuer dans la mêlée. Blessé à mort, il rendait le dernier soupir assis, sanglant, sur une pierre. Le tribun Lentulus passa devant lui. — « Émile, lui dit-il, prends mon cheval, mets-toi en sûreté; n'ajoute pas ta mort au désastre de la journée. » — « Lentulus, répondit tranquillement le consul, va, ne perds pas à vouloir sauver un mourant le temps de te sauver toi-même, va dire au sénat de fortifier Rome et de pourvoir à la défense de la république avant l'arrivée de l'ennemi. » — Voilà comme on meurt dans les républiques; la dernière pensée est pour l'État. Aujourd'hui, un général au lit de mort appelle son valet-de-chambre : — « La Fleur, lui dit-il, prends ce porte-feuille et va encaisser mes lettres de change. » — Autres temps, autres mœurs.

Préoccupé, et je l'avoue sans rougir, attendri par ces nobles souvenirs des antiques vertus répu-

blicaines, je faisais de bien tristes retours sur nos jours d'égoïsme, de peur et d'avarice. Appuyé contre une colonne miliaire de la voie Appia, oubliée là par le temps au bord d'une fontaine, je contemplais, avec une émotion muette, ce champ de mort où tombèrent en un seul jour tant de braves, et où le barde de Morven aurait vu tant d'ombres errer sur les nuages. L'Oïant glissait sans bruit dans son lit de sable; la plaine se déroulait silencieuse et déserte; quelques vestiges de tombeaux antiques étaient dispersés autour de moi; une paisible bergerie, qui a conservé ce nom terrible de Cannes, était là à mes pieds avec ses troupeaux bêlans; chassés, par les neiges, de leurs montagnes natales, quelques pâtres abruzzais, hommes simples et hospitaliers, m'entouraient avec étonnement : l'un s'occupait à traire une chèvre rétive pour m'en offrir le lait écumant dans la tasse de bois, un autre remuait la poussière avec sa houlette ferrée en forme de bâton augural afin d'exhumer pour moi quelque corniole antique ou quelques-uns de ces débris d'armes et de cuirasses dont cette terre est si féconde; un troisième, me prenant pour magicien et chercheur de trésors, car un trésor est enfoui dans toutes les ruines, se glissait furtivement à mon oreille, et me demandait, à voix basse, les numéros sortants de la loterie. Cette bucolique en action formait un contraste étrange avec le lieu qui en était le théâtre, et dans la naïveté de leur grosse et bonne ignorance, ces enfans de la montagne ne comprenaient rien à ma tristesse rêveuse et investigatrice.

Tout-à-coup le vent m'apporta les sons lointains d'une harpe. Était-ce quelqu'un de ces bardes mystérieux, de ces génies aériens des mythologies calédoniennes? C'étaient deux joueurs de harpe ambulants qui s'en allaient vers Barlette, en fredonnant : *Tu vedrai la sventura et Nel furor della tempesta*, airs alors nouveaux de Bellini; car en ce temps-là le jeune cygne ne faisait encore que d'essayer sa voix mélodieuse; et voilà que le jeune cygne s'est déjà tû. Où s'est-il donc envolé? Cependant les dix troubadours ambulants se perdirent dans la vaste plaine, la plaine où dort Paul-Émile, et les sons mélodieux s'évanouirent dans l'espace.

M'arrachant à la sincère hospitalité des pâtres qui voulaient me retenir pour la nuit dans la

¹ Comme Legendre, Tércntius Varro avait commencé sa carrière politique par être boucher.

Posta, c'est le nom consacré au manoir pastoral, j'allai concilier à Canose, ville semi-grecque, semi-latine, où l'on parlait les deux langues, d'où l'épibète de *Bilingues* donnée à ses habitants. Elle s'élève pyramidalement sur une colline, et de loin fait un bel effet, mais de près ce n'est qu'un amas sale et confus de mauvaises maisons et de mauvaises rues. L'église cathédrale, *Chiesa Madre*, est riche de colonnes antiques enlevées çà et là aux temples païens. Roümond, fils de Robert Guiscard, y est enseveli. On voit encore à Canose beaucoup de restes de tombeaux anciens. Un assez beau, découvert en 1817, passe pour celui de Busa, cette femme opulente et magnifique qui traita si bien les Romains après la défaite de Canues; mais c'est une supposition sans preuves, sans probabilité, un baptême tout-à-fait gratuit.

A quelques milles plus en avant dans les terres, est la petite ville de Minervino dont le nom n'a pas besoin de commentaire. Une grotte aujourd'hui consacrée à l'archange Michel, l'était jadis à Minerve; une statue mutilée trouvée là passe pour celle de la déesse.

A une demi-lieue de Canose, en descendant à l'Ofanto, on trouve un assez médiocre arc de triomphe en briques, puis on suit le fleuve sur un pont, et l'on entre dans la Capitanata, troisième et dernière province des Pouilles. A peine y a-t-on fait quelques milles, qu'on traverse un nouveau champ de bataille dont la gloire toute moderne n'atteint pas à la gloire de Cannes, mais marque pourtant dans les annales du seizième siècle; c'est Cerignola, ville chétive et insignifiante, où le duc de Nemours fut défait (1503) par Gonzalve de Cordoue, malgré l'intrépidité chevaleresque de Bayard. Cette défaite coûtâ à la France le royaume de Naples, qui passa alors tout entier dans le sceptre de ce Ferdinand, dit le Catholique, qui serait beaucoup mieux baptisé le Punique.

La Capitanata rappelle par son nom le Bas-Empire et le règne des Capitans. La nature y ressemble à celle que nous quittons : même sécheresse, même nudité, mêmes plaines sans limites. De grands troupeaux de chevaux errent en liberté au sein des pâturages. La Capitanata est le centre du *Tavolier de Pouille*. Wantant soulager et assister les Abruzzais qui sont fort pauvres, et qui manquent de terre, le roi Alphonse d'Aragon fit venir d'Espagne des moutons qu'il leur distribua, avec le droit de

les faire pâturer entre le fleuve Fortore qui borne la Pouille au nord et l'Ofanto. C'est là ce qu'on appelle le *Tavolier*. Par des décrets subséquents, ces pâturages furent affermés, et le sot, encore aujourd'hui. C'est un peu comme la *Mesta* d'Espagne.

Foggia, qui est le centre du Tavolier, est aussi la capitale de la province. C'est une ville insignifiante, Charles d'Anjou y mourut de rage au moment où il complotait la vengeance des Vêpres Siciliennes. L'empereur Frédéric II était mort dans un hameau voisin. Il y a à Foggia d'énormes dépôts de blé; on le conserve dans des fosses, comme au Maroc, et le peuple meurt de faim sur la pierre qui les scelle. O miracle de l'économie politique!

A quelques milles de Foggia on voit, au milieu d'un champ triste et nu, je ne dirai pas les mines, car il n'y en a aucune, mais le site de la ville d'Arpi, l'une des plus anciennes cités grecques de l'Italie. Fondée par Diomède à son retour de la guerre de Troie, elle fut regardée comme la capitale de l'ancienne Apulie; et son histoire, on du moins le peu qu'on en sait, se rattache aux traditions primitives de la république européenne. Il ne reste rien d'elle que quelques médailles exhumées par la charrue; mais son nom n'est pas mort, et le lieu s'appelle *Campo d'Arpi*.

Une idée fixe de voyageur me poussait par une force irrésistible à Manfredonia; peut-être parce que ce nom se trouve dans un roman d'Anne Radcliffe, qui à douze ans faisait mes délices. Je fus trompé dans mon attente : le golfe de Manfredonia n'est ni pittoresque, ni riante, bordé qu'il est de prosaïques salines et de marais pleins de buffes. C'est un site triste et monotone; et quant à la ville, ce n'est qu'une bourgade sans caractère, dominée, ou plutôt écrasée d'un lourd château. Elle n'a pour elle que d'avoir été fondée par le roi Manfred, qui lui a donné son nom. L'ancienne cité de Sipontum a laissé le sien à une petite chapelle gothique dédiée à sainte Marie de Siponto. Elle s'élève solitairement à un mille de la ville, et elle est assez riche en tombeaux et en débris antiques.

Manfredonia est au pied du Mont-Gargano, qui s'avance en promontoire dans la mer, et forme l'éperon de la botte italique. Cette montagne, isolée au bout des plaines apuliennes, comme le mont de Circé à l'extrémité des Marmes romaines, est calcaire comme lui, et

LA FORTERESSE.



ABBAYE DE SAN VITO



CHÂTEAU DE UDINE



comme lui dut former une île aux époques antérieures du globe.

Le Mont-Gargano a un pèlerinage célèbre depuis dix siècles; c'est celui de l'archange Michel, dans la ville nommée de son nom : Mont-Saint-Ange. C'est de là que les quarante pèlerins normands du onzième siècle s'élancèrent à la conquête des Deux-Siciles¹.

Le classique sanctuaire occupe le haut de la montagne. L'époque du grand pèlerinage est au mois de mai. Je le fis au mois de janvier, et par un pied de neige, ce qui m'attira une considération marquée, et me mit presque en odeur de sainteté. Venir de si loin et dans une pareille saison pour baiser les pieds du divin archange, quelle foi ardente, courageuse! Était-ce dévotion spontanée? était-ce pénitence ou repentir? venais-je expier un crime ou faire un simple acte d'adoration volontaire? Voilà les questions que s'adressaient les gens du lieu, et certes ils étaient loin du vrai; pèlerin de la nature, et non de leurs idoles, j'étais peu digne de la canonisation qu'ils me prodiguaient. Je n'en eus pas moins, malgré moi, tous les honneurs. A peine eus-je mis le pied dans la ville, que la population m'entoura, surtout les femmes. Enveloppé dans mon manteau, et tout béni de frimas comme le vieillard mythologique, je traversai la foule au milieu des *Pater* et des *Ave*. *Le Seigneur t'accompagne!* répétaient mille voix, et l'on se signait sur mon passage. Quelques-uns même s'agenouillaient comme pour implorer ma bénédiction. Plus d'une femme baisa furtivement le pan de mon manteau. Une, plus ardente que les autres, me saisit la main et la porta à ses lèvres. Elle était jeune et jolie.

Une autre, mais celle-là n'était malheureusement ni l'un ni l'autre, s'empara de moi et me conduisit dans sa maison, au grand désappointement de l'apothicaire, qui avait évidemment des vues sur le pèlerin, et qui aspirait à l'honneur d'être son hôte; mais la matrone

prit les devans. Elle m'ébergea chez elle, me débarrassa de mon manteau blanc de neige, et se mit en devoir de me laver les pieds comme la Madeleine lavait les pieds du Sauveur. Il fallut bien se laisser faire; je dus même, pour soutenir mon rôle, suivre mon hôtesse dans l'église de l'Archange. Heureusement qu'elle m'y laissa seul, ne voulant pas troubler ma prière.

La solitude me soulagea; pour moi comme pour un roi c'était la liberté. A peine honorai-je d'un regard la statue tant révérée, attribuée, par un blasphème impie, au ciseau de Michel-Ange, et qui n'est qu'un méchant ouvrage: l'archange vainqueur a la mine d'un fat, et Satan qu'il terrasse fait la grimace comme une vieille femme en colère. Le temple est une caverne naturelle, d'une obscurité sévère et mélancolique, comme celle de Sainte-Rosalie, au mont Pellegrino. On voit dans la grotte l'empreinte du pied de l'Archange, et l'on y conserve un morceau de la vraie croix donné par l'empereur Frédéric II, tout suspect qu'il fut alors d'avoir écrit le fameux livre apocryphe des *Trois Imposteurs*, et tout plongé qu'il est par Dante dans l'enfer des hérétiques.

Mais tout cela m'intéressait peu. Je profitai de ma liberté pour reprendre mon caractère naturel, et me glissant furtivement hors du sanctuaire par une porte de derrière, comme si je venais de voler le tronc, je me mis, malgré la neige, à la chasse des sites. Excepté du côté de l'Adriatique ils sont bornés. La mer lourde et immobile comme une glace ternie, réfléchissait un ciel rouge et neigeux. La neige couvrait tous les sommets, toutes les vallées, et ces scènes d'hiver étaient plus dignes de la Suisse que de l'Italie. Ce n'est pas ce qu'on va chercher au delà des Alpes.

Quand je rentrai chez mon hôtesse, elle ne douta pas, la bonne femme, que je ne revinsse directement de l'église, et que je n'eusse pris heure avec le confesseur. Je laissai croire tout ce qu'on voulut, mais le lendemain matin le faux pèlerin s'échappa de la ville sans être aperçu.

Le vent, un vrai vent des Alpes, soulevait et me fouettait au visage des tourbillons de neige qui m'aveuglaient; mais après quelques heures d'une descente rapide, je retrouvai la plaine et passai comme par enchantement du climat de la Sibérie au printemps éternel des îles de la mer du Sud.

Je me retrouvais donc dans les plaines

¹ Un poète latin du onzième siècle, Guillaume de Pouille, chantant en vers, sur la demande du pape Urbain II, les aventures des Normands et leurs conquêtes. Le pèlerinage au Gargano n'est pas oublié :

*Horum nonnulli Gargani culmine montis
Conscendere, tibi Michael Archangele voti
Debita solventes. Ibi quemdam conspicientes
More virum greco vestitum nomine Mellum, etc.*

Ce Mello est celui dont nous avons parlé à Bari. (Voir aussi la Chronique de saint Bartholomée de Carpieto et Arnolfo, *Storia di Milano*.)

d'Apulie. Le Candelaro, le plus grand fleuve de la contrée, était débordé. Il m'arriva même là une aventure assez piquante. La crue du fleuve avait mis tous les ponts sous deux pieds d'eau. Impossible de passer ce soir-là : mais où coucher ? Il n'y a de ce côté du fleuve ni villes, ni villages ; San-Severo est de l'autre côté, je me résignai donc à aller comme un véritable pèlerin demander l'hospitalité de métairie en métairie. La première était vide. La seconde était habitée par le propriétaire, vieux marquis de l'endroit, qui avait été intendant de la province, c'est-à-dire préfet, et qui, tombé en disgrâce, était alors retenu au lit par la goutte. Je ne pus le voir. Je lui exposai mon cas par écrit ; il me répondit de me aller trop poliment, que dans sa position il ne pouvait recevoir un inconnu, dont la police pourrait lui demander compte. En me présentant le papier d'une main, le facteur du marquis m'exhiba de l'autre deux rouleaux d'argent. C'était la seconde fois que j'avais l'avantage d'être pris pour mendiant. Je l'avais déjà été en Calabre ; mais cette fois-ci l'aumône était splendide. Je ris de la méprise. — « Allez dire à » votre maître, répondis-je au facteur, qu'il se » trompe ; je demandais de lui non l'aumône » mais l'hospitalité. » — Le pauvre facteur en fut tout confus. Il se fit en lui une complète révolution. Nul doute maintenant que je ne fusse un prince déguisé. Il prit son fusil et voulut absolument m'escorter jusqu'à une porte moins inhospitalière. Le prince déguisé s'en alla donc frapper à une troisième métairie, dont le maître, moins timoré, m'offrit tout ce qu'il avait, de la paille pour lit et un souper de laitage. Jamais je n'avais dormi mieux ni plus long-temps.

Le lendemain le fleuve avait décrû ; le remonant jusque sous les hauteurs d'Apricène, je le passai sur le pont, ou plutôt sur le parapet du pont de Branci, car l'eau n'avait pas tellement baissé que le pont fut découvert tout entier. Je traversai à grand-peine les prairies inondées de San-Severo, ville agricole, sans intérêt, et de là j'atteignis, à travers des boues inextricables, les hauteurs sèches de Lucérie, *Lucera*.

Lucérie est la ville la plus illustre de la Capitanata : son nom fut mêlé pendant deux mille

ans aux plus grands événements de l'histoire italienne. C'est là que le consul Papirius vengea l'affront des Fourches-Caudines. Plus tard, au temps de la dynastie Souabe, Frédéric II y transplanta de Sicile une colonie de Sarrasins qui restèrent fidèles à son successeur jusqu'au dernier moment, et quand ses sujets chrétiens étaient tous félons.

Cette colonie d'infidèles fut un des griefs dont s'arma le pape pour légitimer l'acharnement des persécutions dont il frappa la noble et infatigable dynastie Souabe. Entrant dans des passions qui étaient du temps et qui de plus servaient ses plans d'ambition, Charles d'Anjou, l'usurpateur, avait baptisé Manfred le *Soudan de Lucérie*.

Les modernes habitants de Lucérie, race incivilisée et mal dressée, n'ont certes pas hérité de leurs ancêtres Maures l'hospitalité. La cathédrale est la plus belle église de la province ; elle est enrichie comme celles de Canose et de Siponte des dépouilles de marbre du paganisme. Elle est du temps des Angevins. Le château Souabe anime le paysage de ses vastes ruines.

Je passai ensuite à Troia, petite ville antique, bâtie en amphithéâtre presque au pied d'une énorme montagne, dite de Sidon, qui sert de limite à trois provinces : le Samnium, la Principauté ultérieure, et la Capitanata. Troia est encore un champ de bataille. Le duc d'Anjou Jean y fut battu par le roi Ferdinand I^{er}, en 1463, et cette défaite consumma sans retour la ruine du parti angevin, dans les Deux-Siciles. Un fait remarquable c'est la part qu'eut dans la victoire le fameux Scanderbeg : il avait amené en personne ses auxiliaires albanais au roi Ferdinand, et reçut en récompense plusieurs places de Pouille : Trani entr'autres et les villes du Mont-Gargano.

De Troia, où il n'y a rien à voir, j'allai chercher la grande route, et sans autre rencontre que celle d'un vieux loup qui chassait un mouton sur les flancs du mont Calvello, je m'enfonçai dans le val de Bovino qui forme la limite des Pouilles, et qui est la clé de Naples de ce côté, comme les défilés d'Itri le sont du côté du nord.

CHARLES DIDIER.

Piano di Cinque Miglia. — Vallée de Sulmone. — Ovide. — Gorge Tremblante. — Maielle. — Vallée de l'Enfer. — Marines. — Vasto. — Atri. — Singulier privilège de l'évêque de Teramo. — Cecco d'Ascoli, architecte et astrologue. — Le Grand-Rocher d'Italie. — Pietra-Camela. — Aborigènes. — Ascension du Grand-Rocher. — Aquila. — Défaite de Braccio. — Couronnement de l'ermite Pierre de Morrone. — Beaux-arts. — Archives de la famille Torres. — Deux lettres du Tasse. — Monuments funéraires. — Origines italiennes. — Panthéon des Abruzzes.

L'Abruzzi termine le royaume de Naples au nord comme la Calabre le termine au midi ; de même qu'il y a trois Calabres, il y a trois Abruzzes : l'Abruzzi citérieure et les deux Abruzzes ultérieures ; on voit que les dénominations mêmes sont identiques. L'Abruzzi est un pays de montagnes comme la Calabre, mais moins boisé, moins fertile, ce qui en rend les habitans plus industrieux, plus laborieux, plus tenaces. Peut-être l'Abruzzi est-il doué d'un coup d'œil moins prompt, d'un tempérament moins vif que le Calabrais ; mais il a plus de constance et un génie naturel incontestable. Le sentiment moral est chez lui plus fort, et il est hospitalier jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice.

L'entrée de l'Abruzzi, en venant de Naples, a une singulière ressemblance avec l'entrée de la Calabre. Le plateau dit de Cinq Milles, *Piano di Cinque Miglia*, quoique moins sauvage, moins terrible, n'en rappelle pas moins d'une manière frappante le Campo-Tanèse : même stérilité, même solitude, même silence, même entassement de montagnes. Comme le Campo-Tanèse donne accès à la vallée du Cratis, ainsi le plateau de Cinq Milles donne accès à la vallée de Sulmone ; c'est la même disposition physique : mais quelle différence entre les deux vallées ! Autant le vallon du Cratis est monotone, triste, désert ; autant celui de Sulmone est varié, riant, peuplé. Avec quel charme l'œil fatigué de l'aridité des montagnes se repose sur la verdure tendre et fraîche des peupliers qui ombragent la plaine et des prairies qui la tapissent !

L'austère nudité du vestibule ne promettait pas un temple si délicieusement décoré.

Un ruisseau, le Gizio d'Ovide, traverse la vallée de Sulmone tout entière. Elle est fermée du côté de l'Adriatique par la Maielle, la plus haute montagne de l'Apennin après le Grand-Rocher d'Italie, *Gran Sasso d'Italia*, et le Grand-Rocher lui-même la clôt au nord. Comme je descendais les hauteurs de Pettorano, vieux château ruiné, tout verdoyant de lierre, les rossignols chantaient dans les peupliers ; tantôt brisés en cascades d'écume, tantôt invisibles sous les massifs de chèvre-feuille et d'églantiers en fleur, les

millie fontaines dont le Gizio s'alimente répandaient dans l'air une fraîcheur déjà précieuse. C'était au mois de mai ; le soleil couchant frappait des plus riches teintes les âpres flancs de la Maielle, et le Grand-Rocher nageait dans une mer d'or.

La ville de Sulmone, où je ne me pressai pas d'entrer, tant la campagne était alors séduisante, est la patrie d'Ovide. C'est bien là que devait naître le poète de l'amour et de la nature : il existe entre les grands hommes et leur berceau je ne sais quel accord préétabli, quelle harmonie mystérieuse qui les rend pour ainsi dire inséparables. Le lieu explique l'homme, l'homme à son tour explique le lieu, et l'on comprend mieux l'un par l'autre. C'est ainsi qu'à la vue du lac de Genève, on sent que Rousseau devait naître là ; oui, Rousseau devait naître à Genève, Dante à Florence, Tasse à Sorrente, Ovide à Sulmone.

Sauf le souvenir de son poète, Sulmone a peu d'intérêt. Un aqueduc du temps de la reine Jeanne, aujourd'hui hors d'emploi et tout chargé de ronces pendantes, traverse la ville et en est l'ornement le plus pittoresque. A deux milles et dans un site mélancolique, de toutes parts fermé par les montagnes, est la première abbaye des Célestins : elle fut fondée par ce Pierre de Morrone, dont on voit l'ermitage plus haut au flanc de la montagne qui lui a donné son nom, et qui, tiré de sa grotte d'anachorète pour être mis au trône de saint Pierre,

.... Fece per viltate il gran rifiuto.

La vasio et riche abbaye est convertie en une pauvre maison de charité. Tout près, est un fragment de mur réticulaire baptisé du nom de *Poderi di Ovidio* ; et non loin coule une fontaine, *Fonte d'Amore*, où le poète enfant vint peut-être chanter ses premiers soupirs.

A Vénose nous avons vu la statue d'un benédicte érigée en statue d'Horace ; à Sulmone, Ovide est un recollet. Une remarque à faire sur ces singulières métamorphoses, c'est que le moyen âge avait une telle foi dans l'éternité de ses institutions, de ses coutumes, de ses moindres usages, qu'il ne pouvait concevoir qu'ils n'eussent pas toujours régné, et que le monde

eût été une fois autre qu'il ne le voyait. C'est ce sentiment qui leur faisait donner aux anciens les costumes modernes. J'ai vu un manuscrit de Saluste (1) où le sénat de Rome et Ciceron lui-même sont représentés comme autant de moines réunis au chapitre. J'en ai vu un autre (2) où le sublime meurtrier Virginius est équipé en chevalier et la victime en châtelaine. Après cela peut-on s'étonner qu'Horace et qu'Ovide, qui, certes, étaient de grands clercs, aient été affublés par le moyen âge de la robe monacale?

Le patriotisme des Sulmonais ne s'est pas borné là ; il montre sinon la maison d'Ovide, du moins le site qu'elle occupait, et j'eus l'honneur de loger sous le toit qui a remplacé le toit du poète.

A quelque distance de Sulmone et plus haut dans la vallée, est le village de Pentina, l'ancienne Corfinium, qui fut le centre de la guerresociale, et qui, par cette raison, avait reçu des alliés le nom d'Italique : avec ses prêtres, son sénat, ses consuls, c'était une véritable doublure de Rome, une Rome en miniature. On la croit la patrie d'un autre poète, Silius Italicus (3).

Plus haut, le fleuve Aterno, vulgairement dit Pescara, torrent rapide et turbulent, a creusé une gorge étroite que ses flots tourmentés remplissent de bruit et d'éclat. Le lieu est si sauvage, que le peuple, toujours poète dans ses baptêmes, l'a nommé la Gorge Tremblante, *Gola Tremante*.

Ceux qui aiment la nature dans ses horreurs plus que dans ses aménités n'ont qu'à gravir la Maielle : c'est là qu'elle est formidable ; c'est là qu'elle porte à l'homme le défi de la dompter. Des vallées que l'œil s'effraie à sonder, d'immensurables précipices, tels que la Calahre et le Pollino lui-même n'en ont pas de pareils, y rappellent ces époques inconnues mais visibles, où les eaux du ciel, reines du globe, le crevasaient, le déchiraient en tous sens, y creusaient en passant de gigantesques sillons avec la même aisance que la charrue trace un guéret. Ces insondables abîmes, dont l'un même s'appelle Val sans fond, *Vallone sfondo*, sont parfois tapissés de forêts, magnifiques draperies jetées par la na-

ture sur ses propres ruines. D'autres fois le rocher tombe à pic dans une nudité primitive, et le spectacle est alors plus sombre, plus sauvage.

L'une de ces vallées est terrible entre toutes les autres ; c'est la Vallée de l'Enfer, *Vallone dell' Inferno* : le nom seul indique assez les émotions dont sa vue agite le pâtre. Il n'en parle que comme d'un lieu funeste : son imagination frappe la peuple d'êtres surnaturels, en fait le théâtre de scènes sataniques. Celui à qui je m'adressai pour m'y conduire refusa ; ma demande même éveilla en lui des soupçons que justifiait du reste mon isolement au milieu de ces solitudes. S'aventure-t-on ainsi seul sur ces hautes cimes ? Si l'on est un chercheur de trésors, qu'on aille seul à la découverte : si l'on est un hôte du sabbat, qu'on s'adresse à Satan. Voilà bien certainement les pensées qui avaient ému le pâtre en me voyant poindre à l'horizon comme une apparition de mauvais augure. Et quant à la Vallée de l'Enfer, elle était, disait-il, par-delà la neige et les nuages, par-delà vingt cimes inaccessibles : disant cela, il me montrait du doigt la montagne, et son œil moitié effrayé, moitié railleur, semblait me dire : Essaie, et tu verras. Je n'essayai point ; ce refus obstiné m'exposait à aller mourir de faim ou de froid dans la neige et dans les rochers ; je ne tentai pas l'aventure. Quant au pâtre, il rajusta à sa ceinture de cuir sa hache qu'il en avait tirée par précaution, il secoua son habit de peau, et s'asseyant sous un hêtre au milieu de ses chèvres, il se mit à jouer de la flûte, comme s'il eût voulu conjurer par la musique les images superstitieuses que le malencontreux voyageur avait évoquées devant lui.

Du Mont-Amer, *Monte-Amaro*, point culminant de la Maielle, la vue est immense. On a sous ses pieds, d'un côté les crêtes sombres et boisées du Morrone, un dédale infini de vallées, de montagnes, de précipices ; de l'autre, les marines avec leurs bois d'oliviers, leurs villages blancs, la mer Adriatique tout entière, et par-delà les côtes bleuâtres de la Dalmatie. Vu de ce point, le mont Gargano paraît une colline, presque une plaine. Le Rocher d'Italie cachait sa tête sous une couronne de nuages.

Après une journée entière passée sur ces sommets aériens, je descendis aux marines. Du Vasto aux limites de l'État romain je les parcourus dans toute leur étendue ; elles forment une ligne de soixante à quatre-vingts milles, dont le centre lieu est occupé par l'ancienne forteresse de Pes-

(1) Dans la bibliothèque de Genève.

(2) Dans le couvent de S. Miguel de los Reyes, à Valence.

(3) Je sais qu'on le fait naître généralement en Espagne dans la ville andalouse d'Italia ; mais s'il était né là, son surnom ne serait pas *Italicus*, mais *Italicensis*, comme le prouvent toutes les inscriptions d'Italia rassemblées dans l'Alcazar de Séville.

tara, élevée presque à l'embouchure de la rivière de son nom. Elle joua dans les guerres d'Italie un rôle important : c'est un lieu déchu ; ce n'est plus qu'une caserne. Les quatre ou cinq mille soldats qui y sont cantonnés semblent là pour garder la solitude de ces longues rues désertes où l'herbe croît, de ces lagunes fiévreuses qui attristent la campagne et infectent l'air. Toutefois c'est un lieu romanesque, et l'on aime à faire retentir du bruit de ses pas le silence des places vides, l'écho des maisons vides comme les places.

Francavilla et Ortona sont deux petites villes voisines séparées par le fleuve Fore : l'une, Ortona, est vive et riante comme une ville de Pouille ; l'autre, Francavilla, est noire, triste, mais admirablement située pour le paysage.

Le Vasto, qui est beaucoup plus au midi, est tout-à-fait une ville pouillaise ; c'est la même architecture, les mêmes maisons blanches, les mêmes rues aérées. Le Vasto est la plus grande ville maritime de l'Abruzzi : c'est l'ancienne Histonium, la patrie du poète lauréat M. Bæbius. On y a déterré beaucoup de médailles, de vases, et, entre autres choses précieuses, un vaste drap d'amante qui servit long-temps à nettoyer un four. Le site du Vasto est délicieux, ses campagnes d'une aménité ravissante. Quoique l'olivier y domine, quelques pins, quelques eprés, et il n'en faut pas beaucoup pour animer le paysage, semblent jetés artistement çà et là tout exprès pour couper la monotonie des olivets ; des casins gracieux couvrent le flanc des collines ; de petits ravins plantés de cerisiers reçoivent les eaux des montagnes, et l'Adriatique embellit tout cela de ses flots bleus et limpides. C'est le marquis del Vasto, appelé par les historiens français le marquis du Guast, qui eut l'honneur de faire François I^{er} prisonnier à la bataille de Pavie, et l'on montre encore la selle qu'il montait.

Lanciano est une autre ville des marines, un peu plus avant dans les terres ; je n'y ai rien remarqué qu'un site pittoresque, et une somptueuse église bâtie sur un triple pont romain : singulier piédestal pour un temple chrétien ! Ce pont, du temps de Dioclétien, est jeté sur une ravine étroite, et l'église est bâtie en l'honneur d'une madone dont l'image se trouve là. L'ensemble est grandiose et d'un effet singulier ; le pont est de brique et percé dans toute sa longueur, comme celui de Bordeaux, d'une galerie intérieure. A propos de la madone, il ne faut pas négliger de citer une autre église bâtie à quelques milles de

la ville, et dont le nom bizarre, *San-Giovanni-a-Venere*, Saint-Jean-à-Vénus, rappelle un peu profanement la divinité mondaine que le saint du désert a détrônée : c'était un temple de Vénus Conciliatrice.

Quant à Chieti, capitale de la province de l'Abruzzi intérieure, c'est une ville sans aucun intérêt : une fois qu'on est dedans, on n'a rien de mieux à faire qu'à en sortir ; c'est ce que je fis dans le plus court délai.

La Pescara passée, et on se rappelle que c'est en la passant que périt le fameux condottier Sforza, on entre dans la première Abruzzi ultérieure : c'est la moins intéressante des trois. Sol ingrat, monotones vallées, collines d'argile, torrens sans eau ; l'intérieur vers les montagnes n'est presque qu'un grand pâturage ; les marines sont marécageuses et dénuées, excepté du côté du Tronto, où les oliviers abondent.

De Chieti à Teramo, il n'y a pas un lieu à citer, ni Civita di Penne, l'ancienne capitale des Vestini, ni le fort Loreto, pris d'assaut et reconquis par Piccinino. Cependant il ne faut pas omettre l'antique Atri, Hatria, patrie ou lieu d'origine de l'empereur Adrien ; c'est une des villes primitives de l'Italie, et c'est elle qui a baptisé le golfe Adriatique. Elle est juchée sur la crête d'une colline sèche, aride, à quelques milles de la côte ; elle n'a rien conservé de son ancien lustre. C'est une bourgade campagnarde comme ses voisines ; mais on y déterre parfois des choses précieuses. Ses as sont classés au rang des monnaies les plus rares et les plus instructives de l'ancienne Italie ; ils sont gros, massifs, grossièrement fondus, et portent pour effigie Vénus sortant d'une coquille, et pour légende les trois lettres HAT, abréviation d'Hatria (1).

Un autre détail curieux du pays est la petite colonie albanaise de Villabassada, qui a conservé le rite grec ; elle est près de Civita di Penne.

Je n'ai rien eu à dire de Chieti ; je n'ai rien à dire non plus de Teramo (*Interamnium*), sinon que c'est le chef-lieu de la province, comme elle le fut anciennement des Prentini, et que son évêque a le droit de célébrer la messe le casque en tête et l'épée au poing. Ce privilège, qui remonte aux croisades, d'autres disent aux Normands, est soigneusement consacré dans une mauvaise croûte de la sacristie.

(1) Une colonie de Siciliens s'établit à Atri sous le vieux Denys, et Philistos s'y retira et y composa une partie de son histoire, comme Hérodote à Thurium.

Teramo est la patrie d'un fameux architecte du moyen âge, brûlé à Florence comme astrologue, Francesco Stabili, connu sous le nom de Cecco Aprutino, et plus communément Cecco d'Ascoli, parce qu'il vécut long-temps dans cette dernière ville; il y a même laissé un monument de son génie d'artiste : c'est un pont hardi sur le fleuve Castellano. Le peuple l'appelle le Pont du Diable, *Ponte del Diavolo*. Voici ce que je trouve dans un manuscrit italien du quatorzième siècle, sur l'auteur de ce chef-d'œuvre d'architecture : « Mastro Cecco d'Ascoli, isperto nella « detta arte dell' astrologia in parte volle en- « trare tanto adentro, che infine dallo inquisi- « tore di Toscana in Firenze sotto la signoria del « duca di Calavria figliuolo, che fu del re « Uberto di Puglia, fu arso il corpo e le scrit- « ture sue, e ciò fu nel 1328. »

Pauvre humanité! toujours aveugle et féroce par ignorance!

Rien ne nous captivant dans ces tristes villages, que la vanité décore du nom de villes, hâtons-nous d'en sortir, regagnons les hautes cimes; on y respire plus à l'aise; l'air ni la lumière n'y sont mesurés par la cupidité; le spectacle des plaies humaines n'y afflige pas la vue; on échappe là, du moins pour un temps, à la tyrannie des lois sociales; on rentre en possession de tout son être, on y vit d'une vie libre, on s'y retrempe dans le commerce intime et direct de l'auteur des choses; et sorti de ces sources éthérées, on redescend parmi les hommes plus fort et meilleur. Quand Moïse voulait se recueillir et se fortifier, il n'allait pas errer parmi les tentes d'Israel, il gravissait seul le mont Sinai.

Nous, qui ne sommes pas des Moïses, et qui ne sommes pas en Judée, nous allons graver le Grand-Rocher d'Italie.

Le Grand-Rocher se nomme aussi *Monte-Corno*, Mont-Corne, peut-être parce qu'il s'élève au ciel comme une corne droite et aiguë. La similitude n'est pas très-noble, mais elle est appropriée à la terre classique des pasteurs et des troupeaux. A quoi voulez-vous qu'un pâtre compare les accidents de la nature, sinon aux objets qu'il a tout le jour sous les yeux? Le Grand-Rocher, ou le Mont-Corne, comme on voudra l'appeler, est un immense bloc de pierre sans végétation et d'une désespérante nudité. Sa forme est celle d'une pyramide tronquée; il ressemble un peu à l'aiguille du Dru qui domine la mer de glace de Chamouni; seulement il est moins effilé. Sa hauteur

au-dessus de la mer est de près de douze mille palmes napolitains : on voit qu'il atteint presque les hautes crêtes des Alpes; mais il est calcaire comme toute la chaîne. Brocchi a bien cru remarquer quelques portions dites primitives, et Orsini des bancs de gneiss; mais ce sont là des exceptions, et la physionomie générale n'en est pas moins celle des montagnes secondaires.

Si, vu de loin, le Grand-Rocher est aride, nu, décharné, son abord du côté de Teramo est loin d'être aussi formidable. C'est de ce côté-là une profusion de verdure, une splendeur de végétation qui surpasse de beaucoup la vallée de Sulmona. Le fleuve Mavone serpente en gracieux méandres à travers les prairies; des bosquets de chênes et de peupliers penchent sur l'eau courante et limpide leur chevelure ondoïyante; le genêt parfume l'air, et mêlée au cliquetis argentin des cascates, la flûte des pasteurs rivalise avec les rossignols et les loriots. C'est au sein de ce champêtre élysée et au pied même du Grand-Rocher qu'est situé le charmant village d'Isola.

Tombé en cascade des flancs de la montagne, le Ruzzo le traverse en bondissant et va se perdre à travers le jasmin, le chèvrefeuille et les uoyers. Au-dessus du village et à l'extrême pointe d'une colline en pain de sucre, est le hameau ruiné de Paléarea, qui, durant sa vie, jouissait d'immunités considérables, pour avoir donné naissance au patron de Teramo san Berardo, des comtes de Paléarea. Plus haut encore, au-dessus de la source de Ruzzo, est l'église de Sainte-Colombe, perdue au sein des bois : c'est l'humble sanctuaire des bûcherons.

Comme la Maïelle, le Grand-Rocher a son Val d'Enfer, *Scosa dell' Inferno*; le nom seul vaut une description. Il est inutile de dire qu'ici, comme à la Maïelle, des histoires de trésors et de sorciers enflamment l'imagination oisive des pasteurs. C'est une race d'hommes superstitieuse; elle l'est partout : journalier témoin des grandes scènes de la nature, l'homme des montagnes s'exalte dans la solitude; son ignorance cherche la loi des choses; elle se crée un monde à part, et frappée elle aussi des merveilles qu'elle ne comprend pas, elle déchiffre à sa manière le mot de la grande énigme de la création. Tel est le pâtre de l'Abruzzi. S'il erre souvent et se perd dans les chimères, que les savans d'académie ne dédaignent pas trop ses rêves et ses hypothèses; car c'est à ces hypothèses, à ces rêveries mystiques des antiques pasteurs de la Chaldée que le monde

doit la science des astres. Qui sait si, instrument providentiel, le berger des Abruzzes n'est pas lui aussi, sans le savoir, à la recherche de quelque science nouvelle? Quand la pensée divine médite l'accomplissement de quelque grande œuvre, elle use de petits moyens; car le labeur et l'effort ne conviennent qu'à la faiblesse humaine. Ce n'est pas sur les trônes, ce n'est pas dans les académies que Dieu prend ses révélateurs: c'est dans une éreche, c'est dans une étable, et ce sont des pâtres qu'il charge du soin glorieux d'annoncer les premiers au monde sa pensée et son œuvre.

Le dernier lieu habité, en quittant l'Isola, est Fano-a-Corno, affreux hameau, dont toutes les femmes ont le goitre. Il doit son nom à un ancien temple des dieux Faunes, dont le christianisme avait fait un couvent d'ermites camaldules. Le cours des temps a supprimé le cloître chrétien comme le temple païen. Mais ce n'est pas de ce côté-là que le Gran-Sasso est directement accessible; il faut le tourner et aller passer à Pietra-Cimmeria, dont on a fait Pietra-Camela. C'est par-là seulement qu'il est abordable, et que l'ascension en est possible.

Pietra-Cimmeria, dont le nom rappelle les Cimmériens, premiers habitants de ces terribles contrées, est un hameau plus affreux encore que Fano-a-Corno. C'est le lieu habité le plus élevé, non-seulement de la province et du royaume, mais de l'Italie tout entière. Plus horrible encore est Roseto, dont les habitants, inexorablement chassés de chez eux par l'hiver, descendent dans la Campagne de Rome pour y chercher leur pain. Fano-Adriano est un autre village, mais moins maltraité par la nature; il est assis au milieu d'une petite plaine presque riante et bien inattendue au milieu de ces précipices et de ces vallées de pierre.

Tous ces lieux servirent autrefois de retraite aux aborigènes. Rebelles à la civilisation guerrière et quelque peu brutale des Romains, comme les Siciliens de Sicile le furent à la civilisation grecque, les aborigènes fuyaient dans les forêts et cédèrent le sol ponce à ponce aux conquérants. Chassés de cime en cime, ils arrivèrent, luttant toujours, jamais vaincus, sur ces derniers confins du globe. Là, la terre leur manquant, ils disputèrent aux chamois et aux ours leurs retraites jusqu'alors respectées, et s'établirent sur ces inaccessibles sommets. Les Romains ne paraissent pas les avoir poursuivis dans ce dernier asile: ils firent mieux, ils laissèrent cette race indomptable aux prises avec une

nature plus puissante qu'eux pour la dompter; ils se contentèrent d'élever, pour les tonir en bride, un fort dont les ruines sont encore visibles près du fleuve Vomano, sur le plateau de Saint-Martin, *Piano di San-Martino* (1).

Il y aurait bien d'autres lieux à citer, si l'on voulait les nommer tous: il y aurait la république microscopique de Senarica; il y aurait surtout le château voisin de Montorio, place d'armes des bandits abruzzais dans les quatorzième et seizième siècles; protégés par le duc d'Atri et les deux marquis della Valle et del Vasto, ces bandits, qui n'étaient peut-être que des partisans, jouent un singulier rôle dans les annales napolitaines. L'avocat Giannone, qui a écrit l'histoire de sa patrie plus en juriconsulte qu'en politique, a négligé de nous donner sur ces étranges milices des renseignements qu'il n'a pas même recherchés; il ne parle d'elles qu'à la volée; il nous dit en passant que celles du seizième siècle donnèrent assez d'inquiétudes et prirent assez d'importance pour que le marquis del Carpio, alors vice-roi d'Espagne à Naples, envoyât contre eux une armée en règle, sous les ordres de son propre fils. Les factieux furent défaits; mais le vice-roi paya cher sa victoire: son fils fut tué dans le combat. Montorio a de plus donné à l'Église un pape qui porta les passions sanglantes de l'inquisition sur le trône évangélique de saint Pierre: ce pape est Paul IV; il était dominicain, et avait été grand-inquisiteur de la chrétienté; c'est lui qui fulmina la fameuse bulle *In cœna Domini*, et c'est la dureté intempestive de ce moine qui acheva de détacher l'Angleterre du saint-siège.

Mais il est temps de revenir à la montagne dont toutes ces excursions nous éloignent. L'ascension en est rude et longue: d'abord on traverse un grand bois de hêtres, qui la ceint jusqu'à mi-côte d'une écharpe de verdure. Le bois passé, on découvre encore çà et là quelques maigres arbustes tourmentés par les orages, puis quelques herbes plus maigres encore; puis la végétation cesse tout-à-fait, et l'on ne trouve plus que le lichen d'Islande, qui végète sur la pierre nue et se complait sur les plus froides cimes. Le pic final, celui qui forme comme le couronnement de la chaîne, est flanqué de vallées d'une désolante aridité. Abritées des vents, elles ont de la neige à peu près toute l'année; l'une même, où la neige est plus abondante et plus persistante, se nomme

(1) Voir l'ouvrage de Brunetti sur les monuments de l'Abruzzo.

le Glaieir des Pasteurs, *Ghiacciaio dei Pecorai*. Ces enfoncements font paraître plus raide et plus hardie l'aiguille culminante, ou, comme disent les bergers, la Corne du Grand-Rocher.

Jusqu'ici nous n'avons pas quitté ce que l'on pourrait appeler le piedestal de la colonne : c'est la colonne maintenant qu'il s'agit de gravir, et l'entreprise n'est pas facile, car la montée est presque à pic ; à mesure qu'on s'élève, elle devient plus escarpée et plus rude. On marche sur le roc vif, et des cailloux roulés, brisés par les eaux, embarrassent la marche et font broucher à chaque pas ; mais une fois au faite, on est payé de ses fatigues ; l'horizon est sans bornes, et l'on saisit d'un regard les trois Abruzzes, depuis les montagnes de Rome jusqu'à la mer Adriatique, qu'on embrasse elle-même tout entière. Je ne parle pas des villes, des villages, des rivières qu'on voit blanchir à ses pieds : on domine de si haut tous ces objets terrestres, qu'on ne les distingue que confusément. Une ville, c'est un point blanc ; une rivière, un fil d'argent ; et quant aux vallées, quant aux collines, on ne les discerne pas les unes des autres, elles sont confondues dans l'apparence d'une plaine parfaite. Ce ne sont donc pas les détails qui frappent dans ce panorama gigantesque : c'est la grandeur de l'ensemble. L'œil ni l'esprit ne se posent sur aucun point de l'espace en particulier ; ils les effleurent tous, et vaguent à l'aventure de la terre au ciel et du ciel à la terre. De là ce sentiment presque instinctif de l'infini qu'éveillent toujours en nous les grandes vues de montagnes ; de là cette tristesse sourde qui nous surprend là malgré nous : c'est trop d'espace pour une vue bornée ; c'est trop de sensations pour une nature finie. L'homme sent trop ses limites ; l'équilibre est rompu entre lui et le monde extérieur, ou, comme dirait la métaphysique allemande, le sujet est dominé, écrasé par l'objet. C'est là, si je ne me trompe, la cause de cette mélancolie involontaire que tout le monde éprouve sur les montagnes, et dont les montagnards eux-mêmes ne se défait jamais.

Un sentiment d'un autre ordre s'empare de vous sur le Grand-Rocher : c'est l'orgueil. On aime à se sentir si haut ; on se dit avec une satisfaction un peu puérile, je l'avoue, mais presque involontaire : En ce moment je suis l'homme le plus élevé qu'il y ait en Italie ! Et cette lutte avec l'aigle, roi du ciel, flatte le terrestre habitant des plaines. Le Grand-Rocher est en effet la cime culminante de l'Apennin ; il en est de plus comme

le noyau ; il occupe le point central de la chaîne ; également éloigné du phare de Messine où est le pied de l'Apennin, et du golfe de Gènes où en est la tête, le Grand-Rocher est à l'Italie ce que Delphes est à la Grèce ; et le petit lac de Cutilio, qui bleuit au pied, est regardé comme l'ombilic de la Péninsule.

Si, au lieu d'être accueilli par un ciel calme et serein sur le Grand-Rocher, vous y trouvez l'ouragan, malheur à vous ! Les tourmentes de ces parages sont effroyables. Le vent, engouffré dans les fissures du roc et dans les grottes dont il est percé, s'en échappe en hurlements féroces ; et telle est sa violence qu'il ne faut rien moins que la masse indestructible du géant pour résister à sa furie. La pluie se précipite en cataractes mugissantes, comme les eaux du déluge dans le tableau du Poussin ; creusant la pierre, elle entraîne dans les vallées jusqu'au dernier brin d'herbe, jusqu'à la dernière trace de terre végétale. C'est là ce qui explique la désespérante nudité des régions supérieures du Mont-Corne. La nature se refuse là à toute végétation ; elle repousse obstinément l'homme de cet empire des orages et de l'éternelle stérilité ; elle veut régner là solitaire. Les tempêtes sont ses jeux, le désordre des éléments ses plus belles fêtes. Laissons donc sur son trône de pierre cette reine jalouse du désert ; et abreuvés d'air, de lumière et de vie, redescendons dans la plaine.

Le Grand-Rocher franchi, nous entrons dans la seconde Abruzzi ultérieure, dans la province de l'Aquila. Au pied de l'aiguille pyramidale commence une longue suite de pâturages dont l'herbe touffue repose et cède mollement à la pression du pied. Mais adieu les grands horizons ! de tous côtés la vue est bornée par les monts nus et hérissés de rochers comme la cime principale. La vue de ces loqs pâturages encaissés est triste et monotone. Quelques troupeaux de jumeaux et de poulains y paissent sans autre gardiens que les chiens ; pas un arbre, pas un toit ; de temps en temps seulement un étang d'eau stagnante, plein de grenouilles et de sangues. A peine a-t-on de loin en loin quelques échappées derrière soi sur la Maielle, devant soi sur la vallée de l'Aquila. Puis le rideau tombe bientôt, et l'on ne voit plus rien, rien que les rochers nus, déchirés par les eaux ; le sentier devient même très-irrégulier. Enfin, après je ne sais combien d'heures de solitude et de stérilité, un maigre champ de blé annonce un village. Une fontaine, quelques chênes, de

grands et beaux noyers reposent la vue et offrent au voyageur la fraîcheur, ceux-ci de leur ombre, celle-là de ses eaux.

Fileto, le premier hameau qu'on rencontre, rappelle, par sa misère et son abandon, les villages du revers opposé. Paganico, qui vient ensuite, est plus riant; c'est un riche et assez beau village, situé au débouché d'une étroite gorge qui s'enfonce dans l'Apennin. On y recueille le safran, et il y a des forêts d'amandiers. Une allée presque continuelle de peupliers, de saules et d'aeriers conduit de là à la cité d'Aquila.

Aquila est la plus belle ville d'Abruzzi, et la seule du royaume où l'on remarque quelque mouvement d'art. Aussi bien appartient-elle plus à la civilisation romaine qu'à la civilisation napolitaine; on l'appelle même la petite Rome, et l'on y parle un italien beaucoup plus pur qu'en aucun lieu des Deux-Siècles. Ce n'est pas une ville antique; elle ne remonte qu'au treizième siècle. C'est l'empereur Frédéric II qui en est le fondateur; elle porte pour armoirie un aigle, et pour devise *Libertas Aquilensis*; elle joua un rôle dans tous les débats du moyen âge. Un de ses bourgeois, messire Lallo, s'en était emparé en 1355, et la gouverna quelque temps en prince absolu. Louis de Tarente ne trouva pas d'autre moyen de se débarrasser de lui qu'en le faisant assassiner par son frère, l'empereur titulaire de Constantinople.

C'est sous les murs d'Aquila que fut défait (1424) le fameux condottier Braccio di Montone, par son rival le condottier Caldora d'Isernia. Les deux autres grands capitaines du quinzième siècle, François Sforza et Jacques Piccinino, assistaient à cette mémorable bataille. C'était le premier affront qu'essuyait Braccio l'invincible. On dit que ce hardi partisan, qui avait élevé les yeux jusqu'au trône de Jeanne, fut si profondément indigné de cette infidélité de la fortune, que pris et blessé dans le combat, il se renferma dans un silence de fer, et qu'il ne prononça pas une seule parole jusqu'à sa mort: il mourut à Aquila des suites de ses blessures.

C'est à Aquila encore que fut couronné pape ce fameux Célestin dont nous avons vu l'ermitage au flanc de Morrone. Ce fut un des plus grands évènements du siècle; le roi de Naples, le roi de Hongrie et deux cent mille étrangers accourus de tous les points de l'Italie, assistèrent à la cérémonie. Arraché malgré lui de sa grotte obscure, pour être livré en proie à toutes ces splendeurs mondaines, le pauvre anachorète fit

son entrée triomphale sur un âne. L'événement est retracé dans un tableau du peintre flamand Ruthen, que l'on conserve dans l'église de San-Pietro.

Aquila est la patrie du fameux chroniqueur Léon d'Ostie; son vrai nom était Maricano.

Toute déchue qu'elle est, puisque, capable de soixante à soixante-dix mille habitants, elle en est réduite à huit à neuf mille tout au plus, la cité de Frédéric a conservé quelque chose d'une capitale. Sans parler de son grand château entrepris par Charles V et non terminé, elle a de belles rues, de beaux palais, un air d'aisance et les apparences d'une civilisation qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans ces montagnes. Toutefois ses dehors sont menteurs; Aquila n'est qu'une ville ruinée, sans commerce, sans industrie d'aucun genre; le mouvement intellectuel y est tout-à-fait enrayé, excepté, chose bizarre! chez les capucins. Les bons pères se tiennent au courant de la science, surtout de la philosophie, et se procurent à grands frais, et non sans péril, les ouvrages les plus modernes.

Aquila possède quelques morceaux d'art et quelques collections précieuses; je ne citerai qu'un fort beau portrait de l'Arioste peint par Titien, qui appartient à M. le marquis Dragonetti, et les archives de la famille Torres, lesquelles renferment des lettres de Charles-Quint, Philippe II, Bentivoglio, le cardinal de Richelieu, le Tasse (1), etc.

Aquila possède aussi quelques bons monuments de la renaissance. Le meilleur à mon gré est le tombeau de San-Bernardino, ouvrage d'un ar-

(1) Deux des lettres du Tasse m'ont paru si touchantes, que je ne résiste pas à la tentation de les citer; elles sont autographes et inédites en France. La première est adressée à l'archevêque de Montréal, Ludovic de Torres, depuis cardinal. Je les ai copiées toutes deux sur l'original, et je respecte scrupuleusement l'orthographe et les abréviations du poète.

M.¹⁰ III.¹⁰⁰ e R¹⁰⁰ Mousig.⁷⁰

Se le mie lettere potessero esser a V. S. R¹⁰⁰ men noiose della mia presentia o de le visite non mi sarebbe troppo grave l'occupat¹⁰⁰ de lo scrivere. Bench'io sia tanto nemico de la fatica quanto debolo a sostenerla: ma temo d'apportarle noia all'uno, e nell'altro modo. Però sarò breve. Raccomando a V. S. l'inchina, ch'io scrivo al Costantino il quale potrebbe esser il suo segretario, non dee portar invidia a la fortuna di coloro che sanno i secreti de'Re e degli imperatori tanto è il merito de V. S. tanta la prudenza nel tacere e nel parlare, tanta è la gratia di lasciare sodisfatti quelli anchora che sono esclusi de la sua domestichezza. Ma io non so in qual numero mi sia. Sono nondimeno in quel de'suoi affettionati, che desidero la sua esalt¹⁰⁰ e l'accrescim¹⁰⁰ de la dignità e de la fortuna: perche' la virtù non si può accrescere. Ho dato commis¹⁰⁰ al mio servitore che dica a

tiste indigène, Silvestro di Ariscola : les bas-reliefs en sont d'une délicatesse exquise et d'un goût parfait ; ce sépulchre, du reste, est connu et fort loué par le comte Cicognara. On voit dans une autre chapelle le tombeau de Jean-Baptiste d'Aquila, qui fut l'un des plus chauds protecteurs de Raphaël. Cette chapelle possédait un ouvrage du client fait en l'honneur de son patron : c'était une Visitation, qui fut enlevée par le roi d'Espagne pour enrichir l'Escurial, où elle n'est même plus ; car Ferdinand VII en a fait cadeau au duc de Wellington en 1814. Un troisième monument funèbre, et je ne cite plus que celui-là, est la tombe de ce Bassano qui apaisa le grand schisme d'occident en persuadant à l'antipape Amédée de préférer Ripaille à la papauté.

Je m'arrête : il faudrait tout un volume pour énumérer les richesses de la ville, et surtout pour raconter les gloires de la province. C'est la terre la plus classique et la plus anciennement illustre de toute l'Italie. Elle est le berceau des premières races dont l'histoire italienne a consacré le souvenir : les Marses, les Sicules, les Sabins, les Éques. C'est

V. S. R^{ma} in mio nome qualche non ardisco di scrivere e le bacio la mano.

Di Vaticano il 6 di feb.^{ro} del 1593.

Di V. S. R^{ma}

Devotiss^{mo} serv^{to}, TORQUATO TASSO.

Voici maintenant la lettre qui était, à ce qu'il paraît, incluse dans la précédente, et que le Tasse recommandait à l'archevêque.

« R^{mo} Monsi^g

« Tor^{to} Tasso devotissimo servitore di sua M.^a et di V. S. R^{ma} desidera che gli sia fatta gr^a di tornar a Napoli a medicarsi per goder se così vorrà sua fortuna de l'amicitia dele principesse spagnuole e napolitane senza mag^{re} piccolo dela sua sanità et senza mag^{re} bisogno di fisico. Perchè la sua meninconia et l'altre infermità di molti anni il dovrebbero fare esente d'ogni servitù et privilegiarlo d'ogni honore et d'ogni commodità che possa esser conceduta dela gratia d'un grandiss.^{mo} Re : ma se S. M.^a avesse costam^{te} deliberato ch'il povero supp^{to} no possa vivere in q.^{ta} o in altra parte senza la servitù di dama, supplica S. M.^a che non l'abbandoni con la sua liberalità et con la cortesia del Sig.^{or} Duca di Sessa et di V. S. R^{ma} et d'altri sig^{ri} et prelati spagnuoli acciocih' il povero Gentiluomo possa mettersi in ordine per andare a servire l'infante sua figliuola. Non permettendo la divot^{te} et la fede con la quale adora quasi sua M.^a ch'egli pensi al servitio di molte et d'alcun altra in Italia e gli dovrebbe giovare al^{ta} l'autorità de' poeti spagnuoli, che descrissero l'alt.^{re} de' Cav.^{ti} erranti. Bench' il povero supp^{to} si raccomanda a V. S. R^{ma} piuttosto come poeta stracco che come Caval^{te} pronto a la servitù di sì alta sig.^a »

(Folio 160 165 des Archives citées.)

de là que partirent ces premiers Quirites (*prisci Quirites*) qui passèrent les montagnes pour aller fonder Cures, tandis que les Samnites partaient d'Amiterne, ville fameuse dès les temps héroïques par un siège mémorable, et plus tard pour avoir donné le jour à Salluste, comme plus tard encore Falcrina le donna aux empereurs Tite et Vespasien.

Je termine ici par une dernière remarque. J'ai dit en commençant que l'Abruzzais était doué d'un génie naturel incontestable ; les grands hommes que sa terre a donnés à l'antiquité et au moyen âge le prouvent sans réplique. Sans parler des illustrations secondaires, et nous en trouverions bon nombre, comptons seulement les grands hommes que nous avons trouvés sur notre route ; l'énumération en est longue et glorieuse. Deux poètes, Ovide et Silius ; trois empereurs, Adrien, Tite et Vespasien ; un historien, Salluste ; et si nous ajoutons, d'un côté, la ville de Norcia, de l'autre, Arpino et Aquino, qui, toutes trois détachées de l'Abruzzo par une division politique arbitraire, lui appartiennent intimement par leur position, leurs traditions, leurs mœurs, nous avons à ajouter sept noms qui, certes, ne sont pas les moins illustres du Panthéon des Abruzzes ; à savoir : Sertorius et saint Benoît, Marius et Cicéron, Juvénal, le cavalier d'Arpin et le roi de la théologie chrétienne, saint Thomas d'Aquin. Voilà, j'imagine, d'assez nobles titres ; et ma mémoire, sans doute, en omet bien d'autres. Quel angle de terre peut se glorifier d'avoir mieux mérité de l'humanité ? Certes, les Pouilles et les Calabres sont loin d'une telle richesse.

Le génie est si naturel en ces montagnes, que de simples pâtres en ont reçu l'étincelle. L'un, doué du don de l'improvisation, arrive à Rome en mendiant son pain ; le cardinal de Médicis l'entend, le recueille, et le pâtre devient le cardinal Sylvius Antoniano ; il était de Castelli, l'un de ces hameaux désolés qui végètent aux flancs du Grand-Rocher. Un autre, venu du même village, prend place parmi les poètes latins du seizième siècle. Un troisième, Benedetto Virgilio, est attiré à Rome par les jésuites, qui avaient deviné son génie poétique, et s'illustre par ses poésies sacrées.

J'allais clore cette longue nomenclature biographique, et j'oubliais un nom qu'on ne s'attend pas à la vérité à rencontrer ici, mais dont par cela même la rencontre n'est que plus piquante. C'est près d'ici, à Pescina, pauvre village au bord du lac de Celano, qu'est né Mazarin.

CHARLES DIDIER.